



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XX XIX

B

8

NAPOLI

IX B-3A-8

L 125-4





REFLEXIONS²
CRITIQUES
SUR LA POESIE
ET
SUR LA PEINTURE.

UT PICTURA POESIS.

Hor. de Art.

SECONDE PARTIE



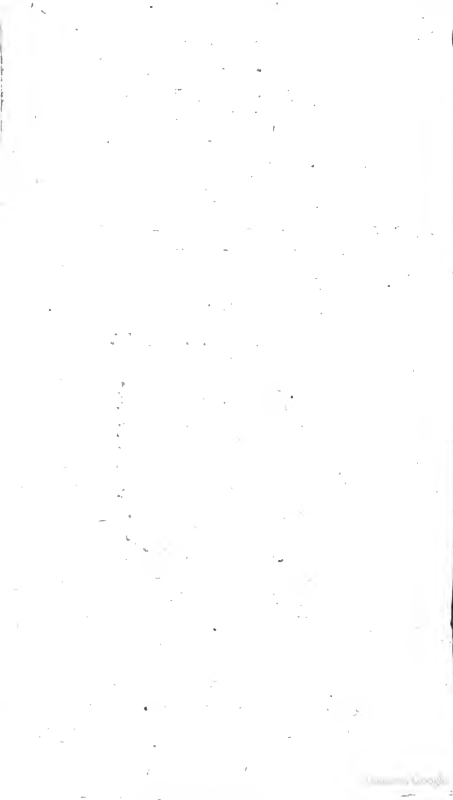
A PARIS,

Chez JEAN MARIETTE, rue Saint Jacques, aux
Colonnes d'Hercules.

M. DCCXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.







T A B L E

DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

Section I. **D**U *genie en general* pag. 1.

Seçt. 2. *Du genie qui fait les Peintres & les Poëtes.* 12.

Seçt. 3. *Que l'impulsion du genie determine à estre Peintre ou Poëte ceux qui sont nez avec le genie de ces arts.* 22.

Seçt. 4. *Objection contre la proposition precedente, & réponse à l'objection.*

33. Seçt. 5. *Des études & du progrès des Peintres & des Poëtes.* 41.

Seçt. 6. *Des Artisans sans genie.*

55. Seçt. 7. *Que les genies sont limitez.*

63. Seçt. 8. *Des Plagiaires. En quoi ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.* 73.

T A B L E.

Seçt. 9. Des obstacles qui retardent le progrès des jeunes Artisans. 88.

Seçt. 10. Du temps où les hommes de genie parviennent au merite dont ils sont capables. 104.

Seçt. 11. Des ouvrages convenables aux gens de genie, & de ceux qui contrefont la maniere des autres. 114.

Seçt. 12. Des Siecles illustres & de la part que les causes Morales ont alors au progres des arts. 120.

Seçt. 13. Qu'il est probable que les causes Physiques ont aussi leur part aux progrès surprenants des Lettres & des Arts. 136.

Premiere reflexion. Qu'il est des pays & des temps où les Lettres ne fleurissent pas. 140.

Seconde reflexion. Que les arts parviennent au periode de leur elevation par un progrès subit, & que les efforts des causes Morales ne scau-oient les soutenir sur le point de perfection, où il semble qu'ils se soient elevez par leurs propres forces. 164.

Troisième reflexion. Que les grands Peintres furent toujours les contemporains des grand Poëtes leurs compatriotes. Qu'il paroist qu'il se répandoit alors sur tous les hommes un esprit de perfection. Passage de Velleius Paterculus. 210.

T A B L E.

Seët. 14. *Comment les causes Physi-*
s ont part à la destinée des siècles illus-
. Du pouvoir de l'air sur le corps des
mes. 214.

Seët. 15. *Le pouvoir de l'air sur le*
ps des hommes prouvé par le caractère
Nations. 238.

Seët. 16. *Objection tirée du caracte-*
des Romains & des Hollandois. Ré-
se à l'objection. 261.

Seët. 17. *De l'étendue des climats*
s propres que les autres climats aux arts
aux sciences. Des changements qui
ivent survenir en ces premiers climats.
3.

Seët. 18. *Qu'il faut attribuer la dif-*
erence qui est entre l'air de differens pays
la nature des émanations de la terre,
quelles sont différentes en diverses re-
ms. 278.

Seët. 19. *Qu'on peut attribuer aux*
riations de ces émanations suivies de l'al-
ation de l'air la difference qui s'y re-
arque entre le genie des habitans d'un
ys en des siècles differens. 287.

Seët. 20. *De la difference des mœurs*
des inclinations du même peuple en des
siècles differens. 295.

Seët. 21. *De la maniere dont la re-*
utation des Poëtes & des Peintres s'éta-
it. 302.

T A B L E.

Se&ct. 22. Que le public juge bien des Poèmes & des Tableaux en general. Du sentiment qui est en nous pour en discerner le merite. 305.

Se&ct. 23. Que la voye de discussion n'est pas aussi bonne pour connoistre le merite des vers & des tableaux, que celle du sentiment. 321.

Se&ct. 24. Objection contre la solidité des jugemens du public, & réponse à l'objection. 334.

Se&ct. 25. Du jugement que portent les gens du métier. 344.

Se&ct. 26. Que les jugemens du public l'emportent à la fin sur les jugemens des gens du métier. 353.

Se&ct. 27. Qu'on doit plus de déférence aux jugemens des Peintres qu'à ceux des Poètes. De l'art de reconnoistre la main des Peintres. 360.

Se&ct. 28. Du temps où les Poèmes & les Tableaux sont apprétiez à leur juste valeur. 366.

Se&ct. 29. Qu'il est des pays où les ouvrages sont plutôt apprétiez à leur valeur qu'en d'autres pays. 372.

Se&ct. 30. Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru desapprouver comme des mauvais qu'il a loüez, & réponse à l'objection. 384.

Se&ct. 31. Que le jugement du public

T A B L E.

se retraiſſe point, & qu'il ſe perfection-
toûjours. 396.

Se&t. 32. Que nonobſtant les Criti-
es la reputation des Poëtes que nous
'mirons ira toûjours en augmentant,

34.

Se&t. 33. Que la veneration pour les
ons Auteurs de l'antiquité durera toû-
ours. S'il eſt vrai que nous raiſonnions
nieux que les Anciens, 421.

Que les découvertes qui ont le plus en-
richi la Phyſique ſont dûes au hazard,
& non-pas à des recherches methodi-
ques. 428.

Se&t. 34. Que la reputation d'un ſys-
tème de Philoſophie peut tomber, Que
celle d'un Poëme ne ſçauroit eſtre détruite.

455.

Se&t. 35. De l'idée que ceux qui
n'entendent point les écrits des Anciens
dans les originaux, s'en doivent faire,

477.

Se&t. 36. Des erreurs où tombent
ceux qui jugent d'un Poëme ſur une tra-
duction & ſur les remarques des Criſiques,

498.

Se&t. 37. Des défauts que nous croyons
voir dans les Poëmes des Anciens, 500.

Se&t. 38. Que les remarques des Cri-
tiques ne ſont point abandonner la lecture
des Poëmes anciens, & qu'on ne la quitte

T A B L E

que pour lire des poèmes meilleurs que ceux là si l'on vient à en faire. § 16.

Sect. 39. *Qu'il est des professions où le succès dépend plus du génie que du secours que l'art peut donner, & d'autres où le succès dépend davantage du secours de l'art. Qu'il seroit ridicule d'inferer qu'un siècle surpasse un autre siècle quant aux professions du premier genre, parce qu'il le surpasse quant aux professions du second genre.* § 21.

Fin de la Table.



R E F L E X I O N S



REFLEXIONS
CRITIQUES
SUR LA POESIE
ET
UR LA PEINTURE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

Du genie en general.



LE Sublime de la Poësie & de la Peinture est de-toucher & de plaire, comme celuy de l'Eloquence est de persuader. ne suffit pas que vos Vers soient beaux, et Horace en stile de Legislateur, pour donner plus de poids à sa décision, il

Tome II.

A

faut encore que ces Vers puissent remuer les cœurs , & qu'ils soient capables d'y faire naître les sentimens qu'ils prétendent exciter.

Non satis est pulchra esse Poëmata , dulcia sunt.

Et quocumque volent animum Auditoris agunto

Horace auroit dit la même chose aux Peintres.

Un Poëme , ainsi qu'un Tableau , ne scauroit produire cet effet , s'il n'a pas d'autre merite que la regularité & l'élégance de l'exécution. Le Tableau le mieux peint , comme le Poëme le mieux distribué & le plus exactement écrit , peuvent être des ouvrages froids & ennuyeux. Afin qu'un ouvrage nous touche , il faut que l'élégance du dessein & la verité du coloris , si c'est un Tableau , il faut que la richesse de la versification , si c'est un Poëme , y servent à donner l'estre à des objets capables par eux-mêmes de nous émouvoir & de nous plaire. *Ars enim cum à natura profecta sit , nisi natura moveat & deleter , nihil sanè egisse videatur.*

Cicer. Lib.
3. de Ora.

Si les Heros du Poëte tragique ne m'intéressent point par leurs caractères & par leurs aventures , la piece m'ennuye quoiqu'elle soit écrite purement , & quoyqu'il n'y ait pas de fautes con-

ce qu'on appelle les regles du Théâtre
mais si le Poëte m'expose des avantu-
res, s'il me fait voir des caracteres qui
m'interessent autant que ceux de Pyr-
rus & de Pauline, la piece me fait
leurer, & je reconnois l'Artisan qui se
voit ainsi de mon cœur, pour un homme
qui sçait faire quelque chose de divin.

Horat.
Ep. pr.
Lib. 2.

Ille per extensum funem mihi posse videtur.

*Le Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
ritat, mulcet falsis terroribus implet.*

La ressemblance des idées que le Poëte
a de son genie, avec les idées que
peuvent avoir des hommes qui se trou-
veroient être dans la même situation où
le Poëte place ses personnages, le pa-
thetique des images qu'il a conçues
avant que de prendre la plume ou le
pinceau, font donc le plus grand me-
rite des Poëmes, ainsi que le plus grand
merite des tableaux. C'est à l'intention
du Peintre ou du Poëte: c'est à l'inven-
tion des idées & des images propres à
nous émouvoir qu'on distingue le grand
artisan du simple manœuvre, qui sou-
vent est plus habile ouvrier que luy
dans l'exécution. Les plus grands Ver-
sificateurs ne sont pas les plus grands
Poëtes, comme les Dessinateurs les plus
réguliers ne sont pas les plus grands Pein-
tres.

A ij

On n'examine pas long-tems les Ouvrages des grands Maîtres , sans s'apercevoir qu'ils n'ont pas regardé la regularité & les beautés de l'exécution comme le dernier but de leur art , mais bien comme les moyens de mettre en œuvre des beautés d'un ordre supérieur.

Ils ont observé les regles afin de gagner nôtre esprit par une vraisemblance jamais démentie , & capable de luy faire endurer que nôtre cœur s'attendrit sur une fiction. Ils ont mis en œuvre les beautés d'exécution , afin de nous prévenir en faveur de leurs personnages , par l'élégance de leur extérieur , ou par l'agrement de leur langage. Ils ont voulu arrêter nos sens sur les objets destinés à toucher nôtre ame. C'est le but de l'Orateur , quand il s'assujettit aux préceptes de la Grammaire & de la Rhétorique : Sa dernière fin n'est pas d'être loué sur la correction & sur le brillant de sa composition ; deux choses qui ne persuadent point , mais de nous amener à son sentiment par la force de ses raisonnemens , ou par le pathétique des images que son invention lui fournit , & dont son art ne lui enseigne que l'économie.

Or il faut être né avec du génie , pour inventer , & l'on ne parvient même qu'à l'aide d'une longue étude à bien in-

sur la Poësie & sur la Peinture. §

enter. Un homme qui invente mal ,
ui produit sans jugement , ne merite
as le nom d'*Inventeur*. *Ego porro ne*
venisse quidem c-reto eum , qui non ju-
cavit , dit Quintilien , en parlant de *Inst or. lib.*
invention. Les regles qui sont déjà re- *3. cap. 3.*
aites en méthode , sont des guides qui
e montrent le chemin que de loin , &
e n'est qu'avec le secours de l'expé-
ence que les genies les plus heureux
pprennent comment il faut appliquer
ans la pratique les maximes succinctes
z les preceptes trop generaux de ces
egles. Soyez toujours pathetiques , di-
ent-elles , & ne laissez jamais languir
os spectateurs ny vos auditeurs. Voilà
e grandes maximes , mais l'homme né
us genie n'entend rien au precepte
u'elles renferment , & le genie le plus
oureux ne devient pas même capable
n un jour de les bien appliquer. Il
onvient donc de traiter icy du genie
z des études qui forment les Peintres
z les Poëtes

Si cet enthousiasme divin , qui rend
es Peintres Poetes , & les Poetes Pein-
res , manque à nos Artisans , s'ils n'ont
as , comme le dit Monsieur Perrault.

*Ce feu , cette divine flâme ,
Esprit de nôtre esprit , & l'Ame de nôtre ame.*

*Épître du
genie à M-
de Fonte-
nelle.*

de Officiis
lib. prim.

Les uns & les autres restent toute leur vie de vils ouvriers, & des manœuvres, dont il faut payer les journées, mais qui ne meritent pas la consideration & les récompenses que les Nations polies doivent aux Artisans illustres. Ils sont de ces gens dont Cicéron dit : *Quorum opera non quorum artes emuntur*. Ce qu'ils sçavent de leur profession n'est qu'une routine qui se peut apprendre comme on apprend les autres métiers. Les esprits les plus communs sont capables d'être des Peintres & des Poètes mediocres.

On appelle genie l'aptitude qu'un homme a reçu de la nature, pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sçauroient faire que très-mal, même en prenant beaucoup de peine. Nous apprenons à faire les choses pour lesquelles nous avons du genie, avec autant de facilité que nous apprenons à parler nôtre langue naturelle.

Un homme né avec le genie du commandement à la guerre, & capable de devenir un grand Capitaine à l'aide de l'experience, c'est un homme dont la conformation organique est telle que sa valeur n'ôte rien à sa presence d'esprit, & que sa presence d'esprit n'ôte rien à sa valeur. C'est un homme doué

un jugement sain, d'une imagination prompte, & qui conserve le libre usage de ces deux facultés dans ce bouillonnement du sang qui vient à la suite du froid que la première vûe des grands dangers jette dans le cœur humain, comme la chaleur vient à la suite du froid dans les accès de fièvre. Dans cette ardeur qui fait oublier le peril, il voit, il délibere, & il prend son parti comme s'il étoit tranquile sous sa tente. Aussi découvre-t-il d'un coup d'œil le mauvais mouvement que fait son Ennemy, & que des Officiers plus vieux que lui regarderont long-tems, avant que d'en appercevoir le défaut.

On n'acquiert point la disposition d'esprit dont je parle; on ne l'a jamais si on ne l'apporte point en naissant. La crainte de la mort intimide ceux qui ne s'animent point à la vûe de l'ennemy, & ceux qui s'animent trop perdent cette presence d'esprit, si necessaire pour voir distinctement ce qui se passe, & pour découvrir ce qu'il conviendrait de faire. Quelqu'esprit qu'ait un homme quand il est de sang froid, il ne sçauroit être un bon General si l'aspect de l'Ennemy le rend ou fougueux ou timide. Voilà pourquoy tant de gens, qui raisonnent si bien sur la guerre dans leur cabinet, la

font si mal en campagne. Voilà pourquoi tant de gens vont à la guerre toute leur vie sans se rendre capables d'y commander.

Je sçais bien que l'honneur & l'émulation font faire souvent à des hommes nés timides les démarches & les démonstrations que font ceux qui sont nés braves. Les plus impetueux obéissent de même à ceux qui leur défendent de s'avancer où leur fougue les porte. Mais les hommes n'ont pas le même empire sur leur imagination que sur leurs jambes. Ainsi la discipline militaire, quoiqu'elle puisse contenir le fougueux dans son rang, & retenir le timide dans son poste, ne sçauroit empêcher que l'intérieur de l'un & de l'autre ne soit bouleversé, pour me servir d'une expression de Montagne, & que l'ame de l'un n'avance, quand l'ame de l'autre recule. L'un & l'autre ne sont plus capables d'avoir dans le danger cette liberté d'esprit & d'imagination que les Romains mêmes louoient dans Annibal. *Plurimum lib. 21. consilii inter ipsa pericula.* C'est ce que nous appellons être general dans l'action.

Il en est de toutes les professions, comme de celle de la guerre. La gestion des grandes affaires, l'art d'appliquer les hommes aux Emplois pour lesquels ils sont nés; la Medecine, le jeu mê-

ne , tout a son genie. La nature a voulu répartir ses talens entre les hommes afin de les rendre necessaires les uns aux autres. Les besoins des hommes sont le premier fondement de la société. La nature a donc choisi les uns pour leur distribuer l'apitude à bien faire certaines choses impossibles à d'autres , & ces derniers ont pour des choses différentes une facilité qu'elle a refusée aux premiers. Les uns ont un genie sublime & étendu en une certaine sphere , d'autres ont le talent de l'application & le don de l'attention , si propre à conduire les détails dans la même sphere. Si les premiers sont necessaires aux seconds pour les guider , les seconds sont necessaires aux premiers pour operer. La nature a fait un partage inégal de ses biens entre ses enfans , mais elle n'a voulu desheriter personne , & l'homme entierement dépourvû de toute espece de talent est aussi rare qu'un genie universel. Les hommes sans aucun esprit sont aussi rares que les monstres , dit celui de tous les hommes qui s'est fait la plus grande reputation dans la profession d'instruire les enfans. *Hebetes verò & indociles non magis secundum naturam hominis eduntur , quàm prodigiosa corpora & monstros insignia.*

*Quintil.
libr. 1^{re}
Cap. 1^{er}*

Il semble même que la Providence n'ait voulu rendre certains talens & certaines inclinations plus communes parmy un certain peuple que parmy d'autres peuples, qu'afin de mettre entre les Nations la dépendance reciproque qu'elle a pris tant de soin d'établir entre les particuliers. Les besoins qui engagent les particuliers d'entrer en société les uns avec les autres, engagent aussi les Nations à lier entre-elles une société. La Providence a donc voulu que les Nations fussent obligées de faire les unes avec les autres, un échange de talens & d'industrie, comme elles font échange des fruits differens de leurs pays, afin qu'elles se recherchassent reciproquement, par le même motif qui fait que les particuliers se joignent ensemble pour composer un même peuple : le desir d'être bien ou l'envie d'être mieux.

De la difference des genies naît la diversité des inclinations des hommes, que la nature a pris soin de porter aux emplois, pour lesquels elle les destine, avec plus ou moins d'impetuosité, suivant qu'ils doivent avoir plus ou moins d'obstacles à surmonter, pour se rendre capables de remplir cette vocation. Les inclinations des hommes ne sont si differentes que parce qu'ils suivent tous

sur la Poësie & sur la Peinture. II
le même mobile, je veux dire l'impul-
sion de leur genie.

Castor gaudet equis, ovo procreatus eodem Horat. sat.
Pugis, quot capitum vivunt totidem studiorum pr. lib. 2.
millia.

D'où vient cette difference ? Deman-
dez-le, dit le même Philosophe, au
genie d'un chacun, qui peut seul vous
en rendre compte : chaque particulier
a le sien qui ne ressemble pas à celui
des autres ; il en est même qui sont aussi
différens que le blanc & le noir.

Sic genius natale comes qui temperat astrum Ep. 2.
Natura Deus humana, mortalis in unum lib. 2.
quodque caput, vultu mutabilis, albus & ater.

C'est ce qui fait qu'un Poëte plaît
sans observer les regles, quand un au-
tre déplaît en les observant. *In quibus-* Quintil.
dam virtutes non habent gratiam, in qui- Inf. lib. II
busdam vitia ipsa delectant. Cap. 3.
Le caractère
que les hommes apportent en naissant
fait que les uns plaisent par leurs dé-
fauts mêmes, quand les autres déplai-
sent par leurs bonnes qualités.

Mon sujet ne veut pas que je parle
plus au long de la difference qui se ren-
contre entre le genie des hommes, &
même entre le genie des siècles & des
Nations. Ceux qui voudroient s'en in-

struire & perfectionner par des lumieres acquies , cet instinct naturel qui nous fait faire le discernement des hommes , peuvent lire *l'Examen des esprits* par Huarté , & *le Portrait du caractère des Hommes , des Siecles & des Nations* , par Barclai. On peut profiter beaucoup dans la lecture de ces Ouvrages , quoyqu'ils ne méritent pas toute la confiance du Lecteur : je ne dois parler icy que du genie qui fait le Peintre & le Poëte.

SECTION II.

Du genie qui fait les Peintres & les Poëtes.

JE conçois que le genie de leurs Arts consiste en un arrangement heureux des organes du cerveau , dans la bonne conformation de chacun de ces organes , comme dans la qualité du sang , laquelle le dispose à fermenter durant le travail , de maniere qu'il fournisse en abondance des esprits aux ressorts qui servent aux fonctions de l'imagination. En effet l'extrême lassitude & l'épuisement qui suivent une longue contention d'esprit rendent sensible que les travaux d'imagi-

nation font une grande dissipation des forces du corps. J'ai supposé que le sang de celuy qui compose s'échauffât ; car les Peintres & les Poëtes ne peuvent inventer de sang froid : on sçait bien qu'ils entrent en une espece d'enthousiasme , lorsqu'ils produisent leurs idées. Aristote parle même d'un Poëte qui ne composoit jamais mieux , que lorsque sa fureur poëtique alloit jusques à la phrenesie. Le Tasse n'enfantoit ces peintures admirables , qu'il nous a faites d'Armide & de Clorinde , qu'au prix de la disposition qu'il avoit à une demence veritable , dans laquelle il tomba avant la fin de sa vie ; Apollon a son yvresse , ainsi que Bacchus. Croyez - vous , dit Ciceron , que Pacuvius composât de sang froid ? cela ne peut être. Il faut être inspiré d'une espece de fureur , pour faire de beaux Vers. *Pacuvium putatis inscriben to leni animo ac remisso fuisse. Fieri nullo modo potuit , sæpè enim audivi Poëtam bonum neminem , sine inflamma-* De Orat.
tione animorum existere posse , & sine quo- lib. 3.
dam afflatu quasi furoris.

Mais la fermentation du sang la plus heureuse ne produira que des chimeres bizarres dans un cerveau composé d'organes , ou vicieux ou mal disposés , & par consequent incapables de represen-

ter au Poëte la nature , telle qu'elle paroît aux autres hommes. Les copies qu'il fait de la nature ne ressemblent point , parce que son miroir n'est pas fidele , pour ainsi dire. Tantôt rampant , & tantôt dans les nuës , il n'est dans le vray que durant quelques instans , parce qu'il n'y est que par hazard. Tels ont été parmy nous l'Auteur du poëme de la Magdelaine & celui du poëme de Saint Louïs , deux esprits pleins de verve , mais qui n'ont jamais peint la nature , parcequ'ils l'ont copiée d'après les vains phantômes que leur imagination brûlée en avoit formés : tous deux se sont également éloignés du vray , quoy qu'ils s'en soient écartés par des routes différentes.

D'un autre côté si ce feu qui provient d'un sang chaud & rempli d'esprits manque en un cerveau bien disposé , ses productions seront regulieres , mais elles seront froides.

Ovid. de
Pont. lib.
4. l. 2.

Impetus ille jacet vatum qui pectora nutrit.

Si le feu poétique l'ame quelquefois , il s'éteint bien-tôt , & il ne jette que des lueurs. Voilà pourquoy on dit que l'homme d'esprit peut bien faire un couplet ; mais qu'il faut être Poëte pour en faire trois. L'haleine manque à ceux

qui ne sont pas nés Poètes dès qu'il faut s'élever sur le Parnasse. Ils entrevoient ce qu'il faudroit faire dire à leurs personnages; mais ils ne peuvent le penser distinctement, & encore moins l'exprimer. Ils demeurent froids en s'efforçans d'être touchans. *Nervi deficiente animique.*

Lorsque la qualité du sang est jointe avec l'heureuse disposition des organes, ce concours favorable forme, à ce que je m'imagine, le genie poétique ou pittoresque; car je me défie des explications physiques, attendu l'imperfection de cette science; où il faut toujours deviner. Mais les faits que j'explique sont certains, & ces faits suffisent, quoique nous n'en concevions pas bien la raison. Pour appuyer mon système. J'imagine donc que cet assemblage heureux est, physiquement parlant, cette divinité que les Poètes disent être dans leur sein pour les animer.

*Est Deus in nobis agitante calefcimus illo,
Impetus hic, sacra semina mentis habet.*

Ovid.
Fast. lib.
1.

Voilà en quoy consiste cette fureur divine, dont les Anciens ont tant parlé, & sur laquelle un Moderne composa un sçavant Traité il y a trente ans. *Petitus de furore*
C'est ce qui fait dire à Montagne: *Les Poëtes*

Essais liv.
premier

Chap. 23.

saillies Poétiques qui emportent leur Auteur & le ravissent hors de soy : pourquoy ne les attribuërions-nous à son bonheur ? puisqu'il confesse luy-même qu'elles surpassent ses forces , & les reconnoist venir d'ailleurs que de soy , & ne les avoir aucunement en sa puissance. Il en est de même de la Peinture , où il échappe par fois des traits de la main du Peintre surpassans sa conception & sa science qui le tirent luy-même en admiration & qui l'étonnent. Ce bonheur est celuy d'être né avec du genie. Le genie est ce feu qui élève les Peintres au-dessus d'eux mêmes , qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures & du mouvement dans leurs compositions. C'est l'enthousiasme qui possède les Poètes , quand ils voyent les Grâces danser sur une prairie , où le commun des hommes n'apperçoit que des troupeaux. Voilà pourquoy leur veine n'est pas toujours à leur disposition. Voilà pourquoy leur esprit semble les abandonner quelquefois , & quelquefois les tirer par l'oreille , suivant la phrase d'Horace , pour les obliger d'écrire ou de peindre. Comme nous l'exposerons plus au long dans le cours de ces Reflexions , le genie doit se sentir de toutes les alterations auxquelles nôtre machine est si sujette , par l'effet de plu-

siieurs causes qui nous sont comme inconnues. Heureux les Peintres & les Poëtes qui ont plus d'empire sur leur genie que les autres , qui sortent de leur enthousiasme en quittant le travail , & qui n'apportent point dans la société l'yvresse du Parnasse.

L'experience prouve suffisamment que tous les hommes ne naissent pas avec un genie propre à les rendre Peintres ou Poëtes : nous en voyons qu'un travail continué durant plusieurs années , plutôt avec obstination qu'avec perseverance , ne sçauroit élever au-dessus du rang de simples versificateurs. Nous avons vû de même des hommes d'esprit , qui avoient coppié plusieurs fois ce que la peinture a produit de plus sublime , vieillir le pinceau & la palette à la main , sans s'élever au-dessus du rang de Coloristes mediocres & de serviles Dessinateurs d'après les figures d'autrui.

Les hommes nés avec le genie qui forme les grands Generaux , ou ces Magistrats dignes de faire des Loix , meurent souvent avant que leurs talens se soient fait connoître. L'homme dépositaire d'un pareil genie ne le sçauroit mettre en évidence sans être appelé aux Emplois auxquels ce genie le rend pro-

pre , & il meurt souvent avant qu'on les lui ait confiés. Supposant même que le hazard l'ait fait naître à une telle distance de ces Emplois , qu'il lui soit possible de la franchir dans le cours d'une vie humaine ; il manque souvent des talens qui peuvent les lui faire obtenir. Capable de les bien exercer , il est incapable de tenir la route par laquelle on y parvient de son tems. Le genie est presque toujours accompagné de hauteur. Je ne parle point de celle qui consiste dans le ton de voix & dans l'air de teste , cette espece de hauteur n'est qu'une morgue qui marque un esprit borné , & qui rend un homme plus méprisable aux yeux des Philosophes , que ne l'est aux yeux des Courtisans le laquais chargé de la livrée d'un Ministre disgracié. Je parle de cette hauteur qui consiste dans la noblesse des sentimens du cœur & dans une élévation d'esprit , laquelle fait mettre un juste prix aux *Avancemens* où l'on peut aspirer , comme à la peine qu'il faut prendre pour y parvenir , sur tout quand il est question de les solliciter auprès de personnes qu'on ne croit pas être des Juges competens du merite. Enfin les vertus rendent bien capable des grandes places , mais il arrive souvent dans

tous les siècles qu'on n'y puisse parvenir que par des bassesses & par des vices. Il doit donc arriver que plusieurs génies, nés propres aux grands Emplois, meurent sans avoir manifesté leurs talens. On n'a pas voulu leur confier le commandement des Armées, ny des Provinces à conduire. On n'a pas voulu donner à celuy qui étoit né avec le génie de l'Architecture la conduite d'un bâtiment où son talent pût se déployer.

Mais les hommes nés pour être de grands Peintres ou de grands Poètes ne sont point de ceux, s'il est permis de parler ainsi, qui ne sçauroient se produire que sous le bon plaisir de la Fortune. Elle ne sçauroit les priver des secours nécessaires pour manifester leurs talens : c'est ce que nous allons discuter.

La Mécanique de la Peinture est très pénible, mais elle n'est pas rebutante pour ceux qui sont nés avec le génie de l'Art. Ils sont soutenus contre le dégoût par l'attrait d'une profession à laquelle ils se sentent propres, & par le progrès sensible qu'ils font dans leurs études. Les Eleves trouvent encore par tout des Maîtres qui leur abrègent le chemin. Que ces Maîtres soient de

grands hommes ou des ouvriers mediocres, il n'importe, l'Eleve qui aura du genie profitera toujours de leurs enseignemens. Il lui suffit que ces Maîtres lui puissent enseigner une pratique, qu'on ne sçauroit ignorer quand on a professé cet Art durant quelques années. Un Eleve qui a du genie apprend à bien faire en voyant son Maître faire mal. La force du genie change en bonne nourriture les preceptes les plus mal digérés. Ce qu'un homme né avec du genie fait de mieux est ce que personne ne luy a montré à faire. Il en est des leçons que les Maîtres donnent, dit Seneque, comme des graines. La qualité du fruit que les graines produisent dépend principalement de la qualité de la terre où elles sont semées. La plus chetive donne un bon fruit dans une terre excellente. Ainsi quand les preceptes tombent en un esprit bien disposé, ils germent heureusement, & cet esprit, pour ainsi dire, rapporte une graine de meilleure qualité que la graine qui luy fut confiée.

Eadem praeceptorum ratio quae seminum: multum efficiunt & si angusta sint, tantum, ut dixi, idonea mens accipiat illa, & in se trahat: Multa invicem generabit, & plus preestet quam acceperit. Combien d'hommes illustres en toutes

sortes de professions, ont appris les premiers élemens des professions qui les ont rendus si celebres, de Maîtres qui n'acquirent jamais d'autre reputation que celle de les avoir eu pour Eleves.

Ainsi Raphaël instruit par un Peintre mediocre, mais soutenu par son genie, s'éleva fort au-dessus de son Maître, après quelques années de travail Il n'avoit eu besoin des enseignemens de Pierre Perugin que pour apprendre comment il falloit étudier. Il en a été de même d'Annibal Carache, de Rubens, du Poussin, de le Brun, & des autres Peintres dont nous admirons le genie.

Quant aux Poëtes, les principes de la pratique de leur Art sont si faciles à comprendre, & à mettre en œuvre, qu'ils n'ont pas même besoin d'un maître qui leur montre à les étudier. Un homme né avec du genie peut s'instruire lui même en deux mois de toutes les règles de la Poësie françoise. Il est même capable bientôt de remonter jusques à la source de ces regles, & de juger de l'importance de chacune d'elle par l'importance des principes qui l'ont fait établir. Aussi le monde n'attachait-il jamais aucune gloire au bonheur d'avoir enseigné les élemens de la Poësie à des Eleves qui auront rempli tous

les siècles du bruit de leur reputation. On ne parla jamais du Maître en Poësie de Virgile , ny de celuy d'Horace. Nous ignorons qui sont ceux qui peuvent avoir enseigné à Moliere & à Corneille , si voisins de nous , la césure & la mesure de nos Vers. On n'a point crû que ces Maîtres eussent assez de part à la gloire de leurs Eleves pour meriter qu'on se donnât la peine de demander & de retenir leurs noms.

S E C T I O N I I I .

Que l'impulsion du genie determine à être Peintre ou Poëte ceux qui l'ont apporté en naissant.

EN Effet, il n'y a pas un grand mérite à mettre la plume à la main d'un jeune Poëte , le premier venu , son genie seul la luy auroit fait prendre. Le genie ne se borne pas à une simple sollicitation , pour obliger celuy qui le reçoit de se produire. Le genie ne se rebute point , parce que ses premieres impulsions n'auroient pas d'effet : il presse , il pousse , il aiguillonne , & il sçait enfin se faire jour à travers l'inaplica-

tion & la dissipation de la jeunesse.

Des Emplois ou trop élevés ou trop bas , une éducation qui semble éloigner l'homme de génie de s'appliquer aux choses pour lesquels il est né , rien ne sçauroit l'empêcher de montrer du moins qu'elle étoit sa destinée , quand même il ne la remplit pas. Ce qu'on luy propose pour être l'objet de son application , ne sçauroit le fixer , si cet objet n'est pas celui que la nature veut qu'il suive. Il ne s'en laisse jamais écarter pour long temps , & il y revient toujours malgré les autres , & quelquefois malgré luy-même. De toutes les impulsions , celle de la nature , dont il tient son penchant , est la plus forte.

Custode & cura natura potentior omni.

*Juven.
Sat. I.*

Tout dévient palettes & pinceaux entre les mains d'un enfant doué du génie de la Peinture. Il se fait connoître aux autres pour ce qu'il est , quand luy-même il ne le sçait pas encore.

Les Annalistes de la Peinture rapportent une infinité de faits qui confirment ce que j'avance. La plupart des grands Peintres ne sont pas nés dans les ateliers. Très-peu sont des fils de Peintre , qui , suivant l'usage ordinaire , auroient été

élevés dans la profession de leurs peres. Parmi les Artisans illustres qui font tant d'honneur aux deux derniers siecles, le seul Raphaël, autant qu'il m'en souvient, fut le fils d'un Peintre. Le pere du Georgeon & celui du Titien ne manierent jamais ny pinceaux ny cizeaux, Leonard de Vinci & Paul Veronéze n'eurent point des Peintres pour peres. Les parens de Michel Ange vivoient, comme on dit, noblement, c'est-à-dire sans exercer aucune profession lucrative. André del Sarte étoit fils d'un Tailleur, & le Tintoret d'un Tinturier. Le pere des Caraches, n'étoit pas d'une profession où l'on manie le crayon. Michel Ange de Caravage étoit fils d'un Maçon, & le Corregge fils d'un Laboureur. Le Guide étoit fils d'un Musicien. le Dominiquin d'un Cordonier, & l'Albane d'un Marchand de soye. Lanfranc étoit un enfant trouvé, à qui son genie enseigna la Peinture, à peu près comme le genie de M. Pascal luy enseigna les Mathematiques. Le pere de Rubens, qui étoit dans la Magistrature d'Anvers, n'avoit ny atelier ny boutique dans sa maison. Le Pere de Vandick n'étoit ny Peintre ny Sculpteur. Du Fresnoy, dont nous avons un poëme sur la Peinture, qui a mérité d'être tra-

sur la Poësie & sur la Peinture. 25
traduit & commencé par M. de Piles,
& dont nous avons aussi des tableaux
au-dessus du mediocre, avoit étudié
pour être Medecin. Les peres des qua-
tre meilleurs Peintres François du der-
nier siecle, le Valentin, le Sueur, le
Poussin & le Brun n'étoient pas des
Peintres. C'est le genie de ces grands
hommes qui les a été chercher, pour
ainsi dire, dans la maison de leurs pa-
rens, afin de les conduire sur le Parnasse.
Les Peintres ont leur Parnasse comme
les Poëtes.

Tous les Poëtes, dont le nom s'est
rendu célèbre, font une preuve encore
plus forte de ce que j'avance sur la
force de l'impulsion du genie. Il n'y au-
roit point de Poëte, si l'ascendant du
genie ne déterminoit pas de certains
hommes à faire leur profession de la
Poesie. Jamais pere ne destina son fils
à faire la profession de Poëte. Il y a
même quelque chose de plus: ceux qui
prennent soin de l'éducation d'un enfant
de seize ans tâchent toujours de le dé-
tourner de la Poësie, dès qu'il témoi-
gne un peu trop de goût pour les Vers.
Le Pere d'Ovide ne s'étoit pas même
borné à des remontrances pour étein-
dre la verve de son fils. Mais telle est
la force du genie que le petit Ovide,

dit-on , promettoit en vers de ne plus faire des Vers , quand on le châtioit pour en avoir fait La premiere profession d'Horace fut de porter les armes. Virgile étoit une espece de Maquignon. Du moins voyons-nous dans la vie que ce qui le fit connoître d'Auguste ce furent des secrets pour guerir les chevaux : à la faveur desquels ce grand Poëte s'introduisit dans l'écurie de l'Empereur. Mais sans nous arrêter plus long-temps sur l'histoire ancienne , réfléchissons sur la vocation des Poëtes de nôtre temps. Ces exemples , dont on sçait les circonstances plus distinctement , frapperont mieux que les exemples tirés des siècles passés ; & l'on croira facilement que ce qui est arrivé à nos Poëtes , est arrivé aux Poëtes de tous les temps.

Tous les grands Poëtes François , qui font l'honneur du siècle de Louïs XIV. étoient éloignés par leur naissance & par leur éducation , de faire leur profession de la Poësie. Aucun d'eux n'étoit même engagé dans l'employ d'instruire la jeunesse , ny dans les autres fonctions qui conduisent insensiblement un homme d'esprit jusques sur le Parnasse. Au contraire ils en paroissent écartés , ou par la profession qu'ils

faisoient déjà , ou par les emplois auxquels leur naissance & leur éducation les destinoient. Le pere de Moliere avoit élevé son fils pour en faire un bon Tapissier. Pierre Corneille portoit la robe d'Avocat , quand il fit ses premieres pieces. Quinault travailloit chez un Avocat au Conseil , quand il se jeta entre les bras de la Poësie. Ce fut sur des papiers à demy-barbouillés du griffonnage de la chicane qu'il fit les brouillons de ses premieres Comedies. Racine portoit encore l'habit de la plus serieuse des professions , quand il composa sa premiere Tragedie , *des Freres ennemis*. Le Lecteur croira même sans peine que les Solitaires qui éleverent son enfance , & qui instruisirent sa jeunesse , ne l'avoient jamais excité à travailler pour le Theatre. Au contraire ils n'obmirent rien pour éteindre en luy l'ardeur de rimer. M. le Maître , auprès duquel il étoit particulièrement attaché , lui cachoit les livres de Poësie françoise , dès qu'il se fut apperçu de son inclination , avec autant de soin , que le pere de M. Pascal en avoit pour dérober à son fils la connoissance de tout ce qui peut faire penser à la Géometrie. La Fontaine revêtu d'une charge dans les Eaux & Forests , étoit destiné par son Emploi

à faire planter & couper des arbres , & non point à les faire parler. Si M. l'Huillier , le pere de Chapelle, eut été le maître des occupations de son fils, il l'auroit appliqué à toute autre chose qu'à la Poësie. Enfin le monde sçait par cœur les vers dans lesquels Despreaux fils , frere , oncle & cousin de Greffier rend compte de la vocation qui l'appella de la poudre du Greffe au Parnasse. Tous ces grands hommes ont montré que c'est la nature , & non pas l'éducation, qui fait les Poëtes. *Poëtam natura ipsa*
Cicer. pro. valere & mentis viribus excitari , & quasi
Arch. Poet divino quodam spiritu afflari.

Sans sortir de nôtre temps , jettons un coup d'œil sur l'histoire des autres professions qui demandent un genie particulier. Nous y verrons que la plupart de ceux qui se sont rendus illustres en exerçant ces professions , n'y ont pas été engagés par les conseils & par l'impulsion de leurs parens , mais par une inclination naturelle qui venoit de leur genie. Les parens de Nanteuil firent les mêmes efforts , pour l'empêcher d'être Graveur , que les parens font pour obliger les enfans à s'instruire dans quelque profession. Nanteuil étoit obligé de monter sur un arbre & de s'y cacher pour dessiner.

Le Fèvre, né pour être Algebriste & grand Astrologue, commença de remplir sa destinée en faisant le métier de Tisseran à Lisieux. Les fils de sa toile furent pour lui l'occasion de se former dans la science des calculs. Roberval, en gardant des moutons, ne pût échaper à son étoile, qui l'avoit destiné pour être un grand Géomettre. Avant que de sçavoir qu'il y eut au monde une science nommée Géometrie, il l'apprenoit en traçant sur la terre des figures avec sa houlette, quand il se rencontra une personne qui fit attention sur les amusemens de cet enfant, & qui se chargea de luy procurer une éducation plus convenable à ses talens que celle qu'il recevoit du paysan qui le nourrissoit. Tant de gens ont pris soin de publier l'avanture arrivée à M. Pascal qu'elle est sçue de toute l'Europe. Son pere loin de le pousser à l'étude de la Géometrie lui avoit caché avec une attention suivie tout ce qui pouvoit lui donner l'idée de cette science, dans la crainte que son fils ne se livrât avec trop d'affection à ses attrait. Mais il se trouva que le genie seul de cet enfant n'avoit pas laissé de le mener jusques à l'intelligence de plusieurs propositions d'Euclide. Denué de guide & de maître, il avoit fait déjà des progrès

surprenans dans la Géometrie , sans qu'il eut songé à étudier une science.

Les parens de M. Tournefort avoient fait leur possible pour éteindre en luy le genie qui le portoit à l'étude de la Botanique. Il falloit pour aller herboriser qu'il se cachât comme les autres enfans se cachent pour perdre leur temps. M. Bernoulli qui s'étoit acquis dès la jeunesse une si grande réputation , & qui mourut il y a treize ans Professeur en Mathematiques dans l'Université de Basle , s'étoit livré à cette science malgré les efforts que son pere avoit faits durant long-temps pour l'en détourner. Il se cachoit pour étudier les Mathematiques ; & c'est ce qui lui avoit fait prendre pour Devise un Phaëton avec ces mots : *Invito patre sidera verso*. C'est ainsi qu'elle est écrite au bas de son portrait , placé dans la Bibliothèque de Basle. Que le Lecteur se souvienne enfin de ce qu'il a lû , comme de ce qu'il a entendu dire à des témoins oculaires , sur le sujet dont il s'agit ici. Je l'ennuierois par les histoires qui prouvent que rien ne fait un obstacle insurmontable à l'impulsion du genie : Il les sçait déjà. N'est-ce pas malgré ses parens que l'Auteur moderne de la vie de Philippe Auguste & de

Charles V I I. s'est adonné à compo- M. Bau-
ser l'histoire , pour laquelle il a reçu dot de
de grands talens de la nature ? Hercules, Jully Re-
Soliman , & plusieurs autres pièces de veur des
Theatre auroient-elles été composées ja- Tailles de
mais , si le genie n'avoit fait violence
à leurs veritables Auteurs , & s'il ne les
avoit pas forcés de s'occuper à son gré ,
en depit de l'éducation qu'ils avoient
reçue , & de la profession qu'ils avoient
embrassée ? Que seroit-ce si nous sor-
tions de la République des Lettres ,
pour parcourir l'histoire des autres pro-
fessions , & principalement celle des
Armes ? N'est-ce point ordinairement
malgré les conseils des parens que ceux
qui ne sont point nés dans une famille,
dont l'emploi est d'aller à la guerre ,
embrassent la profession des Armes ?

La naissance des hommes peut être
considérée de deux côtez. On peut la con-
siderer du côté de leur conformation phy-
sique & des inclinations naturelles qui
dépendent de cette conformation. On
peut aussi la considerer du côté de la
fortune & de la condition , dans laquelle
ils naissent comme membres d'une cer-
taine société. Or la naissance physique
l'emporte toujours sur la naissance mo-
rale. Je m'explique. L'éducation , la-
quelle ne sçauroit donner un certain ge-

nie ny de certaines inclinations aux enfans qui ne les ont point , ne ſçauroit auffi priver de ce genie , ny dépouiller de ces inclinations , les enfans qui les ont apportées en naiſſant. Les enfans ne ſont contraints , ils ne ſont gênez que durant un tems , par l'éducation qu'ils reçoivent en conſequence de leur naiſſance morale. Mais les inclinations qu'ils ont , en conſequence de leur naiſſance phyſique , durent , plus ou moins vives , auffi long-tems que l'homme même. Elles ſont l'effet de la conſtruction & de l'arrangement des ſes organes , & ſans celle elles le pouſſent au penchant où eſt ſa pente.

Naturam expellas furca tamen uſque recurvet.

Dit Horace. Il arrive encore que ces inclinations ſont dans toute leur impetuoſité précifément dans l'âge où ceſſe la contrainte , de l'éducation.



SECTION IV.

Objection contre la Proposition précédente, & Réponse à l'Objection.

ON me dira que je connois mal l'arrangement du genre humain, quand je suppose que tous les genies remplissent leur vocation. Vous ignorez, ajoutera-t-on, que les besoins de la vie asservissent la plupart des hommes à la condition dans laquelle ils ont été élevez dès l'enfance. La misere de ces conditions doit étouffer un grand nombre de genies, qui se feroient distinguez s'ils fussent nez dans des conditions plus relevées.

Ut sapè somma ingenia in oculto latent,

Hic qualis Imperator ; nunc privatus est.

*Plaut
Captiv.
Act. prim.*

La plupart des hommes, appliquez dès l'enfance à de vils métiers, vieillissent donc sans avoir eu l'occasion d'apprendre ce qu'il étoit nécessaire que ces hommes sceussent, afin que leur genie pût prendre son effort ? On me dira en stile poétique, que ce cocher couvert de haillons en lambeaux, qui gagne pauvrement sa vie en assommant de coups de fouet deux chevaux étiques,

sont long-temps des enfans. Ils sont durant long-temps des adolescens , propres à faire encore l'apprentissage d'une profession , à laquelle ils seroient appelez par leur genie. Le temps que la nature a donné aux enfans destinez à être de grands Peintres , pour faire leur apprentissage , dure jusques à vingt-cinq ans. Or le genie qui rend Peintre ou Poëte prévient dès l'enfance l'asservissement de celuy qui en est le dépositaire aux emplois mécaniques , & il lui fait chercher de luy-même les voyes & les moyens de s'instruire. Suposé qu'un pere soit assez denué de toute protection , pour être hors d'état de procurer l'éducation convenable à son enfant , qui témoigne une inclination plus noble que celle de ses pareils , un autre en prend soin. Cet enfant la cherche de luy-même avec tant d'ardeur , qu'enfin le hazard la luy fournit. Quand je dis le hazard , j'entens chaque occasion prise en particulier , car ces occasions se presentent si frequamment , qu'il faut que le hazard qui en fait profiter l'enfant dont je parle arrive un peu plus tôt ou un peu plus tard. Les enfans nez avec du genie & ceux qui cherchent à instruire des enfans de ce caractère se rencontrent à la fin.

On n'est pas en peine comment les enfans de genie, nez dans les Villes, tombent entrent les mains des personnes capables de les instruire. Quant à la Campagne, dans la meilleure partie de l'Europe, elle est parsemée de Convents dont les Religieux ne manquent jamais de faire attention sur un jeune payfan, qui montre plus de curiosité & plus d'ouverture d'esprit que ses pareils. On l'y reçoit pour servir à la Messe, & le voilà à portée de faire les premières études. Il ne luy en faut pas davantage? L'esprit qu'elles luy donnent lieu de montrer engage d'autres personnes à l'aider, & luy-même court au-devant des secours qu'elles luy présentent. On doit à ces aziles de genies déplacez une infinité d'excellens sujets. M. Baillet à qui nous avons l'obligation d'un grand nombre de livres, remplis d'une érudition très recherchée, étoit tombé dans cette piscine.

D'ailleurs le genie qui détermine un enfant aux Lettres, ou bien à la Peinture, lui donne une grande aversion pour les emplois mécaniques, auxquels on applique ses égaux. Il prend donc en haine les métiers vils auxquels on voudroit rabaisser l'élevation de son esprit. Cette contrainte pénible dès l'enfance

lui devient insupportable à mesure que l'âge lui fait encore mieux sentir & son talent & sa misere. Son instinct & le peu qu'il entend dire du monde luy donnent des lumieres confuses de sa vocation. Il sent bien qu'il est hors de sa place. Enfin il se dérobe de la maison paternelle , comme fit Sixte-Quint , & comme ont fait encore tant d'autres , pour venir dans une Ville voisine. Si son genie le détermine à la Poësie , & par consequent à l'amour des Lettres , son heureux naturel meritera qu'un honête homme le trouve digne de son attention. Il tombera dans les mains de quelqu'un qui le destinera aux emplois Ecclesiastiques ; & toutes les Communions Chrétiennes sont remplies de personnes charitables qui se font un devoir de procurer l'éducation convenable à des étudiants indigens , lesquels montrent quelque lueur de genie , & cela , dans la vûë de procurer de bons sujets à leurs Eglises. Ces enfans devenus de jeunes gens ne se tiennent pas toujours obligez de suivre^e les vûës pieuses de leurs bienfaicteurs. Si leur genie les pousse à la Poësie , ils s'y livrent , & ils se font un employ pour lequel ils n'avoient pas été destinez , mais dont leur éducation les a rendus capables.

Comment croire qu'il reste de bonnes graines sur la terre , quand le monde recueille avec soin celle qui donne la moindre esperance de réussir un jour.

Je dirai encore plus. Quand la malignité des conjonctures auroit asservi l'homme de genie à une profession abjecte avant qu'il eût appris à lire : Voilà ce qu'on peut supposer de plus odieux contre la Fortune, son genie ne laisseroit pas de se manifester. Il apprendra à lire à vingt ans pour jouir indépendamment de personne du plaisir sensible que font les Vers à tout homme qui est né Poëte. Bien-tôt il fera lui-même des Vers. N'avons-nous pas vû deux Poëtes se former dans les boutiques de deux métiers qui ne sont pas certainement des plus nobles : le fameux Menuisier de Nevers, & le Cordonier *Reparateur des Brodequins d'Apollon* ? Aubry Maître Paveur à Paris n'a-t-il pas fait représenter depuis trente ans des Tragedies de sa façon ? Nous avons même pû voir un cocher qui ne sçavoit pas lire faire des vers , très mauvais à la verité , mais ils ne laissent pas de prouver que la moindre étincelle du feu poëtique le plus grossier ne sçauroit être si bien couverte qu'elle ne jette quelque lueur. Enfin ce ne sont pas les Lettres qu'on

enseigne à un homme qui le rendent Poëte : c'est le genie poétique que la nature lui donna en naissant qui les lui fait apprendre , en le forçant de chercher les moyens d'acquérir les connoissances propres à perfectionner son talent.

L'enfant né avec le genie qui fait les Peintres crayonne avec du charbon , dès l'âge de dix ans , les Saints qu'il voit dans son église : Vingt années se passeront elles avant qu'il trouve une occasion de cultiver son talent ? Ce talent ne frappera-t-il personne qui le mènera dans une Ville voisine , où , sous le Maître le plus grossier , il se rendra digne de l'attention d'un plus habile qu'il ira bien-tôt chercher de Province en Province ? Mais je veux bien que cet enfant reste dans sa bourgade : il y cultivera son genie naturel , jusques à ce que ses tableaux surprennent quelque passant. Telle fut la destinée du Corregge , qui se trouva être un grand Peintre avant que le monde eut entendu dire qu'il y avoit dans le bourg de Correggio un jeune homme d'une grande esperance , & qui montrait un talent nouveau dans son Art. Si la chose arrive rarement , c'est qu'il naist rarement des genies aussi puissans que celui du Corregge , & qu'il est en-

core plus rare que de tels genies ne se trouvent point en leur place dès l'âge de vingt ans. Les genies qui demeurent ensevelis toute leur vie, je l'ai déjà dit, sont des genies foibles ; ce sont de ces hommes qui n'auroient jamais songé à peindre ny à composer si l'on ne leur avoit pas dit de le faire ; de ces hommes qui ne chercheroient jamais l'Art d'eux-mêmes , mais auxquels il faut l'indiquer. Leur perte n'est pas grande, ces hommes n'étoient pas nez pour être d'illustres Artisans.

L'Histoire des Peintres , des Poëtes & des autres gens de lettres est remplie de faits qui convaincront pleinement que rien ne sçauroit empêcher les enfans, nez avec du genie , de franchir la plus grande distance que la naissance puisse mettre entre eux & les écoles. En une pareille matiere les faits sont plus éloquens que le raisonnement ne peut l'être. Que ceux qui ne voudront pas se donner la peine de lire cette histoire fassent du moins reflexion sur la vivacité de la jeunesse, sur sa docilité , sur les voyes sans nombre dont nous n'avons indiqué qu'une partie , & qui peuvent toutes en particulier conduire un enfant jusques à une situation où il puisse cultiver ses talens naturels,

Ils seront convaincus qu'il est comme impossible que de cent genies un seul demeure toujours enseveli, à moins que par une bizarrerie particulière le hazard ne le fist naître parmy les Tartares Calmucs, ou qu'on ne le transportât dans son enfance chez les Lapons.

SECTION V.

Des Etudes & des progrès des Peintres & des Poëtes.

LE genie est donc une plante, qui, pour ainsi dire, pousse d'elle-même; mais la qualité comme la quantité de ses fruits dépendent beaucoup de la culture qu'elle reçoit. Le genie le plus heureux ne peut être perfectionné qu'à l'aide d'une longue étude.

*Natura fieret laudabile carmen an arte.
quasitum est, ego nec studium sine divite vena.
nec rude quid prosit video ingenium alterius sic
altera poscit opem res & conjurat amicum.*

*Hor. de
Art.*

Quintilien, un autre grand maître dans les ouvrages d'esprit, ne veut pas même qu'on agite la question, si c'est le genie ou si c'est l'étude qui forme l'Orateur excellent. Il n'est pas de grand

Orateur , dit il , sans le concours de l'art du genie. *Scio quæri natura ne plus conferat ad eloquentiam quàm doctrina. Quod ad propositum nostri quidem operis*
Inf. L. XI. non pertinet. Nec enim consummatus artifex, nisi ex utraque fieri potest.

Mais un homme né avec du genie est bien-tôt capable d'étudier tout seul , & c'est l'étude qu'il fait par son choix , & déterminé par son goût ; qui contribue le plus à le former. Cette étude consiste dans une attention continuelle sur la nature. Elle consiste dans une reflexion serieuse sur les ouvrages des grands maîtres , suivie d'observations sur ce qu'il convient d'imiter , & sur ce qu'il faudroit tâcher de surpasser. Ces observations aprennent beaucoup de choses , que notre genie ne nous auroit jamais suggerées de luy-même , ou dont il ne seroit avisé que bien tard. On se rend propre en un jour des tours & des façons d'operer qui coulerent aux inventeurs des années de recherche & de travail. En supposant même que notre genie auroit eu la force de nous porter un jour jusques-là , quoyque la route n'eut pas été frayée , nous n'y serions parvenus du moins , avec le seul secours de ses forces , qu'au prix d'une fatigue pareille à celle des inventeurs.

Michel Ange avoit aparemment travaillé durant long-temps avant que de parvenir à peindre la majesté du Pere Eternel avec ce caractere de fierté divine qu'il a sçu luy donner. Peut-être que Raphaël, né avec un genie moins hardi que le Florentin, ne seroit jamais parvenu en volant de ses propres aîles au sublime de cette idée. Du moins n'y seroit-il arrivé qu'après une infinité de tentatives inutiles, & au prix de grands efforts réitérez plusieurs fois. Mais Raphaël voit un moment le Pere Eternel peint par Michel Ange ; frappé par la noblesse de l'idée de ce puissant genie ; qu'on peut appeller le Corneille de la Peinture ; il la saisit, & il se rend capable en un jour de mettre dans les figures qu'il fait pour représenter le Pere Eternel le caractere de grandeur, de fierté & de divinité qu'il venoit d'admirer dans l'ouvrage de son concurrent. Racontons le fait historiquement, car il prouve mieux ce que j'avance que de longs raisonnemens ne le pourroient faire.

Dans le temps dont je parle, Raphaël peignoit la voute de la gallerie qui distribue aux appartemens du second étage du Vatican. Cette gallerie s'appelle communement les Loges. La vou-

te de la gallerie n'est pas un berceau continu, mais ce berceau est partagé en autant de voussures quarrées qu'il y a de fenêtres à la gallerie, & les voussures ont chacune leur ceintre particulier. Ainsi chaque voussure a quatre faces, & Raphaël peignoit au tems dont je parle une histoire de l'ancien Testament sur chacune des faces de la premiere voussure. Il avoit déjà fini sur trois de ces faces trois journées de l'œuvre de la Creation, lorsque l'aventure dont je vais parler luy arriva. La figure qui represente Dieu le Pere dans ces trois tableaux est veritablement noble & venerable, mais il y a trop de douceur & point assez de majesté. Sa tête n'est que la tête d'un homme : Raphaël l'a traitée dans le goût des têtes que les Peintres font pour les Christs, & l'on n'y trouve d'autre difference que celle qu'il faut mettre suivant les loix de l'Art entre deux têtes, dont l'une est destinée à représenter le pere, & l'autre à représenter le fils. Tandis que Raphaël peignoit la voûte des loges, Michel Ange peignoit la voûte de celles des chapelles du Vatican, qui fut bâtie par le Pape Sixte IV. Quoique Michel Ange jaloux de ses idées, en fît fermer la porte à tout le monde, Raphaël

eut l'adresse de s'y introduire. Frappé de la majesté divine & de la fierté noble que Michel Ange faisoit sentir dans le caractère de tête du Pere Eternel, qu'on voit en differens endroits de la chapelle de Sixte, faisant l'ouvrage de la Creation : il condamna sa maniere sur ce point, & il prit celle de son concurrent. Raphaël a représenté le Pere Eternel dans le dernier tableau de la premiere loge avec une majesté au-dessus de l'humain. Il n'inspire pas une simple veneration, il imprime une terreur respectueuse.

Raphaël colorioit encore foiblement quand il vit un tableau du Georgeon. Il conçut en un moment que l'art pouvoit tirer des couleurs qu'il employe bien d'autres beautez que celles que luy-même il en avoit tirées jusques-là. Il comprit qu'il avoit ignoré le merite du coloris. Raphaël tenta de faire comme le Georgeon avoit fait, & devinant par la force de son genie la façon d'operer du Peintre qu'il admiroit, il approcha de son modele. Raphaël fit son essai d'imitation en peignant le tableau qui represente un miracle arrivé à Orviette, où le Prêtre qui disoit la messe devant le Pape, & qui doutoit de la transubstantiation, vit l'hostie confa-

crée devenir sanglante entre ses mains. Le tableau dont je parle s'appelle communément la messe du Pape Jules , & il est peint à fresque au-dessus & aux côtez de la fenêtre dans la seconde piece de l'appartement de la Signature au Vatican. Il suffit que le Lecteur sçache que cette Peinture est du bon temps de Raphaël , pour être persuadé que la Poésie en est merveilleuse. Le Prêtre qui doutoit de la presence réelle , & qui a vû l'hostie qu'il avoit consacrée devenir sanglante entre ses mains durant l'élevation , paroît penetré de terreur & de respect. Le Peintre a très bien conservé à chacun des assistans son caractère propre ; mais sur tout l'on voit avec plaisir le genre d'étonnement des Suisses du Pape , qui regardent le miracle du bas du tableau où Raphaël les a placez. C'est ainsi que ce grand Artisan a sçu tirer une beauté poétique de la nécessité d'observer la coutume , en donnant au souverain Pontife son cortège accoutumé. Par une liberté poétique Raphaël employe la tête de Jules II. pour représenter le Pape devant qui le miracle arriva. Jules regarde bien le miracle avec attention , mais il n'en paroît pas beaucoup ému. Le Peintre suppose qu'il fut trop persuadé de la pre-

sence réelle, pour estre surpris des événemens les plus miraculeux qui pussent arriver sur une hostie consacrée. On ne sçauroit caractériser le chef visible de l'Eglise, introduit dans un semblable événement par une expression plus noble & plus convenable. Cette expression laisse encore voir les traits du caractère particulier de Jules II. On reconnoît dans son portrait l'assiégeant obstiné de la Mirandole. Mais le coloris de ce tableau qui est cause que nous en avons parlé, est très supérieur au coloris des autres tableaux de Raphaël. Le Titien n'a pas peint de chair où l'on voye mieux cette mollesse qui doit estre dans un corps composé de liqueurs & de solides. Les drapperies paroissent de belles étoffes de laine & de soie que le tailleur viendroit d'employer. Si Raphaël avoit fait plusieurs tableaux d'un coloris aussi vrai & aussi riche, il seroit cité entre les plus excellens coloristes.

Il en est de même des jeunes gens qui sont nez Poëtes : Les beantez qui sont dans les ouvrages faits ayant eux les frappent vivement. Ils se rendent propres facilement la façon de tourner les Vers & la mécanique des Auteurs de ces ouvrages. Je voudrois que des memoires fidèles nous apprissent à quel point l'imagination de Virgile s'é-

chauffât & s'enrichit, lorsqu'il lut l'*Illiade* pour la première fois.

Les ouvrages des grands maîtres ont encore un autre attrait pour les jeunes gens qui ont du génie : c'est de flater leur amour propre. Un jeune homme qui a du génie découvre dans ces ouvrages des beautés & des grâces, dont il avoit déjà une idée confuse, mises dans tout le jour dont elles sont susceptibles. Il croit reconnoître ses idées propres dans les beautés d'un chef-d'œuvre consacré par l'approbation publique. Il lui arrive l'aventure qui arriva au Corrége lorsqu'il vit pour la première fois un tableau de Raphaël, quand il étoit encore un simple bourgeois du bourg de Corregio, & non pas un pauvre paysan. Monsieur Crozat a extrait des Registres de l'Abbaye de S. Jean de Parme plusieurs preuves qui font voir que Vasari se trompe dans l'idée qu'il donne de la fortune du Corrége, & sur tout dans le récit qu'il fait des circonstances de sa mort. Le Corrége qui n'étoit pas encore sorti de son état, quoi qu'il fut déjà un grand Peintre, étoit si rempli de ce qu'il entendoit dire de Raphaël, que les Princes combloient à l'envi de présents & d'honneurs, qu'il s'étoit imaginé qu'il falloit que l'Artisan, qui faisoit une si grande figure dans le monde, fût d'un mérite bien supérieur
au

au sien qui ne l'avoit pas encore tiré de l'indigence. En homme sans experience du monde , il jugeoit de la supériorité du mérite de Raphaël sur le sien par la difference de leurs fortunes. Enfin le Corregge parvint à voir un tableau de ce Peintre si celebre : après l'avoir examiné avec attention : après avoir pensé à ce qu'il auroit fait , s'il avoit eu à traiter le même sujet que Raphaël avoit traité , il s'écria : *Je suis un Peintre aussi bien que luy.* La même chose arriva peut être à Racine , lorsqu'il lût le Cid pour la première fois.

Au contraire rien ne décele mieux l'homme né sans genie que de le voir examiner avec froideur , & discuter de sens rassis , le mérite des productions des hommes qui excellerent dans l'art qu'il veut professer. Un homme de genie ne sçauroit parler des fautes que les grands maîtres ont commises , qu'après plusieurs éloges donnez aux beautés de leurs productions. Il n'en parle que comme un pere parle des défauts de son fils. Cesar , né avec le genie de la guerre , fut touché jusques aux larmes en voyant une statue d'Alexandre. La première idée qui lui vint à la vue de la statue de ce heros Grec , dont la renommée avoit porté la gloire aux extrémités de

la terre , ne fut point l'idée des fautes qu'Alexandre avoit faites dans ses expéditions. Il ne les oposa point à ses belles actions : Cesar fut saisi.

Je ne dis point pour cela qu'il faille prendre à mauvais augure la critique d'un jeune homme qui remarque des deffauts dans les ouvrages des grands maîtres : Il y en a veritablement , car ils étoient des hommes. Le genie loin d'empêcher qu'on ne voye ces fautes les fait même apercevoir. Ce que je regarde comme un mauvais présage , c'est qu'un jeune homme soit peu touché de l'excellence des productions des grands maîtres : c'est qu'il n'entre point dans une espece d'enthousiasme en les lisant : c'est qu'il ait besoin , pour connoître s'il doit les estimer , de calculer les beautez & les deffauts qu'il y compte , & qu'il ne forme son avis sur leur merite qu'après avoir soudé son calcul. S'il avoit la vivacité & la délicatesse de sentiment , qui sont inseparables du genie , il seroit tellement saisi par les beautez des ouvrages consacrez , qu'il jetteroit sa balance & son compas pour en juger ainsi que les hommes en ont toujours jugé , je veux dire par l'impression que ces ouvrages feroient sur luy. La balance est peu propre à décider du prix

des perles & des diamans. Une perle baroque & de vilaine eau, de quelque poids qu'elle soit, ne sçauroit valoir la fameuse *peregrine*; cette perle, dont un marchand avoit osé donner cent mille écus, en songeant, dit-il, à Philippe IV. qu'il y avoit un Roy d'Espagne au monde. Cent mille beautez mediores mises ensemble ne valent pas, ne pesent pas, pour ainsi dire, un de ces traits qu'il faut bien que les modernes mêmes ceux qui ont fait des églogues, louent dans les Poësies Bucoliques de Virgile.

Le genie se fait sentir bien tôt dans les ouvrages des jeunes gens qui en sont douez, quoiqu'ils ne sçachent pas encore bien la pratique de l'art, ils donnent à connoître déjà qu'ils ont un genie. On voit dans leurs ouvrages des idées & des expressions qu'on n'a point vues encore. On y voit des pensées nouvelles. On y remarque à travers bien des deffauts un esprit qui veut atteindre à de grandes beautez, & qui pour y parvenir, fait des choses que son maître n'a point été capable de lui montrer. Si ces jeunes gens sont Poëtes, ils inventent de nouveaux caracteres, ils disent ce qu'on n'a jamais lu, & leurs vers sont remplis de tours & d'expressions qu'on n'a point lues ailleurs.

Par exemple, les versificateurs sans genie qui écrivent des Opera ne sçavent autre chose que de retourner ces phrases & ces expressions si souvent rebattues : *Que Lully réchauffoit des sons de sa Musique*, pour parler avec Despreaux. Comme Quinault étoit l'auteur & l'inventeur de ce style particulier aux Opera; il montre que Quinault n'étoit pas sans genie; mais ceux qui ne peuvent faire autre chose que de les repeter en manquent. Un Poëte, capable par son genie de donner l'estre à de nouvelles idées, est capable en même temps de produire des figures nouvelles, & de créer des tours nouveaux pour les exprimer. Il est bien rare qu'il faille emprunter d'autrui des expressions pour rendre ce que nous avons pensé. Il est même rare qu'il les faille chercher avec peine. La pensée & l'expression naissent presque toujours en même tems.

Le jeune Peintre qui a du genie commence donc bien-tôt à s'écarter de son maître dans les choses où le maître s'écarte de la nature. Ses yeux à peine entr'ouverts la découvrent déjà. Souvent il la voit mieux que ceux qui prétendent la lui montrer. Raphaël n'avoit que vingt ans, & il étoit encore Eleve de Pierre Perrugin, lorsqu'il peignoit à

Sienné. Néanmoins Raphaël se distingua si bien qu'on lui distribua des tableaux dont il fit la composition. On y voit que Raphaël cherchoit déjà comment il feroit pour varier les airs de teste , qu'il vouloit donner de l'ame à ses figures ; qu'il dessinoit le nud sous les draperies , enfin qu'il faisoit plusieurs choses que son maître ne lui enseignoit pas. Le maître devint même le disciple. On voit par les tableaux que le Perrugin a faits à la chapelle de Sixte qu'il avoit appris de Raphaël. Un autre indice de genie dans les jeunes gens , c'est de faire des progrès très lents dans les arts , & dans ces pratiques qui font l'occupation générale du commun des hommes durant l'adolescence , en même temps qu'ils s'avancent à pas de géant dans la profession , à laquelle la nature les a destinez entièrement. Nez uniquement pour cette profession , leur esprit paroît au-dessous du médiocre , quand ils veulent l'appliquer à d'autres choses. Ils les apprennent avec peine , & ils les font de mauvaise grace. Ainsi le Peintre Eleve , dont l'esprit s'abandonne aux idées qui ont rapport à sa profession , qui se forme plus lentement pour le commerce du monde que les jeunes gens de son âge , que

sa vivacité fait paroître étourdi , & que la distraction , qui vient de son attention continuelle à ses idées , rend gauche dans ses manières , devient ordinairement un Artisan excellent. Ses défauts mêmes sont une preuve de l'activité de son genie. Le monde n'est pour luy qu'un assemblage d'objets propres à être imitez avec des couleurs. Ce qu'il trouve de plus heroïque dans la vie de Charles-Quint , c'est que ce grand Empereur ait ramassé luy-même le pinceau du Titien. Ne desabusez pas si-tôt un jeune Artisan , trop prevenu sur la consideration que son art merite , & laissez - luy croire du moins durant les premières années de son travail que les hommes illustres dans les arts & dans les sciences tiennent encore aujourd'huy le même rang dans le monde qu'ils y tenoient autrefois en Grece. L'experience ne le desabusera peut-être que trop tôt.



SECTION VI.

Des Artisans sans genie.

Nous avons dit qu'il n'y avoit pas d'hommes, generalement parlant, qui n'aportât en naissant quelque talent propre aux besoins ou aux agrémens de la société, mais tous ces talens sont differens. Il est des hommes qui viennent au monde avec un talent déterminé pour une certaine profession : d'autres naissent propres à différentes professions. Ils sont capables de réussir en plusieurs, mais aussi leurs succez n'y sçauroient être que mediocres. La nature les met au monde pour suplérer à la disette des hommes de genie, destinez à faire des prodiges dans une sphere hors de laquelle ils n'auront point d'activité.

Veritablement un homme propre à réussir dans plusieurs professions est très-rarement un homme propre à réussir éminamment dans aucune. C'est ainsi qu'une terre propre à nourrir plusieurs especes de plantes ne sçauroit donner à aucune de ces plantes la même perfection, où elle parviendroit dans un

terroir qui luy seroit propre si spécialement qu'il ne conviendrait point aux autres especes. Une terre aussi propre à porter des raisins qu'à porter du bled ne rapporte ny du vin exquis ny du bled excellent. Les mêmes qualitez qui rendent une terre spécialement propre pour une certaine plante, font qu'elle ne vaut rien pour une autre plante.

* Quand un de ces esprits indeterminez qui ne sont propres à tout que parce qu'ils ne sont propres à rien, est conduit sur le Parnasse par les conjonctures, il apprend les regles de la Poësie assez bien pour ne point faire des fautes grossieres. Il s'attache ordinairement à quelque Auteur qu'il choisit pour son modele. Il se nourrit l'esprit des pensées de son original, & il charge sa memoire de ses expressions. Comme les personnes dont je parle, destinées pour être la pepiniere des Artisans mediocres, n'ont pas les yeux ouverts par le genie, nôtre imitateur ne sçauroit apercevoir dans la nature même ce qu'il y faut choisir pour l'imiter. Il ne peut les discerner que dans les copies de la nature, faites par des hommes de genie. Si cet Artisan imitateur a du sens, quoique né pauvre, il subsiste honorablement du butin qu'il fait dans le pa-

trimoine d'autrui. Il versifie si correctement, & sur tout, il rime si richement que ses ouvrages nouveaux ne laissent pas d'avoir un certain cours dans le monde. Si leur Auteur n'y passe pas pour un genie il y passe du moins pour être bel esprit. Il est impossible, dit-on, de composer de meilleurs vers à moins que d'être Poëte. Qu'il évite seulement de se commettre avec le public attrou pé, je veux dire de composer pour le theatre. Les vers les mieux faits, mais vuides d'invention, ou riches uniquement d'une poësie empruntée ne veulent être produits qu'avec un grand menagement. Il n'y a que certains reduits qui soient propres à leur servir de berceaux. Il faut qu'ils ne voient le jour d'abord que devant certaines personnes, & que les indifferens ne les entendent qu'après avoir été informez que tels & tels les ont approuvez. La prévention que ces applaudissemens inspirent en impose du moins durant quelque temps.

Si nôtre Artisan imitateur manque de sens, il employe hors de propos les traits & les expressions de son modele, & ses vers ne nous offrent que des reminiscences mal placées: il se conduit dans la production de ses ouvrages com-

me dans leur composition : il affronte le public rassemblé avec plus d'intrepidité que Racine & Quinault n'en avoient dans de pareilles aventures. Sifflé sur un theatre il va se faire huer sur l'autre. Plus méprisé à mesure qu'il est plus connu, son nom devient enfin l'appellation dont le public se sert pour designer un méchant Poëte. Il est heureux quand sa honte ne lui survit pas.

Ces esprits mediocrement propres à beaucoup de choses, ont la même destinée quand on les applique à la Peinture. Un homme de cette trempe, que les conjonctures engagent à se faire Peintre, imite servilement plutôt qu'exactly le goût de son maître dans les contours, & dans le coloris. Il devient un dessinateur correct, s'il ne devient pas un dessinateur élégant, & si l'on ne sçauroit louer l'excellence de son coloris, du moins n'y remarquer on pas de fautes grossieres contre la verité; il est des regles pour n'en point faire : mais comme les regles ne peuvent enseigner qu'aux personnes de genie à réussir dans l'ordonnance & dans la composition poëtique, ses tableaux sont très défectueux dans ces deux parties. Ses ouvrages ne sont beaux que par endroits, parce que n'ayant pas ima-

sur la Poësie & sur la Peinture. 59
giné tout son plan , mais l'ayant fait
seulement piece à piece , rien n'y est
ensemble.

*Infelix operis summa quia ponere totum
Nesciet.*

*Horat. de
Art.*

C'est en vain qu'un pareil sujet fait
son apprentissage sous le meilleur maî-
tre , il ne sçauroit faire dans son école
les mêmes progrès qu'un homme de
genie fait dans l'école d'un maître me-
diocre. Celui qui enseigne , comme le
dit Quintilien , ne sçauroit communi-
quer à son disciple le talent de produire
& l'art d'inventer , qui font le plus grand
merite des Peintres & des Orateurs.

*Ea quæ in oratore maxima sunt , imita-
bilia non sunt. Ingenium , inventio , vis ,
facilitas & quidquid arte non traditur.*

Le Peintre peut donc faire part des se-
crets de sa pratique , mais il ne sçau-
roit faire part de ses talens pour la com-
position & pour l'expression. Souvent
même l'Eleve dépourvû de genie ne
peut atteindre la perfection où son maî-
tre est parvenu dans la mécanique de
l'Art. L'imitateur servile doit demeu-
rer au-dessous de son modele , parce
qu'il joint ses propres défauts aux dé-
fauts de celui qu'il imite. D'ailleurs si
le maître est homme de genie , il se

dégoute bientôt d'enseigner un pareil sujet. Il est au suplice quand il voit que son Eleve n'entend qu'avec peine ce qu'il comprenoit d'abord, lorsque luy-même étoit Eleve. *Quod enim ipse celeriter arripuit, id cum tarde percipi videt, discruciat.*

Cic. pro-
Roscio.

On ne trouve rien de nouveau dans les compositions des Peintres sans genie, on ne voit rien de singulier dans leurs expressions. Ils sont si steriles qu'après avoir long-temps copié les autres ils en viennent enfin à se copier eux-mêmes; & quand on sçait le tableau qu'ils ont promis, on devine la plus grande partie des figures de l'ouvrage. L'habitude d'imiter les autres nous conduit à nous copier nous mêmes. L'idée de ce que nous avons peint est toujours plus-présente à nôtre esprit que l'idée de ce qu'ont peint les autres. C'est la premiere idée qui s'offre aux Peintres qui cherchent la composition, & les figures des tableaux qu'ils ont entrepris plutôt dans leur memoire que dans leur imagination. Les uns, comme le Bassan, se livrent de bonne foi à une repetition sincere de leurs ouvrages. Les autres en voulant cacher les larcins qu'ils se font à eux-mêmes reproduisent sur la scene

leurs personnages déguisez , mais non pas méconnoissables , & ils rendent ainsi leurs larcins encore plus odieux. Le Public regarde un ouvrage dont il est en possession comme un bien qui lui seroit devenu propre , & il trouve mauvais qu'on luy fasse acheter une seconde fois ce qu'il croit avoir déjà payé par ses louanges.

Comme il est plus facile de marcher sur les pas d'un autre que de se frayer de nouvelles routes , un Artisan sans genie parvient bientôt au degré de perfection où il est capable de s'élever. Il atteint bientôt cette grandeur propre à chaque homme , & après laquelle il ne croit plus. Ses premiers essais se trouvent souvent aussi beaux que les ouvrages qu'il fait dans les temps de sa maturité. Nous avons vû des Peintres sans genie , mais devenus habiles pour un temps par l'art de se faire valoir , travailler plus mal durant l'âge viril qu'ils ne l'avoient fait durant la jeunesse. Leurs chef-d'œuvres sont dans les pays où ils avoient fait leurs études. Il semble qu'ils eussent perdu la moitié de leur mérite en repassant les Alpes. En effet ces Artisans de retour à Paris, n'y trouvoient pas aussi facilement qu'à Rome l'occasion de dérober des parties

& souvent des figures entieres pour enrichir leurs compositions. Leurs tableaux se sont apauvris dès qu'ils n'ont plus été à portée de rencontrer à point nommé dans les ouvrages des grands maîtres la tête , le pied , l'attitude , & quelquefois l'ordonnance dont ils avoient besoin.

Je comparerois volontiers ce superbe étalage de chef-d'œuvres anciens & modernes , qui rendent Rome la plus auguste Ville de l'Univers , à ces boutiques où l'on étale une grande quantité de pierreries. En quelque profusion que les pierreries y soient étalées , on n'en rapporte chez soi qu'à proportion de l'argent qu'on avoit porté pour faire son emplette. Ainsi l'on ne profite solidement de tous les chef-d'œuvres de Rome qu'à proportion du genie avec lequel on les regarde. Le Sueur qui n'avoit jamais été à Rome , & qui n'avoit vû que de loin , c'est-à dire dans des copies , les richesses de cette capitale de beaux arts , en avoit mieux profité que beaucoup de Peintres qui se glorifioient d'un séjour de plusieurs années au pied du Capitole. De même un jeune Poëte ne profite de la lecture de Virgile & d'Horace qu'à proportion des lumieres de son genie , à la clarté

desquelles il étudie les Anciens , pour ainsi dire.

Que les hommes nez sans un genie déterminé , que ces hommes propres à tout s'appliquent donc aux Arts & aux Sciences , où les plus habiles sont ceux qui sçavent davantage. Il est même des professions où l'imagination, où l'art d'inventer est aussi nuisible qu'il est nécessaire en Poësie & en Peinture.

SECTION VII.

Que les genies sont limités.

LEs hommes qui sont nez avec un genie déterminé pour un certain art , ou pour une certaine profession , sont les seuls lesquels y puissent réussir éminamment ; mais aussi ces professions & ces arts sont les seuls où ils puissent réussir. Ils deviennent des hommes au-dessous du mediocre aussi-tôt qu'ils sortent de leur sphere. On n'aperçoit plus alors en eux cette vigueur d'esprit , ny cette intelligence qu'ils montrent, dès qu'il s'agit des choses pour lesquelles ils sont nez.

Non seulement les hommes dont je

Liv. XII.
de la Re-
publ.

parle n'excellent que dans une profession, mais ils sont encore bornez ordinairement à n'exceller que dans quelques-uns des genres dans lesquels cette profession se divise. Il est comme impossible, dit Platon, que le même homme excelle en des ouvrages d'un genre différent. La Tragedie & la Comedie sont de toutes les imitations poëtiques celles qui se ressemblent davantage. Cependant le même Poëte n'y réussit pas également. Les Auteurs qui recitent les Tragedies ne sont pas les mêmes que ceux qui jouent les Comedies. Ceux des Peintres qui ont excellé à peindre l'ame des hommes, & à bien exprimer toutes les passions, ont été des coloristes mediocres. D'autres ont fait circuler le sang dans la chair de leurs figures; mais ils n'ont pas sçu l'art des expressions aussi-bien que les ouvriers mediocres de l'école Romaine. Nous avons vu plusieurs Peintres Hollandois, douez d'un talent merveilleux pour imiter les effets du clair-obscur dans un petit espace renfermé; talent, dont ils avoient l'obligation à une patience d'esprit singuliere, laquelle leur permettoit de se clouer long-temps sur un même ouvrage sans être dégouttez par ce dépit qui s'excite dans les hommes d'un temperament plus vif, quand ils voyent

leurs efforts avorter plusieurs fois de suite. Ces Peintres flegmatiques ont donc eu la perseverance de chercher par un nombre infini de tentatives, souvent réitérées sans fruit, les teintes, les demi-teintes, enfin toutes les diminutions de couleur nécessaires pour dégrader la couleur des objets, & ils sont ainsi parvenus à peindre la lumière même. On est enchanté par la magie de leur clair-obscur. Les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux. Mais ces Peintres ont mal réussi dans les autres parties de l'art, qui ne sont pas les moins importantes. Sans invention dans leurs expressions : incapables de s'élever au-dessus de la nature qu'ils avoient devant les yeux, ils n'ont peint que des passions basses & une nature ignoble. La scène de leurs tableaux est une boutique, un corps de garde, ou la cuisine d'un paysan : Leurs héros sont des *faquins*. Ceux des Peintres Hollandois, dont je parle, qui ont osé faire des tableaux d'histoire, ont peint des ouvrages admirables pour le clair-obscur, mais ridicules pour le reste. Les vêtemens de leurs personnages sont extravagans, & les expressions de ces personnages sont encore basses & comiques. Ces Peintres peignent Ulysse

sans finesse , Susanne sans pudeur , & Scipion sans aucun trait de noblesse ny de courage. Le pinceau de ces froids Artisans fait perdre à toutes les têtes illustres leur caractère connu. A peine quelques - uns d'entre eux ont - ils pu réussir dans certaines teintes des couleurs locales. Mais le talent de colorier , comme l'a fait le Titien , demande de l'invention , & il dépend plus d'une imagination fertile en expédients pour le mélange des couleurs que d'une persévérance opiniâtre à refaire dix fois la même chose.

On peut mettre en quelque façon Teniers au nombre des Peintres dont je parle , quoiqu'il fût né en Brabant , parce que son génie l'a déterminé à travailler plutôt dans le goût des Peintres Hollandois que dans le goût de Rubens & de Vandick ses compatriotes , & même ses contemporains. Aucun Peintre n'a mieux réussi que Teniers dans les sujets bas : son pinceau étoit excellent. Il entendoit très bien le clair-obscur , & il a surpassé dans la couleur locale ses concurrens. Mais Teniers , lorsqu'il a voulu peindre l'histoire , est demeuré au dessous du médiocre. On reconnoît d'abord les pastiches qu'il a faits en très grand nombre à la bassesse comme à la

stupidité des airs de tête des principaux personnages de ces tableaux. On appelle communement des *pastiches* les tableaux que fait un Peintre imposteur, en imitant la main, la maniere de composer & le coloris d'un autre Peintre, sous le nom duquel il veut produire son ouvrage.

On voit à Bruxelles dans la gallerie du Prince de la Tour de grands tableaux d'histoire, faits pour servir de cartons à une tenture de tapisserie qui represente l'histoire de Turriani de Lombardie, dont descend la maison de la Tour-Taxis. Les premiers tableaux sont de Teniers, qui fit achever les autres par son fils. Rien n'est plus mediocre pour la composition & pour l'expression.

M. de la Fontaine étoit né certainement avec beaucoup de genie pour la Poësie; mais son talent étoit pour les contes & encore plus pour les fables, qu'il a traitées avec une érudition enjouée, dont ce genre d'écrire ne paroïssoit pas susceptible. Quand la Fontaine voulut faire des Comedies le siflet du parterre demeura toujours le plus fort. On sçait la destinée de ses Opera. Chaque genre de Poësie demande un talent particulier, & la nature ne sçauroit gueres donner un ta-

lent éminant à un homme , que ce ne soit à l'exclusion des autres talents. Ainsi loin d'être surpris que M. de la Fontaine ait fait de mauvaises Comedies , il faudroit s'étonner s'il en avoit fait d'excellentes. Si le Poussin eut colorié aussi bien que le Bassan , il ne seroit pas moins admirable parmy les Peintres , que Jules Cesar l'est parmy les Heros. C'est celuy de tous les hommes qui seroit le plus d'honneur à l'humanité , s'il avoit été juste.

Il est donc également important aux nobles Artisans , dont je parle , de connoître à quel genre de Poësie & de Peinture leur talent les destine , & de se borner au genre pour lequel ils sont nez propres. L'Art ne sçauroit faire autre chose que de perfectionner l'*aptitude* ou le talent que nous avons apporté en naissant ; mais l'art ne sçauroit nous donner le talent que la nature nous a refusé , l'art ajoute beaucoup aux talents naturels , mais c'est quand on étudie un art pour lequel on est né.

Caput est artis decere quod facias. Ita neque sine arte ; neque totum arte tradi potest, dit Quintilien. Tel Peintre demeure confondu dans la foule qui seroit au rang des Peintres illustres s'il ne se fût point laissé entraîner par une émulation

aveugle, qui lui a fait entreprendre de se rendre habile dans des genres de la Peinture, pour lesquels il n'étoit point né, & qui luy a fait negliger les genres de la Peinture ausquels il étoit propre. Les ouvrages qu'il a tenté de faire sont, si l'on veut, d'une classe superieure. Mais ne vaut-il pas mieux être un des premiers parmy les payfagistes que le dernier des Peintres d'histoire ? Ne vaut-il pas mieux être cité pour un des premiers faiseurs de portraits de son temps que pour un miserable arrangeur de figures ignobles & estropiées.

L'envie d'être réputé un genie universel dégrade bien des Artisans : quand il s'agit d'appretier un Artisan en general on fait autant d'attention à ses ouvrages mediocres qu'à ses bons ouvrages. Il court le risque d'être défini comme l'auteur des premiers. Que de gens feroient de grands auteurs s'ils avoient moins écrit. Si Marcial ne nous avoit laissé que les cent Epigrammes, que les gens de Lettres de toutes Nations sçavent communement par cœur, si son livre n'en contenoit pas un plus grand nombre que le livre de Catulle, on ne trouveroit plus une si grande difference entre cet ingenieux chevalier Romain

& Martial. Du moins jamais bel-esprit n'eut été assez indigné de les voir comparer, pour brûler avec ceremonie toutes les années un exemplaire de Martial, afin d'apaiser, par ce sacrifice bizarre les manes poétiques de Catulle.

Revenons aux bornes que la nature a prescrites aux genies les plus étendus, & disons que le genie le moins borné c'est le genie dont les limites sont moins resserrées que ceux des autres. *Optimus ille qui minimis urgetur*. Or rien n'est plus propre à faire apercevoir les bornes du genie d'un artisan, que des ouvrages d'un genre, dans lequel il n'est point né pour réussir.

L'émulation & l'étude ne sçauroit donner à un genie la force de franchir les limites que la nature a prescrites à son activité. Le travail peut bien le perfectionner, mais je doute qu'il puisse luy donner réellement plus d'étendue qu'il n'en a. L'étendue que le travail semble donner aux genies n'est qu'une étendue aparente. L'art leur enseigne à cacher leurs bornes, mais il ne les recule pas. Il arrive donc aux hommes, dans toutes les professions, ce qu'il leur arrive dans la science des jeux. Un homme parvenu dans un certain jeu au point d'habileté dont il est capable n'avance

plus, & les leçons des meilleurs maîtres, ny la pratique même du jeu, continuée durant des années entières ne peuvent plus le perfectionner davantage. Ainsi le travail & l'expérience font bien faire aux Peintres, comme aux Poëtes, des ouvrages plus corrects, mais ils ne sçauroient leur en faire produire de plus sublimes. Ils ne sçauroient leur faire enfanter des ouvrages d'un caractère élevé au-dessus de leur portée naturelle. Un genie à qui la nature ne donna que des aîles de tourterelle, n'apprendra jamais à s'élever d'un vol d'aigle. Comme le dit Montagne, on n'acquiert gueres, en étudiant les ouvrages des autres, le talent qu'ils avoient pour l'invention. *L'imitation du parler suit incontinent. L'imitation de juger & de l'inventer ne va pas si viste.* *Essais liv. 1. Ch. 5.*
La force & les nerfs ne s'empruntent point. Les atours & le manteau s'empruntent.

Les leçons d'un maître de musique habile développent nos organes, & nous aprennent à chanter méthodiquement; mais ces leçons ne peuvent changer que très peu de choses dans le son & dans l'étendue de nôtre voix naturelle, quoiqu'elles la fassent paroître plus douce & tant soit peu plus étendue.

Or ce qui fait la difference des ef-

prits, tant que l'ame demeure unie avec le corps , n'est pas moins réel que ce qui fait la difference des voix & des visages. Tous les Philosophes , de quelque secte qu'ils soient , tombent d'accord que le caractère des esprits vient de la conformation de ceux des organes du cerveau qui servent à l'ame spirituelle à faire ses fonctions. Or il ne dépend pas plus de nous de changer la conformation ny la configuration des organes du cerveau qu'il dépend de nous de changer la conformation & la configuration des muscles , ny des cartilages de nôtre visage & de nôtre gosier. S'il arrive quelque alteration physique dans ces organes , elle n'y est pas produite par un effort de nôtre volonté ; mais par un changement physique qui survient dans nôtre constitution. Ces organes ne s'alterent que comme les autres parties de nôtre corps viennent à s'alterer. Les esprits ne deviennent donc semblables , à force de se regarder les uns les autres , que comme les voix & les visages peuvent devenir semblables. L'art n'augmente l'étendue physique de nôtre voix , il n'augmente nôtre genie qu'autant que l'exercice , dans lequel consiste la pratique de l'art , peut changer réellement quelque chose dans
la

la configuration & dans la conformation de nos organes. Or ce que cet exercice y peut changer est bien peu de choses. L'art ne supprime pas plus les défauts d'organisation qu'il apprend à cacher ; qu'il augmente l'étendue naturelle des talens physiques que ses leçons perfectionnent.

SECTION VIII.

Des Plagiaires. En quoy ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.

MAis, me dira-t-on, un Artisan ne peut-il pas suppléer au peu d'élevation, & à la sterilité de son genie, en transplantant dans ses ouvrages les beautés qui sont dans les ouvrages des grands maîtres ? Les conseils de ses amis ne peuvent-ils pas l'élever où les forces de son genie n'auroient pû le porter.

Je répons, quant au premier point, qu'il fut toujours permis de s'aider de l'esprit des autres, pourvû qu'on ne le fasse point en plagiaire. Ce qui constitue le plagiaire, c'est de donner l'ouvrage d'autrui comme son propre ou-

vrage. C'est de donner, comme étans de nous, des vers entiers que nous n'avons eu aucune peine ny aucun mérite à transplanter d'un poëme étranger dans le nôtre. Je dis que nous avons transplanté sans peine dans nôtre ouvrage, car lorsque nous prenons les vers dans un Poëte, qui a composé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faisons pas un plagiat. Ce vers devient nôtre en quelque façon, à cause que l'expression nouvelle que nous avons prêtée à la pensée d'autrui nous appartient. Il y a du mérite à faire un pareil larcin, parcequ'on ne sçauroit le faire bien sans peine, & sans avoir du moins le talent de l'expression. Il faut autant d'industrie pour y réussir qu'il en falloit à Lacedemone pour faire un larcin en galand homme. Trouver en sa langue les mots propres & les expressions équivalentes à celles dont se sert l'auteur ancien ou moderne qu'on traduit: sçavoir leur donner le tour nécessaire, pour qu'elles fassent sentir l'énergie de la pensée, & qu'elles présentent la même image que l'original, ce n'est point la besogne d'un écolier. Ces pensées transplantées d'une langue dans un autre ne peuvent réussir qu'entre les mains de ceux qui du moins ont

le don de l'invention des termes. Ainsi, lorsqu'elles réussissent, la moitié de leur beauté appartient à celui qui les a remises en œuvre.

On ne diminue donc gueres le merite de Virgile en faisant voir qu'il avoit emprunté d'Homere une infinité de choses. Fulvius Ursinus auroit pris une peine fort inutile, s'il n'avoit recueilli tous les endroits que le Poëte Latin a imitez du Poëte Grec que pour diminuer la reputation du Poëte Latin. Virgile s'est, pour ainsi dire, acquis à bon titre la propriété de toutes les idées qu'il a prises dans Homere. Elles luy appartiennent en Latin, à cause du tour élégant & de la précision avec laquelle il les a rendues en sa langue, & à cause de l'art avec lequel il enchasse ces differens morceaux dans le bâtiment regulier dont il est l'Architecte. Ceux qui se feroient flater de diminuer la reputation de M. Despreaux, en faisant imprimer, par forme de commentaire mis au bas du texte de ses ouvrages, les vers d'Horace & de Juvenal qu'il a enchassez dans les siens, se feroient bien abuser. Les vers des Anciens, que ce Poëte a tournez en françois avec tant d'adresse, & qu'il a si bien rendu la partie homogene de l'ouvrage, où il les

infere, que tout paroît pensé de suite par une même personne, font autant d'honneur à Despreaux que les vers qui sont sortis tout neufs de sa veine. Le tour original qu'il donne à ses traductions, la hardiesse de ses expressions, aussi peu gênées que si elles étoient nées avec ses pensées, montrent presque autant d'invention, qu'en montre la production d'une pensée toute nouvelle.

*Harangue
à l'Académie.*

Voilà ce qui fit dire à la Bruyère que Despreaux paroïssoit créer les pensées d'autrui.

C'est même donner une grâce à ses ouvrages que de les orner de fragmens antiques. Des vers d'Horace & de Virgile bien traduits, & mis en œuvre à propos dans un Poëme François y font le même effet que les statues antiques font dans la Galerie de Versailles. Les Lecteurs retrouvent avec plaisir, sous une nouvelle forme, la pensée qui leur plût autrefois en Latin. Ils sont bien aises d'avoir l'occasion de reciter les vers du Poëte ancien, pour les comparer avec les vers de l'imitateur moderne qui a voulu lutter contre son original. Il n'y a rien de si petit dont l'amour propre ne fasse cas quand il flate nôtre vanité. Aussi les Auteurs les plus vantez pour la fécondité de leur

genie n'ont-ils pas dedaigné d'ajouter quelque fois cette espece d'agrement à leurs ouvrages ? Etoit-ce la sterilité d'imagination qui contraignoit Corneille & la Fontaine d'emprunter tant de choses des Anciens. Moliere a fait souvent la même chose, & riche de son propre fonds, il n'a pas laissé de traduire dix vers d'Ovide de suite dans le second Acte du Misanthrope.

On peut s'aider des ouvrages des Poëtes qui ont écrit en des langues vivantes, comme on peut s'aider de ceux des Grecs & des Romains ; mais je crois que lorsqu'on se sert des ouvrages des Poëtes modernes, il faut leur faire honneur de leur bien, sur tout si l'on en fait beaucoup d'usage. Je n'approuve point, par exemple, que M. de la Fosse ait pris l'intrigue, les caracteres & les principaux incidens de la Tragedie de Manlius dans la Tragedie Angloise de M. Otway, intitulée, *Venise preservée*, sans citer l'ouvrage dont il avoit tant profité. Tout ce qu'on peut alleguer pour la défense de M. de la Fosse, c'est qu'il n'a fait qu'user de represailles en qualité de François, parce que M. Otway avoit pris lui-même dans l'histoire de la Conjurati-
on de Venise par l'abbé de Saint

Real, le sujet, les caractères principaux & les plus beaux endroits de sa pièce. Si M. de la Fosse a pris à M. Otway quelque chose que l'Anglois n'eut pas emprunté de l'abbé de Saint Real, comme l'épisode du mariage de Servilius & la catastrophe, c'est que celui qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemy est censé le maître de la marchandise que l'ennemy peut avoir ajoutée à la charge de ce vaisseau.

Comme les Peintres parlent tous, pour ainsi dire, la même langue, ils ne peuvent pas employer les traits célèbres, dont un autre Peintre s'est déjà servi, lorsque les ouvrages de ce Peintre subsistent encore. Le Poussin a pu se servir de l'idée du Peintre Grec qui avoit représenté Agamemnon la tête voilée au sacrifice d'Iphigenie, pour mieux donner à comprendre l'excez de la douleur du pere de la victime. Le Poussin a pu se servir de ce trait pour exprimer la même chose, en représentant Agrippine qui se cache le visage avec les mains dans son tableau de la mort de Germanicus. Le tableau du Peintre Grec ne subsistoit plus, quand le Peintre François fit le sien. Mais le Poussin auroit été blâmé d'avoir volé ce trait s'il se fût trouvé dans un tableau de

Raphaël ou du Carrache.

Comme il n'y a point de merite à dérober une tête de Raphaël ou une figure du Dominiquin : Comme le larcin se fait sans peine , il est défendu sous peine du mépris public. Mais comme il faut du talent & du travail pour animer le marbre d'une figure antique , & pour faire d'une statue un personnage vivant , & qui concourt à une action avec d'autres perionnages , on est loué de l'avoir fait. Qu'un Peintre se serve donc de l'Apollon de *Belveder* pour représenter Persée ou quelque autre Heros de l'âge de Persée , pourvû qu'il anime cette statue , & qu'il ne se contente pas de la dessiner correctement pour la placer dans un tableau telle qu'elle est dans sa niche. Que les Peintres donnent donc la vie à ces statues , avant que de les faire agir comme l'a fait Raphaël qui semble , nouveau Prométhée , avoir dérobé le feu celeste pour les animer. Je renvoie ceux qui voudront avoir des éclaircissemens sur cette matiere à l'écrit latin de Rubens , touchant l'imitation des statues antiques. Qu'il seroit à souhaiter que ce puissant genie eût toujours pratiqué dans ses ouvrages les leçons qu'il donne dans cet écrit.

Les Peintres qui font de l'antique le même usage que Raphaël, Michel Ange & quelques autres en ont fait, peuvent être comparez à Virgile, comme à Racine & à Despreaux. Ils se sont servis des Poésies anciennes, par rapport à leurs tems, comme les Peintres illustres que j'ai citez se sont servis des statues antiques. Quant à ces Peintres sans verve qui ne sçavent faire autre chose en composant que mettre, pour ainsi dire, à contribution les tableaux des grands maîtres, taxant l'un à deux têtes, imposant l'autre à un bras, & celui qui est plus riche à un groupe : Brigands qui ne fréquentent le Parnasse que pour y détrousser les passans, je les compare aux couseurs de centons les plus méprisez de tous les faiseurs de vers. Qu'ils évitent de tomber entre les mains du Barigel que le Boccalin établit sur le double Mont. Il pourroit les faire flétrir.

Il y a bien de la difference entre emporter d'une gallerie l'art du Peintre, entre se rendre propre la maniere d'operer de l'Artisan qu'on vient d'admirer, & remporter dans son portefeuille une partie de ses idées. Un homme sans genie n'est point capable de convertir en sa propre substance comme le fit

Raphaël, ce qu'on y remarque de grand & de singulier. Sans ~~savoir~~ les principes généraux, il se contente de copier ce qu'il a dessous les yeux. Il emportera donc une des figures, mais il n'apprendra point à traiter dans le même goût une figure qui seroit de son invention. L'homme de genie devine comment l'ouvrier a fait. Il le voit travailler, pour ainsi dire, en regardant son ouvrage & saisissant sa maniere, c'est dans l'imagination qu'il remporte son butin.

Quant aux avis des personnes intelligentes, il est vrai qu'ils peuvent empêcher les Peintres & les Poëtes de faire des fautes ; mais comme ils ne suggerent pas les expressions, ny la Poësie du stile, ils ne sçauroient suppléer au genie. Ils peuvent bien redresser l'arbre, mais non pas le charger de fruits. Ces avis ne sont bons que pour corriger les fautes & principalement pour rectifier le plan d'un ouvrage de quelque étendue, suposant que les Auteurs fassent voir leur plan en esquisse & que ceux qu'ils consultent le meditent, & se le rendent present comme s'ils l'avoient fait eux-mêmes. *Diligentes legendum est, ac paræ ad scribendi sollicitudinem. Nec per paries modò scrutanda sunt omnia, sed perfectus liber utique*

ex integro resumendus. C'est ainsi que Despreaux donnoit à Racine des avis qui lui furent tant de fois utiles. Que peut gagner en effet un Poëte qui lit un ouvrage, lequel a déjà reçu la dernière main, que d'être redressé sur quelque mot, ou tout au plus sur quelque sentiment? Supposé même qu'on pût, après une simple lecture, donner un bon avis à l'Artisan sur la conformation de son ouvrage: Seroit-il assez docile pour s'y rendre? Seroit-il assez patient pour refondre un ouvrage déjà terminé, & dont il se tient quitte?

Les genies les plus heureux ne naissent pas de grands Artisans. Ils naissent seulement capables de le devenir. Ce n'est qu'à force de travail qu'ils s'élèvent au point de perfection qu'ils peuvent atteindre.

Ode 4.
liv. IV.

Doctrina sed vim promouet instans

Rectique cultus pectora roborant.

dit Hôrace. Mais l'impatience de nous produire nous aiguillonne. Nous voulons déjà faire un poëme, quand nous sommes à peine capables de bien faire des vers. Au lieu de commencer à travailler pour nous mêmes, nous voulons travailler pour le public. Telle est principalement la destinée des jeunes Poëtes

Mais comme leur genie ne se connoît pas bien luy-même, comme ils n'ont pas encore un stile formé qui soit propre au caractère de leur genie & convenable pour exprimer les idées de leur imagination, ils s'égarent en choisissant des sujets qui ne conviennent pas à leurs talens, & en imitant dans leurs premières productions le stile, le tour & la maniere de penser des autres. Par exemple, Racine composa sa première Tragedie dans le goût de Corneille, quoique son talent ne fût pas pour traiter la Tragedie comme Corneille l'avoit traitée. Racine n'auroit pû se soutenir, si pour me servir de cette expression, il avoit continué de marcher avec les brodequins de son devancier. Il est donc naturel que les jeunes Poëtes, qui, au lieu d'imiter la nature du côté que le genie la leur montre, l'imitent du côté par lequel les autres l'ont imitée, qui forcent leur talent, & le veulent assujettir à tenir la même route qu'un autre tient avec succez, ne fassent d'abord que des ouvrages mediocres. Ce sont des aînez indignes ordinairement de leurs cadets.

Les Freres ennemis.

Il seroit inutile cependant de vouloir engager de jeunes gens, pressez par l'émulation, excitez par l'activité de l'âge,

& entraînez par un genie impatient de s'annoncer au public , d'attendre à se produire qu'ils eussent connu l'espece dont est leur talent , & qu'ils l'eussent perfectionné. On leur représenteroit en vain qu'ils peuvent gagner beaucoup à surprendre le Public : Que le Public auroit bien plus de veneration pour eux s'il ne les avoit jamais vû des apprentifs : Que des chef-d'œuvres inesperez , contre lesquels l'envie n'a point eu le tems de cabaler , font bien un autre progrès que des ouvrages attendus durant long tems qui trouvent les rivaux sur leurs gardes , & dont on peut définir l'auteur par un poëme ou par un tableau mediocre. Rien n'est capable de retenir la fougue d'un jeune homme , seduit encore par la vanité , dont l'excès seul est à blâmer dans la jeunesse. D'ailleurs , comme dit Ciceron , *Prudentia non cadit in hanc aetatem.*

ProCælio.

Ces ouvrages precipitez demeurent ; mais il est injuste de les reprocher à la memoire des Artisans illustres. Ne faut-il pas faire un apprentissage dans toutes les professions ? Or tout apprentissage consiste à faire des fautes , afin de se rendre capable de n'en plus faire. S'avisa-t-on jamais de reprocher à celuy

qui écrit bien en latin les barbarismes & les solécismes, dont ses premiers thèmes ont été remplis certainement. Si les Peintres & les Poëtes ont le malheur de faire leur apprentissage sous les yeux du public, il ne faut pas du moins que le public mette en ligne de compte les fautes qu'il leur a vû faire, lorsqu'il les définit après qu'ils sont devenus de grands Artisans.

Au lieu que les Artisans sans genie, qui sont aussi propres à être les élèves du Poussin que du Titien demeurent durant toute leur vie dans la route ou le hazard les peut avoir engagez, les Artisans douëz de genie, s'apperçoivent quand le hazard les égare, que la route qu'ils ont prise n'est point celle qui leur est propre. Ils l'abandonnent pour en prendre une autre; ils quittent celle de leur maître pour s'en faire une nouvelle. Par maître j'entens ici les ouvrages aussi-bien que les personnes. Raphaël mort depuis deux cens ans, peut encore faire des élèves. Nôtre jeune Artisan doué de genie, se forme donc lui même une pratique pour imiter la nature, & il forme cette pratique des maximes resultantes de la reflection qu'il fait sur son travail & sur le travail des autres. Chaque jour adjoûte ainsi de nou-

velles lumieres à celles qu'il avoit acquises précédament. Il ne fait pas une élegie ni un tableau sans devenir meilleur Peintre ou meilleur Poëte; & il surpasse enfin ceux qui peuvent avoir été plus heureux que lui, en maître & en modes. Tout est pour lui, l'occasion de quelque réflexion utile, & dans le milieu d'une plaine il étudie avec autant de profit que s'il étoit dans son cabinet. Enfin son merite parvenu où il peut atteindre se soutient toujours jusques à ce que la vieillesse affoiblissant les organes, sa main tremblante se refuse à l'imagination encore vigoureuse. Le genie est dans les hommes, ce qui vieillit le dernier. Les vieillards les plus caducs se raniment : ils redeviennent de jeunes gens dès qu'il s'agit des choses qui sont du ressort de la profession dont la nature leur avoit donné le genie. Faites parler de guerre cet Officier decrepit, il s'échauffe comme par inspiration; on diroit qu'il se soit assis sur le trepied : il s'énonce comme un homme de quarante ans, & il trouve les choses & les expressions avec la facilité que donné pour penser & pour parler un sang petillant d'esprits.

Plusieurs témoins oculaires m'ont raconté, que le Poussin avoit été jusques à la fin de sa vie un jeune Peintre du

côté de l'imagination. Son merite avoit survécu à la dexterité de sa main, & il inventoit encore quand il n'avoit plus les talens nécessaires à l'exécution de ses inventions. A cet égard, il n'en est pas tout à fait des Poëtes comme des Peintres. Le plan d'un long ouvrage, dont la disposition pour être bonne, veut être faite dans la tête de l'inventeur, ne peut être produit sans le secours de la memoire; ainsi ce plan doit se sentir de l'affoiblissement de cette faculté: suite trop ordinaire de la vieillesse. La memoire des vieillards est infidelle pour les choses nouvelles. Voilà d'où viennent les defauts qui sont dans le plan des dernieres Tragedies du Grand Corneille. Les événemens y sont mal amenez, & souvent les personnages s'y trouvent dans des situations où ils n'ont naturellement rien de bon & de naturel à dire: mais on y reconnoît de tems en tems l'élevation & même la fertilité du genie de Corneille à la Poësie de son stile.



SECTION IX.

*Des Obstacles qui retardent le progres
des jeunes Artisans.*

Tous les genies se manifestent bien, mais ils ne parviennent point tous au degré de perfection où la nature les a rendus capables d'atteindre. Il en est dont le progres est arrêté au milieu de la course. Un jeune homme ne sauroit faire dans l'art de la Peinture tout le progres dont il est capable, si sa main ne se perfectionne pas en même-tems que son imagination. Il ne suffit pas aux Peintre de concevoir des idées nobles, d'imaginer les compositions les plus élégantes, & de trouver les expressions les plus pathétiques, il faut encore que leur main ait été renduë docile à se fléchir avec précision en cent manieres différentes, pour être capable de tirer avec justesse la ligne que l'imagination luy demande. Nous ne sçaurions faire rien de bien, dit du Fresnoi, dans son Poëme de la Peinture, si nôtre main n'est pas capable de mettre sur la toile les beautez que nôtre esprit produit.

*Sic nihil ars operam manuum privata , supremum
Exequitur , sed languet iners uti vincula lacertos,
Dispositum que typum non lingua pinxit Appelles.*

Vers. 56.

Le Genie a pour ainsi dire les bras
liez dans un Artisan , dont la main n'est
pas denouée. Il en est de l'œil comme
de la main. Il faut que l'œil d'un Pein-
tre soit accoutumé de bonne heure à ju-
ger par, une operation seure & facile en
même tems , quel effet doit faire un
certain mélange ou bien une certaine
opposition de couleur , quel effet doit
faire une figure d'une certaine hauteur
dans un Groupe , & quel effet un cer-
tain Groupe fera dans le tableau , après
que le tableau sera colorié. Si l'imagina-
tion n'a pas à sa disposition une main &
un œil capables de la seconder à son
gré , il ne resulte des plus belles idées
qu'enfanté l'imagination , qu'un tableau
grossier , & que dédaigne l'Artisan mê-
me qui la peint , tant il trouve l'œuvre
de sa main au-dessous de l'œuvre de son
esprit.

L'étude nécessaire pour perfection-
ner l'œil & la main ne se fait point en
donnant quelques heures distraites à un
travail interrompu. Cette étude deman-
de une attention entiere & une perfe-

verance continuée durant plusieurs années. On sçait la maxime qui défend aux Peintres de laisser écouler un jour entier sans donner quelque coup de pinceau : maxime qu'on applique communément à toutes les professions, tant on la trouve judicieuse. *Nulla dies sine linea.*

Le seul tems de la vie qui soit bien propre à faire acquérir leur perfection à l'œil & à la main est le tems où nos organes tant intérieurs qu'extérieurs achevent de se former. C'est le tems qui s'écoule depuis l'âge de quinze ans jusques à l'âge de trente ans. Les organes contractent sans peine durant ces années, toutes les habitudes dont leur première conformation les rend susceptibles. Mais si l'on perd ces années précieuses, si l'on les laisse écouler sans les mettre à profit, la docilité des organes se passe sans que tous nos efforts puissent jamais la rappeler. Quoique notre langue soit une organe bien plus souple que notre main; cependant nous prononçons toujours mal une langue étrangère, que nous apprenons après trente ans.

Malheureusement pour nous ces années si précieuses sont celles où nous sommes distraits le plus facilement de toutes les applications sérieuses. C'est

le tems où nous commençons à prendre confiance en nos lumieres, qui ne sont encore que le premier crépuscule de la prudence. Nous avons déjà perdu cette docilité pour les conseils des autres, qui tient lieu aux enfans de bien des vertus; & nôtre perseverance aussi foible que nôtre raison n'est point à l'épreuve des degouts. Horace définit un Adolescent.

Monitoribus asper

de Ar.

Utilem tardus provisor, prodigus aris,

Sublimis, cupidusque & amata relinquere pernix.

D'ailleurs tout est pour cet âge l'occasion d'un plaisir plein d'attraits. Les gouts d'un jeune homme sont des passions, & ses passions sont des fureurs. Le feu de l'âge en donne plusieurs à la fois, & c'est beaucoup si la raison encore naissante peut être la maîtresse durant quelques momens.

Je dois encore ajouter une reflexion; c'est que le genie de la Poësie & celui de la Peinture n'habite point dans un homme d'un temperament froid & d'une humeur indolente. La même constitution qui le fait Peintre ou Poëte, le dispose aux passions les plus vives. L'histoire des grands Artisans, soit en Poësie, soit en Peinture, qui n'ont pas fait

nauffrage sur les écueils dont je parle, est remplie du moins des dangers qu'ils y ont couru; quelques-uns si sont brisez : mais tous y ont échoué.

J'ignore quel sujet peut avoir été cause que l'Evêque d'Alba se soit surpassé luy même dans la Peinture qu'il nous donne des inquietudes & des transports d'un jeune Poëte tyrannisé par une foiblesse qui lutte contre son genie, & qui le distrait malgré lui-même des occupations pour lesquelles il est né.

Vida
Pcët. lib.
prim.

*Sape enim tactos immitis in ossibus ignes
Versat amor, molliſque eſt intus flamma medullas
Nec miſerum patitur Vatum meminiffe nec unda
Caſtalia, tantum ſuſpirat vulnere caco.
Ante oculos ſimulacra volant nocteſque dieſque
Nuntia virgines vultus quem perditus ardet,
Nec potis eſt alio fixam traducere mentem
Saucius.*

La nature des eaux de l'Hipocrène, ne les rend pas encore bien propres à éteindre de pareils incendies.

La passion du vin est encore plus dangereuse que l'autre. Elle fait perdre beaucoup de tems, & met encore un jeune Artisan hors d'état de faire un bon usage de celui qu'elle lui laisse. L'excès du vin n'est pas même un de ces vices dont l'à-

ge corrige les hommes. Cependant en quelques années, il ôte à l'esprit sa vigueur & au corps une partie de ses forces. Un homme trop adonné au vin, est morne quand il n'est pas à table, & son esprit n'est plus fondé que sur les digestion d'un estomac, qui s'use enfin avant le tems. Quand Horace veut parler sérieusement, il dit, que le jeune homme qui veut se rendre habile, doit être temperant. *Abstinit venere & vino.* De Arte Poë. Petrone le moins austère des écrivains, exige d'un jeune homme qui veut réussir dans ses études, d'être sobre. *Fragilitatis lege palleat exacta.* Juvenal, en parlant des poëtes de son tems qui composoient de grands ouvrages, dit qu'ils s'abstenoient du vin même, dans les jours que la coutume destinoit particulièrement aux plaisirs de la table.

Fuit utile mulier

Pallere & vinum toto nescire Decembri.

Sati: 7.

On ne m'accusera pas du moins de citer les jeunes gens, à qui je veux faire le procès devant des Juges trop sévères.

Enfin, comme le succès ne sçauroit répondre toujours à la précipitation d'un jeune Peintre, il peut bien se dégoûter de tems en tems d'un travail laborieux,

que nous avons projeté de faire après que nous l'aurons quitté, que de la durée même de ce travail. Quand la force du genie ramenera nôtre jeune Peintre à une étude plus serieuse de son art, parce que l'ivresse de la jeunesse sera passée, sa main & ses yeux ne seront plus capables d'en bien profiter. S'il veut faire de bons tableaux, qu'après les avoir imaginez, il les fassent peindre par un autre.

Les Poëtes dont l'apprentissage n'est pas aussi difficile que celui des Peintres, se rendent toujours capables de remplir leur destinée. La premiere ardeur que donne le genie suffit pour apprendre les regles de la Poësie ; ce n'est point par ignorance de regles, que tant de gens pêchent contre les regles. La plupart de ceux qui manquent à les observer les connoissent bien : mais ils n'ont point assez de talent pour mettre leurs maximes en pratique.

Il est vrai qu'un Poëte peut être dégoûté de nous donner de grands ouvrages par la peine que coûte la disposition de leur plan. La perseverance n'est pas la vertu des jeunes gens. S'il n'est point de travail si penible, & si difficile qu'ils ne s'y portent avec ardeur, c'est à condition que ce travail ne durera point

besogne d'un mal vêtu, qui ne sçait point où il ira souper. Si Virgile, adjoûte Juvenal, n'avoit pas eû les commoditez de la vie, ces Hidres dont il sçait faire des monstres si terribles, n'auroient été que des couleuvres ordinaires. La furie qui porte la rage dans le sein de Turnus & d'Amata, n'auroit été pour parler à nôtre maniere, qu'une furie pareille à la tranquille Eumenide de l'Opera d'Isis.

*Magna mentis opus, nec delodice paranda
Attonita, currus & equos faciesque decorum,
Aspicere & qualis Rutulum confundat Erinnis.
Nam si Virgilio puer & tolerabile desit
Hospitium, caderent omnes à crinibus Hydri.*

Sat.

L'extreme besoin dégrade l'esprit, & le genie, réduit par la misere à composer, perd la moitié de sa vigueur.

D'un autre côté, les plaisirs détournent les Poëtes du travail, aussi-bien que le besoin. Il est vrai que Lucain composa sa Pharsale malgré toutes les distractions qui viennent à la suite de l'opulence. Il reçût les complimens de ses amis sur le succès de son Poëme dans ses jardins enrichis de marbre: mais un seul exemple ne conclut pas. De tous les Poëtes qui se sont acquis un grand nom.

Lucain est le seul , autant qu'il m'en souvient , qui dès sa jeunesse ait pû vivre dans l'abondance. Tout le monde sera de mon avis , quand j'avancerai que Moliere n'auroit jamais pris la peine nécessaire pour se rendre capable de produire les femmes sçavantes , ni celle de composer ensuite cette Comedie après s'être rendu capable de le faire , s'il se fût trouvé un homme de condition , en possession de cent mille livres de rente dès l'âge de vingt ans. Je crois rencontrer quelle est la situation où l'on peut souhaiter , que soit un jeune Poëte , dans un bon mot de nôtre Roy Charles IX. Il faut , disoit ce Prince , en se servant de la langue latine , dont le bel usage permettoit alors aux personnes polies , de mêler quelques mots dans la conversation. Que les chevaux & les Poëtes soient bien nourris , mais non pas engraissez. *Equi & Poëta alendi sunt non saginandi.* On doit pardonner la comparaïson à la passion demesurée des Seigneurs de ce tems-là pour leurs écuries : la mode l'autorisoit. L'envie d'augmenter sa fortune excite un Poëte qui se trouve dans cette situation , sans que le besoin lui rabaisse l'esprit , ni l'oblige à courir après un vil salaire , comme ont fait les ouvriers mercenaires de tant

sur la Poësie & sur la Peinture. 99
de Poëmes Dramatiques, qui ne se sou-
cioient guerre de la destinée de leurs pie-
ces, dès qu'ils avoient touché l'argent
qui devoit leur en revenir.

Gessit enim nummum in loculos demittere, post Horat.
hac Ep. fr.

Securus, cadat an recto stet fabulatio. Lib. 2.

Comme la mecanique de nôtre Poë-
sie, si difficile pour ceux qui ne veu-
lent faire que des vers excellens, est
facile pour ceux qui se contentent d'en
faire de mediocres, il est parmi nous
bien plus de mauvais Poëtes, que de
mauvais Peintres. Toutes les personnes
qui ont quelque lueur d'esprit, ou quel-
que teinture des lettres, veulent se mê-
ler de faire des vers, & pour le mal-
heur des Poëtes, elles deviennent ainsi
des Juges qui prononcent sur-tout les
Poëmes nouveaux, avec la severité d'un
concurrent. C'est depuis long-tems, que
les Poëtes se plaignent du grand nombre
de rivaux, que la facilité de la mecanique
de la Poësie leur procure. Celui qui n'est
pas Pilote, dit Horace, n'ose s'asseoir
au gouvernail. On ne se mêle point de
composer des remedes, quand on n'a
pas étudié la vertu des Simples. Il n'y a
que les Medecins qui ordonnent la fai-

gnée aux malades. Ce n'est même qu'après un apprentissage qu'on exerce les plus vils métiers, mais tout le monde capable ou non, veut faire des vers.

Horat. Navem agere ignarus navis timet, Abrotomum
Ep. pr. agro
Lib. secund. Non audeat nisi qui didicit dare, quod medicorum
est,

Promittunt Medici, tractant fabrilis fabri.

Scribimus indocti docti que Poëmata.

Les versificateurs les plus ineptes, sont même ceux qui composent le plus couramment. De-là naissent tant d'ouvrages ennuyeux qui font prendre en mauvaise part le nom de Poëte, & qui empêchent que personne veuille s'honorer d'un si beau titre.

Il me souvient de ce que dit Monsieur Despreaux, à Monsieur Racine touchant la facilité de faire des vers. Ce dernier venoit de donner sa Tragedie d'Alexandre, lorsqu'il se lia d'amitié avec l'Auteur de l'art Poëtique. Racine lui dit en parlant de son travail, qu'il trouvoit une facilité surprenante à faire ses vers. Je veux vous apprendre à faire des vers avec peine, répondit Despreaux, & vous avez assez de talent pour le sçavoir bien-tôt. Racine disoit que Des-

preaux lui avoit tenu parole.

Mais ces peines ne sont point capables de dégouter de la poësie un jeune homme qui tient sa vocation d'Apollon même , & qu'excite encore le desir de se faire un nom & une fortune. Il atteindra, soit un peu plutôt, soit un peu plus tard, le degré du Parnasse où il est capable de monter : mais l'usage qu'il fera de sa capacité, dépendra beaucoup du tems où son étoile l'aura fait nâître. S'il vient en des tems malheureux, sans Auguste & sans Mécène, ses productions ne seront, ni si fréquentes, ni de si longue haleine que s'il étoit né dans un siècle plus fortuné pour les arts & pour les sciences. Virgile encouragé par l'attention qu'Auguste donnoit à ses vers : Virgile excité par l'émulation à produire l'Eneide : Il a employé une infinité de veilles à composer un Poëme de longue haleine, qui malgré le goût que son génie devoit lui donner pour ce travail, doit l'avoir fatigué souvent jusques à la lassitude. Si Virgile avoit vécu dans un tems, sans Auguste, sans Mécène & sans concurrens, Virgile auroit bien été déterminé par l'impulsion du genie. & par le desir de se distinguer à cultiver son talent. Il se seroit bien rendu capable de composer une Eneide, mais on peut

croire qu'il n'auroit pas eu la persévérance nécessaire pour terminer un si long ouvrage. Peut-être n'aurions nous de Virgile que quelques Eglogues qui auroient coulé sans peine d'une veine abondante, & l'esquisse de l'Encide dont il auroit terminé un livre ou deux.

Les grands Artisans ne sont pas ceux à qui leurs productions coûtent le moins. Leur inaction vient souvent de la crainte qu'ils ont des peines que leur coûtent des ouvrages dignes d'eux, quand il semble que c'est la paresse qui les tient dans l'oïveté. Comme des matelots qui viennent de mettre pied à terre, après avoir vû, pour me servir de l'expression d'un ancien, la mort dans chaque flot qui s'aprochoit d'eux, sont dégoûtez pour un tems de s'exposer aux perils de la mer, de même un bon Poëte qui sçait combien il lui en a coûté pour terminer sa tragedie, n'entreprend pas si volontiers d'en faire une autre. Il faut qu'il se repose durant un tems. Après s'être ennuié du travail, il faut qu'il s'ennuie du repos avant que de se remettre au travail.

Un Poëte ne dispose pas sans un travail penible & sans une attention laborieuse l'esquisse d'un long ouvrage. Le travail de limer & de polir ses propres

vers est encore ennuyeux. Il est impossible que l'attention serieuse sur des minuties que ce travail exige ne fatigue pas bien-tôt. Cependant il faut la continuer durant long-tems. J'en appelle à témoin les Poëtes à qui la perseverance dans ce labeur a manqué. Il est vrai que les Poëtes trouvent un plaisir sensible dans l'Enthousiasme de la composition. L'ame livrée toute entiere aux idées qui s'excitent dans l'imagination échauffée, ne sent pas les efforts qu'elle fait pour les produire : elle ne s'apperçoit de sa peine que par cette lassitude & par cet épuisement qui suivent la composition.

Neque idem umquam

Catull.

Epig. 20.

Aequè est beatus ac Poëma cum scribit,

Tam gaudet in se.

Ceux qui composent des vers sans être Poëtes sont contens de ce qu'ils ont produit, plutôt dans un delire que dans un veritable Enthousiasme. La plupart, comme Pigmalion, deviennent amoureux de leurs productions informes ou languissantes, & ils ne les retouchent plus : car qui dit amoureux, dit aveugle sur les défauts de ce qu'il aime. Aussi aucun tiran de la Grece, n'entendit-il jamais autant de flatterie qu'un Poëte medio-

*Tuscul.
Lib. 5.*

cre s'en dit à lui même quand il encense les prétendues divinitez qui viennent de naître sous sa plume. C'est des mauvais Poëtes qu'il faut entendre, ce que dit Cicéron. *In hoc enim genere nescio quo pacto magis quam in aliis suum cuique pulcherrimum est. Adhuc neminem cognovi Poëtam qui sibi non optimus videretur.* Il étoit naturel que Cicéron fit le portrait des Poëtes mediocres, quand il vouloit parler des Poëtes en general. Il est connu pour avoir fait des vers aussi mauvais que sa prose est bonne.

SECTION X.

Du tems où les hommes de genie parviennent au merite dont ils sont capables.

LE tems où les genies parviennent au merite dont ils sont capables est different. En Premier lieu les genies nez pour ces professions qui demandent beaucoup d'experience & de la maturité d'esprit, sont formez plus tard que ceux qui sont nez pour ces professions où l'on réussit avec un peu de prudence & beaucoup d'imagination. Par exemple, un grand Ministre, un grand Ge-

neral, un grand Magistrat deviennent ce qu'ils sont capables d'être, dans un âge plus avancé que celui où les Peintres & les Poëtes atteignent le degré d'excellence que leur étoile leur permet d'atteindre. Les premiers ne sçauroient être formez sans des connoissances & sans des lumieres qu'on n'acquiert que par l'experience, & même par la propre experience. L'étendue de l'esprit, la subtilité de l'imagination, l'application même ne sçauroient y suppléer. Enfin ces professions demandent un jugement mur, & sur tout de la fermeté sans opiniâtreté. On naît bien avec une disposition à ces qualitez, mais on ne naît point avec ces qualitez toutes formées. On ne peut même les avoir acquises de si bonne heure.

Comme l'imagination a plutôt acquis ses forces que le jugement ne peut avoir acquis les siennes, les Peintres, les Poëtes, les Musiciens & ceux dont le talent consiste principalement dans l'invention, ne sont pas si long-tems à se former. Je crois donc que l'âge de trente ans, est l'âge où communement parlant, les Peintres & les Poëtes se trouvent être parvenus au plus haut degré du Parnasse, où leur genie leur permette de monter. Ils deviennent bien plus corrects dans

la suite, ils deviennent bien plus sages dans leurs productions; mais ils ne deviennent pas ni plus fertiles, ni plus pathétiques, ni plus élevez.

Comme les genies sont plus tardifs les uns que les autres, c'est ce que j'avois à dire en second lieu, comme leurs progrès peuvent être retardez par tous les obstacles dont nous avons parlé, nous n'avons pas pretendu marquer l'âge de trente ans, comme une année fatale, avant laquelle & après laquelle on ne dût rien attendre. Il peut se trouver cinq ou six années de difference, dans l'âge auquel deux grands Peintres ou deux grands Poëtes seront parvenus à leur perfection. L'un y peut être arrivé à vingt-huit ans & l'autre à trente trois. Racine fut formé des vingt-huit ans. La Fontaine étoit bien plus âgé quand il fit les premiers de ses bons ouvrages. Le genre de Poësie auquel s'applique un Artisan paroît même retarder encore cette année heureuse. Moliere avoit quarante ans, lorsqu'il fit les premières de ces Comedies, dignes d'être comptées au nombre des pieces, lesquelles luy ont acquis sa reputation. Mais il ne suffisoit pas à Moliere d'être grand Poëte pour être capable de les composer: il falloit encore qu'il eût acquis une con-

noissance des hommes & du monde qu'on n'a pas de si bonne heure, & sans laquelle le meilleur Poëte ne sçauroit faire que des Comedies mediocres.

Il est naturel que les grands genies atteignent le point de leur perfection un peu plus tard que les genies moins élevez & moins étendus. Les grands genies sont comme ces arbres qui portent des fruits excellens, & qui dans le printemps poussent à peine quelques feüilles, lorsque les autres arbres sont déjà tous couverts de leur feüillage. Quintilien, que sa profession obligeoit d'étudier le caractere des enfans, parle avec un sens merveilleux sur ce qu'on appelle communement *des esprits tardifs & des esprits précoces*. Si le corps, dit-il, n'est pas chargé de chairs dans l'enfance, il ne sçauroit être bien fait dans l'âge viril. Les enfans, dont les membres sont formez de trop bonne heure, deviennent infirmes & maigres dès l'adolescence : Ainsi de tous les enfans, ceux qui me donnent le moins d'esperance ; ajoûte Quintilien, ce sont ceux-là mêmes à qui le monde trouve plus d'esprit qu'aux autres, parce que leur jugement est avancé. Mais cette raison prématurée ne vient que du peu de vigueur de leurs esprits : ils se portent bien plu-

Instit. lib.
2. cap. 4.

tôt parce qu'ils n'ont pas de mauvaises humeurs, que parce qu'ils aient un fonds de santé. *Erit illud plenius interim corpus quod mox adulta ætas astringat. Hinc spes roboris, Maciem namque & infirmitatem in posterum minari solet protinus omnibus membris expressus infans Illa mihi in pueris natura minimum spei dabit in qua ingenium judicio præsumitur Macies illis pro sanitate & judicii loco infirmitas est.* Ce passage dont j'ai seulement ramassé quelques traits, merite d'être lu en entier.

Voilà cependant le caractère que les Maîtres trouvent de meilleur augure. Je parle des Maîtres ordinaires, car si le Maître luy-même a du genie, il discernera l'Eleve de dix-huit ans qui en aura. Il le reconnoitra d'abord à la maniere dont il luy verra digerer ses leçons, & aux objections qu'il formera. Enfin il le reconnoitra parce qu'il luy verra faire tout ce qu'il faisoit luy même quand il étoit Eleve. C'est ainsi que Scipion l'Emilien avoit reconnu le genie de Marius, quand il repondit à ceux qui luy demandoient quel homme seroit capable de commander les armées de la Republique, si l'on venoit à le perdre, que c'étoit Marius. Cependant Marius à peine officier subalterne n'avoit

encore fait aucun exploit, il n'avoit mis encore en évidence aucune qualité qui le rendît digne dès lors aux yeux des hommes ordinaires d'être le successeur de Scipion.

Dès que les jeunes gens sont arrivez au tems où il faut penser de soi-même, & tirer de son propre fonds, la difference qui est entre l'homme de genie & celui qui n'en a pas, se manifeste & devient sensible à tout le monde. L'homme de genie invente beaucoup, quoiqu'il invente encore mal, & l'autre n'invente rien. Mais, *Facile est remedium ubertatis ; sterilia nullo labore vincuntur*. L'art Quint.
Lib. 2.
cap. 4. qui ne sçauroit trouver de l'eau où il n'y en a point, sçait resserrer dans leurs lits les fleuves qui se débordent. Plus l'homme de genie & celui qui n'en a point s'avancent vers l'âge viril, plus la difference qui est entre-eux devient sensible. Il n'arrive à cet égard dans la Peinture & dans la Poësie, que la même chose qu'on voit arriver dans toutes les conditions de la vie. L'art d'un Gouverneur & les leçons d'un Precepteur changent un enfant en un jeune homme : elles luy donnent plus d'esprit qu'on n'en peut avoir naturellement à cet âge. Mais cet enfant dès qu'il est parvenu dans l'âge où il faut penser, parler & agir de soi-même

me, déchoit tout à coup de ce mérite précoce. Son Eté dément toutes les espérances de son Printems. L'éducation trop soigneuse qu'il a reçûe luy devient même nuisible, parce qu'elle luy a été l'occasion de prendre l'habitude dangereuse de laisser penser d'autres pour luy. Son esprit a contracté une faineantise intérieure qui luy laisse attendre des impulsions extérieures pour se déterminer & pour agir. L'esprit contracte aussi facilement une habitude de paresse que les jambes & les pieds. Un homme qui ne va jamais qu'une voiture ne le mene, est bientôt hors d'état de se servir de ses jambes aussi-bien qu'un homme qui se tient dans l'habitude de marcher. Comme il faut donner la main au premier quand il marche, de même il faut aider l'autre à penser & même à vouloir. Dans l'enfant élevé sans tant de soin, l'intérieur s'évertue de lui-même, & l'esprit devient actif. Il apprend à raisonner & à décider luy-même comme on apprend les autres choses. Il parvient enfin à bien raisonner & à bien prendre son parti, à force de raisonner & de réfléchir sur ce qui l'a trompé, lorsque les evenemens luy ont fait voir qu'il avoit mal conclu.

Plus un artisan doué de genie met de

temps à se former, plus il lui faut d'expérience pour devenir modéré dans ses faillies, retenu dans ses inventions, & sage dans ses productions, plus il va loin ordinairement. Le Midi des jours d'Été est plus éloigné du Levant que le Midi des jours d'Hyver. Les Cerises parviennent à leur maturité dès les premières chaleurs, mais les Raisins n'y parviennent qu'avec le secours des ardeurs de l'Été & de la tiédeur de l'Automne. La nature n'a pas voulu, dit Quintilien, que rien de considérable fut achevé en peu de temps. Plus le genre d'un ouvrage est excellent, plus il faut surmonter de difficultés pour le terminer. C'est le sentiment de l'Auteur que je viens de citer, qui certainement s'y connoissoit, quoi qu'il n'eut pas lû Descartes. *Nihil enim rerum ipsa Natura, voluit magnum effici cito, praposuit que pulcherrimo cuique operi difficultatem qua nascendi quoque hanc fecerit legem ut* Quintil.
in st. lib. x,
cap. 2. *majora animalia diutius visceribus parentum continerentur.* Ainsi plus les fibres d'un cerveau doivent avoir de ressort, plus ces fibres sont en grand nombre, plus il leur faut de temps pour acquérir toutes les qualités dont ils sont capables.

Les grands Maîtres sont donc des

études plus longues que les Artisans ordinaires. Ils sont, si l'on veut, apprentifs durant un plus longtems, parce qu'ils aprennent encore à un âge où les Artisans ordinaires sçavent déjà le peu qu'ils sont capables de sçavoir. Que le titre d'apprentif n'épouvante personne, car il est des apprentifs qui valent déjà mieux que des Maîtres, bien que ces Maîtres fassent moins de fautes qu'eux.

*Plin.
Epist.*

Sed & his non labentibus nulla laus, illis non nulla laus etiam si labantur. Quand le Guide & le Dominiquin eurent fait chacun leur tableau dans une petite Eglise dédiée à Saint André, & bâtie dans le jardin du Monastere de Saint Gregoire *Au Mont Cælius*. Annibal Carache leur Maître fut pressé de prononcer qui de ses deux Elèves meritoit le prix. Le tableau du Guide represente Saint André à genoux devant la Croix, & celui du Dominiquin represente la flagellation de cet Apôtre. Ce sont de grands morceaux ou nos deux Antagonistes avoient eu le champ libre pour mettre en évidence tout leur genie, & ils les avoient executés avec d'autant plus de soin qu'étans peints à fresque vis-à-vis l'un de l'autre, ils devoient être perpetuellement rivaux, & pour ainsi dire éterniser la concurrence de

*Le Do-
miniquin
a rejeté ce
sujet à S.
André de
la Val.*

leurs artisans. Le Guide, dit le Carache, a fait en maître, & le Dominiquin en apprentif; mais, ajouta-t'il, l'apprentif vaut mieux que le maître. Veritablement on voit des fautes dans le tableau du Dominiquin que le Guide n'a pas faites dans le sien; mais on y voit aussi des traits qui ne sont pas dans celui de son rival. On y remarque un genie qui tendoit à des beautés où le genie doux & paisible du Guide n'aspiroit point.

Plus les hommes sont capables de s'élever, plus ils ont de degres a monter pour arriver au faiste de leur elevation. Horace devoit être un homme fait quand il se fit connoître pour Poëte. Virgile avoit près de trente ans quand il fit sa premiere Eglogue. Monsieur Racine avoit à peu près cet âge, au dire de Monsieur Despréaux, quand il fit jouer Andromaque, qu'on peut regarder comme la premiere Tragedie du grand Poëte. Corneille avoit plus de trente ans quand il fit le Cid. Moliere n'avoit point encore fait à cet âge aucune des Comedies qui lui ont acquis la reputation qu'il a laissée. Despreaux avoit trente ans quand il donna ses Satires telles que nous les avons. Il est vrai que les dattes de ses pieces qu'on

a mises dans une édition posthume de ses ouvrages disent le contraire ; mais ces dattes souvent dementies même par la piece de poësie , à la tête de laqu'elle on les a placées , ne me paroissent d'aucun poids. Raphaël avoit près de trente ans lors qu'il fit connoître la noblesse & la sublimité de son genie dans le Vatican. C'est là qu'on voit ses premiers ouvrages , dignes du grand nom qu'il a presentement.

SECTION XI.

Des ouvrages convenables aux gens de genie , & de ceux qui contrefont la maniere des autres.

LES hommes de genie qui sont jaloux de leur reputation ne devroient du moins mettre au jour que de grands ouvrages , puisqu'il ne leur a pas été possible de dérober leur apprentissage aux yeux du public. Ils éviteroient par cette precaution de donner lieu à des comparaisons mortifiantes. Quand les Poëtes & les Peintres les mieux inspirés donnent , ou des poëmes composés d'un petit nombre de vers ou des tableaux qui ne contiennent qu'une figure sans

expression & posée dans une attitude commune, ces productions sont exposées à des parallèles odieux. Comme on peut sans genie faire quatre ou cinq vers heureux, ou peindre une Vierge avec l'enfant sur ses genouils sans être grand Peintre, la difference du simple ouvrier & de l'artisan divin ne se fait pas sentir dans des ouvrages si bornés, de la même maniere qu'elle se fait sentir dans des ouvrages plus composés & qui sont susceptibles d'un plus grand nombre de beautés. C'est dans les derniers que cette difference paroît dans toute son étendue.

Il est quelques Vierges de Carle Maratte que les amis de ce Peintre soutiennent aprocher assés de la beauté de celles de Raphaël, sans qu'on puisse les accuser d'une exagération outrée. Quelle difference entre les grandes compositions de ces deux Peintres, & qui s'avisât jamais de les mettre en parallèle. Quoi que la presomption soit familiere aux Peintres presqu'autant qu'aux Poëtes, Carle Maratte lui-même ne s'est pas cru digne de mêler son Pinceau avec celui de Raphaël. Peu de temps avant la dernière année Sainte on voulut faire racomoder le Plafond du Salon de ce Palais, qu'on appelle à

Rome le petit Farnese. C'est la maison bâtie par le Chigi qui vivoit sous le Pontificat de Leon X. Les Peintures que ce Chigi fit faire dans cette maison par Raphaël ont rendu le nom de Chigi aussi celebre dans l'Europe que le Pontificat d'Alexandre VII. Carle Maratte ayant esté choisi comme le premier Peintre de Rome pour mettre la main au Plafond dont je parle, & sur lequel Raphaël a représenté l'histoire de Pſyché, ce galand homme n'y voulut rien retoucher qu'au Pastel, afin, dit-il, que s'il se trouve un jour quelqu'un plus digne que moi d'associer son pinceau avec celui de Raphaël, il puisse effacer mon ouvrage pour y substituer le sien.

Vander Meulen auroit peint un Cheval aussi-bien que le Brun & Bâ-tiste auroit fait un Pannier de fleurs mieux que le Poussin. Pour parler de la Poësie, Despreaux a fait des Epigrammes très inferieures à celles de deux ou trois Poëtes, qui ne voudroient pas eux-mêmes s'égalér à lui. On connoît mal la superiorité d'un courfier sur un autre courfier, quand ils fournissent une carriere trop courte. Elle se fait bien mieux voir quand la carriere est de longue haleine. Il seroit superflu d'expliquer icy en quel sens je prens le mot de pe-

tit ouvrage, car un Tableau de trois pieds peut être quelquefois un grand ouvrage. Un Poëme de trois cens vers peut être un grand Poëme

J'adjoûterai encore une consideration touchant les ouvrages qui ne demandent pas beaucoup d'invention, c'est que les faussaires en Peinture les contrefont bien plus aisement qu'ils ne peuvent contrefaire les ouvrages, où toute l'imagination de l'Artisan a eu lieu de se deployer. Les faiseurs de Pastiches, ce sont ces tableaux peints dans la maniere d'un grand Artisan & qu'on expose sous son nom, bien qu'il ne les ait jamais vûs, les faiseurs de Pastiches, disje, ne sçauroient contrefaire l'ordonnance, le coloris ni l'expression des grands Maîtres. On imite la main d'un autre, mais on n'imite pas de même son esprit, & l'on n'apprend point à penser comme un autre, ainsi qu'on peut apprendre à prononcer comme lui.

Le Peintre mediocre qui voudroit contrefaire une grande composition du Dominiquin ou de Rubens, ne sçau-roit imposer non-plus que celui qui voudroit faire un Pastiche sous le nom du Georgeon ou du Titien. Il faudroit avoir un genie presque égal à celui du Peintre qu'on veut contrefaire, pour

reussir à faire prendre nôtre ouvrage pour être de ce Peintre. On ne sçauroit donc contrefaire le genie des grands hommes, mais on réussit quelque fois à contrefaire leur main, c'est à dire leur maniere de coucher la couleur & de tirer les traits, les airs de tête qu'ils repetoient, & ce qui pouvoit être de vitieux dans leur pratique. Il est plus facile d'imiter les défauts des hommes que leurs perfections. Par exemple, on reproche au Guide d'avoir fait ses têtes trop plates. Ses têtes manquent souvent de rondeur, parce que leurs parties ne se détachent point & ne s'élèvent pas assés l'une sur l'autre. Le Peintre qui voudroit faire une tête dans le dernier goût du Guide s'y prendroit mal, s'il lui donnoit la rondeur d'une tête de Rubens.

Jordan le Napolitain, que ses Compatriottes appelloient *Il fa presto*, ou *le depêche besogne*, étoit après Teniers un des grands faiseurs de Pastiche, qui jamais ait tendu des pieges aux curieux. Fier d'avoir contrefait avec succès quelques têtes du Guide, il entreprit de faire de grandes compositions dans le goût de cet aimable Artisan, & dans le goût des autres Eleves du Carache. Tous ces Tableaux qui representent differents événemens de l'histoire de

Persée, sont à Gennes dans le Palais du Marquis Grillo, qui paya le faussaire mieux que les grands-maîtres, dont il se faisoit le singe, n'avoient esté payés dans leur temps. On est surpris en voyant ces Tableaux, mais c'est qu'un Peintre qui ne manquoit pas de talens ait si mal placé ses veilles, & qu'un Seigneur Gennois ait fait un si mauvais usage de son argent.

La même chose est veritable en Poësie. Un homme sans genie, mais qui a lû beacoup de vers, peut bien, en arrangeant ses reminiscences avec discernement, composer une Epigramme qui ressemblera si bien à celles de Martial, qu'on pourra la prendre pour être de ce Poëte. Mais un Poëte qui après s'être diverti à composer un treizième livre de l'Eneïde seroit assés hardi pour l'attribuer à Virgile, n'en imposeroit à personne. Muret a bien pu faire prendre six vers qu'il avoit composés lui-même pour six vers de Trabea, Poëte Comique Latin qui véquit six cens ans après la fondation de Rome.

Hæc si quarolis, ejulatu, fletibus*

Medicina fieret miseris mortalium,

Auro paranda lacrima contra forent.

Nunc hac ad minuenda mala non magis valent,

Quam Noënia Præfica ad excitandos mortuos.

Res turbida consilium non fletum expetunt.

Ces vers ont pu ébloüir Joseph Scaliger au point qu'il les ait cités dans son Commentaire sur Varron comme un fragment de Trabea trouvé dans un ancien manuscrit. Si Muret avoit voulu supposer une Comedie entiere à Térence, Muret n'en auroit pas imposé à Scaliger. Or les hommes soigneux de leur reputation ne doivent pas donner lieu aux faussaires à venir, d'imputer à leur nom des ouvrages qu'ils n'auront pas faits." C'est assés que d'avoir à répondre de ses propres fautes à la posterité.

SECTION XII.

Des siecles illustres & de la part que les causes morales ont au progrès des arts.

Tous les siecles ne sont pas également fertiles en grands Artisans Les personnes les moins speculatives ont fait plusieurs fois reflexion qu'il étoit des siecles

siècles ou les Arts languissoient , comme il en étoit d'autres ou les Arts & les Sciences donnoient des fleurs & des fruits en abondance ? Qu'elle comparaison entre les productions de la Poësie dans le siècle d'Auguste & les productions du même Art dans le siècle de Gallien. La Peinture étoit-elle le même art , pour ainsi dire , dans les deux siècles qui précéderent le siècle de Leon X. que dans le siècle de ce Pape. Mais la supériorité de certains siècles sur les autres siècles est trop connue pour qu'il soit besoin que nous nous arrétions à la prouver. Il s'agit uniquement de remonter , s'il est possible , aux causes qui donnent tant de supériorité à un certain siècle sur les autres siècles.

Avant que d'entrer en matière , je dois demander à mon lecteur qu'il me soit permis de prendre icy le mot de siècle en une signification un peu différente de celle qu'il doit avoir à la rigueur. Le mot de siècle pris dans son sens précis , signifie une durée de cent années , & quelque fois je l'employerai pour signifier une durée de soixante ou de soixante & dix ans. J'ai cru pouvoir employer le mot de siècle dans cette signification avec d'autant plus de liberté , que la durée d'un siècle est arbitraire

essentiellement , & qu'on est convenu de donner cent années à chaque siècle uniquement pour faciliter en Chronologie les calculs & les citations. Il ne s'acheve point aucune revolution Phisique dans la nature en l'espace de cent ans , ainsi qu'il se fait une revolution phisique dans la nature dans le terme d'une année , qui est cette revolution du Soleil qu'on nomme annuelle. Le mot d'âge signifie un temps trop court pour m'en servir icy , & d'ailleurs le monde est dans l'habitude de se servir du mot de siècle quand il parle de ce temps heureux où les Arts & les Sciences ont fleuri extraordinairement. On est dans l'habitude de dire & d'entendre dire , le siècle d'Auguste , le siècle d'Alexandre & le siècle de Louis le Grand.

On trouve d'abord que les causes morales ont beaucoup de part à la difference sensible qui est entre les siècles. J'appelle icy causes morales , celles qui operent en faveur des arts , sans donner réellement plus d'esprit aux Artisans , mais qui sont seulement pour les Artisans une occasion de perfectionner leur genie , parce que ces causes leur rendent le travail plus facile , & parce qu'elles les excitent par l'émulation &

par les recompenses à l'étude & à l'application. J'appelle donc des causes morales de la perfection des arts la situation heureuse où se trouve la patrie des Peintres & des Poëtes lors qu'ils fournissent leur carrière ; l'inclination de leur souverain & de leur concitoyens pour les beaux arts ; enfin , les excellens Maîtres qui vivent de leur temps , dont les enseignemens abrègent les études & en assurent le fruit ? Qui doute que Raphaël n'eût esté formé quatre ans plutôt , s'il eût esté l'Eleve d'un autre Raphaël ? Croit-on qu'un Peintre François , qui auroit pris son effort au commencement des trente-cinq années de guerre qui désolèrent la France jusqu'à la Paix de Vervins , eût eu les mêmes occasions de se perfectionner , qu'il eût reçu les mêmes *encouragemens* qu'il auroit reçu , s'il eût pris son effort en mil six cens soixante.

en 1598.

Les Compatriotes des grands Artisans peuvent-ils donner aux beaux arts cette attention qui les encourage avec tant de succès , s'ils ne vivent pas dans un temps où il soit permis aux hommes d'estre plus attentifs à leurs plaisirs qu'à leurs besoins. Cette attention generale aux plaisirs suppose une suite de plusieurs années exemptes des inquit-

tudes & des craintes qu'ameinent les guerres, du moins celles qui peuvent faire perdre aux particuliers leur état & qui mettent en danger la constitution de la société, dont nous sommes des membres. Le goût pour les beaux arts ne vint pas aux Romains tandis qu'ils faisoient dans leur propre pays une guerre dont les événemens pouvoient estre mortels à la République : quand l'ennemi pouvoit, s'il gaignoit une bataille, venir camper sur les bords du Teveron. Les Romains ne commencerent d'aimer les vers & les tableaux qu'après avoir transporté le siege de leurs guerres en Grece, en Afrique, en Asie & en Espagne, & quand les batailles que donnoient leurs Generaux ne decidoient plus du salut de la République, mais seulement de la gloire & de l'étendue de sa domination. Le Peuple Romain, comme dit Horace,

Et post Punica bella quietus querere cœpit

Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent

Les recompenses du Souverain viennent à la suite de l'attention des contemporains. S'il distribué ses faveurs avec équité, elles font un grand *incon-*
venement pour les Artisans, car elles

cessent de l'estre lorsqu'elles sont mal placées. Il vaudroit mieux même que le Souverain ne repandit pas de graces que de les distribuer sans discernement. Un habile homme peut se consoler d'un mépris qui tombe sur son art. Un Poëte peut même pardonner de ne point aimer les vers ; mais il est outré de dépit lorsqu'il voit couronner des ouvrages qui ne valent pas les siens. Il est desespéré d'une injustice qui l'humilie personnellement , & il renonce à la Poësie autant qu'il lui est possible de le faire.

Les hommes ne se flattent point intérieurement autant qu'on le croit communement. Ils ont du moins quelque lueur de ce qu'ils peuvent valoir au juste , & ils s'aprétoient eux-mêmes dans le fond de leur cœur à peu près à la valeur qu'ils ont dans le monde. Les hommes qui ne sont ni Souverains ni Ministres , ni trop proches parvans des uns & des autres, ont des occasions si fréquentes de connoître ce qu'ils valent véritablement, qu'il faut bien qu'ils s'en doutent à la fin , à moins que d'estre pleinement stupides. On ne s'aplaudit pas seul durant lon-temps, & Cotin ne pouvoit pas ignorer que ses vers ne fussent hués du public. Cette hauteur

de bonne opinion que montrent les Poëtes mediocres , est souvent affectée. Ils ne pensent pas tout le bien qu'ils disent de leur ouvrage ? Peut-on douter que les Poëtes ne parlent souvent de mauvaise foi sur le merite de leurs vers ? N'est-ce pas contre leur propre conscience qu'ils protestent que le meilleur de leurs ouvrages est precisement celui que le public estime le moins. Mais ils veulent soutenir le Poëme dont la foiblesse a besoin d'apui, en montrant une predilection affectée pour lui, quand ils abandonnent à leur destinée ceux de leurs ouvrages qui peuvent se soutenir de leurs propres aïles. Corneille a dit souvent, qu'Attila étoit sa meilleure piece, & Racine donnoit à entendre qu'il aimoit mieux Bérénice que ses autres Tragédies.

Non seulement il faut que les grands Maîtres soient recompensés, mais il faut encore qu'ils le soient avec distinction. Sans cette distinction les dons cessent d'être des recompenses, & ils deviennent un simple salaire commun aux mauvais & aux bons Artisans. Personne ne s'en tient honoré. Le Soldat Romain n'auroit plus fait de cas de cette Couronne de chêne pour laquelle il s'exposoit aux plus grands dangers,

sur la Poësie & sur la Peinture. 127
si la faveur l'eût fait donner quatre fois
de suite à des personnes qui ne l'au-
roient pas méritée.

On trouve que les causes morales
ont beaucoup favorisé les arts dans les
siècles où la Poësie & la Peinture
ont fleuri. Les Annales du genre
humain font mention de quatre siècles
dont les productions ont été admirées
par les autres siècles. Ces siècles heu-
reux où les arts ont atteint une per-
fection à laquelle ils ne sont point par-
venus dans les autres, sont celui qui
commença dix ou douze années avant
le règne de Philippe père d'Alexan-
dre le Grand, celui de Jules César &
d'Auguste, celui de Jules second & de
Leon X. enfin, celui de notre Roy
Louis XIV.

La Grece ne craignoit plus d'être
envahie par les Barbares du temps de
Philippe. Les guerres que les Grecs
se faisoient entr'eux n'étoient point de
ces guerres destructives de la société,
où le particulier est chassé de ses foyers
& fait esclave d'un ennemi étranger,
telles que furent les guerres que ces
Conquerans brutaux, sortis de dessous
les neiges du Nord, firent à l'Empire
Romain. Les guerres qui se faisoient
alors en Grece ressembloient à celles

qui se sont faites si souvent sur les Frontieres du Pays bas Espagnol ; c'est à dire à des guerres où le peuple court le risque d'être conquis, mais non pas d'être fait esclave & de perdre la propriété de ses biens ; malheur qui lui arrive dans les guerres qui se font encore entre les Turcs & les Chrétiens. Les guerres que les Grecs se faisoient entr'eux étoient donc ce qu'on appelle proprement des guerres réglées où l'humanité se pratiquoit souvent avec courtoisie. Une Loy du droit des gens de ce temps là portoit, qu'on ne pouvoit point abbatre le Trophée que l'ennemi avoit élevé pour éterniser sa gloire & nôtre honte. Or, toutes ces Loix, qui distinguent les combats des hommes des combats des bêtes ferores, s'observoient alors si religieusement, que les Rhodiens aimèrent mieux élever un bâtiment pour renfermer & pour cacher le Trophée qu'Artemise avoit dressé dans leur Ville, après l'avoir prise, que de le renverser, s'il est permis de parler ainsi, d'un coup de pied. Toute la Grece étoit encore pleine d'aziles également respectés des deux partis. Une neutralité parfaite regnoit toujours dans ces sanctuaires, & l'ennemi le plus aigri n'osoit pas y attaquer

le plus foible. On peut se faire une idée du peu d'acharnement des combats qui se donnoient entre les Grecs, par la surprise ou Titelive nous dit qu'ils tomberent quand ils virent les armes meurtrieres des Romains, & leur acharnement dans la mêlée. Cette surprise fût égale à l'étonnement que les Italiens eurent quand ils virent la maniere dont les François faisoient la guerre lors de l'expédition de nôtre Roy Charles VIII. au Royaume de Naples.

L'aisance devoit être naturellement très-grande pour les Citoyens de toute condition durant les jours heureux de la Grece. La société étoit alors partagée en maîtres & en esclaves, qui la servoient bien mieux qu'elle ne peut être servie par un menu peuple mal élevé, qui ne travaille que par nécessité & qui se trouve encore dépourvu des choses dont il auroit besoin pour travailler avec utilité, lorsqu'il est réduit à le faire. Les Guespes & les Frémons étoient encore alors en plus petit nombre, par raport aux Abeilles, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les Grecs, par exemple, n'élevoient pas une partie de leurs Citoyens pour être ineptes à tout, hors à faire la guerre; genre

d'éducation qui fait depuis longtemps un des plus grands fleaux de l'Europe. Le commun de la nation faisoit donc alors sa principale occupation de son plaisir, comme le font ceux de nos Citoyens qui naissent avec cent mille livres de rente, & le climat heureux de leur patrie les rendoit très sensibles aux plaisirs de l'esprit, dont la Poësie & la Peinture font le charme le plus decevant. Ainsi la plupart des Grecs devenoient des connoisseurs, du moins en acquérant un goût de comparaison. Un ouvrier étoit donc en Grece un artisan celebre aussi-tôt qu'il meritoit de l'être, & rien n'y annobliroit plus que le titre d'homme illustre dans les arts & dans les sciences. Ce genre de mérite faisoit d'un homme du commun un personnage, & il l'égaloit à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans un Etat.

Les Grecs étoient si fort prevenus en faveur de tous les talens qui mettent de l'agrément dans la société, que leurs Rois ne dedaignoient pas de choisir des Ministres parmi des Comédiens. *In scenam vero prodire & populo esse spectaculo nemini in eisdem gentibus fuit turpitudini, quæ omnia apud nos partim infamia, partim humilia, partim ab honestate remota.*

Livius
Histor. liv
24. Quin-
zil. Dial.
de orator.

ponuntur, dit Cornelius Nepos en *par-In Premio*.
lant des Grecs.

Les occasions de recevoir des aplaudissemens & des distinctions devant un grand peuple, étoient encore très fréquentes dans la Grece. Comme nous voyons presentement qu'il se forme de temps en temps des Congrès ou les representans des Rois & des Peuples qui composent la société des nations s'assemblerent pour terminer des guerres & pour regler la destinée des États ; de même il se formoit alors de temps en temps des Assemblées ou ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Grece se rendoit pour juger qu'el étoit le plus grand Peintre, le Poëte le plus touchant, & le meilleur Athlete. C'étoit là le véritable motif qui attiroit tant de monde aux jeux qui se celebroident en différentes Villes. Les Portiques publics où les Poëtes venoient lire leurs vers, & où les Peintres exposoient leurs tableaux étoient les lieux où ce qui s'appelle le monde se rassembloit. Enfin, les ouvrages des grands Maîtres n'étoient point regardés, dans les temps dont je parle, comme des meubles ordinaires destinés pour embelir les appartemens d'un particulier. On les réputoit les joyaux d'un Etat & un tresor

public, dont la jouïſſance étoit dûë à tous les Citoyens. *Non enim parietes excolebant dominis tantum, nec domos uno in loco manſuras, quæ ex incendio rapi non*

Plinius poſſent. Omnis eorum ars urbibus excuba-

hiſt. lib. bat, pictor quæ res communis terrarum
35. *erat.* Qu'on juge donc de l'ardeur que

les Peintres & les Poètes avoient alors pour perfectionner leurs talens, par l'ardeur que nous voyons dans nos Citoyens pour amaffer du bien & pour parvenir aux grands emplois d'un Etat. Auſſi comme le dit Horace, c'eſt aux Grecs que les Muſes ont fait preſent de l'eſprit & du talent de la parole, pour les recompenſer de s'être attachés à leur faire la cour & d'avoir été deſintereſſés ſur tout, hors ſur les louanges.

Horat. de Græijs ingenium, Græijs dedit oro rotundo
Arte. Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.

Si l'on conſidère qu'elle étoit la ſituation de Rome quand Virgile, Pollion, Varius, Horace, Tibulle & leurs contemporains firent tant d'honneur à la Poëſie, on verra que de leur temps cette Ville étoit la capitale floriffante du plus grand & du plus heureux Empire qui fut jamais. Rome tranquille goûtoit, après pluſieurs années de troubles & de

guerres civiles , les douceurs d'un repos inconnu depuis longtemps , & cela sous le gouvernement d'un Prince qui aimoit véritablement le merite , parce que lui même il en avoit beaucoup. D'ailleurs , Auguste étoit tenu de faire un bon usage de son autorité naissante pour la mieux établir , & par conséquent de ne la confier qu'à des Ministres amis de la justice & qui se servissent de leur pouvoir avec pudeur. Ainsi les richesses , les honneurs & les distinctions couroient au devant du merite. Comme une Cour étoit à Rome une chose nouvelle & odieuse , Auguste vouloit du moins qu'on ne pût pas reprocher à la sienne rien de plus que d'être une Cour.

Si nous descendons au siecle de Leon X. ou les lettres & les arts qui avoient esté ensevelis durant dix siecles sortiront du tombeau , nous verrons que sous son Pontificat l'Italie étoit dans la plus grande opulence où elle ait esté depuis l'Empire des Césars. Ces petits Tirans , nichés avec leurs Satellites dans une infinité de Fortereses , & dont la bonne intelligence & les querelles étoient également un fleau terrible pour la société , venoient d'être exterminés par la prudence & par le courage du

Pape Alexandre VI. Les seditions venoient d'être bannies des Villes , qui generalement parlant avoient enfin scû se former à la fin du siecle precedent un gouvernement stable & réglé. On peut dire que les guerres étrangères qui commencerent alors en Italie par l'expédition de Charles VIII. à Naples, ne tourmenterent pas la Société autant que la crainte perpetuelle d'être enlevé par les bandits du scelerat qui s'étoit établi , & comme on le disoit alors , *qui s'étoit fait fort* dans un Château si l'on alloit à la campagne , ou l'aprehension de voir le feu mis à sa maison dans une émeute populaire. Les guerres qui se faisoient alors semblables à la grêle , ne venoient que par bouffées , & comme ce fleau elles ne ravageoient qu'une langue de pays. L'art d'épuiser les Provinces pour faire subsister les Armées sur une frontiere ; cet art pernicieux qui éternise les querelles des Souverains & qui fait durer les calamités de la guerre lonctemps encore après les Traités , de maniere que la paix ne peut recommencer que plusieurs années après que la guerre est finie , n'étoit pas encore inventé. On vit successivement sur le Thrône deux Papes desirieux de laisser des Monumens

illustres de leur Pontificat , & conséquemment obligés à rechercher l'attachement de tous les artisans & de tous les gens de lettres qui pouvoient les immortaliser en s'immortalisant eux mêmes. François I. Charles - Quint & Henry VIII. devinrent rivaux de réputation , & ils favorisèrent à l'envi les lettres & les sciences. Les Lettres & les Arts firent donc des progrès merveilleux. La Peinture se perfectionna dans peu d'années , *Cum expetereur à Regibus populis que , illos nobilitante quos dignata esset posteris tradere.* Plin. lib. 35.

Le regne du feu Roi fut un temps de prospérité pour les arts & pour les lettres. Dès que ce Prince eût commencé de regner par lui même , il fit des établissemens les plus favorables aux personnes de genie qui jamais aient esté faits par aucun Souverain. Le Ministre qu'il employa pour ces détails , étoit capable de le servir. Sa protection ne fut jamais le prix d'une assidue servile à lui faire la cour , ni d'un d'evouement feint ou véritable pour ses volontés. Il n'avoit d'autre volonté que de faire servir son Prince par les personnes les plus capables. Seul auteur de ses décisions & maître de sa faveur , il alloit chercher ceux qui avoient cette

capacité , & il leur offroit sa protection & son amitié , qu'ils n'osoient encore demander. Par la magnificence du Prince & par la conduite du Ministre le merite devint alors un Patrimoine.

SECTION XIII.

Qu'il est probable que les causes Physiques ont aussi leur part aux progrès surprenants des Lettres & des Arts.

ENfin on ne scauroit douter que les causes morales ne contribuent aux progrès surprenans que la Poësie & la Peinture font en certains siècles ? Mais les causes physiques n'auroient-elles pas aussi leur influence dans ces progrès ? Ne contribuent-elles pas à la difference prodigieuse qui se remarque entre l'état des Arts & des Lettres dans deux siècles voisins ? Ne sont-ce pas les causes physiques qui mettent les causes morales en mouvement ? Sont-ce les liberalités des Souverains & les aplaudissemens des contemporains qui forment des Peintres & des Poëtes illustres ? Ne sont-ce pas plutôt les grands

Artisans qui provoquent ces liberalités & qui par les merveilles qu'ils enfantent attirent sur leurs arts une attention que le monde n'y faisoit pas quand ces arts étoient encore grossiers. Tacite remarque que les temps feconds en hommes illustres sont aussi fertiles en hommes capables de leur rendre justice , *Virtutes iisdem temporibus optime aestimantur quibus facillime gignuntur ?* Ne scauroit-on croire donc qu'il est des temps où dans le même pays les hommes naissent avec plus d'esprit que dans les temps ordinaires ? Peut-on penser qu'Auguste, quand il auroit esté servi par deux Mecenes, auroit pû , s'il eut regné aux temps où regna Constantin, changer par ses liberalités les écrivains du quatriéme siecle en des Titelives & en des Cicerons ? Si Jules II. & Leon X. avoient regné en Suede, croit-on que leur *Munificence* eut formé dans les climats Hiperborées des Raphaëls , des Bembes & des Machiavels ? Tous les pays sont-ils propres à produire de grands Poëtes & de grands Peintres ? N'est-il point des siecles steriles dans les pays capables d'en produire.

En meditant sur ce sujet il m'est souvent venu dans l'esprit plusieurs idées que je reconnois moi-même pour être

plûtost de simples lueurs que de véritables lumieres. J'ignore donc encore après toutes mes reflexions, s'il est bien vrai que les hommes qui naissent durant certaines années surpassent autant leurs ancestres & leurs neveux en étendue & en vigueur d'esprit, que ces premiers hommes dont parle l'histoire sainte & l'histoire profane de plusieurs nations & qui ont vecu plusieurs siècles surpassoient certainement leurs descendans en égalité d'humeurs & en bonne complexion. Mais il se trouve assés de vrai-semblance dans mes idées pour en discourir avec le Lecteur.

Les hommes attribuent souvent aux causes morales des effets qui appartiennent aux causes physiques. Souvent nous imputons aux contretemps des chagrins dont la source est uniquement dans l'intemperie de nos humeurs ou dans une disposition de l'air qui afflige nôtre machine. Si l'air avoit esté plus serain, peut-être aurions nous vû avec indifference une chose qui vient de nous desesperer. Je vais donc exposer icy mes reflexions d'autant plus volontiers qu'en fait de probabilités & de conjectures on se voit refuter avec plaisir quand on apprend dans une réponse des choses plus solides que celles qu'on

avoit imaginées. Comme dit Cicéron :

Nos qui sequimur probabilia nec ultra id quod verisimile occurrerit progredi possumus, & refellere sine perinacia & refelli sine iracundia parati sumus. Tuscul. lib. 2.

Ma premiere reflexion, c'est qu'il est des pays & des temps où les arts & les lettres ne fleurissent pas, quoique les causes morales y travaillent à leur avancement avec activité.

La seconde reflexion, c'est que les arts & les lettres ne parviennent pas à leur perfection par un progrès lent & proportionné avec le temps qu'on a employé à leur culture, mais bien par un progrès subit. Ils y parviennent quand les causes morales ne font rien pour leur avancement qu'elles ne fissent déjà depuis longtemps, sans qu'on aperçût aucun fruit bien sensible de leur activité. Les arts & les lettres retombent encore quand les causes morales font des efforts redoublés pour les soutenir dans le point d'élevation où ils étoient montés comme d'eux-mêmes.

Enfin les grands Peintres furent toujours contemporains des grands Poëtes, & les uns & les autres vequirent toujours dans le même temps que les plus grands hommes leurs compatriotes. Il a paru que de leurs jours, je ne sçai

qu'el esprit de perfection, se répandoit sur le genre humain dans leur patrie.

Les professions qui avoient fleuri en même temps que la Poësie & que la Peinture, sont encore déchuës avec elles

*Premiere
reflexion.*

Il seroit inutile de prouver fort au long, qu'il est des pays où l'on ne vit jamais de grands Peintres ni de grands Poëtes. Par exemple, tout le monde sçait qu'il n'est sorti des extremités du Nord que des Poëtes sauvages, des versificateurs grossiers & de froids coloristes. La Peinture & la Poësie ne se sont point aprochées du Pole plus près que la hauteur de la Hollande. On n'a vû même dans cette Province qu'une Peinture morfonduë. Les Poëtes Hollandois ont montré plus de vigueur & plus de feu d'esprit que les Peintres leurs compatriottes. Il semble que la Poësie ne craigne pas le froid autant que la Peinture.

*Lib. Hist.
pri.*

On s'est aperçû dans tous les temps que la gloire de l'esprit étoit tellement reservée à de certaines contrées, que les pays limitrophes ne la partageoient guere avec elles. Paterculus dit, qu'il ne faut plus s'étonner de voir tant d'Atheniens illustres par l'éloquence, que de ne pas trouver à Thebes, à Lacede-

moné & dans Argos un homme célèbre en qualité de grand Orateur. L'expérience avoit accoutumé à voir sans surprise cette distribution inégale de l'esprit & des contrées si voisines. Les différentes idées, dit un Auteur moderne, sont comme des plantes & des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre ter-
Fontaine Di-
gress. sur
les anciens
 roir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers, & sans aller si loin, peut-être que les Orangers qui ne viennent pas ici aussi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout à fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climat qui se font sentir dans les plantes doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux & y faire quelque effet. Il seroit à désirer que cet Auteur eût bien voulu prendre la peine de développer lui-même ce principe ! Il auroit éclairci bien mieux que moi les vérités que je tâche de développer, lui qui possède en un degré éminent le talent le plus précieux dont un homme de lettres puisse être revêtu, je veux dire le don de mettre

les connoissances les plus abstraites à portée de tous le monde & de faire concevoir, au prix d'une attention mediocre, les verités les plus compliquées, même à ceux qui n'étudierent jamais les sciences, dont elles font une partie, que dans ses ouvrages.

Il ne faut point alleguer que la raison pour laquelle les arts n'ont pas fleuri au déla du cinquante-deuxième degré de latitude boréale, ni plus près de la ligne que le vingt-cinquième degré, c'est qu'ils n'ont pas esté transportés sous la Zone ardente ni sous les Zones glacées. Les arts naissent d'eux-mêmes sous les climats qui leur sont propres. Avant que les arts aient pû estre transportés, il faut que les arts aient esté nez. Il faut bien qu'ils aient un berceau, & des premiers inventeurs ? Qui avoit transporté les arts en Egipte ; personne. Mais les Egiptiens, favorisés par le climat du pays, leur y donnerent la naissance. Les arts n'aïtroient d'eux-mêmes dans les pays qui leur seroient propres, si l'on ne les y transportoit pas. Ils y paroïtroient un peu plus tard, mais ils y paroïtroient enfin. Les peuples chez qui les arts n'ont pas fleuri, sont les peuples qui habitent un climat qui n'est point propre

sur la Poësie & sur la Peinture. 143
aux arts. Ils y seroient nez d'eux-mêmes sans cela, ou du moins ils y seroient passés à la faveur du commerce.

Les Grecs, par exemple, ne frequentoient pas plus communement en Egipte que les Polonois, les autres peuples du Nord & les Anglois frequentent en Italie. Cependant les Grecs eurent bientôt transplanté d'Egipte en Grece l'art de la Peinture, sans que ses Souverains & ses Republiques, encore grossieres, se fussent fait une affaire importante de l'acquisition de cet art. C'est ainsi qu'un champ qu'on laisse en friche auprès d'une forêt se sème de lui même & devient bientôt un taillis quand son terroir est propre à porter des arbres.

Depuis deux siècles que les Anglois aiment la Peinture autant qu'aucune autre nation, si l'on en excepte l'Italienne, il ne s'est point établi de Peintre étranger en Angleterre qui n'ait gagné trois fois plus qu'il n'auroit pû gagner ailleurs. On scait le cas que Henri VIII. faisoit des tableaux & avec quelle magnificence il recompensoit Holbeins. La munificence de la Reine Elizabeth se repandit sur toutes sortes de *vertus* durant un regne de près de cinquante années. Charles I. qui vecut dans une grande abondance les quinze premières

années de son regne porta l'amour de la Peinture jusqu'à une passion qui avoit tous les caracteres des plus vives. Sa jalousie fit monter les tableaux au prix où ils sont aujourd'hui. Comme il en faisoit acheter par tout avec profusion dans le même temps que Philippe IV. Roi d'Espagne en faisoit acheter par tout avec prodigalité ; la concurrence de ces deux Souverains fit tripler dans toute l'Europe le prix des ouvrages des grands Maîtres. Les thresors de l'art devinrent des thresors réels dans le commerce. Jusqu'ici ce-

Dryden
Cata. des
Peintres.

pendant aucun Anglois n'a mérité d'avoir un rang parmi les Peintres de la première, & même parmi ceux de la seconde classe. Le climat d'Angleterre a bien poussé sa chaleur jusqu'à produire de grands sujets dans toutes les sciences & dans toutes les professions. Il a même donné de bons Musiciens & d'excellens Poëtes, mais il n'a point produit de Peintres qui tiennent parmi les Peintres celebres le même rang que les Philosophes, les Sçavans, les Poëtes & les autres Anglois illustres tiennent parmi ceux des autres nations qui se sont distingués dans la même profession qu'eux. Les Peintres Anglois se reduisent à trois faiseurs de portrait.

Cooper.
Obson. Ri-
ley.

Les

Les Peintres qui fleurirent en Angleterre sous Henri VIII. & sous Charles I. étoient des Peintres étrangers qui apportèrent dans cette Isle un art que les naturels du pays ne s'urent point y fixer. Holbeins & Lely étoient Allemands. Vandyck étoit Flamand. Ceux mêmes qui de nos jours ont passé en Angleterre pour les premiers Peintres du pays n'étoient pas Anglois. Vario étoit Napolitain, & Kneller est Allemand. Les monnoyes qui furent fabriquées en Angleterre du temps de Cromwel, & les Medailles lesquelles y furent faites sous Charles II. & sous Jacques II. sont d'assés beaux ouvrages ; mais celui qui les fit étoit un étranger. C'étoit Rootiers d'Anvers, le compatriotte de Guibbons, qui durant long-temps a esté le premier Sculpteur de Londres.

Nous voyons même que le goût de dessein est mauvais communement dans les ouvrages d'Angleterre qui en demandent. S'ils sont admirables, c'est par l'exécution : c'est par la main de l'ouvrier & non par le dessein de l'artisan. Veritablement il n'est point d'ouvriers qui ayent plus de propreté dans l'exécution ni qui sçachent mieux se prevaloir des outils que les ouvriers Anglois. Mais ils n'ont pas sçu jusques ici se

rendre propre le goût de dessein que quelques ouvriers étrangers qui se sont établis à Londres y ont porté. Ce goût n'est point sorti de la boutique de ces ouvriers.

Ce n'est pas seulement dans les pays excessivement froids ou humides que les arts ne scauroient fleurir. Il est des climats tempérés où il ne font que languir. Quoique les Espagnols aient eu plusieurs Souverains magnifiques, & aussi épris des charmes de la Peinture qu'aucun Pape l'ait jamais été; cependant cette nation si fertile en grands Personnages & même en grands Poëtes, tant en vers qu'en prose, n'a point eu de Peintre de la première classe, à peine compte-on deux Espagnols de la seconde. Charles-Quint, Philippe II. Philippe IV. & Charles II. ont été obligés d'employer, pour travailler à l'Escorial & ailleurs, des Peintres étrangers.

Les arts liberaux ne sont jamais sortis d'Europe que pour se promener, s'il est permis de parler ainsi, sur les côtes de l'Asie & de l'Afrique. On remarque que les hommes nez en Europe & sur les côtes voisines de l'Europe ont toujours esté plus propres que les autres peuples aux arts, aux sciences & au gouvernement politique. Par tous où les Europeans ont porté leurs ar-

mes , ils ont assujeti les naturels du pays. Les Européens les ont toujours battu quand ils ont pu être dix contre trente. Souvent les Européens les ont défait , quoi qu'ils ne fussent que dix contre cent. Sans citer icy le grand Alexandre & les Romains , qu'on se souviennne de la facilité avec laquelle des poignées d'Espagnols & de Portugais , aidés par leur industrie & par les armes qu'ils avoient apportées d'Europe , assujetirent les deux Indes. Alléguer que les Indiens ne se seroient pas laissés subjuguier si facilement , s'ils avoient eu les mêmes machines de guerre , les mêmes armes & la même discipline que leurs conquerants ; c'est prouver la supériorité de génie de nôtre Europe , qui avoit inventé toutes ces choses , sans que les Asiatiques & les Amériquains eussent encore rien trouvé d'équivalent , quoi qu'ils fissent continuellement la guerre les uns contre les autres. S'il est véritable que le hazard ait fait prouver aux Chinois plutôt qu'à nous la poudre à canon & l'imprimerie , nous avons si bien perfectionné ces deux arts dès qu'ils nous ont esté connus , que nous autres Européens nous nous trouvons en état d'en donner des leçons aux Chinois mêmes. Ce sont nos Missio-

naires qui dirigent presentement la fonte de leur canon, & nous leur avons porté des livres imprimés avec des caracteres separés. Tout le monde sçait bien que les Chinois n'imprimoient qu'avec des planches gravées & qui ne pouvoient servir que pour imprimer une seule chose, au lieu que les caracteres separés, sans compter les autres commodités qu'ils donnent aux Imprimeurs, ont celle de pouvoir servir à l'impression de plusieurs feuilles differentes. Nous imprimons l'Enéide de Virgile avec les mêmes caracteres qui ont servi à imprimer le nouveau Testament. Lorsque les Europeans entrerent à la Chine, les Astronomes du pays, qui depuis plusieurs siecles étoient très-bien payés, ne sçavoient pas encore predire les Eclipses avec justesse. Il y a plus de deux mille ans que les Astronomes Europeans les sçavent predire avec precision.

Les arts paroissent même souffrir dès qu'on les éloigne trop de l'Europe, dès qu'ils la perdent de vûë. Quoique les Egiptiens soient des premiers inventeurs de la Peinture & de la Sculpture, ils n'ont point la même part que les Grecs & que les Italiens à la gloire de ces deux arts. Les Sculptures qui sont constamment des Egiptiens, je veux di-

re celles qui sont attachées aux bâtimens antiques de l'Egipte, celles qui sont sur leurs Obelisques & sur leurs Mumies n'aprochent pas des Sculptures faites en Grece & dans l'Italie. S'il se rencontre quelque Sphinx d'une beauté merveilleuse, on peut croire qu'elle soit l'ouvrage de quelque Sculpteur Grec qui se sera diverti à faire des figures Egiptiennes, comme nos Peintres se divertissent quelque fois à imiter dans leurs ouvrages le goût des bas-reliefs & des tableaux des Indes & de la Chine? Nous mêmes n'avons nous pas eu des Ouvriers qui se sont divertis à faire des Sphinx. On en compte plusieurs dans les Jardins de Versailles qui sont des Originaux de nos Sculpteurs modernes. Pline ne nous vante pas dans son livre aucun chef-d'œuvre de Peinture ou de Sculpture fait par un ouvrier Egiptien, lui qui nous fait de si longues énumérations des ouvrages des Artisans celebres. Nous voyons même que les Sculpteurs Grecs alloient travailler en Egipte. Pour revenir au silence de Pline, cet Auteur vivoit dans un temps où les ouvrages des Egiptiens subsistoient encore. Petrone nous dit que les Egiptiens ne formoient que de mauvais Peintres. Il dit que les Egiptiens avoient corrompu cet art.

Diod. sicul. lib. prim.

Il y a sept ans que le feu Chevalier Chardin nous donna enfin les desseins des ruines de Persepolis. On voit par ces desseins que les Roys de Perse, dont l'histoire ancienne nous vante tant l'opulence, n'avoient à leurs gages que des Ouvriers mediocres. Les Ouvriers Grecs n'alloient point apparament chercher fortune au service du Roi des Perses, aussi volontiers que le faisoient les Soldats Grecs. Quoi qu'il en soit, on n'est plus si surpris, après avoir vû ces desseins, qu'Alexandre ait mis le feu dans un Palais dont les ornemens lui devoient paroître grossiers en comparaison de ce qu'il avoit vû dans la Grece. Les Perses étoient sous Darius ce que sont aujourd'hui les Persans qui habitent le même pays qu'eux, c'est à dire des Ouvriers très patients & très habiles quant au travail de la main, mais sans genie pour inventer & sans talent pour imiter les plus grandes beautés de la nature.

L'Europe n'est que trop remplie aujourd'hui d'Etoffes, de Porcelaines & des autres curiosités de la Chine & de l'Asie Orientale. Rien n'est moins Pittoresque que le goût de dessein & de coloris qui regne dans ces ouvrages. On a traduit plusieurs compositions Poë-

tiques des Orientaux. Quand on y trouve un trait mis en sa place ou bien une aventure vrai-semblable, on l'admire. C'est en dire assés. Aussi toutes ces traductions, qui ne se r'impriment jamais, n'ont qu'une vogue passagere qu'elles doivent à l'air étranger de l'original & à l'amour inconsidéré que bien des gens ont pour les choses singulieres. La même curiosité qui fait courir après les Compatriottes des Auteurs de ces écrits lorsqu'ils paroissent en France vêtus à la mode de leur pays, fait lire avec empressement ces traductions quand elles sont nouvelles.

Si les Brachmanes & les anciens Perses avoient eu quelque Poëte du mérite d'Homere, il est à croire que les Grecs qui voyageoient pour enrichir leurs Bibliothèques, comme d'autres peuples n'avignent aujourd'hui pour fournir leurs Magazins, se le feroient approprié par une traduction. Un de leurs Princes l'eût fait traduire en grec, ainsi qu'on dit qu'un des Ptolomées y fit mettre la Bible, quoi que ce Prince payen ne la regardat que comme un livre que des hommes auroient esté capables de composer.

Quand les Espagnols découvrirent le Continent de l'Amerique, ils y trou-

verent deux grands Empires fleurissans depuis plusieurs années , celui du Mexique & celui du Perou. Depuis longtemps on y cultivoit l'art de la Peinture. Les peuples d'une patience & d'une subtilité de main inconcevable avoient même créé l'art de faire une espece de Mosaïque avec les plumes des oyseaux. Il est prodigieux que la main des hommes ait eu assez d'adresse pour arranger & pour reduire en forme de figures coloriées tant de filets differents. Mais comme le genie manquoit à ces peuples , ils étoient, malgré l'adresse de leurs mains , des Artisans grossiers. Ils n'avoient ni les regles du dessein les plus simples , ni les premiers principes de la composition , de la perspective & du clair-obscur. Ils ne sçavoient pas même peindre avec les mineraux & les autres couleurs naturelles qui viennent de leur pays. Dans la suite ils ont vû des meilleurs tableaux d'Italie dont les Espagnols ont transporté un grand nombre dans le nouveau Monde. Ces Maîtres leur ont encore enseigné comment il falloit se servir des pinceaux & des couleurs , mais sans pouvoir en faire des Peintres intelligents. Les Indiens qui ont si bien appris les autres arts que les Espagnols leur ont

enseignés , qu'ils sont devenus par exemple , meilleurs maçons que leurs maîtres , n'ont rien trouvé dans les tableaux d'Europe qui fût à leur portée , que les couleurs locales brillantes. C'est ce qu'ils ont imité avec succès. Ils y surpassent même leurs originaux , à ce que j'ai ouï dire à des personnes qui ont vû dans le Mexique plusieurs Coupoles peintes par des Artisans Indiens.

Les Chinois si curieux des Peintures de leur pays , ont peu de goût pour les tableaux d'Europe , où , disent-ils , on voit trop de taches noires. C'est ainsi qu'ils appellent les ombres. Après avoir fait reflexion sur toutes les choses que je viens d'alleguer , & sur plusieurs autres connuës généralement & qui prouvent nôtre proposition , on ne sçauroit s'empêcher d'être de l'opinion de Monsieur de Fontenelle , qui dit , en parlant des lumieres & du tour d'esprit des Orientaux : *En verité , je crois toujours* *Pluralité*
de plus en plus qu'il y a un certain genie *des mon-*
qui n'a pas encore esté hors de nôtre Eu- *des. Si-*
rope , ou du moins qui ne s'en est pas beau- *xième fois.*
coup éloigné.

Non seulement il est des pays où les causes morales n'ont jamais fait éclore de grands Peintres ni de grands Poëtes ;

mais ce qui prouve encore davantage, il y a eu des temps où les causes morales n'ont pas pû former de grands Artisans, même dans les pays qui dans des temps differents en ont produits avec facilité, & pour parler ainsi, gratuitement. La nature capricieuse, à ce qu'il semble, n'y fait naître ces grands Artisans que lorsqu'il lui plaît.

Avant Jules II. l'Italie avoit eu des Papes liberaux envers les Peintres & les gens de Lettres, sans que leur magnificence eût fait prendre l'effort à aucun Artisan & l'eût fait atteindre au point de perfection où sont parvenus les hommes de sa profession qui se manifestèrent en si grand nombre sous le Pontificat de ce Pape. Durant long-temps Laurent de Medicis fit à Florence cette dépense royale qui obligea le monde à lui donner le surnom de Magnifique, & la plus grande partie de ses profusions étoient des libéralités qu'il distribuoit avec discernement à toutes sortes de *vertus*. Les Bentivolles avoient fait la même chose à Boulogne, & les Seigneurs de la Maison d'Est à Ferrare. Les Viscomti & les Sforzes avoient esté les bien-faiteurs des beaux arts à Milan. Personne ne parût alors dont les ouvrages pussent tenir un rang parmi

ceux qui se sont faits dans la suite, & lorsque les Sciences & les Arts eurent esté, pour ainsi dire, renouvelés. Il semble que les grands hommes en tout merite, & qui selon le sentiment ordinaire auroient dû être distribués dans plusieurs siècles, attendissent le Pontificat de Jules II. pour paroître.

Tournons les yeux presentement sur ce qui s'est passé en France, par rapport à la Poësie comme à la Peinture? Les causes morales ont-elles attendu pour favoriser la Poësie & la Peinture que le Sueur, le Brun, Corneille, la Fontaine & Racine se produisissent? Peut-on-dire qu'on ait vû les effets suivre si promptement l'action des causes morales dans nôtre Patrie, qu'il leur faille attribuer les succès surprenants des grands Artisans. Avant François I. nous avons eu des Rois liberaux envers tous les gens de merite, sans que leurs largesses ayent procuré à leurs regnes l'honneur d'avoir produit un Peintre ou un Poëte François dont les ouvrages fussent mis en paralelle par la posterité avec ceux qui ont esté faits sous nos deux derniers Rois. A peine nous demeure-t'il de ces temps là quelques fragmens de vers ou de prose que nous lisions avec plaisir. Le Chancelier

En 1561.

de l'Hôpital dit dans la Harangue qu'il prononça aux Etats generaux assembles à Orleans : *Que le bon Roy Loüis XII. prenoit plaisir à oïr les Farces & Comedies , même celles qui étoient jouées en grande liberté , disant que par là il apprenoit beaucoup de choses qui étoient faites en son Royaume & qu'autrement il n'eût sçu.* De toutes ces farces dont Loüis XII. payoit bien les Poëtes , suivant les apparences , celle de Patelin est la seule qui se soit conservée une place dans nos cabinets.

Le grand Roi François est un des ardens protecteurs dont les Lettres & les Arts puissent se glorifier. On sçait quelle faveur , ou pour parler plus exactement , quelle amitié il montrait à maître Roux , à André Del Sarte comme à tous les hommes illustres par quelque talent ou par quelque merite , Leonard de Vinci mourut entre ses bras. On sçait avec quelle profusion il payoit les tableaux qu'il faisoit faire à Raphaël. Ses liberalités & son accueil attirerent les Peintres en France ; mais bien que continuées durant un regne de 33. ans elles ne purent y fixer l'art de la Peinture dans son lustre. Les Peintres qui s'établirent alors en France y moururent sans Eleves , du moins qui fussent dignes

d'eux, ainsi que ces oyseaux qu'on transporte sous un climat trop different du leur meurent sans laisser race.

Ce Roi genereux n'aima pas moins la Poësie que la Peinture, & lui même il faisoit des vers. Sa Sœur Marguerite de Valois, la premiere des deux Reines de Navarre qui ont porté ce nom, en composoit aussi. Nous avons encore un volume entier de ses Poësies sous le nom de *Marguerite-Françoise*. Aussi le regne de François I. produisit-il une grande quantité de Poësies, mais celles de Clement Marot & de Saint Gelais sont presque les seules dont on lise quelque chose aujourd'huy. Les autres ne servent plus que d'ornement à ces Biblioteques, où les livres rares ont autant de droit de prendre place que les bons livres. Comme les changemens survenus dans nôtre langue ne nous empêchent pas de lire avec plaisir les morceaux que Marot a composé dans la Sphere de son genie, qui n'étoit pas propre aux grands ouvrages, ils ne nous empêcheroient pas aussi de lire les œuvres de ses contemporains, si d'ailleurs ils y avoient mis les mêmes beautés que les Poëtes du siecle de Louis XIV. ont mises dans les leurs.

Henri II. & Diane de Valentinois se

plaisoient beaucoup avec les Muses. Charles IX. les honoroit jusqu'à leur sacrifier lui-même, pour ainsi dire, & les vers qu'il composa pour Ronfard valent bien les meilleurs qu'ait fait ce Poëte illustre.

*Ta Lyre qui ravit par de si doux accords
Te donne les esprits dont je n'ai que le corps,
Le maître elle t'en rend & te sçait introduire
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.*

Ce Prince fit le celebre Jacques Amiot fils d'un Boucher de Melun, grand Aumônier de France. On sçait à quels excès Henri III. porta ses profusions envers la Pleyade Françoisse, ou la société des sept astres les plus illustres de la Poësie Françoisse sous son regne. Il ne pratiqua point certainement à leur égard la maxime de son frere Charles IX. que nous avons déjà citée touchant la subsistance qu'il convient de donner aux Poëtes. Tous les beaux esprits qui véquirent sous Henri III. & même ceux qui souvent abusoient de leur talent pour prêcher & pour écrire contre lui, eurent part à ses prodigalités. Dans les temps dont je parle les Poëtes & les Sçavants étoient admis par nos Rois

à une espece de familiarité. Ils en approchoient avec autant de privauté, ils en étoient aussi-bien accueillis que *les mieux huppés* de la Cour. Cependant toutes ces graces ni tous ces honneurs ne donnerent point assés d'haleine à personne pour s'élever au haut du Parnasse. Tous ces encouragemens ne firent pas beaucoup de fruit dans un pays où un regard affable du Souverain suffit pour envoyer vingt personnes de condition affronter gaiement sur une breche la mort la moins évitable.

Il est de l'essence d'une Cour d'entrer avec ardeur dans tous les goûts de ses Maîtres ; & celle de France épousa toujours le goût des siens avec encore plus d'affection que les autres Cours. Ainsi je laisse à penser si ce fut par la faute des causes morales qu'il ne se format point un Moliere ni un Corneille à la Cour des Valois ? Terence, Plaute, Horace, Virgile & les autres bons Auteurs de l'antiquité, qui contribuerent tant à former les Poëtes du dernier siecle, n'étoient-ils pas entre les mains des beaux esprits de la Cour de François I. & de Henri III. ? Est-ce parce que Ronfard & ses contemporains ne sçavoient pas les langues anciennes qu'ils ont fait des ouvrages dont le goût

ressemble si peu au goût des bons ouvrages Grecs & Romains. Au contraire, le plus grand de leurs défauts est de les avoir imités trop servilement ; c'est d'avoir voulu parler Grec & Latin avec des mots François.

Le feu Roi a fait des établissemens aussi judicieux & aussi magnifiques que les Romains les auroient pû faire en faveur des arts qui relevent du dessein. Afin de donner aux jeunes gens nés avec le genie de la Peinture toutes les facilités imaginables pour perfectionner leurs talens , il a fondé pour eux une Academie dans Rome. Il leur a établi un domicile dans la patrie des beaux arts. Les Eleves , qui jettent quelque lueur de genie, y sont entretenus assés long temps pour avoir le loisir d'apprendre ce qu'ils sont capables de sçavoir. Les recompenses & la consideration attendent les ouvriers habiles : nous les avons vû même prevenir quelquefois le merite. Cependant cinquante années de soin & de dépenses ont à peine produit deux ou trois Peintres dont les ouvrages soient marqués au coin de l'immortalité.

On observera même que les trois Peintres François qui firent un si grand honneur à nôtre nation sous le regne

de Loüis XIV. ne devoient rien à ces établissemens. Ils étoient formés avant que ces établissemens fussent faits. En mil six cens soixante & un, ce fut l'année où le Roi Loüis XIV. prit lui-même les rênes du gouvernement, & où il commença son siècle ; le Poussin avoit soixante ans & le Sueur étoit mort. Le Brun avoit déjà quarante ans, & si la magnificence du Prince l'a excité à travailler, ce n'est point elle qui l'a rendu capable de le faire. Enfin, la nature que Loüis le Grand força tant de fois à plier sous ses volontés, a refusé constamment de lui obéir sur ce point là. Elle n'a pas voulu produire dans son siècle la quantité d'habiles Peintres qu'elle produisit d'elle-même dans le siècle de Leon X. Les causes physiques dénioient leur concours aux causes morales. Ainsi ce Prince n'a pû voir en France une Ecole comme celles qui se sont formées subitement en d'autres temps à Rome, à Venise & à Boulogne,

Les soins somptueux de Loüis XIV. ne réussirent donc qu'à former une grande quantité de Sculpteurs excellents. Comme on est bon Sculpteur quand on sçait faire de belles Statuës, & comme il n'est pas nécessaire pour

mériter ce titre d'avoir mis au jour de ces grands ouvrages dont nous avons parlé dans la premiere partie de nos Reflexions, l'on peut dire que la Sculpture ne demande point autant de genie que la Peinture. Le Souverain, qui ne scauroit trouver une certaine quantité de jeunes gens qui puissent, à l'aide des moyens qu'il leur donne, devenir un jour des Raphaëls & des Carraches, en trouve un grand nombre qui peuvent avec son secours devenir de bons Sculpteurs. L'Ecole qui n'a pas esté formée en des temps où les causes physiques voulussent bien concourir avec les causes morales, enfante ainsi des hommes excellents dans la Sculpture & dans la Gravure, au lieu de produire des Peintres excellents. C'est précisément ce que nous avons vû arriver en France. Depuis le renouvellement des arts on n'a jamais vû en quelque lieu que ce soit le grand nombre de Sculpteurs excellents, ni de bons Graveurs en tout genre & en toute espece, qu'on a vû en France sous le regne du feu Roy.

Mort en
1693.

Les Italiens, de qui nous avons appris l'art de la Sculpture, sont reduits depuis long temps à se servir de nos ouvriers. Puget, Sculpteur de Marseille, fut choisi preferablement à plu-

seurs Sculpteurs Italiens pour tailler deux des quatre Statuës dont on vouloit orner les Niches des gros pilastres qui portent le Dome de la magnifique Eglise de Sainte Marie de Carignan à Gennes. Le Saint Sebastien & le Saint Alexandre Sauli sont de lui. Je ne veux point faire tort à la reputation de Domenico Guidi qui fit le Saint Jean, ni à l'Ouvrier qui fit le Saint Barthelemi ; mais les Gennois regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre Statuës. Quand les Jesuites de Rome firent élever il y a vingt ans l'Autel de Saint Ignace dans l'Eglise du Jesus, ils mirent au concours deux groupes chacun de cinq figures de marbre blanc qui devoient être placés à côté de ce superbe Monument. Les plus habiles Sculpteurs qui fussent en Italie presenterent un modèle, & ces modèles ayant esté exposés, il fut décidé sur la voix publique que celui de Theodon, alors Sculpteur de la Fabrique de Saint Pierre, & celui de le Gros, tous deux François, étoient les meilleurs. Ils firent les deux Groupes qui sont cités aujourd'hui parmi les chef-d'œuvres de la Rome moderne. La balustrade de bronze qui renferme cet Autel, laquelle est composée d'Anges qui se jouent

dans des sèps de vigne mêlés d'épics de bleds , est encore l'ouvrage d'un Sculpteur François. Les cinq meilleurs Graveurs d'Estampes que nous ayons vû étoient François par leur naissance ou par leur éducation. Il en est de même des Graveurs sur métaux. L'orfeverie en grand & en petit, enfin tous les arts qui relevent du dessein sont plus parfaits en France que par tout ailleurs. Mais comme la Peinture ne depend pas autant des causes morales que les arts dont je viens de parler elle n'y a point fait de progrès proportionés aux secours qu'elle à reçu depuis cinquante ans.

Seconde Reflexion. Voilà ma premiere raison pour montrer que les hommes ne naissent pas avec autant de genie dans un pays que dans un autre, & que dans le même pays ils ne naissent pas avec autant de genie dans un temps que dans un autre temps. La seconde ne me paroît pas moins forte que la premiere. C'est qu'il arrive des jours où les hommes portent en peu d'années jusqu'à un point de perfection, surprenant les arts & les professions qu'ils cultivoient presque sans aucun fruit depuis plusieurs siècles. Ce prodige survient sans que les causes morales fassent rien de nouveau

Que les arts parviennent à leur élévation par un progrès subit, & que les effets des causes morales ne les fassent soutenir sur le point de perfection où ils sem-

à quoi l'on puisse attribuer un progrès si miraculeux. Au contraire, les Arts & les Sciences rétomberent quand les causes morales font des efforts redoublés pour les soutenir sur le point d'élevation où il semble qu'une influence secrete les eût portés.

Le Lecteur voit déjà quels faits je vais employer pour montrer que le progrès des beaux arts vers la perfection, devient subit tout à coup, & que ces arts franchissant en peu de temps un long espace, sautent de leur levant à leur midi. Dès le treizième siècle la Peinture renaquit en Italie sous le pinceau de Cimabué. Il arriva bien que plusieurs Peintres se rendirent illustres dans les deux siècles suivans, mais aucun ne se rendit excellent. Les ouvrages de ces Peintres, si vantés de leur temps, ont eu en Italie le sort que les Poësies de Ronsard ont eu en France.

En mil quatre cent quatre-vingt la Peinture étoit encore un art grossier en Italie, où depuis deux cens ans on ne cessoit de la cultiver. On dessinoit alors scrupuleusement la nature, mais sans l'annoblir. On finissoit les têtes avec tant de soin qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux. Les draperies étoient

ble s'être
élevés par
leurs propres
forces.

Né en

1244.

de couleurs très brillantes & rechauffées d'or. Enfin, la main des Ouvriers avoit bien acquis qu'elque capacité, mais les Ouvriers n'avoient pas encore le moindre feu, la moindre étincelle de genie. Les beautés qu'on tire du nud dans les corps représentés en action n'avoient point esté imaginées de personne. On n'avoit point fait encore aucune découverte dans le clair obscur ni dans la perspective aeriene, non-plus que dans l'élégance des contours & dans le beau jet des draperies. Les Peintres sçavoient arranger les figures d'un tableau, mais c'étoit sans sçavoir faire servir l'une à donner un nouveau lustre à l'autre. Avant Raphaël & ses contemporains le Martire d'un Saint n'émouvoit aucun des spectateurs. Les assistans que le Peintre introduisoit à cette action tragique, n'étoient là que pour remplir l'espace de la toille que le Saint & les Bourreaux avoient laissé vuide.

A la fin du quinzième siecle, la Peinture qui s'acheminoit vers la perfection à pas si tardifs que sa progression étoit comme imperceptible, y marcha tout à coup à pas de geant. La Peinture encore gothique a commencé les ornemens de plusieurs édifices, dont

les derniers embellissemens sont les chef-d'œuvres de Raphaël & de ses contemporains. Le Cardinal Jean de Medicis, qui ne vieillit point sous le chapeau, puisqu'il fut fait Pape à trente-sept ans renouvela la décoration de l'Eglise de Saint Pierre in Montorio & il commença d'y faire travailler peu de temps après qu'il eut reçu la Pourpre. Les Chapelles qui sont à main gauche en entrant & qui furent faites les premières, sont ornées d'ouvrages de Peinture & de Sculpture d'un goût mediocre & qui tient encore du Gothique. Mais les Chappelles qui sont vis-à-vis furent ornées par des ouvriers qu'on compte parmi les artisans de la première classe. La première en entrant dans l'Eglise est peinte par *Fra del Piombo*. Une autre est enrichie de Statuës faites par Daniel de Voltere. Enfin, on voit au dessus du maître Autel la Transfiguration de Raphaël, tableau presque aussi connudes nations que l'Eneïde de Virgile.

La destinée de la Sculpture fut la même que celle de la Peinture. Il sembloit que les yeux des artisans, jusques là fermés, se fussent ouverts par quelque miracle. Un Poëte diroit que chaque nouvel ouvrage de Raphaël faisoit un nouveau Peintre. Cependant les

Leon X.

causes morales ne faisoient rien alors en faveur des artisans que ce qu'elles avoient fait sans fruit depuis deux siècles. Les Statuës & les bas-reliefs antiques dont Raphaël & ses contemporains sçavoient si bien profiter, avoient esté devant les yeux de leurs devanciers, qui n'en avoient sçû faire usage. Si l'on déterroit quelques ouvrages antiques que ces devanciers n'eussent pas vûs, combien en avoient-ils vûs qui perirent avant que Raphaël fut au monde ? Pourquoi ces devanciers ne faisoient-ils pas fouïller dans les ruïnes de l'ancienne Rome comme le firent Raphaël & ses contemporains. C'est qu'ils n'avoient point de genie. C'est qu'ils ne reconnoissoient pas leur propre goût dans le Marc Aurele & dans tous les ouvrages de Sculpture & d'Architecture qui étoient hors de terre long-temps avant Raphaël.

Le prodige qui arrivoit à Rome arrivoit en même temps à Venise, à Florence & dans d'autres Villes d'Italie, Il y sortoit de dessous terre, pour ainsi dire, des hommes illustres à jamais dans leurs professions, & qui tous valaient mieux que les maîtres qui les avoient enseignés : des hommes sans précurseur & qui étoient les Eleves de leur propre genie. Venise se vit riche
tout

tout à coup en Peintres excellents, sans que la Republique eût fondé depuis peu de nouvelles Académies, ni proposé aux Peintres de nouveaux prix. Les influences heureuses qui se repandoient alors sur la Peinture furent chercher le Corregge dans son Village pour en faire un grand Peintre d'un caractere particulier. Il osa le premier mettre des figures veritablement en l'air, & qui *plafonnent*, comme disent les Peintres. Raphaël en peignant les Noces de Psyché sur la voute du Sallon du petit Farnese a traité son sujet comme s'il étoit peint sur une tapisserie attachée à ce Plafond. Le Corregge met des figures en l'air dans l'Assomption de la Vierge qu'il peignit dans la Coupole de la Cathedrale de Parme, & dans l'Ascension de Jesus-Christ qu'il peignit dans la Coupole de l'Abbaye de Saint Jean de la même Ville. C'est une chose qui seule pourroit faire reconnoître l'action des causes physiques dans le renouvellement des arts. Toutes les Ecoles qui se formoient alors alloient au beau par des routes différentes. Leur maniere ne se ressembloient pas, quoi qu'elles fussent si bonnes qu'on seroit fâché que chaque Ecole n'eût pas suivi la sienne. *Omnes inter se dissimiles,*

Cic. de 170 *Reflexions critiques*
Orat. lib.3 ita tamen ut neminem velis esse sui dis-
similem.

Le Nord reçût aussi quelques rayons de cette influence. Albert Durer, Holbeins & Lucas de Leyde peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit fait encore dans leur pays. On conserve dans le Cabinet de la Bibliothèque de Bâle plusieurs tableaux d'Holbeins, & deux de ces tableaux mettent bien en évidence le progrès surprenant que la Peinture faisoit par tout où il y avoit des sujets capables d'être Peintres. Le premier de ces tableaux, qu'une inscription mise au bas apprend avoir esté fait en 1516. représente un Maître d'Ecole qui montre à lire à des enfans. Il a tous les défauts que nous avons reprochés aux ouvrages de Peinture faits avant Raphaël. Le second tableau, que son inscription apprend avoir esté fait en mil cinq cens vingt & un, & qui représente une Descente de Croix est dans le bon goût. Holbeins avoit vû de nouveaux tableaux & il en avoit profité, ainsi que Raphaël profita en voyant l'ouvrage de Michël Ange. Le retable d'Autel, qui représente en huit tableaux séparés les principaux événemens de la Passion, & qu'on conserve à l'Hôtel de Ville de Bâle, doit avoir esté peint

par Holbeins avant l'abolition du Culte de la Religion Catholique à Bâle, où la prétendue Reforme fut introduite & les tableaux ôtés des Eglises en mil cinq cens vingt-sept. Ces huit tableaux peuvent être comparés aux meilleurs ouvrages des Eleves de Raphaël pour la Poësie, & leur être preferés pour le coloris. Il y a même plus d'intelligence du clair obscur que les autres Peintres n'en avoient en ces temps là. On y remarque des incidens de lumiere merveilleux, principalement dans le tableau qui represente Jesus-Christ arresté prisonnier dans le Jardin des Oliviers.

Nos Peres virent arriver en France, en faveur de la Poësie sous le regne de Louïs XIII. le même événement qui étoit arrivé en Italie en faveur de la Peinture sous le regne de Jules II. On vit reluire subitement un jour lumineux qui n'avoit esté precedé que par un foible crépuscule. Nôtre Poësie s'éleva tout à coup & les Nations étrangers, qui jusques alors la dedaignoient, en devinrent éprises. Autant que je puis m'en souvenir, Pierre Corneille est le premier des Poëtes François prophanes, dont un ouvrage de quelque étendue ait esté traduit dans la langue de nos voisins.

On trouve des Stances admirables dans les œuvres de plusieurs Poètes François qui ont écrit avant le temps que je marque , comme l'Epoque où commence la splendeur de la Poësie François. Malherbe est inimitable dans le nombre & dans la cadence de ses vers ; mais comme Malherbe avoit plus d'oreille que de genie , la plupart des Strophes de ses ouvrages ne sont recommandables que par la mecanique & par l'arrangement harmonieux des mots pour lequel il avoit un talent merveilleux. On n'exigeoit pas même alors que les Poësies ne fussent composées , pour ainsi dire , que de *beautés contiguës*. Quelques endroits brillants suffisoient pour faire admirer toute une pice. On excusoit la foiblesse des autres vers , qu'on regardoit seulement comme étant faits pour servir de liaison aux premiers , & l'on les appelloit , ainsi que nous l'apprenons des memoires de l'Abbé de Marolles , *des vers de passage*.

Il est des Strophes dans les œuvres de Desportes & de Bertaut comparables à tout ce qui peut avoir esté fait de meilleur depuis Corneille , mais ceux qui entreprennent la lecture entiere des ouvrages de ces deux Poètes , sur la foi de quelques fragments qu'ils ont en-

tendu reciter, l'abandonnent bien tôt. Les livres dont je parle sont semblables à ces chaînes de montagnes, où il faut traverser bien des pays sauvages pour trouver une gorge cultivée & riante.

Nous avions en France une scene tragique depuis deux cens ans quand Corneille fit le Cid. Quel progrès avoit fait parmi-nous la Poësie Dramatique ? Aucun. Corneille trouva nôtre theatre presque encore aussi barbare qu'il pouvoit l'avoir esté sous Loüis XII. La Poësie Dramatique fit plus de progrès depuis mil six cens trente-cinq jusques en mil six cens soixante-cinq, elle se perfectionna plus en ces trente années là qu'elle ne l'avoit fait dans les trois siecles precedents. Rotrou parut en même temps que Corneille, Racine, Moliere & Quinault vinrent bien-tôt après ? Voyoit-on dans Garnier & dans Mairet une Poësie Dramatique qui se perfectionât assés pour faire espérer qu'il parût bien-tôt des Poëtes du merite de Corneille & de Moliere ? Quels sont, pour parler ainsi, les Ancêtres Poëtiques de la Fontaine ? Pour dire quelque chose de nos Peintres, Freminet & Vouet, qui travailloient sous Loüis XIII étoient-ils des precurseurs dignes du P^{oussin}, de le Sueur & de le Brun ?

Les grands hommes, qui composent ce qu'on appelle le siècle d'Auguste, ne se formerent point durant les jours heureux du regne de cet Empereur. Ils avoient acquis leur mérite, ils étoient formés avant que ces jours heureux commençassent. Personne n'ignore que les premières années du siècle d'Auguste furent un siècle de fer & de sang. Ces jours benis de tous l'univers ne commencèrent leur cours qu'après la bataille d'Actium, où le Démon tutelaire de Rome terrassa d'un seul coup Antoine, la Discorde & Cleopatre. Virgile avoit quarante ans lors que cet événement arriva. Voici la peinture qu'il fait lui-même des temps durant lesquels il s'étoit formé, & qu'il dit lui-même avec tant d'élégance avoir été le regne de Mars & de la fureur.

Georgi.
lib. prim.

*Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella
per orbem*

*Tam multa scelerum facies, non ullus aratro
Dignus honor, squallent abductis arva colonis,
Et curva rigidum falces constantur in ansam.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum,
Vicina ruptis inter se legibus urbes,
Arma ferunt, sedit toto Mars impius orbe.*

sur la Poësie & sur la Peinture. 175

Les hommes qui s'étoient fait un nom distingué étoient même plus exposés que les autres dans les proscriptions & durant toutes les horreurs des premières années du regne d'Auguste. Cicéron qui fut égorgé dans les temps malheureux dont parle Virgile mourut la victime de ses talens

*Largus & exundans laihodedit ingenii fons
Ingenio minus est & cervix caesa.*

*Juvenal
sati. de
m.*

Horace avoit trente-cinq ans lorsque la bataille d'Actium se donna. La magnificence d'Auguste encouragea bien les grands Poëtes à travailler, mais ils étoient devenus déjà de grands hommes avant cet encouragement.

Ce qui pourroit achever de convaincre que les causes morales ne font que concourir avec une autre cause seconde, encore plus efficace qu'elles, au progrès surprenant que les arts & les lettres font en certains siècles, c'est que les arts & les lettres retombent quand les causes morales font les derniers efforts pour les soutenir sur le point d'élevation où ils avoient atteint d'eux-mêmes. Ces grands hommes, qui pour ainsi dire, se sont formés de leurs propres mains, ne sçauroient former par

leurs leçons ni par leurs exemples des Eleves qui soient leurs égaux. Ces successeurs , qui reçoivent des enseignements donnés par des maîtres excellents. Ces successeurs , qui par cette raison & par bien d'autres devroient surpasser leurs maîtres , s'ils avoient autant de genie qu'eux , occupent leur place sans la remplir. Les premiers successeurs des grands maîtres sont encore remplacés par des sujets moindres qu'eux. Enfin , le genie des Arts & des Sciences disparoit jusqu'à ce que la revolution des siecles le vienne encore tirer une autre fois des tombeaux où il semble qu'il s'enfvelisse pour plusieurs siecles , après avoir apparu durant quelques années.

Dans le même pays où la nature avoit produit liberalement & sans secours extraordinaire les Peintres fameux du siecle de Leon X. les recompenses , les soins de l'Academie de Saint Luc établie par Gregoire XIII. & par Sixte-Quint , l'attention des Souverains , enfin tous les efforts des causes morales n'ont pû donner une posterité à ces grands Artisans nés sans ancêtres. L'Ecole de Venise & celle de Florence degenererent & s'aneantirent en soixante ans. Il est vray que la Peinture se main-

tint à Rome en splendeur durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du siècle dernier on y voyoit même encore de grands maîtres. Mais ces Peintres étoient des étrangers, tels que Poussin, les Caraches & leurs Eleves qui vinrent faire valoir à Rome les talents de l'Ecole de Boulogne. Comme cette Ecole avoit fleuri plus tard que celle de Rome, elle a survécu à la première. Qu'on me permette l'expression, il ne vint point de taillis à côté de ces grands chênes. Le Poussin en trente années de travail assidu dans un atelier placé au milieu de Rome, ne forma point d'Eleve qui se soit acquis un grand nom dans la Peinture; quoique ce grand homme fût aussi capable d'enseigner son art qu'aucun maître qui jamais l'ait professé. Dans la même Ville mais en d'autres temps, Raphaël mort aussi jeune que l'étoient ses Eleves, forma dans le cours de dix ou de douze années une Ecole de cinq ou six Peintres dont les ouvrages font encore une partie de la gloire du maître. Enfin, toutes les Ecoles d'Italie, celles de Venise, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les grands sujets se multiplioient si facilement dans les bons temps en sont aujourd'hui dénuées.

Cette decadence est arrivée précisément en des temps où l'Italie jouissoit des jours les plus heureux dont elle ait jouï depuis la destruction de l'Empire Romain par les Barbares. Toutes les conjonctures qui decideroient de la destinée des beaux arts, s'il étoit vrai que cette destinée dépendit uniquement des causes morales concouroient à les faire fleurir quand ils y sont tombés en decadence. Ce fût depuis l'expédition de
En 1496. nôtre Roy Charles VIII. à Naples jusqu'à la Paix faite à Cambrai en mil cinq cens vingt-neuf entre Charles-Quint & François I. laquelle fut bientôt suivie de la dernière revolution de l'Etat de Florence, que les guerres desolèrent l'Italie. Durant trente-quatre ans l'Italie, pour me servir de l'expression familière à ses historiens, fut foulée aux pieds par les nations barbares. Le Royaume de Naples fut conquis quatre ou cinq fois par différents Princes, & l'Etat de Milan changea de maître encore plus souvent. On vit plusieurs fois des Clochers de Venise les armées ennemies, & Florence fût presque toujours en guerre ou contre les Medicis qui la vouloient assulétir, ou contre les Pisans qu'elle vouloit remettre sous le joug. Rome vit plus d'une

fois des troupes ennemies ou suspectes dans ses murailles , & cette Capitale des beaux arts fut saccagée par les armes de l'Empereur Charles-Quint avec autant de barbarie que le seroit une ville prise d'assaut par les Turcs. Ce fut précisément durant ces trente-quatre années que les Lettres & les Arts firent en Italie ces progrès qui semblent encore prodigieux aujourd'hui.

Depuis la dernière révolution de l'Etat de Florence jusqu'à la fin du seizième siècle , le repos de l'Italie ne fut interrompu que par des guerres de frontière ou de courte durée. Aucune de ses grandes Villes ne fut saccagée , & il n'arriva plus de révolutions violentes dans les cinq Etats principaux qui la partagent presque entr'eux. Les Allemands ni les François n'y firent plus d'invasion , si l'on en excepte l'expédition du Duc de Guise à Naples sous Paul IV laquelle fut plutôt une course qu'une guerre. Le dix-septième siècle a été pour l'Italie un temps de repos & d'abondance jusqu'à ses dernières années. Ce fut durant tous les tems dont j'ai parlé que les Venitiens amassèrent des sommes immenses en argent monnoyé , & qu'ils firent faire leur fameuse chaîne d'or à laquelle on ajoûtoit tous les

ans de nouveaux anneaux. Ce fut alors que Sixte-Quint mit dans le tresor Apostolique cinq millions d'écus d'or, que la Banque de Gennes se remplit, que les grands Ducs mirent ensemble de si grosses sommes, que les Ducs de Ferrare remplirent leurs coffres, en un mot, que tous ceux qui gouvernoient en Italie, à l'exception des Viceróis de Naples & des Gouverneurs de Milan, trouvoient après les dépenses courantes & les dépenses faites par precaution, un superflu dans le revenu de chaque année qu'on pouvoit épargner; c'est le symptôme le plus certain d'un Etat florissant. Néanmoins ce fut durant ces années de prospérité que les Ecoles de Rome, de Florence, de Venise & successivement que celle de Boulogne s'appauvrirent & devinrent denuées de bons Sujets. Comme leur Midi s'étoit trouvé fort près de leur Levant, leur Couchant ne se trouva pas bien éloigné de leur Midi. Je ne veux point prévoir la decadence de nôtre siècle, quoi qu'un homme qui a beaucoup d'esprit ait écrit il y a déjà plus de trente ans, en parlant des beaux ouvrages que ce siècle a produit. Il en faut convenir de bonne foi, il y a environ dix ans que ce bon temps est passé. Monsieur Despreaux

*Disgression
sur les An-
ciens & les
Modernes.*

avant que de mourir a vû prendre l'effort à un Poëte Lyrique né avec les talens de ces anciens Poëtes, à qui Virgile donne une place honorable dans les Champs Elifées pour avoir enseigné les premiers la morale aux hommes encore féroces. Les ouvrages de ces anciens Poëtes qui furent un des premiers liens de la société & qui donnerent lieu à la Fable d'Amphion, ne contenoient pas des maximes plus sages que les Odes de l'Auteur dont je parle, à qui la nature ne semble avoir donné du genie que pour parer la morale & pour rendre aimable la vertu. D'autres qui vivent encore meritoient que je fisse une mention honorable de leurs ouvrages, mais comme dit Velleius Paterculus, en un cas à peu près pareil, *Vivorum censura difficilis*. Il est trop delicat d'entreprendre le recensement des Poëtes vivans.

Si nous remontons au siècle d'Auguste nous verrons que les Lettres, les Arts & principalement la Poësie tombèrent en decadence quand tout conspiroit à les soutenir. Ils degenererent durant les plus belles années de l'Empire Romain. Bien des gens pensent que les Lettres & les Arts perirent enfeyelis sous les ruines de cette Monar-

chie renversée & dévastée par les peuples septentrionaux. On suppose donc que les inondations des Barbares, suivies du bouleversement entier de la société par tout où ils s'établirent, ôterent aux peuples conquis les commodités nécessaires pour cultiver les Lettres & les Arts, & même l'envie de le faire. Les Arts, dit-on, ne peuvent subsister en un pays dont les Villes sont changées en campagnes, & les campagnes en déserts.

Vida *Tanti causa mali latio gens aspera aperto*
Poeti lib. *Sapius irrumpens, sunt jussi vertere morem*
prim. *Ausonida victi.*

Cette opinion, pour être communément reçue, n'en est pas moins fautive. Les opinions fausses en histoire s'établissent aussi facilement que les opinions fausses en Philosophie. Les Lettres & les Arts étoient déjà tombés en decadence, ils avoient déjà dégénéré, quoi qu'on n'eût pas laissé de les cultiver avec soin, quand ces nations, le fléau du genre humain, quitterent les neiges de leur patrie. On peut regarder le Buste de Caracalla comme le dernier soupir de la Sculpture Romaine. Les deux Arcs de triomphe qui

furent élevés à Severe son pere , les chapiteaux des colonnes qui étoient au Septizonne qu'on a transportées en différentes Eglises lors qu'il fut abbatu , & les Statuës connues pour être faites dans ce temps là & qui nous sont demeurées , montrent que la Sculpture & l'Architecture étoient déjà déchuës sous le regne de ce Prince & de ses enfans. Or , Severe regnoit plus de deux cens ans avant la premiere prise de Rome par Alarie. Depuis cet Empereur les Arts allerent toujourns en degenerant.

Les monuments qui nous restent des successeurs de Severe font encore moins d'honneur à la Sculpture que ne lui en font les bas-reliefs du plus grand des deux Arcs de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince. Tout le monde sçait que ces bas-reliefs sont de mauvaise main. On peut croire cependant que les Sculpteurs les plus habiles avoient travaillé à cet Arc, quand ce ne seroit qu'à cause de l'endroit où il fut élevé. C'étoit dans le quartier le plus considerable de la Ville au bout du *Forum Romanum* , & comme je pense avoir lieu de le croire à la descente de cent degrés du Capitole.

Les Medailles Romaines , frappées après le regne de Caracalla & après

celui de Macrin son successeur, qui ne lui survequit que deux ans, sont très inférieures à celles qui furent frappées sous les trente premiers Empereurs. Après Gordien Pie elles degenererent encore plus sensiblement, & sous Gallien qui regnoit cinquante ans après Caracalla elles n'étoient plus qu'une vilaine monnoye. Il n'y a plus ni goût ni dessein dans leur graveure ni entente dans leur fabrique. Comme ces Medailles étoient une monnoye destinée autant pour instruire la posterité des vertus & des belles actions du Prince sous le regne de qui l'on les frappoit, qu'à servir dans le commerce; on peut bien croire que les Romains, aussi jaloux de leur memoire qu'aucun autre peuple, employoient à les faire les ouvriers les plus habiles qu'ils pussent trouver. Il est donc raisonnable de juger par la beauté des Medailles de l'état où étoit la graveure sous chaque Empereur, & la graveure est un art qui suit la sculpture pas à pas. Les observations qu'on fait par le moyen des Medailles sont confirmées par ce qu'on remarque dans les ouvrages de Sculpture dont on connoît le temps & qui subsistent encore. Par exemple, les Medailles du grand Constantin qui regnoit cinquante

ans après Gallien sont très mal gravées : elles sont d'un mauvais goût, & nous voyons aussi par l'Arc de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince, qui subsiste encore aujourd'hui, que sous son regne & cent ans avant que les Barbares prissent Rome, la Sculpture y étoit redevenue un art aussi grossier qu'elle pouvoit l'être au commencement de la première guerre Punique.

Quand le Senat & le Peuple Romain voulurent ériger à l'honneur de Constantin cet Arc de triomphe, il ne se trouva point apparemment dans la Capitale de l'Empire un Sculpteur capable d'entreprendre l'ouvrage. Malgré le respect qu'on avoit à Rome pour la mémoire de Trajan, on dépouilla l'Arc élevé autrefois à son honneur de ses ornemens, & sans égard à la convenance on les employa dans la fabrique de l'Arc qu'on élevoit à Constantin. Les Arcs triomphaux des Romains n'étoient pas comme les nôtres des monuments imaginés à plaisir, ni leurs ornemens des embellissemens arbitraires qui n'eussent pour règle que les idées de l'Architecte. Comme nous ne faisons pas de triomphe réel, & qu'après nos victoires on ne conduit pas en pompe le triomphateur sur un char

precedé de ses captifs , les Sculpteurs modernes peuvent se servir , pour embellir leurs Arcs allegoriques , des trophées & des armes qu'ils inventent à leur gré. Les ornemens d'un de nos arcs triomphaux peuvent ainsi convenir la plûpart à un autre arc. Mais comme les arcs triomphaux des Romains ne se dressoient que pour éterniser la memoire d'un triomphe réel , les ornemens tirés des dépouilles qui avoient paru dans un triomphe & qui étoient propres pour orner l'arc qu'on dressoit afin d'en conserver la memoire , n'étoient point propres pour embellir l'arc qu'on élevoit en memoire d'un autre triomphe , principalement si la victoire avoit esté remportée sur un autre peuple , que la victoire qui avoit donné lieu au premier triomphe comme au premier arc. Chaque nation avoit alors ses armes & ses vétemens particuliers très connus dans Rome. Tout le monde y sçavoit distinguer le Dace , le Parthe & le Germain , ainsi qu'il y sçavoit distinguer les François des Espagnols il y a cent ans , quand ces deux nations y portoient encore chacune ses habits faits à la mode de son pays. Les arcs triomphaux des Anciens étoient donc des monumens histo-

riques & qui exigeoient une verité historique à laquelle il étoit contre la bienséance de manquer.

Néanmoins on embellit l'arc de Constantin des captifs Parthes & des trophées composés de leurs dépouilles enlevés de l'arc de Trajan. C'étoit à eux que Trajan les avoit prises, mais Constantin n'avoit encore rien eu à démêler avec cette nation. Enfin, on orna l'arc avec des bas-reliefs où tout le monde reconnoissoit & où tout le monde reconnoît encore la tête de Trajan. Il ne faut pas dire que ce fut pour avoir plutôt fait qu'on sacrifiait le monument de Trajan pour élever l'arc de Constantin. Comme on ne pouvoit pas le composer entierement de morceaux rapportés, il fallut qu'un Sculpteur de ce temps là fit quelques bas-reliefs qui servissent à remplir les vuides. Ces bas-reliefs sont ceux qui se voyent sous l'arcade principale. Les Divinités qui sont en dehors de l'arc, posées sur les moulures du ceintre des deux petites arcades, ainsi que les bas-reliefs écrasés, placés sur les clefs de voute de ces arcades ; toute cette Sculpture qu'on distingue d'avec l'autre en approchant de l'arc, est fort au dessous du bon Gothique, quoique suivant les apparences

le Sculpteur le plus habile de la Capitale de l'Empire y ait mis la main. Enfin, quand Constantin voulut embellir sa nouvelle Capitale, Constantinople, il ne scût faire mieux que d'y transporter quelqu'uns des plus beaux monumens de Rome. Cependant comme la Sculpture dépend plus des causes morales que la Peinture & la Poësie, elle doit déchoir plus lentement que ces deux Arts & même que l'éloquence. Aussi voyons-nous par ce que Petrone nous dit de la Peinture, que cet art baissoit déjà dès le temps de l'Empereur Neron.

Quant à la Poësie, Lucain fut le successeur de Virgile, & il y a déjà bien des degrés en descendant de l'Enéide à la Pharsale. Après Lucain parut Stace dont les Poësies sont réputées très inférieures à celles de Lucain. Stace qui vivoit sous Domitien ne laissa point de successeurs. Horace n'en avoit pas eu dans le genre Lyrique. Juvenal soutint la Satire jusques sous l'Empire de Trajan, mais ses Poësies peuvent être regardées comme le dernier soupir des Muses Romaines. Aufonne & Claudien qui voulurent ranimer la Poësie Latine ne rendirent au jour qu'un phantôme qui lui ressembloit. Leurs

vers n'ont ni le nombre ni la force de ceux qui furent faits sous le regne d'Auguste. Tacite qui écrivoit sous Trajan est le dernier Historien Latin. C'est être le dernier que de n'avoir pas eu d'autre successeur que l'abbreviateur de Trogue Pompée. Quoique les Sçavants paroissent incertains du temps où Quinte-Curce écrivoit son histoire d'Alexandre, il me paroît décidé par un passage de son livre que Quinte-Curce la composa sous l'Empire de Claudius & par conséquent qu'il écrivoit quatre-vingt ans avant que Tacite écrivit. Quinte-Curce dit à l'occasion des malheurs dont la mort d'Alexandre fut suivie, parce que les Macedoniens prirent plusieurs Chefs à la place d'un seul. Que Rome avoit pensé perir depuis peu par le projet de rétablir la Republique. Or, on reconnoît dans le recit magnifique qu'il fait de cet événement toutes les principales circonstances du tumulte qui arriva dans Rome quand le Sénat voulut après la mort de Caligula rétablir le gouvernement Republicain, & quand il se cantonna contre les Cohortes Prétoriennes qui vouloient avoir un Empereur. Quinte-Curce caractérise si bien toutes les circonstances de l'avenement de Claudius à l'Empire qui calma le

Justin,

*Libr. x;
Sect. 9.*

tumulte, il parle si nettement de la famille de ce Prince, qu'on ne sçauroit hésiter sur l'application de ce passage, d'autant plus que le recit qu'il fait ne peut être appliqué à l'avenement à l'Empire d'aucun des trente successeurs immédiats de Claudius. On ne sçauroit entendre ce passage de Quinte-Curce que de l'avenement de Claudius à l'Empire ou de celui de Gordien Pie.

Soixante années après Auguste, Quintilien écrivoit déjà sur les causes de la decadence de l'éloquence Latine. Longin qui écrivoit sous Gallien a fait un chapitre sur *les causes de la decadence des esprits* à la fin de son traité du Sublime. Il ne restoit plus que l'Art Oratoire. Les Orateurs avoient disparu. La decadence des Lettres & des Arts étoit déjà un objet sensible. Il frappoit assés les personnes capables de faire des reflexions pour les obliger d'en rechercher les causes. C'étoit long-temps avant que les Barbares d'évastassent l'Italie qu'elles faisoient cette observation.

On remarquera encore que les Lettres & les Arts commencerent à décroître sous des Empereurs magnifiques & qui les cultivoient eux-mêmes. La plupart de ces Princes si piquoient d'être Orateurs, & plusieurs d'entre-eux se

piquoient d'être Poëtes. Neron, Adrien, Marc-Aurele & Alexandre Severe sçavoient peindre. Croit-on que les Arts fussent sans consideration sous leur regne ? Enfin dans les quatre siècles qui se sont écoulés depuis Jules Cesar jusqu'à l'inondation des Barbares, il y eût de suite plusieurs regnes tranquilles qu'on peut regarder comme le siècle d'or réel & historique, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin & Marc Aurele qui se succederent immédiatement les uns aux autres & dont l'avenement à l'Empire fut aussi paisible que celui d'un fils qui succede à son pere, étoient à la fois de grands Princes & de bons Princes. Leurs regnes contigus composent presque un siècle de cent ans.

Il est vrai que plusieurs Empereurs furent des Tirans & que les guerres civiles dans lesquelles un grand nombre de ces Princes parvint à l'Empire ou le perdit, furent très frequentes. Mais la mauvaise humeur de Caligula, de Neron, de Domitien, de Commode, de Caracalla & de Maximin, ne tomboit gueres sur les gens de Lettres, & tomboit encore moins sur les Artisans. Lucain le seul homme de Lettres distingué qui fut mis à mort dans ces temps là, fut condamné comme conf-

pirateur & non-pas comme Poëte. La mort de Lucain dégoûta-t-elle ceux qui avoient du genie de faire des vers. Stace, Juvenal, Martial & plusieurs autres qui ont pû le voir mourir, n'ont pas laissé de composer. La mauvaise humeur des Empereurs n'en vouloit qu'aux Grands de l'Etat. L'envie que les plus cruels avoient d'être bien avec le peuple, ce qui les obligeoit à rechercher sa faveur en lui donnant toutes sortes de fêtes & de spectacles, les engageoit à procurer l'avancement des Lettres & des Arts.

Quant à ces guerres civiles dont on parle tant, la plupart se firent hors de l'Italie, & elles furent terminées en deux campagnes. Elles n'ont pas troublé quarante années de trois cent années qu'on compte depuis Auguste jusqu'à Gallien. La guerre civile d'Othon contre Vitellius, celles de Vitellius contre Vespasien, lesquelles ne durent pas mises ensemble l'espace de neuf mois, ne purent certainement pas préjudicier aux Lettres & aux beaux Arts autant que les guerres civiles du Grand Pompée & de ses enfans contre Cesar, autant que la guerre civile de Modene & que les autres guerres civiles que fit Auguste contre les meurtriers de Cesar
& contre

& contre Marc Antoine. Cependant les guerres civiles où Cefar & Augufte eurent part n'arrêterent pas le progrès des Lettres & des Arts. La mort de Domitien fut l'ouvrage d'un complot de Valets, & le lendemain de fa mort Nerva regnoit déjà paifiblement. Les chofes fe pafferent à peu près de même à la mort de Commode & à celle de Pertinax, les premiers des Empereurs qui furent tués & déposés après Domitien. Severe déposséda Didius Julianus fans combat, & la guerre qu'il fit dans l'Orient contre Pescennius Niger, & celle qu'il fit enfuitte dans les Gaules contre Clodius Albinus, n'empêchoient pas les Artifans & les Sçavants de Rome de travailler, non-plus que les revolutions subites qui se pafferent en Afie & qui mirent Macrin à la place de Caracalla, & Heliogabale à la place de Macrin. Il est vray que ces revolutions tumultueuses arrivoient quelquefois dans Rome, mais elles se terminoient en un jour ou deux & fans être fuivies de ces accidens qui peuvent retarder le progrès des Arts & des Sciences. Neron fut déposé dans Rome fans qu'il s'y donnât aucun combat. Le meurtre de Galba & l'avenement d'Othon au trône fut l'ouvrage d'une

matinée & le tumulte ne coûta point la vie à cent personnes. Le peuple regarda les combats que les troupes de Vespasien & celles de Vitellius donnerent dans Rome durant un jour , sans y prendre plus d'intérêt qu'il avoit coûtume d'en prendre aux combats des Gladiateurs. Maximin fut déposé & les Gordiens Afriquains mis en sa place , sans qu'il se fit à Rome d'autre mouvement que s'il se fut agi de l'exécution d'un Arrest rendu contre un particulier. Quand les Gordiens furent morts en Afrique , Pupprien & Balbin leur succederent sans tumulte , & deux jours virent naître & finir la guerre qui commença entre le Peuple & les Cohortes Pretoriennes quand ces deux Empereurs furent assassinés , & Gordien Pie mis en leur place. Les autres revolutions furent promptes & nous avons déjà dit qu'elles arriverent hors de Rome. Enfin les guerres civiles des Romains , sous leur cinquante premiers Empereurs , étoient des guerres que les armées faisoient les unes contre les autres pour se disputer l'avantage de donner un maître à l'Empire , & les deux partis menageoient les Provinces avec autant de soin qu'on menage les pays qu'on espere de conquerir & de

garder dans les guerres que les Princes Chrétiens ne se font que trop souvent. Il y arrive toujours des desordres, mais ils ne sont pas tels qu'ils ensevelissent les Arts & les Sciences. Toutes les guerres n'empêchent pas leurs progrès. Celles-là seulement peuvent être citées comme une des causes de leur décadence qui mettent l'état des particuliers en danger ; Celles dans lesquelles il devient esclave de citoyen qu'il étoit auparavant, ou qui le privent du moins de la propriété de ses biens.

Telles furent les guerres des Perses contre les Grecs, & celles des Barbares du Nord contre l'Empire Romain. Telles sont les guerres des Turcs & des Chrétiens où le peuple entier court encore de plus grands dangers que ceux où les Soldats sont exposés dans les guerres ordinaires. De pareilles guerres anéantissent certainement les Arts & les Sciences dans les pays qu'elles désolent. Mais les guerres réglées où le peuple ne court d'autre risque que celui de changer de Maître & d'appartenir à un Prince Chrétien plutôt qu'à un autre, ne peuvent tout au plus anéantir les Arts & les Sciences que dans une Ville qui seroit assez malheureuse pour être prise d'assaut & saccagée.

La terreur que ces guerres repandent peut tout au plus retarder leurs progrès durant quelques années, & il paroît même qu'elle ne le fait pas. Je ne sçait par quelle fatalité les arts & les sciences ne fleurirent jamais mieux qu'au milieu de ces guerres. La Grece en essuia plusieurs dans le siecle de Philippe le pere d'Alexandre le Grand. Ce fut dans le temps des guerres civiles qui affligerent l'Empire Romain sous Cesar & sous Auguste que les sciences & les beaux arts firent à Rome de si grands progrès. Depuis mil quatre cens quatre-vingt-quatorze jusqu'en mil cinq cens vingt-neuf, l'Italie fut presque toujours en proye à des armées composées en grande partie de Soldats étrangers. Les Pays-bas Espagnols étoient attaqués par la France & par la Hollande lorsque l'Ecole d'Anvers fleurit ? N'est-ce pas durant la guerre que les Lettres & les Arts ont fait en France leurs progrès les plus grands.

On ne trouve donc point, quand on y veut faire serieusement reflexion, que durant les trois siecles qui suivirent la mort de Cesar, l'Empire Romain ait essuié aucune de ces guerres qui sont capables de faire tomber en décadence les Lettres & les beaux Arts. Ce ne

fut que sous Gallien que les Barbares commencerent d'avoir quelques étalifemens permanents sur les terres de l'Empire, & que les Tyrans se cantonnerent dans les Provinces. Ces Gouverneurs qui s'y rendirent Souverains pouvoient bien donner lieu à la devastation de quelques pays par les guerres qu'ils se faisoient les uns aux autres dans des Provinces qui n'étoient pas gardées l'une contre l'autre par des Frontieres fortifiées, parce qu'elles avoient appartenu long-temps au même maître, mais ces devastations n'étoient pas capables de faire tomber les Lettres & les Arts dans la décadence où ils tomberent. Le séjour des arts dans un Etat contigu, ce fut toujours la Capitale de l'Etat. Ainsi tous les bons ouvriers de l'Empire Romain devoient se rassembler à Rome. Il n'y a donc que les devastations de la Ville de Rome qu'on puisse alleguer comme une des causes de l'annéantissement des Arts & des Lettres. Or, la Ville de Rome jusqu'à sa prise par Alaric, événement qui n'arriva que quatre cens cinquante ans après la mort de Cesar, fut toujours la Capitale d'un grand Empire où l'on élevoit chaque jour des bâtimens superbes. Les tumultes des Cohortes

Pretoriennes n'ont pas empêché qu'il n'y eut de grands Peintres, de grands Sculpteurs, de grands Orateurs & de grands Poëtes, puisqu'ils n'empêchoient pas qu'il ne s'y trouvat un peuple entier d'Artisans mediocres. Quand les arts sont assez cultivés pour former un grand nombre d'Artisans mediocres, ils en formeroient d'excellents si le genie ne leur manquoit pas.

Rome est encore aujourd'hui remplie de tombeaux & de statues qu'on reconnoît certainement par les inscriptions ou par les coëffures des femmes, pour avoir été faits depuis l'Empire de Trajan jusqu'à l'Empire de Constantin. Comme les Romaines changeoient leur coëffure aussi souvent que les Françoises changent la leur, on peut connoître à peu près sous quel Empereur les monumens Romains ont esté faits, parce que nous sçavons par les medailles des femmes & des parentes des Empereurs en quel temps une certaine mode a eu cours. C'est ainsi qu'on pourroit, à l'aide du Receüil des modes en usage en France depuis trois cens ans lequel Monsieur de Gaignieres avoit ramassé, juger du temps où la statue d'une Françoisse, vêtue des habits qu'elle portoit, auroit esté faite.

Il y avoit , disent des Auteurs anciens , plus de statuës à Rome que d'hommes vivants. Les plus belles statuës de la Grece, desquelles les restes nous sont si pretieux , étoient de ce nombre. Depuis Caracalla ces statuës ne formerent plus de grands Sculpteurs. Leur vertu demeura suspendue jusques aux temps du Pape Jules II. Cependant on continuoît encore sous Constantin de faire élever à Rome des bâtimens somptueux , & par consequent de faire travailler les Sculpteurs. Il n'y eut peut - être jamais une plus grande quantité d'ouvriers à Rome que lorsqu'il n'y en avoit plus de bons ? Combien Severe, Caracalla, Alexandre Severe & Gordien Pie firent-ils élever de bâtimens superbes. On ne peut voir les ruïnes des Thermes de Caracalla sans être surpris de l'immensité de cet édifice. Auguste n'en bâtit pas d'aussi vaste. Il n'y eut jamais un édifice plus somptueux , plus chargé d'ornemens & d'incrûstations , ni qui fit plus d'honneur par sa masse à un Souverain , que les Thermes de Diocletein , l'un des successeurs de Gallien. Une salle de cet édifice fait aujourd'hy l'Eglise des Chartreux de Rome. Une des Loges des portiers fait une autre

Eglise. Celle des Feuillants à *Termini*.

Ajoûtons encore une remarque à ces considérations. La plupart des Sculpteurs Romains faisoient leur apprentissage dans l'état d'esclavage. On peut donc croire que les marchands , dont la profession étoit de négotier en esclaves , examinoient avec soin & avec capacité si parmi les enfans qu'ils élevoient pour les vendre , il ne s'en trouvoit pas quelqu'un qui fut propre à devenir un Sculpteur habile. On peut imaginer aussi avec quel soin ils donnoient à ceux qu'ils jugeoient capables d'exceller dans la Sculpture l'éducation propre à perfectionner leur talent. Un esclave bon ouvrier étoit alors un thresor pour son maître , soit qu'il voulut vendre sa personne ou ses ouvrage. Or , les voyes qu'on peut employer pour obliger un jeune esclave de s'appliquer au travail , sont tout autrement efficaces que celles qu'on peut employer pour y porter des personnes libres ? Quel aiguillon pour un esclave que l'esperance de sa liberté. Les chef-d'œuvres dont nous admirons les vestiges étoient encore dans les places publiques , & l'on ne sçauroit imputer aux causes morales que la grossièreté des Artisans qui ne sont venus qu'après le Sac de Rome par Alaric.

Pourquoi les Lettres & les Arts ne se sont-ils pas soutenu dans la Grece au même point d'élevation où ils y étoient sous le pere d'Alexandre & sous les premiers successeurs de ce Conquerant ? Pourquoi furent-ils toujours *retrogrades*, de maniere que sous Constantin les ouvriers Grecs étoient redevenus aussi grossiers qu'ils pouvoient l'avoir esté deux cens ans avant Philippe. Les Lettres & les Arts sont tombés sensiblement dans la Grece depuis le temps de Persée le Roi de Macedoine qui fut défait & pris prisonnier par Paul Emile. Mais la Peinture ne s'étoit pas soutenue jusqu'à lui. Elle avoit dégénéré dès le temps des successeurs d'Alexandre. *Floruit autem circa Philippum & usque ad successores Alexandri precipue Pictura.* Lucien peut passer pour le seul Poëte qu'ayent produit les temps suivans, quoi qu'il n'ait écrit qu'en prose. Plutarque & Dion qui approche plus du temps de Plutarque que de son merite, sont réputés les meilleurs Auteurs qui aient écrit depuis que la Grece fut devenue une Province de l'Empire Romain. On doit regarder avec veneration les écrits de ces deux Grecs. Ils sont l'ouvrage d'historiens judicieux qui nous racon-

Quint.
Instit. lib.
12. cap. x.

tent avec sens beaucoup de faits importants & curieux lesquels nous ne tenons que de leurs recits. Les livres de Plutarque sur tout sont le reste le plus pretieux de l'antiquité Grecque & Romaine par rapport aux détails & aux faits qu'il nous apprend. On peut dire quelque chose d'aprochant de Dion & d'Herodien qui écrivirent sous Alexandre Severe & sous Gordien Pie, mais on ne compare pas ces historiens pour l'art d'écrire avec force comme avec dignité, pour l'art de peindre les grands événements à Thucidide & à Herodote. Nous avons parlé de l'usage qu'on pouvoit faire des medailles pour connoître l'état où les Arts se trouvoient dans le temps qu'elles furent frappées. Or, les medailles frappées en très grand nombre à l'honneur & avec la tête des Empereurs dans tous les pays de l'Empire Romain où l'on parloit grec sont mal gravées en comparaison de celles qui se frappaient à Rome en même temps sous l'autorité du Senat, dont elles portent la marque. Par exemple, les medailles de Severe frappées à Corfou & que la découverte d'un thresor qui fut faite dans cette Isle il y a cinquante ans a renduës très communes, ne sont point comparables

aux medailles Latines de cet Empereur frappées à Rome. Néanmoins les medailles de Corfou sont des medailles Grecques les mieux frappées. La regle generale ne souffre presque point d'exception.

La Grece depuis la mort d'Alexandre jusqu'à son assujettissement aux Romains, n'essuia point cependant de ces guerres qui sont capables de faire oublier durant des siècles entiers les Lettres & les Arts. Le tumulte que causa l'irruption des Gaulois dans la Grece environ cent ans après la mort d'Alexandre ne dura point long-temps. Mais supposons que les Lettres & les Arts aient pû souffrir par les guerres qui se firent entre les successeurs d'Alexandre & par celles que firent les Romains contre deux Rois de Macedoine & contre les Etoliens, les Lettres & les Arts auroient dû remonter vers la perfection dès que la tranquillité de la Grece eut esté renduë stable & permanente par la soumission aux Romains. L'Etude des Artisans ne fut plus interrompuë que par la guerre de Mithridate & par les guerres civiles des Romains qui donnerent à différentes reprises quatre ou cinq ans d'inquietude à diverses Provinces. Au plus tard, les Lettres & les

Arts auroient dû se relever sous le regne d'Auguste qui les fit fleurir à Rome. La Grece après la bataille d'Actium jouït durant trois siècles de ses jours les plus tranquilles. Sous la plupart des Empereurs Romains, la soumission de la Grece à l'Empire fut plutôt un hommage qui assuroit la tranquillité publique qu'un asservissement à charge aux particuliers & préjudiciable à la société. Les Romains ne tenoient pas un corps de troupes dans la Grece comme ils en tenoient en d'autres Provinces. La plupart des Villes s'y gouvernoient par leurs anciennes Loix, & de toutes les dominations étrangères aucune ne fut jamais moins à charge aux peuples soumis que la domination des Romains. C'étoit un gouvernement plutôt qu'un joug. Enfin les guerres que les Atheniens, les Thebains & les Lacedemoniens s'étoient faites. Celles de Philippe contre les autres Grecs avoient esté bien plus funestes par leur durée & par leurs événemens, que celles qu'Alexandre, ni que celles que ses successeurs où les Romains firent dans la Grece. Cependant ces premieres guerres n'avoient pas empêché les Arts & les Sciences d'y faire ces progrès qui font encore tant d'hon-

sur la Poësie & sur la Peinture. 205
neur à l'esprit humain.

Tout ce que vous venés d'alleguer me repondra t'on ne prouve point que sous les Antonins & sous leurs successeurs les Grecs n'eussent pas autant de genie qu'en avoit Phidias & Praxitèle, mais leurs Artisans avoient degeneré, parce que les Romains avoient transporté à Rome les chef-d'œuvres des grands Maîtres & qu'ils avoient ainsi dépouillé la Grece des objets les plus capables de former le goût & d'exciter l'émulation des jeunes ouvriers. La seconde guerre Punique duroit encore quand Marcellus fit porter à Rome les dépouilles des Portiques de Syracuse, *Livius hist. lib. 25,* lesquelles donnerent à quelques citoyens Romains un goût pour les Arts qui devint bientôt après à Rome un goût universel & qui fut cause dans la suite de tant de dépredations. Ceux là mêmes qui ne connoissent pas le merite des statues des vases & des autres curiosités ne laissoient pas dans l'ocasion de les emporter à Rome où ils voioient qu'on en faisoit tant de cas. On conçoit que Mummius qui voulut enrichir Rome des dépouilles de Corinthe ne s'y connoissoit guere, par la menace ridicule qu'il fit aux Maîtres des Navires qui les y devoient transporter.

Vell. Pa- Jamais perte n'auroit esté moins repa-
ter lib. 2. rable que celle d'un pareil dépôt, com-
 posé des chef-d'œuvres de ces Artisans
 rares qui contribuent autant que les
 grands capitaines à rendre leur siècle
 respectable aux autres siècles. Cepen-
 dant Muminius en recomandant le soin
 de cet amas précieux à ceux auxquels il
 le confioit, les menaça très sérieuse-
 ment, si les statuës, les tableaux & les
 choses dont il les chargeoit de repon-
 dre venoient à se perdre qu'il en feroit
 faire d'autres à leurs dépens. Mais bien-
 tôt, continuera-t-on, tous le Romains
 sortirent de cette ignorance, & bien-
 tôt le simple Soldat ne brisa plus les
 vases précieux en saccageant les Villes
 prises. L'Armée de Silla rapporta de
 l'Asie à Rome, ou pour parler avec
 plus de précision, elle y rendit com-
 muns tous les goûts des Grecs. *Ibi pri-*

Sallust. num. insuerit exercitus Populi Romani
de Be. l. amare, potare, signa que tabulas pictas,
Castili. vasa cœlata mirari, ea privatim ac pu-
blice rapere, delabra spoliare, sacra pro-
fana que omnia polluere.

Dès le temps de la Republique il y
 eut plus d'un Verres exerçant les droits
 de conquête sur des Provinces obéis-
 santes. Qu'on voye dans la quatrième
 Oraison de Cicéron, contre ce brigand,

la description de ses excès. La licence loin de finir à Rome avec le gouvernement Republicain, devint un brigandage effrené sous plusieurs Empereurs. On sçait avec combien d'impudence Caligula pillà les Provinces. Neron envoya Carinas & Acratus, deux *connoisseurs*, dans la Grece & dans l'Asie, exprès pour y enlever les beaux morceaux de sculpture qui pouvoient y estre restés, dont il vouloit orner ses nouveaux bâtimens. On ôtoit donc aux pauvres Grecs, comme le dit Juvenal, jusqu'à leurs Penates. On ne leur laissoit pas les moindres petits Dieux qui valussent quelque chose.

*Ipsi deinde lares, si quod spectabile signum,
Si quis in edicula Deus unicus.*

Sati. 82.

Tous ces faits sont veritables, mais il étoit encore resté dans la Grece & dans l'Asie un si grand nombre de beaux morceaux de sculpture, que les Artisans n'y manquoient pas de modeilles. Il y avoit encore assés d'objets capables d'exciter leur émulation. Les belles Statuës qu'on a trouvées dans la Grece depuis deux ou trois siècles prouvent bien que les Empereurs Romains & leurs Officiers ne les en avoient pas toutes enlevées.

Le Ganimede qui se voit dans la Bibliothèque de Saint Marc à Venise y fut trouvé il y a trois cens ans. L'Andromede qui est chez le Duc de Modene fut trouvée dans Athenes quand cette Ville fut prise par les Venitiens durant la guerre terminée par la paix de Carlowitz. Les Relations des voyageurs modernes sont remplies de descriptions des statuës & des bas-reliefs qu'on voit encore dans la Grece & dans l'Asie Mineure. Les Romains avoient-ils enlevé les bas-reliefs du Temple de Minerve dans Athenes ? Pour parler des Lettres , avoient-ils enlevé de la Grece tous les exemplaires d'Homere , de Sophocle & des autres écrivains du bon temps. Non , mais ses jours heureux étoient passés. L'industrie des Grecs avoit dégénéré en artifice comme leur sagacité en esprit de finesse. Les Grecs au talent de s'entretenir près , étoient redevenus grossiers. Durant les six derniers siècles de l'Empire de Constantinople ils étoient moins habiles , principalement dans les arts , qu'ils ne l'avoient esté aux temps d'Amintas Roi de Macedoine. Il est vray que le siècle heureux de la Grece a duré plus long-temps que le siècle d'Auguste & que le siècle de Leon X. Les

Lettres s'y sont même soustenuës longtemps après la chute des beaux Arts, parce que l'esprit naturel a tenu lieu de genie à ses habitants. Il semble que la nature ait une force dans la Grece qu'elle n'a pas dans les autres contrées & qu'elle y donne plus de substance aux aliments & plus de malignité aux poisons. Les Grecs ont poussé le vice & la vertu plus loin que les autres hommes,

La Ville d'Anvers a esté durant un temps l'Athenes des pays en deçà les Monts. Mais quand Rubens commença de rendre son école fameuse, les causes morales n'y faisoient rien d'extraordinaire en faveur des Arts. Si c'étoit l'état florissant des Villes & des Royaumes qui seul amenat la perfection des beaux Arts ; la Peinture devoit estre en sa splendeur dans Anvers soixante ans plutôt. Quand Rubens parût, Anvers avoit perdu la moitié de sa splendeur, parce que la Republique de Hollande nouvellement établie avoit attiré chez-elle la moitié de son commerce. La guerre étoit aux environs de cette Ville sur laquelle ses ennemis faisoient tous les jours des entreprises qui mettoient en danger l'état des Marchands, des Ecclesiastiques & de tous les princi-

paux citoyens. Rubens laissa des Eleves comme Jordaens & Vandyck, qui font honneur à sa reputation, mais les Eleves sont morts sans disciples qui les aient remplacés. L'Ecole de Rubens a eu le sort des autres écoles, je veux dire qu'elle est tombée quand tout paroïssoit concourir à la soutenir. Il semble du moins que Quellins, qu'on peut regarder comme son dernier Peintre, doive mourir sans Eleves dignes de lui. On n'en connoît pas encore, & il n'y a guere d'apparence qu'il en fasse dans la retraite où il s'est confiné.

Après tout ce que je viens d'exposer, il est clair que les Arts & les Lettres arrivent au plus haut point de leur splendeur par un progrès subit, lequel on ne sçauroit attribuer aux causes morales, & il paroît encore que les Arts & les Lettres retombent quand ces causes font les derniers efforts pour les soutenir.

*Troisième
me réflexion,
que les grands
Peintres
furent toujours
les contemporains
des
grands*

Enfin, les grands Artisans d'un pais ont presque tous esté contemporains. Non-seulement les plus grands Peintres de toutes les écoles ont vécu dans le même temps, mais ils ont esté les contemporains des grands Poètes leur compatriotes. Les temps où les Arts ont fleuri se sont encore trouvés féconds

en grands sujets dans toutes les sciences, dans toutes les vertus & dans toutes les professions. On peut croire qu'il arrive des temps où je ne sçais quel esprit de perfection se repand sur tous les hommes d'un certain pays. Cet esprit s'en retire après avoir rendu deux ou trois generations plus parfaites que les generations precedentes & que les generations suivantes.

Dans les temps où la Grece étoit feconde en Apelles, elle étoit aussi fertile en Praxiteles & en Lysippes. C'étoit alors que vivoient les plus grands Poëtes, les plus grands Orateurs & les plus grands Philosophes. Socrate, Platon, Aristote, Demostene, Isocrate, Thucydide, Xenophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Menandre & plusieurs autres ont vécu dans le même siecle. Quels hommes que les Generaux Grecs de ces temps là? Quels grands exploits ne faisoient-ils pas avec de petites armées? Quels Prince que Philippe Roi de Macedoine & son fils. Qu'on ramasse tout ce que la Grece a produit d'hommes illustres dans les siecles qui se sont écoulés depuis Persée Roi de Macedoine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, & l'on ne trouvera pas dans ces dix-sept siecles

de quoi composer un essai de grands hommes en toutes sortes de profession aussi nombreux que celui qu'on peut ramasser sans sortir du siècle de Platon. Toutes les professions degenerent en Grece en même temps que les Lettres & les Arts. Titelive appelle Philopemen un des Preteurs des Achéens durant le regne de Persée Roi de Macedoine, le dernier des Grecs.

Le siècle d'Auguste eut la même destinée qu'avoit eu le siècle de Platon. Parmi les monuments de la sculpture Romaine nous n'avons rien de plus beau que les morceaux qui furent faits dans le temps d'Auguste. Tels sont le Buste d'Agrippa son gendre, qui se voit dans la gallerie du grand Duc, le Ciceron de la Vigne Mathei, comme les Chapiteaux des colonnes du Temple de Jules Cesar qui sont encore de bout au milieu du *Campo Vaccino*, & que tous les Sculpteurs de l'Europe sont convenus de prendre pour modelles quand ils traitent l'ordre Corinthien. Ce fut sous Auguste que les medailles Romaines commencerent à devenir belles, & la graveure est un art qui suit ordinairement la sculpture dans toutes ses destinées. Nous reconnoissons le tems où plusieurs pierres gravées ont esté faites par

les sujets & par les têtes qu'elles représentent. Les plus belles pierres Romaines sont celles que nous reconnoissons pour avoir esté faites du temps d'Auguste. Telle est le Cicéron sur une Agathe qui étoit à Charles II. Roy d'Angleterre, & la pierre du Cabinet du Roi qui représente Auguste & Livie. Telle est la pierre donnée au feu Roy par Monsieur Fesch de Basle où l'on voit Apollon jouant de la Lire sur un rocher. C'est l'attitude qui caractérise l'Apollon *Actiaque* dans les medailles d'Auguste, sous qui cette nouvelle Divinité parut au monde après qu'il eut gagné la bataille d'Actium. On a même une autre raison de croire que cette pierre ait esté gravée du temps d'Auguste. C'est le nom de Dioscoride qu'on y lit dans la place où le nom de l'ouvrier se trouve gravé quelque fois dans ces sortes d'ouvrages. Or, Pline nous apprend que Discoride, excellent graveur de pierre, travailloit sous cet Empereur. On peut encore citer l'Agathe en relief qui se voit à Vienne dans le Cabinet de l'Empereur laquelle représente Auguste & Livie, ainsi que celle dont le Pere de Montfaucon nous a donné le dessein dans son Voyage d'Italie, & qui représente Marc Antoine

Lib. hist.

37.

Pag. 242.

& Cleopatre. Enfin le plus pretieux des joyaux antiques , l'Agathe de la Sainte Chapelle de Paris , dont l'explication a exercé le sçavoir de cinq Antiquaires des plus illustres , fut faite sous Auguste ou sous ses deux premiers succeffeurs. Peiresc , Tristan , Albert Rubens , Monsieur le Roi & le Pere Hardouin , sont d'accord sur ce point là.

On peut dire de l'Architecture Romaine ce que nous venons de dire de la Sculpture. Le Théâtre de Marcellus , le Portique & les Decorations intérieures de la Rotonde , le Temple de Jules Cesar dans le *Campo Vaccino* , le Temple du Jupiter Anxur à Terracine qu'on sçait par une inscription gravée sur un des marbres du gros mur estre l'ouvrage du Consul Postumius & de l'Architecte Vitruve Pollion , sont réputés les monuments de la magnificence Romaine , les plus honorables pour leurs Architectes.

Tout le monde sçait dès le College que les plus grands Poëtes Romains , ou pour parler plus juste , que tous les grands Poëtes Latins , à l'exception de deux ou trois , fleurirent dans le siecle d'Auguste. Ce Prince a vû , ou du moins il a pû voir , Virgile , Horace , Propertius , Catulle , Tibulle , Ovide , Phé-

dre, Cornellius Gallus & plusieurs autres dont nous avons perdu les ouvrages, mais qui furent autant admirés de leur temps que ceux que nous admirons encore aujourd'hui. Il a pu voir Lucrece qui mourut l'an de Rome six cents quatre-vingt dix-neuf, & le jour même que Virgile prit la robe virile, suivant que Donat le remarque dans la vie de Virgile. Monsieur Crééch, le dernier & le meilleur Commentateur de Lucrece, s'est trompé dans la vie qu'il nous a donnée de son Auteur en le faisant mourir le même jour que Virgile étoit né. Mon interest m'oblige de le reprendre icy de cette faute. Voicy ce que dit Horace du merite de Fundanus de Pollion & de Varius, trois autres Poëtes contemporains d'Auguste.

Son livre fut imprimé à Oxford en 1695.

*Arguta meretrice potes, Davoque Chremeta
Eludente senem, comeis garrive libellos,
Unus vivorum Fundani, Pollio Regum
Facta canit pede ter percusso, forte epos acer
Ut nemo Varius ducit, molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camana.*

C'est un grand prejugué en faveur de ces Poëtes qu'un écrivain aussi judicieux qu'Horace les mette dans la même classe que Virgile.

La plûpart des Poëtes que j'ai cités ont pû voir Ciceron, Hortensius & les autres Orateurs Romains les plus celebres. Ils ont vû Jules Cesar citoyen aussi distingué par son éloquence & par plusieurs vertus civiles, que Capitaine fameux par ses exploits & par son intelligence dans l'art militaire. Titelive le premier des Romains dans l'art d'écrire l'histoire, Salluste l'historien que Paterculus & Quintilien osent comparer à Thucydide, ont vécu du temps d'Auguste. Ils furent contemporains de Vitruve le plus illustre des Architectes Romains. Auguste étoit déjà né quand *Æsopus* & *Roscus* les plus celebres Comediens dont les antiquités Romaines fassent mention moururent. Quels hommes que *Caton d'Utique*, *Brutus* & la plûpart des meurtriers de Cesar ? Quel homme devoit estre *Agrippa* qui fit une fortune si prodigieuse sous un Prince aussi bon juge du merite que l'étoit Auguste. Comme le dit *Senèque le pere*. *Quidquid Romana facundia habet quod insolenti Græcia aut opponat aut præferat, circa Ciceronem effloruit. Omnia ingenia quæ lucem studiis nostris attulerunt tunc nata sunt. In deterius deinde quotidie data res est.*

Les Pontificats de Jules H. de Leon
X.

*Lib. hist.
2. lib. Inf
10. cap.
pri.*

*M. Ann.
Sene. Con-
lib. prim.*

X. & de Clement VII. si fertiles en grands Peintres produisirent aussi les meilleurs Architectes & les plus grands Sculpteurs dont l'Italie puisse se vanter. Il parut en même temps des Graveurs excellents dans tous les genres que cet art renferme. L'Art naissant des Estampes se perfectionna entre leurs mains au sortir du berceau, autant que la Peinture se perfectionna dans les tableaux de Raphaël. Tout le monde connoît le merite de l'Arioste & du Tasse, qui du moins nâquirent dans le même âge. Fracastor, Sanazar & Vida firent alors les meilleurs vers Latins qui ayent esté composés depuis que les Lettres Romaines ont jetté de nouvelles fleurs. Quels hommes chacun en son genre que Leon X Paul III. les Cardinaux Bembo & Sadolet, André Dorie, le Marquis de Pescaire, Philippe Strozzi, Cosme de Medici dit le Grand, Machiavel & Guichardin l'historien ? Mais à mesure que les Arts sont déchus en Italie, les places & les professions de ces grands hommes ont cessé d'estre remplies & d'estre exercées par des sujets d'un aussi grand merite.

Les plus grands Sculpteurs François, Sarrazin, les Anguiers, l'Hongre, Mercy, Girardon, Desjardins, Coyze-

vaux, le Gros, Theodon & plusieurs autres qui travaillent encore, ont vécu sous le regne du feu Roi, ainsi que le Sueur, le Pouffin, le Brun, Coypel, Jouvenet, Boullogne, Forest, Rigaud & d'autres qui font honneur à nôtre Nation? N'est-ce pas sous son regne que les Mansards ont travaillé, Vermeulen, Melan, Edelink, Simoneau, Nanteuil, le Poilly, Masson, Pinau, Van-Schupen, M^{elle} Stella, Gerard Audran, le Clerc, Picart & tant d'autres Graveurs dont les uns sont morts & les autres vivent encore, ont excellé dans toutes les espèces de graveures. Nous avons encore eu dans le même temps des Orfevres & des Graveurs de Medailles comme Varin qui meritent que leur reputation dure aussi long-tems que celle de Dioscoride & d'Alcimedon. Sarrazin, les Corneilles, Moliere, Racine, la Fontaine, Despreaux, Quinault & Chappelle ont esté successivement les contemporains de tous ces illustres. Ils ont vécu en même temps que le Nôtre, si celebre pour avoir perfectionné & même crée en quelque façon l'art de dreser des Jardins, en usage aujourd'huy dans la plus grande partie de l'Europe. Lulli qui vint en France si jeune qu'on peut le regarder comme François, bien qu'il fut né en Italie, a tellement ex-

celle dans la Musique qu'il a fait des jaloux parmi toutes les Nations. Il a vécu de son tems des hommes rares par leur talent à toucher toutes sortes d'instruments.

Tous les genres d'éloquence & de littérature ont esté cultivés sous le regne du Roi par des personnes qui seront citées pour modelles aux sçavants, qui dans l'avenir s'apliqueront aux mêmes études qu'eux. Le Pere Petau, le Pere Sirmond, Monsieur du Cange, Monsieur de Launoi, Messieurs de Valois, du Chesne, Monsieur d'Herbelot, Monsieur Vaillant, le Pere Rapin, le Pere Commire, le Pere Mabillon, le Pere d'Acheri, le Pere Thomassin, Monsieur Arnaud, Monsieur Pascal, Monsieur Nicole, le Pere le Bossu, Monsieur le Maître, Monsieur de la Rochefoucault, le Cardinal de Retz, Monsieur Bochard, Monsieur Saumaïse, le Pere Mallebranche, Monsieur Claude, Monsieur Descartes, Monsieur Gassendi, Monsieur Rohault, l'Abbé Regnier, Monsieur Patru, Monsieur Huet, Monsieur de la Bruyere, Monsieur Flechier, Monsieur de Fenelon Archevêque de Cambray, Monsieur Bossuet Evêque de Meaux, le Pere Bourdaloue, le Pere Mascaron, le Pere Desmares, Monsieur de Vaugelas, Monsieur d'Ablan-

court, l'Abbé de Saint Real, Monsieur Pelisson, Monsieur Regis, Messieurs Perrault & tant d'autres ont vû n'âitre les chef-d'œuvres de Poësie, de Peinture & de Sculpture qui rendront nostre siecle celebre a jamais.

On trouve dans les deux generations qui ont donné à la France les Sçavants illustres que je viens de nommer, une multitude de grands hommes en toute sorte de professions. Combien ce siecle fecond en genie a-t'il produit de grands Magistrats. Les noms de Condé & de Turenne seront l'appellation dont on se servira pour designer un grand Capitaine tant que le peuple François subsistera ? Quel homme eut esté le Maréchal de Guebriant sans la mort prématurée qui l'enleva dans la force de son âge. Tous les talens necessaires dans les armes ont esté exercés par des Sujets d'un merite distingué. Le Maréchal de Vauban est regardé non-seulement par les Soldats François, mais encore par tous les Soldats de l'Europe, comme le premier des Ingenieurs ? Quelle reputation n'ont pas encore aujourd'huy dans toute l'Europe plusieurs Ministres dont le feu Roi s'est servi ? Souhaittons des successeurs à tous les Illustres qui sont

morts sans avoir encore esté remplacés , & que les Raphaëls en tout genre de professions qui vivent encore laissent du moins des Jules Romains qui nous consolent un jour de leur perte.

Velleius Paterculus qui composa son histoire vers la quinzième année de l'Empire de Tibere , a fait sur la destinée des siècles illustres qui l'avoient précédé les mêmes reflexions que je viens de faire sur ces siècles là & sur les siècles qui sont venus depuis que cet historien a écrit. Voici comme il s'explique à la fin de son premier livre.

Je ne sçaurois m'enpêcher de mettre icy sur le papier des idées qui me viennent souvent dans l'esprit , sans que je puisse en faire un système évident & suivi ? N'est on pas frappé qu'and on remarque en faisant reflexion sur les événements des siècles passés , que les personnages éminents en toutes sortes de professions aient toujours esté contemporains ; Qu'ils se soient tous rencontrés dans un même âge dont la durée n'a pas esté longue. En peu d'années Eschile , Sophocle & Euripide portèrent la Tragedie à sa perfection. Aristophane , Eupolis & Cratinus mirent sur pied en un temps fort court le spectacle que nous appellons l'ancienne Comedie. Menandre avec Philemon & Diphile ses con-

temporains, s'ils ne furent pas ses égaux ; perfectionnerent en peu d'années, ce qu'on appelle la nouvelle Comedie. Inventeurs d'un nouveau genre de Poësie, ils laisserent des ouvrages qui ne devoient pas être imités. Les Philosophes illustres de l'Ecole de Socrate finirent avec ses Disciples Platon & Aristote. On remarquera qu'ils avoient vécu dans le même temps que les grands Poëtes dont j'ai parlé ? At'on vû de grands Orateurs après Isocrate ? En à t'on vû après ses Disciples ou du moins après les Eleves de ses Disciples. Le siecle qui produisit ces grands hommes fut si court que tous ils ont pû converser les uns avec les autres.

La même chose qui étoit arrivée dans la Grece est encore arrivée à Rome. Si vous remontés plus haut qu'Attius & ses contemporains vous ne trouvés que de la rudesse & même de la grossiereté dans la Tragedie Latine. On ne sçauroit louer les devanciers de cet Auteur que d'une seule chose ; d'avoir esté les premiers à travailler. Le veritable sel de nostre scene comique ne se fait sentir que dans les pieces d'Afranius, dans celles de Cæcilius & dans celles de Terence, trois Poëtes contemporains. On trouve dans l'espace de quatre-vingt ans tous les bons historiens Romains & même Titelive. Nous ne voyons parmi

les historiens des siècles précédents que des Auteurs tels que Caton, c'est à dire des Annalistes obscurs & grossiers. Le temps fécond en bons Poëtes n'a guere esté plus durable que le temps fertile en bons historiens. L'Art Oratoire, l'éloquence Romaine, en un mot la perfection de la prose Latine, ne se voit que dans Cicéron & dans ses contemporains. Parmi les Orateurs venus avant lui, il en est peu qui nous aient laissés des ouvrages capables de plaire. Aucun d'eux n'en a laissés que nous admirions. On pourroit au plus faire qu'elque exception en faveur de Caton. Mais vous me pardonnerés, Publius Crassus, Publius Scipion, Lélius, Fannius, Sergius Galba & vous les frères Gracques. Je ne dois pas vous excepter de la loy commune.

Ceux qui feront attention sur les temps où les Grammairiens, les Peintres, les Statuaires & les Sculpteurs fameux ont vécu, trouveront qu'ils furent toujours les contemporains des Poëtes, des historiens & des Orateurs illustres leurs compatriotes, & que la durée des beaux siècles fut toujours bornée à un petit nombre d'années. Lorsqu'il m'arrive donc de comparer nostre siècle avec les siècles précédents, & de faire reflexion que c'est vainement que nous voulons imiter nos devanciers qui n'é-

roient que des hommes comme nous, je ne sçaurois me rendre à moi-même une raison de la différence sensible qu'on remarque entre leurs productions & les nôtres laquelle me satisfasse.

Le sentiment de Paterculus est icy d'une autorité d'autant plus grande que ses contemporains avoient entre les mains lorsqu'il écrivoit une infinité d'ouvrages que nous n'avons plus. La plupart sont perdus aujourd'hui & nous ne sçaurions pour ainsi dire juger le procès aussi-bien qu'on le pouvoit juger alors. D'ailleurs, l'expérience de ce qui s'est passé depuis Paterculus donne encore un nouveau poids à ses reflexions. Nous avons vû que la destinée du siècle de Leon X. avoit esté la même que celle du siècle de Platon & celle du siècle d'Auguste.

SECTION XIV.

Comment les Causes Physiques ont part à la destinée des siècles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.

NE peut-on pas soutenir pour donner l'explication des propositions

que nous avons avancées & que nous avons établies sur des faits constans, qu'il est des Pays où les hommes n'apportent point en naissant, les dispositions nécessaires pour exceller en certaines professions, ainsi qu'il est des pays où certaines plantes ne peuvent réussir ? Ne pourroit-on pas soutenir encore que comme les graines qu'on sème & les arbres qui sont dans leur force ne donnent pas toutes les années un fruit également parfait dans les pays où ils se plaisent le plus, de même les enfans élevés sous les climats les plus heureux ne deviennent pas dans tous les temps des hommes également parfaits ? Certaines années ne peuvent-elles pas être plus favorables à l'éducation Physique des enfans que d'autres années, ainsi qu'il est des années plus favorables que d'autres années à la végétation des arbres & des plantes. La machine humaine n'est guere moins dépendante des qualités de l'air d'un pays, des variations qui surviennent dans ces qualités, en un mot de tous les changements qui peuvent embarrasser ou favoriser ce qu'on appelle les opérations de la nature, que le sont les fruits mêmes.

Comme deux graines venues sur la

K v

même plante donnent un fruit dont les qualités sont différentes , quand ces graines sont semées en des terroirs différents , ou bien quand elles sont semées dans le même terroir en des années différentes. Ainsi deux enfans qui seront nés avec leurs cerveaux composés précisément de la même manière , deviendront deux hommes différents pour l'esprit & pour les inclinations , si l'un de ces enfans est élevé en Suede & l'autre en Andalouzie. Ils deviendront même différents , bien qu'élevés dans le même pays , s'ils y sont élevés en des années dont la temperature soit différente.

Durant la vie de l'homme & tant que l'ame spirituelle demeure unie avec le corps , le caractère de nostre esprit & nos inclinations dépendent beaucoup des qualités de nostre sang qui nourrit encore nos organes & qui leur fournit la matiere de leur accroissement durant l'enfance & durant la jeunesse. Or , les qualités de ce sang dépendent beaucoup de l'air que nous respirons. Elles dépendent encore beaucoup des qualités de l'air où nous avons esté élevés , parce qu'il a décidé des qualités de nostre sang durant nostre enfance. Ces qualités ont contribué alors à la conformation de nos organes , qui par un enchaîne-

ment nécessaire contribuent ensuite aux qualités de nostre sang dans l'âge viril. Voilà pourquoi les Nations qui habitent sous des climats differents, sont si différentes par l'esprit comme par les inclinations.

Mais les qualités de l'air dépendent elles mêmes des qualités des émanations de la terre qu'il enveloppe. Suivant que la terre est composée, l'air qui l'enferme est different. Or, les émanations de la terre qui est un corps mixte dans lequel il se fait des fermentations continuelles, ne sçauroient estre toujours précisément de la même nature dans une certaine contrée. Ces émanations cependant ne peuvent varier sans changer la temperature de l'air & sans alterer quelque chose de ses qualités. Il doit donc en vertu de cette viffitude, survenir quelquefois des changements dans l'esprit & dans l'humeur des hommes d'un certain pays. Il semble qu'il doive y avoir des siècles plus favorables que d'autres à l'éducation l'hyfique des enfans. Ainsi certaines generations seront plus spirituelles en France que d'autres generations, comme il arrive que les hommes ont plus d'esprit en certains pays qu'en d'autres pays. Cette difference entre deux gene-

rations des habitans du même pays arrivera par l'action de la même cause qui fait que les années n'y sont pas également tempérées & que les fruits d'une recolte valent mieux que les fruits d'une autre recolte.

Discutons les raisons dont on peut se servir pour appuyer ce Paradoxe après avoir averti le lecteur de mettre une grande difference entre les faits que j'ai rapportés & les explications de ces faits que je vais hasarder de faire. Quand les explications Physiques de ces faits ne seroient point bonnes, mon erreur sur ce point là n'empêcheroit pas que les faits ne fussent véritables, & qu'ils ne prouvassent toujours que les causes morales ne décident pas seules de la destinée des Lettres & des Arts. L'effet n'en est pas moins certain, parce qu'on en auroit mal expliqué la cause.

L'air que nous respirons communique au sang dans nostre poumon les qualités dont il est empreint. L'air dépose encore sur la surface de la terre la matiere qui contribue d'avantage à sa fécondité, & le soin qu'on prend de la remuer & de la labourer, vient de ce qu'on a reconnu que la terre en étoit plus féconde quand un plus grand nom-

bre de ses parties avoient eu lieu de s'imbiber de cette matiere aérienne. Les hommes mangent une partie des fruits que la terre produit , & ils abandonnent l'autre aux animaux dont il convertissent ensuite la chair en leur propre substance. Les qualités de l'air se communiquent encore aux eaux des sources & des rivières par le moyen des neiges & des pluies qui se chargent toujours d'une partie des corpuscules suspendus dans l'air.

Or, l'air qui doit avoir un si grand pouvoir sur nostre machine est un corps mixte composé de l'air élémentaire & des émanations qui s'échappent de tous les corps qu'il enferme ou que son action continuelle peut en détacher. Les Physiciens prouvent aussi que l'air est encore rempli d'une infinité de petits animaux & de leur semence. En voilà suffisamment pour concevoir sans peine que l'air doit estre sujet à une infinité d'alterations resultantes du mélange des corpuscules qui entrent dans sa composition , qui ne sçauroient estre toujours les mêmes & qui ne peuvent encore y estre toujours en une même quantité. On conçoit aussi avec facilité que des alterations différentes auxquelles l'air est exposé successivement, les

unes doivent durer plus long-temps que les autres, & que les unes doivent favoriser plus que les autres les productions de la nature.

L'air est encore exposé à plusieurs vicissitudes lesquelles proviennent des causes étrangères comme sont l'action du Soleil diversifiée par sa hauteur, par sa proximité & par l'exposition, comme par la nature du terrain sur lequel ses rayons tombent. Il en est de même de l'action du vent qui souffle des pays voisins. Ces causes que j'appelle étrangères rendent l'air sujet à des vicissitudes de froid & de chaud, de seicheresse & d'humidité. Quelquefois les alterations de l'air causent ces vicissitudes, comme il arrive aussi que les vicissitudes de l'air y causent des alterations. Mais cette discussion n'est pas essentiellement de nostre sujet, & nous ne le sçaurions trop débarasser des choses qui ne sont point absolument nécessaires pour l'éclaircir.

Rien n'est plus propre à nous donner une juste idée du pouvoir que doivent avoir sur tous les hommes, & principalement sur les enfans, les qualités qui sont propres à l'air d'un certain pays en vertu de sa composition, lesquelles on pourroit appeller ses qualités perma-

nentes , que de rapeller la connoissance que nous avons du pouvoir que les simples vicissitudes ou les alterations passageres de l'air ont même sur les hommes dont les organes ont acquis la consistance de laquelle ils sont capables. Les qualités de l'air resultantes de sa composition sont bien plus durables que ces vicissitudes.

Cependant l'humeur & même l'esprit des hommes faits dépend beaucoup des vicissitudes de l'air. Suivant que l'air est sec ou humide , suivant qu'il est chaud , froid ou temperé , nous sommes guais ou tristes machinalement , nous sommes contents ou chagrins sans sujet : nous trouvons enfin plus de facilité à faire de nostre esprit l'usage que nous en voulons faire. Si les vicissitudes de l'air vont jusqu'à causer une alteration dans l'air , l'effet de ces vicissitudes est encore plus sensible. Non seulement la fermentation qui prepare un orage agit sur nostre esprit , de maniere qu'il devient pesant & qu'il nous est impossible de penser avec la liberté d'imagination qui nous est ordinaire , mais cette fermentation corrompt même les viandes. Elle suffit pour changer l'état d'une maladie ou d'une blessure. Elle est souvent mortelle pour ceux

qui ont esté taillés de la Pierre.

Vida qui étoit Poète avoit éprouvé lui-même plusieurs fois ces momens où le travail d'imagination devient ingrat & il les attribué à l'action de l'air sur nostre machine ; on peut dire en effet que nostre esprit marque l'état présent de l'air avec une exactitude approchante de celle des Barometres & des Thermomètres.

Postices.
lib. 2.

Quot cœli mutatur in horas

Temperies , hominumque simul quoque pectora
mutant.

On remarque même dans les animaux les effets differents de l'action de l'air , suivant qu'il est serain ou qu'il est agité , suivant qu'il est vif ou qu'il est pesant , il inspire aux animaux une gayeté où il les jette dans une langueur que la moindre attention rend sensible.

Virg. *Vertuntur species animorum & pectora motus*
Georg. lib. prim. *Nunc alios , alios dum nubila ventus agebat ,*
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris
Hinc lata pecudes & ovantes gutture corvi.

Il est même des temperaments que l'excès de la chaleur irrite & qu'elle

rend presque furieux. Si dans le cours d'une année il se commet à Rome vingt mauvaises actions, il s'en commet quinze dans les deux mois de la grande chaleur. Il est en Europe un pays où les hommes qui se défont eux-mêmes sont moins rares qu'ils ne le sont ailleurs. On a observé dans la Capitale de ce Royaume, où l'on tient un *Registre mortuaire*, qui fait mention du genre de mort d'un chacun, que de soixante personnes qui se défont elles-mêmes dans le cours d'une année, cinquante se sont portées à cet excès de fureur vers le commencement ou bien à la fin de l'hyver. Il y regne alors un vent de Nord-Est qui rend le ciel noir & qui afflige sensiblement les corps les plus robustes. Les Magistrats des Cours Souveraines font en France une autre observation qui prouve la même chose. Ils remarquent qu'il est des années bien plus fertiles en grands crimes que d'autres, sans qu'on puisse attribuer la malignité de ces années à une disette extraordinaire, à une reforme dans les troupes ni à d'autres causes sensibles.

Le grand froid glace l'imagination d'une infinité de personnes. Il en est d'autres dont il change absolument l'humeur. Hommes doux & debonaires

dans les autres saisons , ils deviennent presque ferores durant les fortes gelées. Je n'alleguerai qu'un exemple , mais ce sera celui d'un Roi de France , de Henri III. Monsieur de Thou , dont je ne ferai que traduire le recit , étoit un homme revêtu d'une grande dignité , qui donnoit au public lui-même l'histoire d'un Prince mort depuis un petit nombre d'années , & dont il avoit approché avec familiarité.

Dès que Henri III. eut commencé à vivre de regime , on le vit rarement malade. Il essuyoit seulement durant les grands froids quelques accès de mélancolie dont ses domestiques s'apercevoient parce qu'ils le trouvoient alors facheux & difficile à servir , au lieu que dans les autres temps ce Prince étoit toujours un maître indulgent & débonaire. On le voyoit donc dégoûté de ses plaisirs durant les gelées , il dormoit peu & se levant de meilleure heure qu'à son ordinaire , il travailloit sans relâche & il decidoit les affaires en homme qui se laisse dominer à une humeur austere. C'étoit alors que ce Prince vouloit reformer tous les abus , & il fatiguoit son Chancelier & ses quatre Secretaires d'Etat à force de les faire écrire. Le Chancelier de Chiverni , attaché auprès du Roi dont je parle , dès l'enfance de ce

Prince, s'étoit aperçû depuis long-temps de l'alteration que le froid caufoit dans son temperament. Je me souviens d'une confiance que ce Magistrat me fit à ce sujet, lorsque je passai par Esclimont un Château qu'il avoit dans le pays Chartrain pour me rendre à Blois où la Cour étoit alors. Le Chancelier me predict donc dans la conversation peu de jours avant que Messieurs de Guise fussent tués, que si le Duc de Guise continuoit à faire de la peine au Roi durant le temps qu'il faisoit, ce Prince le feroit expedier entre quatre murailles sans forme de procès. L'esprit du Roy, ajouta-t-il, s'irrite facilement durant une gellée telle que celle que nous essuyons. Ce temps le rend presque furieux. Le Duc de Guise fut tué à Blois la surveille de Noël, & peu de jours après la conversation du Chancelier de Chiverni & du President de Thou.

Comme les qualités de l'air que nous avons appellées permanentes doivent avoir plus de pouvoir sur nous que les vicissitudes, il doit arriver des changements plus sensibles & plus durables dans nostre machine lorsque ces qualités s'alterent, que ne sont les changements causés par les vicissitudes de l'air. Aussi ces alteratiours produisent quelquefois des maladies épidémiques qui tuent en

trois mois six mille personnes dans une Ville où il ne meurt que deux mille personnes dans les années communes.

Une autre preuve sensible du pouvoir que les qualités de l'air ont sur nous, est ce qui nous arrive en voyageant. Comme nous changeons d'air en voyageant, à peu près comme nous en changerions si l'air du pays où nous vivons s'alteroit, l'air d'une contrée nous ôte une partie de nostre appetit ordinaire, & l'air d'une autre contrée l'augmente. Un François réfugié en Hollande se plaint dumoins trois fois par jour, que sa gayeté & son feu d'esprit l'ont abandonné. L'air natal est un remede pour nous. Cette maladie qu'on appelle le *Hemvê* en quelques pays & qui donne au malade un violent désir de retourner chez-lui, *Cum notos tristis desiderat* *Hædos*, est un instinct qui nous avertit que l'air où nous nous trouvons n'est pas aussi convenable à nostre constitution que celui pour lequel un secret instinct nous fait soupirer. Le *Hemvê* ne devient une peine de l'esprit que parce qu'il est réellement une peine du corps. Un air trop different de celui auquel on est habitué est une source d'indispositions & de maladies.

Juven.
sat. 13.

Non ne vides etiam cœli novitate & aquarum Lucretius
lib. sexto.
Tentari procul à patria quicumque domoque
Adveniunt, ideo quia longe discrepat aer.

Cet air quoique très sain pour les naturels du pays est un poison lent pour certains étrangers ? Qui n'a point entendu parler du *Tabardillo* qui est une fièvre accompagnée de symptômes les plus facheux & qui attaque presque tous les Européens quelques semaines après leur arrivée dans l'Amerique Espagnole. La masse du sang formée de l'air & des nourritures d'Europe ne pouvant pas s'allier avec l'air d'Amerique ni avec le chile formé des nourritures de ce pays, elle se dissout. On ne guerit ceux qui sont attaqués de cette maladie, très souvent mortelle, qu'en les saignant excessivement & en les soutenant peu à peu avec les nourritures du pays. Le même mal attaque les Espagnols nez en Amerique à leur arrivée en Europe. L'air natal du pere est devenu un poison pour le fils.

Cette difference qui est entre l'air de deux contrées ne tombe point sous aucun de nos sens, & elles n'est pas encore à la portée d'aucun de nos instruments. Nous ne la sentons que par

ses effets. Mais est il des animaux qui paroissent la connoître par sentiment. Ils ne passent pas du pays qu'ils habitent dans les contrées voisines où l'air nous semble estre le même que l'air auquel ils sont si fort attachés. On ne voit pas sur les bords de la Seine une espece de grands oyseaux dont la Loire est couverte.

SECTION XV.

*Le pouvoir de l'air sur le corps humain
prouvé par le caractère des Nations.*

P ourquoi toutes les Nations sont-elles si différentes entre - elles de corsage , de stature , d'inclination & d'esprit, quoi qu'elles décendent d'un même pere ? Pourquoi les nouveaux habitants d'un pays deviennent-ils semblables au bout de quelque temps à ceux qui habitoient le même pays avant eux , mais dont ils ne descendent pas ? Pourquoi des peuples qui demeurent à une même distance de la ligne sont - ils si différents l'un de l'autre. Une montagne sépare un peuple d'une constitution robuste d'avec un peuple d'une constitution foible , un peuple naturellement courageux d'avec

un peuple naturellement timide. Tite-live dit que dans la guerre des Latins on distinguoit leurs troupes d'avec les troupes Romaines au premier coup d'œil. Les Romains étoient petits & foibles, au lieu que les Latins étoient grands & robustes. Cependant le *Latium* & l'ancien territoire de Rome étoient des pays de petite étendue & limitrophes. Le corps des payfans Andalous est-il conformé naturellement comme le corps des payfans de la Vieille Castille. Les voisins des Basques sont-ils aussi agiles qu'eux. Les belles voix sont-elles aussi communes en Auvergne qu'en Languedoc. Quintilien dit qu'on reconnoît la patrie d'un homme au son de sa voix, comme on connoît l'alliage d'un cuivre au son qu'il rend. *Non enim sine causa dicitur Barbarum Gracum* *Inf. Orati*
ure. Nam sonis homines ut ara tinnitu di- *lib. II. cap.*
gnosimus. La difference devient encore plus sensible en examinant la nature dans des pays fort éloignés l'un de l'autre. Elle est prodigieuse entre un Nègre & un Moscovite. Cependant cette difference ne peut venir que de la difference de l'air dans les pays où les ancêtres des Nègres & des Moscovites d'aujourd'hui, lesquels descendoient tous d'Adam, sont allés s'habiter. Les pre-

Hist.
lib. sexto;

Inf. Orati
lib. II. cap.
5.

miers hommes qui auront esté s'établir vers la Ligne auront laissé une posterité laquelle n'étoit presque pas différente de la posterité de leurs parents qui s'étoient allez établir du costé du Pole arctique. Les petits enfans nez les uns plus près du Pole & les autres plus près de la Ligne, suivant la progression des habitations des hommes sur la terre, se seront moins ressemblé. Enfin cette ressemblance diminuant toujours à chaque generation & à proportion que des habitations des hommes, les unes s'avoisinoient de la Ligne & les autres s'aprochoient du Pole arctique, les races des hommes se sont trouvées estre aussi différentes qu'elles le sont aujourd'hui. Dix siècles ont pu suffire pour rendre les descendants du même pere & de la même mere aussi différents que le sont aujourd'hui les Nègres & les Suedois.

Il n'y a que trois cens ans que les Portugais ont planté sur la coste Occidentale de l'Afrique les Colonies qu'ils y possèdent encore aujourd'hui & déjà les descendants des premiers *Colons* ne ressemblent plus aux Portugais nez dans le Royaume de Portugal. Les cheveux des Portugais Afriquains se sont frisés & racourcis, leurs nez se sont
écrasés.

écrasés & leurs levres se sont grossies comme celles des Nègres dont ils habitent le pays. Il y a déjà long-temps qu'ils ont le teint des Nègres, bien qu'ils s'honorent toujours du titre *d'hommes blancs*. D'un autre costé les Nègres ne conservent pas dans les pays froids la noirceur qu'on leur voit en Afrique. Leur peau y devient blanche & l'on peut croire qu'une Colonie de Nègres établie en Angleterre y perdrait enfin la couleur naturelle aux Nègres, comme les Portugais du Cap Verd ont perdu la leur dans les pays voisins de la Ligne.

Or, si la diversité des climats peut mettre tant de variété & tant de différence dans le teint, dans la stature, dans le corsage des hommes & même dans le son de leur voix, elle doit mettre une différence encore plus grande entre le genie, les inclinations & les mœurs des nations. Les organes du cerveau ou les parties du corps humain qui décident en parlant physiquement de l'esprit & des inclinations des hommes, sont sans comparaison plus composées & plus délicates que les os & les autres parties qui décident de leur stature & de leur force. Elles sont plus composées que celles qui décident du

son de la voix & de l'agilité du corps. Ainsi deux hommes qui auront le sang d'une qualité assez différente pour être *dissemblables* à l'extérieur, seront encore plus *dissemblables* par l'esprit. Ils seront encore plus différents d'inclination que de teint & de corsage.

L'expérience confirme ce raisonnement & les peuples sont encore plus différents par les inclinations & par l'esprit que par le teint & par le corsage. Comme le dit un Ambassadeur de Rhodes dans le Senat de Rome, chaque peuple a son caractère, ainsi que chaque particulier a le sien. *Jam civitatum quam singulorum hominum mores sunt. Gentes quoque alie iracunda, alie audaces, quedam timida, in vinum, in venerem proniores alie sunt.* Quintilien après avoir rapporté les raisons morales qu'on donnoit de la différence qui étoit entre l'éloquence des Athéniens & l'éloquence des Grecs Asiati-ques, dit qu'il faut la chercher dans le caractère naturel des uns & des autres.

Quin. Mibi autem orationis differentiam fecisse
inst. lib. & dicentium natura videntur, quod At-
 12. *tici limati quidem & emuncti, nihil inane.*
 10. *cap. aut redundans ferebant. Asiana gens*
tumidior alioqui & jactantior vaniore
etiam dicendi gloria inflata est. En effet

Pyvrognerie & les autres vices sont plus communs chez un peuple que chez un autre peuple. Il en est de même des vertus morales. La conformation des organes & le temperament donnent une pente vers certains vices ou bien vers certaines vertus qui entraînent le gros de chaque nation. Le luxe est toujours assujéti par tout où il s'introduit à l'inclination dominante de la nation qui fait la dépense. Suivant le goût de la nation, on se ruine ou bien à bâtir avec magnificence ou bien à lever des équipages somptueux, ou bien à tenir une table délicate, ou bien enfin à manger & à boire avec excès. Un Grand d'Espagne dépense en galanterie. Un Palatin de Pologne dépense en vin & en eaux de vie.

La Religion Catholique est essentiellement la même pour le culte comme pour les dogmes dans tous les pays de la Communion Romaine. Chaque nation néanmoins met beaucoup de son caractère particulier dans la pratique de ce culte. Suivant le génie de chaque nation il s'exerce avec plus ou moins de pompe, plus ou moins de dignité, comme avec des démonstrations extérieures de penitence ou d'allégresse plus ou moins sensibles,

Il est peu de cerveaux qui soient assez mal conformés pour ne pas faire un homme d'esprit ou du moins un homme d'imagination sous un certain ciel ; c'est le contraire sous un autre climat.

Quoique les Beotiens & les Atheniens ne fussent séparés que par le mont Citheron, les premiers étoient si connus comme un peuple grossier, que pour exprimer la stupidité d'un homme on disoit qu'il paroïssoit né en Beotie, au lieu que les Atheniens passaient pour le peuple le plus spirituel de l'univers. Je ne veux pas citer les éloges que les Ecrivains Grecs ont fait du goût & de l'esprit des Atheniens. La plupart, diroit on, avoient Athenes pour patrie ou par naissance, ou par élection. Mais Ciceron qui connoissoit les Atheniens pour avoir long-temps demeuré avec eux & que sa dignité exempte du soupçon d'avoir voulu flater servilement des sujets de sa Republique, rend le même temoignage que les Grecs en leur faveur.

De Oratore.

Athenienses quorum semper fuit sincerum prudensque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire, & elegans. Ce que dit Monsieur Racine dans la Preface des Plaideurs. Que les Atheniens étoient bien surs quand ils avoient ri d'une chose qu'ils n'avoient pas ri d'une

Totise, n'est que la traduction du Latin que nous venons de citer, & ceux qui ont repris l'Auteur François de l'avoir avancé, pour me servir de l'expression de Montagne, lui ont donné un soufflet sur la joue de Cicéron, témoin qu'on ne peut reprocher dans le fait dont il s'agit.

La même raison qui mettoit tant de difference entre les Atheniens & les Beotiens fait que les Florentins ont des voisins qui leur ressemblent si peu, & que nous trouvons en France tant de sens & tant d'ouverture d'esprit dans les payfans d'une Province limitrophe d'une autre où leurs pareils sont presque stupides. Quoique la difference de l'air ne soit pas assez grande dans ces Provinces pour rendre les corps differents exterieurement, elle y suffit néanmoins pour rendre très differents ceux de nos organes qui servent immédiatement aux fonctions de l'esprit.

Aussi nous trouvons des esprits qui ne paroissent presque point de la même espece, quand nous venons à reflechir sur le genie des peuples qui sont assez differents les uns des autres, pour qu'on puisse remarquer cette difference dans le corsage & dans le teint. Un payfan de Nord-Hollande est un payfan

Andalous : pensent-ils de même ? Ont-ils les mêmes passions ? Sentent-ils de même les passions qui leur sont communes ? Veulent-ils estre gouvernés de la même maniere. Dès que cette difference extérieure s'augmente , la difference des esprits devient immense. Les Chinois n'ont point un esprit qui ressemble à celui des Européens. *Voyés*, dit l'Auteur de la Pluralité des mondes ,

Secon. soir. combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine. D'autres visages, d'autres figures, d'autres mœurs & presque d'autres principes de raisonnemens.

Je n'entrerai point ici dans le détail du caractère de chaque nation ni du génie particulier à chaque siècle, j'aime mieux renvoyer mon lecteur à l'*Euphormion* de Barclai qui traite cette matière dans celui des livres de cette Satire, qu'on distingue ordinairement par le titre d'*Icon animorum*. Mais j'ajouterai encore à ce que j'ai dit une réflexion, pour montrer combien il est probable que l'esprit & les inclinations des hommes dépendent de l'air qu'ils respirent & de la terre sur laquelle ils sont élevés. C'est que les étrangers qui se sont habitués dans quelque pays que ce soit y sont toujours devenus semblables aux anciens habitans du pays où

ils se sont établis. Les nations principales de l'Europe ont aujourd'hui le caractère particulier aux anciens peuples qui habitoient la terre qu'elles habitent aujourd'hui, quoique ces nations ne descendent pas de ces anciens peuples. Je m'explique par des exemples.

Les Catalans d'aujourd'hui descendent des Gots & d'autres peuples étrangers qui apportèrent en Catalogne, quand ils y vinrent s'y établir, des langues & des mœurs différentes de celles du peuple qui l'habitoient au temps des Scipions. Il est vrai que ces peuples étrangers ont aboli l'ancienne langue. Elle a fait place à une langue composée des idiomes divers qu'ils parloient. C'est l'usage seul & non-pas la nature qui en ont décidé. Mais la nature a fait revivre dans les Catalans d'aujourd'hui les mœurs & les inclinations des Catalans du temps des Scipions. Titelive a dit des anciens Catalans, qu'il étoit aussi facile de les détruire que de les desarmer. *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.* Toute l'Europe sçait si les Catalans d'aujourd'hui leur ressemblent. Ne reconnoît-on pas les Castellans dans le portrait que Justin fait des Iberiens. *Corpora hominum ad inedia laborum que, animi*

ad mortem parati. Dura omnibus & adstricta parcimonia. Illis fortior æsturnitatis cura quam vita.

Quoique les François descendent plutôt des Allemands que des Gaulois, ils ont les mêmes inclinations & le même caractère d'esprit que les Gaulois. On reconnoît encore en nous la plupart des traits que Cesar, Florus & les anciens historiens leur attribuent. Un talent particulier aux François & dont toute l'Europe les loue comme d'un talent qui leur est propre spécialement, c'est une industrie merveilleuse pour imiter facilement & bien les inventions des étrangers. Cesar donne ce talent aux Gaulois, qu'il appelle, *Genus summa sollertia, atque ad omnia imitanda atque efficienda qua ab quoque traduntur aptissimum*. Cesar avoit esté surpris de voir que les Gaulois qu'il assiegeoit eussent très bien imité les machines de guerre des Romains les plus composées, quoi qu'elles fussent nouvelles pour les assiégés. Voilà ce qui le fait parler. Un autre trait fort marqué du caractère des François, c'est la pente insurmontable à une gayeté souvent hors de saison, qui leur fait terminer quelquefois par un vaudeville les réflexions les plus sérieuses. Nous retrouvons les

De Bel-
lo Gall.
lib. 7.

Gaulois dépeints avec ce caractère dans l'histoire Romaine , & principalement dans un recit de Titelive. Annibal a la teste de cent mille Soldats demandoit passage aux peuples qui habitoient le pays qu'on appelle aujourd'hui le Languedoc pour aller en Italie, & il s'offroit à payer tout ce que ces troupes prendroient, menaçant en même temps de désoler le pays par le fer & par le feu si l'on traversoit sa marche. Dans le temps qu'on déliberoit sur la proposition d'Annibal, des Ambassadeurs de la Republique Romaine qui n'avoient avec eux que leur suite demandoient audience. Après avoir fait sonner bien haut devant l'assemblée qui leur donna cette audience, les grands noms du Peuple & du Senat Romain, dont nos Gaulois n'avoient entendu parler que comme des ennemis de ceux de leurs compatriotes qui s'étoient établis en Italie, ils proposerent de fermer le passage aux Cartaginois. C'étoit demander à ces Gaulois de faire de leur pays le théâtre de la guerre pour empêcher Annibal de la porter sur le Tibre. Veritablement la proposition étoit de nature à n'estre faite qu'avec précaution à d'anciens Alliés. Aussi, dit Titelive, se fit-il dans l'assemblée qui donnoit

Libr.
hist. 20.

audiance un si grand éclat de rire que les Magistrats eurent peine à faire faire silence afin de pouvoir rendre une réponse sérieuse aux Ambassadeurs. *Tanto cum fremitu risus dicitur ortus ut vix à Magistratibus Majoribusque natu juvenitas sedaretur.*

Lib. xi.

En 1590.

Davila raconte dans l'histoire de nos guerres civiles, qu'il arriva une aventure semblable dans les conférences qui se tenoient pour la paix durant le siège de Paris par Henri IV. Le Cardinal de Gondi y ayant dit que c'étoit moins la faim que l'amour des Parisiens pour le Roi qui les obligeoit à traiter, la présence du Roi ne put empêcher les jeunes Seigneurs, présents à la conférence, d'éclater de rire sur le discours du Cardinal, qui devenoit véritablement comique par sa hardiesse. Les deux partis sçavoient positivement le contraire. Toute l'Europe reproche encore aux François l'inquietude & la legereté qui les fait sortir de leur pays pour chercher ailleurs de l'emploi & pour s'enrôler sous toutes sortes d'Etendarts. Florus disoit des Gaulois qu'il n'y avoit pas d'Armées sans Soldats Gaulois. *Nullum bellum sine milite Gallo.* Si dans le temps de Cesar nous trouvons des Gaulois dans le service des

Rois de Judée, de Mauritanie & d'Egypte, ne voit-on pas aujourd'hui des François dans toutes les troupes de l'Europe, & même dans celles du Roi de Perse & du Grand Mogol.

Les Anglois d'aujourd'hui ne descendent pas des Bretons qui habitoient l'Angleterre quand les Romains la conquirent. Néanmoins les traits dont César & Tacite se servent pour caractériser les Bretons conviennent aux Anglois. Les uns ne furent pas plus sujets à la jalousie que le sont les autres. Tacite écrit qu'Agricola ne trouva rien de mieux pour engager les anciens Bretons à faire apprendre à leurs enfans le Latin, la Rhétorique & les autres Arts que les Romains faisoient apprendre aux leurs, que de les piquer d'émulation contre les Gaulois. L'esprit des Bretons, disoit Agricola, étoit de meilleure trempe que celui des Gaulois, & il ne tenoit qu'à eux de réussir mieux que ces voisins s'ils vouloient s'appliquer. *Jam vero Principum filios liberalibus artibus erudire & ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre, ut qui modo linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent.* L'artifice d'Agricola réussit & les Bretons qui dédaignoient de sçavoir parler Latin voulurent se ren-

dre capables de haranguer en cette langue. Que les Anglois jugent eux-mêmes si l'on n'employeroit pas encore aujourd'hui avec succès l'adresse dont Agricola se servit.

Quoique l'Allemagne soit aujourd'hui dans un état bien différent de celui où elle étoit quand Tacite la décrivit, quoi qu'elle soit remplie de Villes au lieu qu'il n'y avoit que des Villages dans l'ancienne Germanie, quoique les marais & la plûpart des forests de la Germanie ayent esté changés en prairies & en terres labourables, enfin quoique la maniere de vivre & de s'abiller des Germains soient différentes par cette raison en bien des choses de la maniere de vivre & de s'abiller des Allemands, on reconnoît néanmoins le genie & le caractère d'esprit des anciens Germains dans les Allemands d'aujourd'hui. Les femmes Allemandes, comme le faisoient celles des Germains, suivent encore les camps en bien plus grand nombre que les femmes des autres peuples ne les suivent. Ce que Tacite dit des repas des Germains est vrai des repas du commun des Allemands d'aujourd'hui. Comme les Germains, ils raisonnent bien entr'eux sur leurs affaires dans la chaleur du repas, mais il

ne les concluent que de sang froid.
*Deliberant dum fingere nesciunt , consti-
tuunt dum errare non possunt.* On trou-
ve de même par tout l'ancien peuple
dans le nouveau , quoi qu'il professe
une autre religion que l'ancien , & bien
qu'il soit gouverné par d'autres maximes.

C'est de tout temps qu'on a remar-
qué que le climat étoit plus puissant
que le sang & l'origine. Les Gallo-
grecs descendus des Gaulois qui s'éta-
blirent en Asie devinrent en cinq ou
six generations aussi mous & aussi effe-
minés que les Asiatiques , quoi qu'ils
descendissent d'ancestres belliqueux ,
lesquels s'étoient établis dans un pays
où ils ne pouvoient attendre du secours
que de leur valeur & de leurs armes.
Titelive en parlant d'un événement ar-
rivé dans un temps presque également
distant de l'établissement de la Colonie
des Gallogrecs & de sa conquête par les
Romains , dit de ces Gaulois Asiatiques.
*Gallogræci ea tempestate bellicosiores erant ,
Gallicos adhuc nundum exoleta stirpe gen-
tis gestantes animos*

Tous les peuples illustres par les ar-
mes sont devenus mous & pusillanimes
dès qu'ils ont esté transplantés en des
contrées où le climat amolissoit les na-
turels du pays. Les Macedoniens éta-

blis en Syrie & en Egypte y devinrent au bout de quelques années des Syriens & des Egyptiens , & degenerans de leurs ancestres. , ils n'en conserverent que la langue & les étandarts. Au contraire les Grecs établis à Marseille contracterent avec le temps l'audace & le mépris de la mort particulier au Gaulois. Mais comme dit Tite-Live en racontant les faits que je viens de rapporter , il en est des hommes comme des plantes & des animaux. Or , les qualités des plantes ne dépendent pas autant du lieu d'où l'on a tiré la graine que du lieu où lon l'a semée , les qualités des animaux dépendent moins de leur origine que du païs où ils naissent & où ils deviennent grands. *Sicut in frugibus pecudibusque , non tantum semina ad servandam indolem valent , quantum terra proprietates cœlique sub quo aluntur mutat. Macedones qui Alexandriam in Ægypto , qui Seleuciam ac Babiloniam , quique alias sparsas per orbem terrarum colonias habent , in Syros , Parthos , Ægyptios degenerarunt. Massilia inter Gallos sita traxit aliquantulum ab accolis animorum. Tarentinis quid ex Spartana dura illa & horrida libertate mansit. Generosius in sua quidquid sede gignitur. Insitum aliena*

Histor.
lib. 28.

terra natura vertente se degenerat. Ainsi les graines qui réüssissent excellamment dans un certain pays, dégènerent quand on les sème dans un autre. La graine de lin venuë de Livonie & semée en Flandres y produit une très belle plante, mais la graine du lin cru en Flandres & semée dans le même terroir ne donne qu'une plante déjà dégènerée. Il en est de même de la graine de melon, de raves & de plusieurs légumes qu'il faut renouveler pour les avoir bonnes, du moins après un certain nombre de productions, en faisant venir de nouvelles graines du pays où elles atteignent leur perfection. Comme les arbres croissent & comme ils produisent plus lentement que les plantes, le même arbre donne des fruits differents suivant le terroir où il étoit & celui où il est transplanté. Le sep de vigne*transplanté de Champagne en Brie y donne bien-tost un vin ou l'on ne reconnoît plus les qualités de la liqueur qu'il donnoit dans son premier terroir. Il est vrai que les animaux ne tiennent point au sol de la terre comme les arbres & comme les plantes; mais d'autant que c'est l'air qui fait vivre les animaux, & que c'est la terre qui les nourrit, leurs qualités ne sont gueres

moins dépendantes des lieux où ils sont élevés que les qualités des arbres & des plantes sont dépendantes du pays où ils croissent. Continuons de consulter l'expérience.

Il est arrivé depuis les temps où Titelive écrivoit son histoire, que plusieurs peuples de l'Europe ont envoyé des Colonies en des climats plus éloignés & plus différents du climat de leur pays natal, que le climat des Gaulles n'étoit différent du climat de la Gallogrece. Ainsi le changement de mœurs, d'inclination & d'esprit inevitable à ceux qui changent de patrie a esté plus grand & plus sensible dans les nouvelles Colonies que dans les anciennes.

Les Francs qui s'établirent dans la Terre Sainte après qu'elle eut esté conquise par la premiere Croisade y devinrent après quelques generatons aussi pusillanimes & aussi enclins à mal faire que les naturels du pays. l'Histoire des dernieres Croisades est remplie de plaintes ameres contre la déloyauté & contre la moleste des Francs Orientaux. Les Soudans du Caire n'avoient pas trouvé d'autres moyens de conserver la valeur & la discipline dans leurs troupes, que d'envoyer faire les recrues en

Circassie dont leurs Mamelus étoient originaires. L'expérience leur avoit enseigné que les enfans de ces Circassiens nez & élevés en Egypte n'avoient que les inclinations & le courage des Egyptiens. Les Ptolomées & les autres Souverains de l'Egypte qui ont esté soigneux d'avoir de bonnes troupes, y ont toujours entretenu des corps d'étrangers. Les naturels du pays, qu'on prétend avoir fait de si grands exploits de guerre sous Sesostris & sous leurs premiers Rois, étoient déjà bien degenerés dès le temps d'Alexandre le Grand. L'Egypte depuis sa conquête par les Perses a toujours esté le jouet d'une poignée de soldats étrangers. Depuis Cambyse les Egyptiens d'origine n'ont jamais, pour ainsi dire, porté l'épée de l'Egypte.

Les Portugais établis dans les Indes Orientales y sont devenus aussi mols & aussi timides que les naturels du pays. Ces Portugais invincibles en Flandres où ils faisoient la moitié de la celebre Infanterie Espagnole détruite à Rocroix, avoient des cousins dans les Indes qui se laissoient battre comme des moutons. Ceux qui se souviennent des événemens de guerre arrivés durant les troubles du Pays-bas, lesquels ont

donné naissance à la Republique de Hollande , sçavent bien que l'Infanterie composée de Flamands ne tenoit pas contre l'Infanterie composée d'Espagnols naturels. Mais ceux qui ont lû l'histoire des conquêtes des Hollandois dans les Indes Orientales , sçavent bien d'un autre côté que les Hollandois en petit nombre y faisoient fuir des armées entieres de Portuguais Indiens. Je ne veux pas citer des livres odieux , mais qu'on s'informe des Hollandois mêmes si leurs compatriotes établis dans les Indes Orientales y conservent les mœurs & les bonnes qualités qu'ils avoient en Europe.

La Cour de Madrid qui fit toujours une attention serieuse sur le caractère & sur le genie particulier des diverses Nations qu'elle gouvernoit , temoignoit beaucoup plus de confiance aux enfans des Espagnols nez en Flandres , qu'aux enfans des Espagnols nez dans le Royaume de Naples. Les derniers n'étoient pas égalés en toutes choses aux naturels d'Espagne , ainsi que les autres. Cette Cour circonspecte a toujours eue pour maxime de ne point confier en Amerique aucun emploi d'importance aux Espagnols Crioles ou nez en Amerique. Cependant ces Crioles sont les habi-

tants qui sont nez d'une mere & d'un pere Espagnols, sans aucun mélange de sang Americain ou Afriquain. Ceux qui sont nez d'un Espagnol & d'une Americaine s'appellent Mestisses & ils se nomment Mulatres quand la mere est Nègresse.

L'incapacité des sujets a eu autant de part à cette politique que la crainte qu'ils ne se soulevassent contre l'Espagne. Veritablement on a peine à concevoir à quel point le sang Espagnol, si brave & si courageux en Europe, a dégénéré dans plusieurs contrées de l'Amerique. On ne le croiroit pas si douze ou quinze Relations différentes des expéditions des Flibustiers dans le nouveau monde, ne s'accordoient pas toutes à le dire & à en rapporter des circonstances convaincantes.

Ainsi que les hommes, les animaux changent de taille & de figure, suivant le pays où ils sont nez & où ils deviennent grands. Il n'y avoit point de chevaux en Amerique quand les Espagnols découvrirent cette partie du monde. On peut bien croire que les premiers qu'ils y transporterent pour faire race étoient des plus beaux de l'Andalouzie où se faisoit l'embarquement. Comme les frais du transport se montoient à plus de deux cens écus

par cheval, on n'épargnoit pas aparament l'argent de l'achat, & les chevaux étoient alors en grand marché dans cette Province. Il est des pays en Amerique où la race de ces chevaux a dégénéré. Les chevaux de Saint Dominique & des Antilles sont petits, mal-faits & ils n'ont que le courage des nobles animaux dont ils ont esté procréés. Veritablement il est en Amerique d'autres pays où la race des chevaux Andalous s'est encore annoblie. Les chevaux du Chili sont aussi superieurs en beauté & en bonté aux chevaux d'Andalouzie que ceux qui surpassent les chevaux de Picardie. Les moutons de Castille & d'Andalouzie transportés en d'autres pâturages ne donnent plus de laine aussi *precieuses* que celles, *Quas Baticus adjuvat aer*. Quand les chevres d'Ancyre ont perdue le pâturage de leurs

Bus-
bequius
Exaprim.

montagnes, elles ne se couvrent plus de ce poil si prisé dans l'Orient & connu même en Europe. Il est des pays où le cheval est communement un animal doux qui se laisse conduire à des enfans. En d'autres pays comme dans le Royaume de Naples, il est presque un animal féroce duquel il faut se garder avec attention. Les chevaux changent même de naturel en changeant d'air &

sur la Poësie & sur la Peinture 261
de nourriture. Ceux d'Andalouzie sont bien plus doux dans leur pays qu'ils ne le sont dans le nostre. Enfin la plupart des animaux n'engendrent plus dès qu'ils sont transportés sous un climat trop different du leur. Les tigres, les singes, les chameaux, les éléphants & plusieurs especes d'oiseaux ne multiplient point dans nos régions.

SECTION XVI.

Objection prise du caractère des Romains & des Hollandois.

Réponse.

ON objectera peut-estre que nous connoissons aujourd'hui deux peuples à qui le caractère que les anciens Ecrivains donnent à leurs dévanciers ne convient plus presentement. Les Romains ne ressemblent plus, continuera-t-on, aux anciens Romains si fameux par leurs vertus militaires & que Tacite définit ; Des gens ennemis de toutes ces vaines demonstrations de respect qui ne sont que des ceremonies. Des gens qui ne se soucioient que de l'autorité. *Apud quos jus imperij valet, Annales*
inania transmittuntur. Le frere du Roi lib. 15.

des Parthes, Tiridate qui venoit à Rome faire hommage, pour parler suivant nos usages, de la Couronne d'Arménie, auroit eu moins de peur du ceremonial des Romains, ajoute l'Auteur que j'ai cité, s'il les avoit mieux connus. Les Bataves & les anciens Frisons, objectera-t-on encore, étoient deux peuples composés de soldats & qui se soulevoient dès que les Romains vouloient exiger d'eux d'autres tributs que des services militaires. Aujourd'hui les habitants de la province de Hollande, laquelle comprend l'Isle des Bataves & une partie du pays des anciens Frisons, sont portés au commerce & aux arts. Ils surpassent tous les autres peuples dans le talent de policer les villes & dans le gouvernement *Municipal*. Le peuple y paye plus volontiers les plus grands impôts qui se levent presentement en Europe, qu'il ne fait le métier de soldat. *Ad terrestrem militiam parum idonei sunt Belgæ, & equo insidens Batavus ludibrium omnibus debet*, dit Puffendorff en parlant des Hollandois d'aujourd'hui, qui se servent de troupes étrangères aussi volontiers que les anciens Bataves faisoient la guerre pour les étrangers.

*Introduit.
ad hist.
Europ.*

Quant aux Romains je repondrai

que lorsque le reste de l'Europe voudra se guerir de la maladie du ceremonial, ils ne seront pas les derniers à s'en défaire. Le ceremonial est aujourd'hui à la mode, & ils tâchent d'être supérieurs dans la pratique aux autres peuples, comme ils le furent autrefois dans la discipline militaire. Peut-être que les Romains nos contemporains montreroient encore cette modestie après les succès & cette hauteur dans le danger qui faisoient les caractères des anciens Romains, si leurs Maîtres n'étoient pas d'une profession qui défend d'aspirer à la gloire militaire. Va-t-on se faire tuer à la guerre dès qu'on a du courage, comme on fait des vers dès qu'on est né Poëte. Si les Romains ont réellement dégénéré, ce n'est point certainement dans toutes les vertus. Personne ne sçait mieux qu'eux tenir ferme ou se relâcher à propos dans les affaires, & l'on remarque encore jusques dans la populace de Rome cet art d'insinuer de l'estime pour ses concitoyens qui fut toujours une des premières causes de la grande renommée d'une nation.

Enfin il est arrivé de si grands changements dans l'air de Rome & dans l'air des environs de cette ville depuis

les Cefars , qu'il n'est pas étonnant que les habitants y soient à present differents de ce qu'ils étoient autrefois. Au contraire , suivant nôtre systeme , il falloit que la chose arrivât ainsi , & que l'alteration de la cause alterat l'effet.

Premierement , l'air de la ville de Rome , à l'exception du quartier de la Trinité du mont & de celui du Quirinal , est si mal sain durant le grand Été , qu'il ne sçauroit estre suporté que par ceux qui s'y sont habitués peu à peu , & comme Mithridate s'étoit accoutumé au poison. Il faut même renouveler toutes les années l'habitude de supporter la corruption de l'air en continuant à le respirer dès les premiers jours de son alteration. Il est mortel pour ceux qui le respirent pour la premiere fois quand il est déjà corrompu. On est aussi peu surpris de voir mourir celui qui en arrivant de la campagne loge dans les endroits où l'air est corrompu , & même ceux qui dans ce temps là y viendroient habiter des endroits de la ville où l'air est sain , que de voir mourir l'homme qu'un boulet de canon a touché. La cause de cette corruption de l'air nous est même connue. Rome étoit percée autrefois sous terre comme sur terre , & chaque rue y
avoir

avoit une cloaque sous le pavé. Ces cloaques aboutissoient toutes au Tibre par differents canaux, qui étoient balayés perpetuellement des eaux de quinze Aqueducs, lesquels voituroient des fleuves entiers à Rome, & ces fleuves se jettoient enfin dans le Tibre par les cloaques. Les bâtimens de cette Ville si vaste ayant esté renversés par les Gots, par les Normands de Naples & par le temps, les décombres des édifices bâtis sur les sept colines ont comblé les vallées subjacentes, de maniere que dans ces vallées l'ancien rez de chaussée est souvent enterré de quarante pieds. Un pareil bouleversement a bouché plusieurs rameaux par lesquels beaucoup de cloaques mediocres communiquoient avec les grandes cloaques qui aboutissoient au Tibre. Les voutes écrasées par la chute des bâtimens voisins ou tombées par vetusté, ont ainsi fermé plusieurs canaux & intercepté l'écoulement des eaux. Cependant la plupart des égouts par lesquels les eaux de pluie & les eaux de ceux des anciens aqueducs qui subsistent encore tombent dans les cloaques, sont demeurés ouverts. L'eau a donc continué d'entrer dans ces canaux sans issue. Elle y croupit & elle y devient tellement infectée

que lorsqu'il arrive aux *Fouilleurs* d'ouvrir en creusant un de ces canaux, la puanteur & l'infection qui s'en exhalent, leur donnent souvent des maladies mortelles. Ceux qui ont osé manger des poissons qu'on y trouve quelquefois, ont presque tous payé de leur vie une curiosité téméraire. Or ces canaux ne sont pas si avant sous terre que la chaleur qui est très grande à Rome durant la Canicule n'en élève des exhalaisons empestées qui s'échappent d'autant plus librement que les crevasses des voutes ne sont bouchées qu'avec des décombres qui font un tamis bien moins serré que celui d'un terrain naturel & d'un sol ordinaire.

Secondement, l'air de la plaine de Rome, laquelle s'étend jusqu'à douze lieues dans les endroits où l'Apennin se recule le plus de cette Ville, réduit durant les trois mois de la grande chaleur les naturels mêmes du pays qui doivent y estre accoutumés dès l'enfance, en un état de langueur incroyable à ceux qui ne l'ont pas vû. En plusieurs cantons les Religieux sont obligés de sortir de leurs Convents pour aller passer ailleurs la saison de la Canicule. Enfin l'air de la campagne de Rome tue aussi promptement que le fer,

l'étranger qui ose s'exposer à son activité durant le sommeil. L'air y est toujours pernitieux de quelque côté que le vent souffle, ce qui met en évidence que la terre est la cause de l'alteration de l'air. Cette infection prouve donc qu'il est survenu dans la terre un changement considérable, soit qu'il vienne de ce que la terre n'est plus cultivée comme du temps des Césars, soit qu'on veuille l'attribuer aux marais d'Ostie & à ceux de l'Ofanté, qui ne sont plus desséchés comme autrefois, soit enfin que cette alteration procede des mines d'alun, de soufre & d'arsenic, qui depuis quelques siècles auront achevé de se former sous la superficie de la terre, & qui presentement envoient dans l'air, principalement durant l'Eté, des exhalaisons plus malignes que celles qui s'en échapoient lorsqu'elles n'avoient pas encore atteint le degré de maturité où elles sont parvenues aujourd'hui. On voit frequament dans la campagne de Rome un phenomene qui doit obliger de penser que l'alteration de l'air y vient d'une cause nouvelle, c'est à dire des mines qui se seront perfectionnées sous la superficie de la terre. Durant les chaleurs il en sort des exhalaisons qui s'allument

*Pomptina
Paludes.*

d'elles-mêmes & qui forment de longs sillons de feu ou des colonnes de flamme dont la terre est la base. Titelive seroit rempli du recit des sacrifices faits pour l'expiation de ces prodiges, si l'on avoit vû ces phenomenes dans la campagne de Rome aux temps dont il a écrit l'histoire.

Ce qui prouve encore qu'il est survenu une alteration physique dans l'air de Rome & des environs, c'est que le climat y soit moins froid aujourd'hui qu'il ne l'étoit du temps des premiers Césars, quoique le pays fut alors plus habité & mieux cultivé qu'il ne l'est aujourd'hui. Les Annales de Rome nous apprennent qu'en l'année 480. de sa fondation, l'hyver y fut si violent que les arbres moururent. Le Tibre y prit dans Rome & la neige y demeura sur terre durant quarante jours. Lorsque Juvenal fait le portrait de la femme superstitieuse, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ses ablutions.

Sat. 6. *Hibernum fracta glacie descendet in amnem,
Ter matutino Tyberi mergetur.*

Il parle du Tibre pris dans Rome comme d'un événement ordinaire ;

Plusieurs passages d'Horace supposent les ruës de Rome pleines de neiges & de glaces. Nous serions mieux informés si les Anciens avoient eu des Thermomètres, mais leurs Ecrivains, quoi qu'ils n'aient pas songé à nous instruire là dessus, nous en disent encore assez pour nous convaincre que les hyvers étoient autrefois plus rigoureux à Rome qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le Tibre ne s'y gele pas plus que le Nil au Caire. On trouve à Rome l'hyver bien rigoureux quand la neige s'y conserve durant deux jours, & quand on y voit durant deux fois vingt-quatre heures quelques larmes de glace à une fontaine exposée au Nord.

Quant aux Hollandois, je puis répondre qu'ils n'habitent pas la même terre qu'habitoient les Bataves & les anciens Frisons, bien qu'ils demeurent dans le même pays. L'Isle des Bataves étoit bien un pays bas, mais il étoit couvert de bois. Pour la partie du pays des anciens Frisons qui fait aujourd'hui la plus grande portion de la Province de Hollande, sçavoir celle qui est comprise entre l'Océan, le Zuiderzée & l'ancien lit du Rhin qui passe à Leyde, elle étoit alors semée de collines creuses en dedans, & c'est ce qu'on a voulu

Ann.
lib. 2.

exprimer par le mot de *Holland* introduit dans le moyen âge. Il signifie une terre vuide en langue du pays. Tacite nous apprend que le bras du Rhin dont je parle, celui qui séparoit alors la Frise de l'Isle des Bataves conservoit la rapidité que ce fleuve a dans son cours, & c'est une preuve que le pays étoit monotueux. La mer s'étant introduite dans ces cavités, elle a fait abîmer la terre, laquelle ne s'est relevée au dessus de la surface des eaux qui la couvrirent après sa dépression qu'à l'aide des sables que les flots de la mer y ont aportés, & du limon que les fleuves y laissoient en l'inondant frequamment avant qu'on les eut contenu par des digues.

Une autre preuve de ce que je viens d'avancer, c'est que dans la partie de la Province de Hollande qui a fait une portion du pays des anciens Frisons, on trouve souvent en faisant les fondations des arbres qui tiennent encore au sol par les racines quinze pieds au dessous du niveau du pays, lequel est uni comme un parquet, bien que ce niveau soit plus bas aujourd'hui que les hautes marées. Ceux qui voudront estre instruits plus au long sur le temps & sur les autres circonstances de ces inondations, peuvent lire les deux pre-

miers volumes de l'ouvrage de Monsieur Menfon Alting intitulé, *Descriptio Agri Batavi*. Ils ne le liront pas sans profit & sans regretter que cet Auteur soit mort depuis peu avant que de nous avoir donné le troisième. La Hollande ayant esté desséchée & repeuplée dans les temps suivans, elle est aujourd'hui une prairie de niveau, coupée par une infinité de canaux & semée de quelques lacs & flaques d'eaux. Le terrain y a si bien changé de nature que les bœufs & les vaches de ce pays sont plus grands qu'ailleurs au lieu qu'autrefois ils étoient très petits. Enfin le quart de sa superficie est aujourd'hui couvert d'eau, au lieu que l'eau n'en couvroit peut-être pas autrefois la douzième partie. Le peuple, par des événements qui ne sont pas de notre sujet, s'y étant encore multiplié plus qu'il n'a fait en aucun autre endroit de l'Europe, le besoin & la facilité d'avoir des legumes & du laitage dans une prairie continuelle, comme celle d'avoir du poisson au milieu de tant d'eaux douces & salées, ont accoutumé les habitants à se sustenter avec ces aliments flegmatiques, au lieu que leurs anciens predecesseurs se nourrissoient de la chair de leurs troupeaux,

Tacit.
Ann. lib.

4.

& de celle des animaux domestiques devenus sauvages , dont on voit par Tacite & par d'autres Ecrivains de l'antiquité que leurs bois étoient remplis.

Le Chevalier Temple qui a esté frappé de la difference du caractère des Bataves & des Hollandois & qui a voulu en rendre raison , attribue cette difference au changement de nourriture. Or de pareilles revolutions sur la surface de la terre , lesquelles amènent toujours beaucoup d'alteration dans les qualités de l'air , & lesquelles ont encore esté suivies d'un si grand changement dans les aliments ordinaires que les nouveaux habitants se nourrissent en pècheurs & en jardiniers , au lieu que les anciens habitants se nourrissoient en chasseurs , de pareilles revolutions , dis-je , ne sçauroient arriver sans que le caractère des habitants d'un pays cesse d'estre le même.

Après tout ce que je viens d'exposer il est plus que vrai-semblable , que le genie particulier à chaque peuple , dépend des qualités de l'air qu'il respire. On a donc raison d'accuser le climat de la disette de genies & d'esprits propres à certaines choses , laquelle on remarque chez certaines nations. *La temperature des climats chauds* , dit le

Chevalier Chardin, énerve l'esprit comme le corps, & dissipe ce feu d'imagination nécessaire pour l'invention. On n'est pas capable en ces climats là de longues veilles & de cette forte application qui enfante les ouvrages des arts liberaux & des arts mecaniques. C'est seulement vers le Septentrion qu'il faut chercher les arts & les métiers dans leur plus haute perfection. Nôtre Auteur parle d'Hispanie, & Rome & Athenes sont des Villes Septentrionales par rapport à la Capitale de la Perse. C'est le sentiment que donne l'experience. Tout le monde ne convient-il pas d'attribuer à l'excès du froid comme à l'excès du chaud la stupidité des Negres & celle des Lapons.

SECTION XVII.

De l'étendue des climats plus propres aux arts & aux sciences que les autres.

Des changements qui surviennent dans ces climats.

ON m'objectera que les arts & les sciences ont fleuri sous des climats bien differents. Memphis, ajoutera-t-on

est plus près, du soleil que Paris de dix-huit degrés & cependant les arts & les sciences ont fleuri dans ces deux Villes.

Je réponds que tout excès de chaleur & que tout excès de froid ne sont pas contraires à l'heureuse éducation des enfans, mais seulement les excès outrés, soit du froid, soit du chaud. Loin de borner à quatre ou cinq degrés la température convenable à la culture des sciences & des beaux arts, je crois que cette température peut comprendre vingt ou vingt cinq degrés de latitude. Ce climat fortuné peut même s'étendre & gagner du terrain à la faveur de plusieurs événements.

Par exemple, l'étendue présente du commerce donne aujourd'hui aux nations Hyperborées le moyen qu'elles n'avoient point autrefois de faire une partie de leur nourriture ordinaire, des vins comme des autres aliments qui croissent dans les pays chauds. Le commerce qui s'est infiniment accru dans les deux derniers siècles a fait connoître ces choses où l'on ne les connoissoit pas. Il les a rendues très communes en des lieux où elles étoient fort rares. L'augmentation du commerce a rendu le vin une boisson d'un usage

aussi commun dans plusieurs pays où il n'en vient point, que dans les contrées où l'on fait des vendanges. Il a mis dans les pays du Nord le sucre & les épiceries au nombre de ces denrées, que tout le monde consomme. Depuis un temps les eaux de vie simples & composées, le tabac, le café, le chocolat & d'autres denrées qui ne croissent que sous le soleil le plus ardent sont consommées, même par le bas peuple, en Hollande, en Angleterre, en Pologne, en Allemagne & dans le Nord. Les sels & les suc spiritueux de ces denrées jettent dans le sang des nations Septentrionales une ame, ou pour parler avec les Physiciens une huile éthérée, laquelle il ne pourroit pas tirer des aliments de leur pays. Ces suc remplissent le sang d'un homme du Nord d'esprits animaux formés en Espagne, & sous les climats les plus ardens. Une portion de l'air & de la sève de la terre des Canaries passe en Angleterre dans les vins de ces Isles qu'on y transporte en si grande quantité. L'usage frequent & habituel des denrées des pays chauds rapproche donc pour ainsi dire le soleil des pays du Nord, & il doit mettre dans le sang & dans l'imagination des habitants de

ces pays une vigueur & une delicateſſe que n'avoient pas les ayeux, dont la ſimplicité ſe contentoit des productions de la terre qui les avoit vû naître. Comme on reſſent aujourd'hui dans ces contrées des maladies qu'on ne reconnoiſſoit pas avant qu'on y fit un uſage auſſi frequent d'aliments étrangers, & qui ne ſont pas peut-eſtre aſſés en proportion avec l'air du pais, on y doit avoir pour cela même plus de chaleur & plus de ſubtilité dans le ſang. Il eſt certain qu'en même temps qu'on y a connu de nouvelles maladies, ou que certaines infirmités y ſont devenuës plus frequentes qu'autrefois, d'autres maladies ou ſont diſparuës ou ſont devenuës plus rares. J'ai ouï-dire à Monsieur Regis, fameux Medecin d'Amſterdam, que depuis que l'uſage des denrées dont j'ai parlé s'étoit introduit dans cette ville parmi les gens de toute condition, on n'y voyoit plus la vingtième partie des maladies ſcorbutiques qu'on y voyoit auparavant.

Il ne ſuffit pas qu'un pays ſoit à une certaine diſtance de la ligne pour que le climat en ſoit propre à donner des hommes d'eſprit & de talent. L'air peut pêcher encore par bien d'autres endroits que par l'excès du froid ou par

l'excès du chaud. Le mélange des corpuscules qui entrent de sa composition peut être mauvais par quelques excès d'un des bons principes. Il se peut faire qu'en un certain pays les émanations de la terre soient trop grossières. Tous ces défauts qu'on conçoit infinis peuvent faire que l'air d'une contrée, dont la temperature paroît la même que celle d'une contrée voisine, ne soit pas aussi favorable à l'éducation des enfans que l'air qu'on respire dans cette dernière. Deux regions qui sont à la même distance du Pole peuvent avoir un climat physiquement différent. Puisque l'air d'une contrée limitrophe d'une autre contrée où les hommes sont grands y rend les habitants petits, pourquoi ne les fera-t-il pas plus spirituels dans un pays que dans un autre. La taille des hommes doit varier plus difficilement que la temperature du cerveau. Plus les organes sont déliés plus le sang qui les nourrit les change facilement. Or de tous les organes du corps humain, les plus délicats sont ceux qui servent à l'ame à faire ses fonctions. Ce que je dis ici n'est que l'explication de l'opinion générale, laquelle a toujours attribué aux différentes qualités de l'air, la différence qui

Chardin
tom. 2. pag.
4.

se remarque entre les peuples. *Le climat de chaque peuple est toujours , à ce que je crois , la principale cause des inclinations & des coutumes des hommes , qui ne sont pas plus diverses entre elles que la constitution de l'air est differente d'un lieu à un autre , dit un homme à qui l'on pouvoit apliquer l'éloge qu'Homere fait d'Ulisse.*

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

SECTION XVIII.

Qu'il faut attribuer la difference qui est entre l'air de differents pays , à la nature des émanations de la terre differente en diverses regions.

LEs émanations de la terre sont la seule cause aparente à laquelle on puisse attribuer la difference sensible entre les qualités de l'air en diverses regions également distantes de la ligne. Ce raisonnement est bien confirmé par l'experience. Les émanations dont dépendent les qualités de l'air , dépendent elles mêmes de la nature des corps dont elles s'échappent. Or quand on

vient à examiner quelle est la composition du globe terrestre dans deux pays dont l'air est différent, on trouve cette composition différente. Il y a plus d'eau par exemple en Hollande dans un quarré donné, qu'il n'y en a dans la Comté de Kent. Le sein de la terre ne renferme pas les mêmes corps en France qu'il renferme communement en Italie. Dans plusieurs endroits de l'Italie la terre est pleine d'alun, de soufre, de bitume & d'autres minéraux. Ces corps dans les lieux de France où on en trouve n'y sont pas en même quantité par proportion aux autres corps qu'en Italie. On trouve presque par toute la France que le tuf est de marne ou d'une espece de pierre blanchâtre & tendre dans laquelle il entre beaucoup de sels volatils. Le sel domine dans la terre de la Pologne, & l'on en trouve des mines formées dans plusieurs endroits de ce Royaume. Elles suffisent à la consommation du pays comme à celle de plusieurs Provinces voisines. C'est à ce sel dominant dans la terre de Pologne que les Philosophes attribuent la fertilité prodigieuse de la plûpart de ses contrées, aussi-bien que le volume extraordinaire des fruits & même du corps humain dans ce païs.

En Angleterre le tuf est composé principalement de plomb, d'étain, de charbon de mine & d'autres minéraux qui vegetent & qui se perfectionnent sans celle.

On peut même dire que la difference de ces émanations tombe en quelque maniere sous nos sens. La couleur du vague de l'air, celle des nuages qui font un horizon colorié au coucher comme au lever du soleil, dépendent de la nature des exhalaisons qui remplissent l'air & qui se mêlent avec les vapeurs dont les nuages sont formés. Or tout le monde peut observer que le vague de l'air & les nuages qui brillent à l'horizon ne sont pas de la même couleur dans tous les pays. En Italie, par exemple, le vague de l'air est d'un bleu verdâtre, & les nuages de l'horizon y sont d'un jaune & d'un rouge très enfoncés. Dans les Pays-bas le vague de l'air est d'un bleu pâle, & les nuages de l'horizon n'y sont teints que de couleurs blanchâtres. On peut même remarquer cette difference dans les Cielz des tableaux du Titien & des tableaux de Rubens, ces deux Peintres ayant représenté la nature telle qu'elle se voit en Italie, & dans les Pays-bas où ils la coppioient. Je conclus de ce

que j'ai exposé, qu'ainsi que les qualités de la terre décident de la saveur particulière aux fruits dans plusieurs contrées, de même ces qualités de la terre décident de la nature de l'air de chaque pays. Les qualités & les propriétés de la terre sont également la cause de l'une & de l'autre différence.

Or cette cause est sujette par sa nature à bien des vicissitudes comme à une infinité d'alterations. Dès que la terre est un mixte composé de solides & de liquides de divers genres & de différentes especes, il faut qu'ils agissent sans cesse l'un sur l'autre, & qu'il s'y fasse ainsi des fermentations continues, d'autant plus que l'air & le feu central mettent encore les matieres en mouvement. Comme les levains, le mélange & la proportion de ces levains ne sont pas toujours les mêmes, les fermentations ne sçauroient aboutir toujours à une même production. Ainsi les émanations de la même terre ne sçauroient être toujours les mêmes. Elles doivent être sujettes à divers changements.

L'Experience donne un grand poids à ce raisonnement. La même terre envoie t elle toutes les années dans l'air la même quantité de ces exhalaisons.

qui sont la matiere des foudres & des éclairs ? Comme il est des pays plus sujets au tonnerre que d'autres , il est aussi des années où il tonne dix fois plus souvent dans le même pays qu'en d'autres années. A peine entendit-on deux coups de tonnerre à Paris l'Été de 1716. Il y a tonné trente fois & plus l'Été de 1717. La même chose est vraie des tremblements de terre. Les années sont-elles également pluvieuses dans le même pays ? On ne sçauroit encore attribuer l'inegalité qui se remarque dans les éruptions des Volcans à une autre cause qu'à la variété des fermentations , lesquelles se font continuellement dans le sein de la terre. Or ces montagnes redoutables jettent plus de feu en certaines années que dans d'autres , & quelque fois elles sont un temps considerable sans en vomir. Toutes les années sont-elles enfin également saines & également pluvieuses , venteuses , froides & chaudes dans la même contrée ?

Le soleil & les émanations de la terre décident en France comme ailleurs de la temperature des années , & l'on n'y sçauroit faire intervenir aucune autre cause , à moins que de vouloir faire agir les influences des astres.

Or de ces deux causes il y en a une qui ne varie pas dans son action, je veux dire le soleil. Il faut donc attribuer la différence immense qui s'observe en France entre la température de deux années, à la variation survenue dans les émanations de la terre.

Je dis que l'action du soleil ne varie point. Il monte & il descend à Paris toutes les années à une même hauteur. S'il y a quelque différence dans son élévation, elle n'est sensible qu'aux Astronomes modernes ; & elle ne peut mettre d'autre différence entre l'Eté de deux années que celle qui se trouve entre un Eté de Senlis & un Eté de Paris. La distance qui est entre Paris & Senlis du Sud au Nord, revient à la hauteur que le soleil peut avoir de plus à Paris en une année que dans une autre année.

La différence qui est entre la température des années est bien une autre variation. Il est à Paris des Etés d'une chaleur insupportable. D'autres à peine ne sont pas un temps froid. Souvent il fait plus froid le jour du solstice d'Eté qu'il ne faisoit six semaines auparavant. L'hyver y est quelquefois très rigoureux, & la gelée y dure quarante jours de suite. En d'autres années l'hi-

*Voyez les
Alman.
de l'ôser-
vatoire.*

ver se passe sans trois jours de gelée consecutive. Il est des années durant lesquelles il tombe à Paris vingt-deux pouces d'eau de pluie. En d'autres années il n'en tombe pas quinze. Il est aussi des années où les vents sont plus fréquents & plus furieux qu'en d'autres. On peut dire la même chose de tous les pays. La température des années y varie toujours. Il est seulement vrai que dans les pays Meridionaux, le temps de la pluie & des chaleurs n'est pas aussi déréglé que dans notre pays. Ces chaleurs & ces pluies plus ou moins grandes y viennent à peu près dans les mêmes jours. La cause y varie bien, mais elle n'y est pas aussi capricieuse qu'en France.

Mais, dira-t-on, quoi que le soleil monte toutes les années à la même hauteur, ne peut-il point arriver quelque obstacle comme seroit une macule qui rallentisse son action en certaines années, plus que dans d'autres années. Il auroit ainsi la plus grande part aux variations dont vous allés chercher la cause dans le sein de la terre.

Je réponds que l'expérience ne souffre point qu'on impute au soleil cette variation. Il y auroit une espèce de règle dans ce dérangement s'il venoit du

rallentissement de l'action du soleil, je veux dire que tous les pays sentiroient ce dérangement à proportion de la distance où ils sont de la Ligne, & que l'élevation du soleil decideroit toujours du degré de chaleur, quelque fut cette chaleur en une certaine année. Le même Eté plus chaud à Paris qu'à l'ordinaire, suposeroit un Eté plus chaud à Madrid que les Etés ordinaires. Un hiver très doux à Paris suposeroit qu'il seroit encore plus doux à Madrid que les hivers ordinaires. C'est ce qui n'est point. L'hiver de 1699. à 1700. fut très doux à Paris & très rude à Madrid. Il gela quinze jours de suite à Madrid, & il ne gela pas deux jours de suite à Paris. L'Eté de 1714. fut assés sec & très chaud à Paris. Il fut très pluvieux & assés froid en Lombardie. Le jour du solstice est quelquefois plus froid que le jour de l'équinoxe. La variation de la temperature des années est telle qu'on ne sçauroit l'attribuer à une cause generale. Il faut l'imputer à une cause particuliere à chaque pays, c'est-à-dire à la difference qui survient dans les émanations de la terre. C'est elle qui rend encore certaines années plus sujettes aux maladies que d'autres.

*Ipsa sepe coorta**Lucrét.
lib. 6.**De terra surgunt.*

Il est des maladies épidémiques qui sortent de la terre insensiblement, mais il en est qu'on en voit sortir pour ainsi dire. Telles sont les maladies lesquelles surviennent dans les lieux où l'on a fait de grands remuements de terre & qui étoient très sains avant ces remuements. La première enveloppe de la terre est composée de terres communes, de pierres, de cailloux & de sables. La nature prudente s'en est servi pour couvrir la seconde enveloppe composée de minéraux & de terres grasses dont les sucS contribuent à la fertilité du sol extérieur. Ou ces sucS montent dans les tuyaux des plantes, ou bien ils s'élevent dans l'air après s'être extenués & filtrés à travers la première enveloppe de la terre, & ils y forment ce nître aérien qui retombant ensuite sur la terre dont il est sorti aide tant à sa fertilité. Or quand on fait de grands remuements de terre, on met à découvert plusieurs endroits de cette seconde enveloppe, & l'on les expose à l'action immédiate de l'air & du soleil, laquelle ne trouvant plus

rien d'interposé en détache des molécules en trop grande quantité. D'ailleurs ces molécules encore trop grossières ne devoient s'élever dans l'air qu'après s'être extenués en passant à travers de la première enveloppe comme à travers un tamis. Ainsi l'air de la contrée se corrompt, & il demeure corrompu jusqu'à ce que la terre découverte soit épuisée d'une partie de ces sucs, ou jusqu'à ce que la poussière chariée sans cesse par les vents l'ait conduite d'une nouvelle croute.

SECTION XIX.

Qu'il faut attribuer aux variations de l'air dans le même pays la différence qui s'y remarque entre le génie des habitants en des siècles différents.

JE conclus donc de tout ce que je viens d'exposer, qu'ainsi qu'on attribue la différence du caractère des nations aux différentes qualités de l'air de leurs pays, il faut attribuer de même aux changements qui surviennent dans l'air d'un certain pays les varia-

tions qui arrivent dans les mœurs & dans le genie de ses habitants. Ainsi qu'on impute à la difference qui est entre l'air de France & l'air d'Italie la difference qui se remarque entre les Italiens & les François, de même il faut attribuer à l'alteration des qualités de l'air de France la difference sensible qui s'observe entre les mœurs & le genie des François d'un siecle & des François d'un autre siecle. Comme les qualités de l'air de France varient à certains égards, & qu'elles demeurent les mêmes à d'autres égards, il s'ensuit que dans tous les siecles les François auront un caractère general qui les distinguera des autres nations, mais qui n'empêchera pas que les François de certains siecles ne soient differents des François des autres siecles. C'est ainsi que les vins ont une saveur propre dans chaque terroir, laquelle ils conservent toujours, mais leur goût n'est pas tout à fait le même en certaines années que dans d'autres. Voilà pourquoi, par exemple, les Italiens seront toujours plus propres à réussir en Peinture & en Poësie que les peuples des environs de la mer Baltique. Mais comme la cause qui fait cette difference entre les nations est sujette à plusieurs alterations,

alterations, il semble qu'il doit arriver qu'en Italie certaines generations auront plus de talent pour exceller dans ces arts, que d'autres generations n'en pourront avoir.

Toute la question de la préeminence entre les Anciens & les Modernes, dit le grand Deffenseur des derniers, étant une fois bien entendüe, se reduit à sçavoir, si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ai cru, ajoute-t'il, que le plus sur étoit de consulter un peu sur tout cecy la Physique, qui a le secret d'abreger bien des contestations que la Rhetorique rend infinies. Consultons l'a, j'y consens. Elle ne sçauroit nous répondre sur cette question ainsi proposée, parce que personne n'a gardé la mesure des chênes parvenus à leur grandeur sous Auguste & sous Leon X. mais il me paroist qu'elle la refoudra suffisamment en nous aprenant ce que nous pouvons sçavoir. C'est que de tous temps certaines plantes sont venuës plus parfaites en une contrée que dans une autre, & que dans le même pays les arbres & les plantes n'y donnent pas toutes les années des fruits également bons.

*Disgrace
sion sur les
Anciens,*

Non omnis fert omnia tellus.

Tome II,

N

La cause de cet effet montre une activité à laquelle nous pouvons bien attribuer la différence qui se remarque entre l'esprit & le genie des nations & des siècles. N'agit-elle pas déjà sensiblement sur l'esprit des hommes en rendant la temperature des climats aussi différente qu'on la voit estre en differents pays comme en différentes années ? La temperature du climat ne nuit-elle pas beaucoup à l'éducation physique des enfans, où ne la favorise-t-elle pas beaucoup ? Pourquoi ne veut-on pas que les enfans élevés en France en certaines années, dont la temperature aura esté heureuse, ayent le cerveau mieux disposé que ceux qui auront esté élevés durant une suite d'années dont la temperature aura esté mauvaise. Tout le monde n'attribuerait-il pas l'esprit des Florentins & la grossiereté des Bergamasques à la difference qui est entre l'air de Florence & celui de Bergame.

Mais objectera-t'on, si ces changements que vous supposés arriver successivement dans la terre, dans l'air & dans les esprits étoient réels, on remarquerait dans le même pays quelque changement dans la configuration du corps des hommes. Le changement

que vous croyez arriver dans leur interieur seroit acompagné d'un changement sensible dans leur exterieur.

Je réponds en premier lieu , fondé sur tout ce que j'ai dit precedament , que la cause qui est assez puissante pour alterer les esprits , peut bien n'être pas assez efficace pour alterer la stature des corps. En second lieu je réponds , que si l'on faisoit en France , par exemple , une attention exacte & suivie sur la stature des corps & sur leurs forces , peut-estre trouveroit-on qu'il y vient en certains temps des generations d'hommes plus grands & plus robustes que dans d'autres. Peut-estre trouveroit-on qu'il y a des âges où l'espece des hommes va en se perfectionant , comme il y en a d'autres où elle décheoit. Lors qu'on voit que nos guerriers trouvent le poids d'une cuirasse & d'un casque un fardeau insupportable , au lieu que leurs ancestres ne trouvoient pas l'habillement entier du gendarme un poid trop lourd , quand on compare les fatigues des guerres des Croisades avec la mollesse de nos camps , n'est-on pas tenté de dire que la chose arrive ainsi.

Il ne faut point alleguer que c'est la mollesse de l'éducation qui énerve les corps. Est-ce d'aujourd'hui que les peres & les

meres choient trop leurs enfans , & les enfans de toute condition n'étoient-ils pas élevés par leurs parents dans les temps dont je parle , ainsi que le sont ceux d'aujourd'hui ? Ne seroit-ce point parce que les enfans naissent plus délicats , que l'expérience fait prendre des précautions plus scrupuleuses pour les conserver. Il est naturel qu'un pere & qu'une mere apportent à l'éducation physique de leurs enfans les mêmes attentions & les mêmes soins dont ils se souviennent d'avoir eu besoin. Il est naturel qu'ils jugent de la délicatesse de leurs enfans , par la délicatesse dont ils ont esté durant leur enfance. L'expérience seule peut en apprenant que ces soins ne suffisent plus nous faire penser qu'il faut employer plus d'attention & plus de menagement pour la conservation des enfans qu'on n'en a eu pour nous ? L'impulsion de la nature à laquelle on ne résiste gueres , ne fait-elle pas aimer encore aujourd'hui les exercices qui fortifient le corps à ceux à qui elle a donné une santé capable de les soutenir ? Pourquoi le commun du monde les neglige-t'il aujourd'hui ? Enfin nôtre moleste vient-elle de nôtre genre de vie , ou bien est-ce parce que nous naissons plus foibles par l'estomac

& par les visceres que nos ayeux, que chacun dans sa condition cherche de nouvelles preparacions d'aliments, des nourritures plus aisées, & que les abstinences qu'ils observoient sans peine, sont aujourd'hui réellement impraticables au tiers du monde. Pourquoi ne pas croire que c'est la physique qui donne la loy au moral ? Je crois donc que la mode de se vêtir plus ou moins en certaines saisons, laquelle a lieu successivement dans le même pays, dépend de la vigueur des corps qui les fait souffrir du froid plus ou moins, suivant qu'ils sont plus ou moins robustes. Il y a cinquante ans que les hommes ne s'habilloient pas aussi chaudement en France durant l'hyver qu'ils s'habillent aujourd'hui, parce que les corps y estoient communement plus robustes & moins sensibles aux injures du froid. *J'ai observé, dit Chardin, dans mes voyages, que comme les mœurs suivent le temperament du corps, selon la remarque de Gallien, le temperament du corps suit la qualité du climat, de sorte que les coutumes ou habitudes des peuples ne sont point l'effet du pur caprice, mais de quelque cause ou nécessité naturelle qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche.* Quand les corps deviennent plus foibles & plus

*Voyag.
de Perse
tom. 2. pa.
275.*

sensibles aux injures de l'air, il s'ensuit qu'un peuple doit changer quelque chose dans ses mœurs & dans ses coutumes, ainsi qu'il le feroit si le climat estoit changé. Ses besoins varient également par l'un ou par l'autre changement.

Les personnes âgées soutiennent encore qu'une certaine Cour estoit composée de femmes plus belles & d'hommes mieux faits qu'une autre Cour peuplée des descendants de ceux là. Qu'on entre en certains temps dans le détail de cent familles, & l'on en trouvera quatre-vingt où le fils sera d'une stature moins élevée que celle de son pere. La race des hommes deviendrait une race de Pigmées s'il ne succedoit point à ces temps de décadence des temps où la stature des corps se releve. Les generations plus foibles & les generations plus robustes que les generations precedentes se succedent alternativement.

On ne sçauroit encore attribuer qu'aux changements qui surviennent dans les qualités de l'air dans le même pays la difference qui se remarque entre les mœurs & la politesse de divers siecles. On a vû des temps où l'on tiroit facilement les principaux d'une nation de

leurs foyers. On les engageoit sans peine d'aller chercher la guerre à mille lieues de leur patrie au mépris des fatigues de plusieurs mois de chemin, & qui paroissent les travaux d'Hercule à leur posterité amollie. C'est, dira-on, que la mode d'y aller s'étoit établie. Mais de pareilles modes ne s'établissent pas aujourd'hui. Elles ne peuvent s'introduire qu'à l'aide des conjectures Physiques, pour ainsi dire. Croit-on que le plus éloquent de nos Predicateurs qui prêcheroit une Croisade aujourd'hui trouvât bien des Barons qui le voulussent suivre, *outramer.*

SECTION XX.

De la difference des mœurs & des inclinations du même peuple en des siècles differents.

IL arrive encore des temps dont les événements font penser qu'il étoit quelque alteration physique dans la constitution des hommes. Ce sont ceux où des hommes d'ailleurs très polis & même lettrés se portent aux actions les plus

dénaturées avec une facilité affreuse, Tels furent les François sous les regnes de Charles IX. & de Henri III. Tous les personnages qui font quelque figure dans l'histoire de Charles IX. & dans l'histoire de ses freres, mêmes les Ecclesiastiques, sont peris de mort violente. Ceux des Seigneurs de ce temps-là, qui comme le Maréchal de Saint André, le Connétable de Montmoranci, le Prince de Condé & le Duc de Joyeuse furent tués dans des faits d'armes, y moururent assassinés. Les coups leur furent portés par des hommes qui les reconnoissoient & qui en vouloient à eux. On sçait les noms de ceux qui les tuerent. Je ne sçais par quelle fatalité Henri II. les trois Rois ses enfans & Henri IV. qui se succederent immédiatement moururent tous cinq de mort violente, malheur qui n'étoit pas encore arrivé à aucun de nos Rois de la troisième race, bien que la plupart eussent régné dans des temps difficiles & où les hommes étoient plus grossiers que dans le seizième siècle. Nous avons vu dans le dix-septième siècle des guerres civiles en France & des partis aussi aigris & aussi animés l'un contre l'autre sous Louis XIII. & sous Louis XIV. que pouvoient l'être dans le

siècle précédent les factions qui suivoient les Ducs de Guise & l'Admiral de Coligni, sans que l'histoire des derniers mouvements soit remplie d'empoisonnements, d'assassinats, ni des événements tragiques si communs en France sous les derniers Valois.

Qu'on ne dise pas que le motif de Religion qui entroit dans les guerres civiles du temps des Valois irritoit les esprits, & que ce motif n'entroit pas dans nos dernières guerres civiles. Je répondrois que le précepte d'aimer ses ennemis n'étant point contesté par Rome ni par Geneve, il s'ensuit que ceux qui prenoient parti pour l'une ou pour l'autre cause de bonne foi, devoient avoir horreur d'un assassinat. C'est la politique, secondée par l'esprit du siècle, qui a fait commettre toutes ces noirceurs à des gens dont, pour me servir de l'expression du temps, toute la religion gissoit dans une écharpe rouge ou blanche. Si l'on me repliquoit que ces scelerats étoient catholiques ou huguenots par persuasion, mais que c'étoit des cerveaux brûlés, des imaginations forcenées, en un mot des fanatiques de bonne foi, ce seroit adhérer à mon sentiment. Comme il ne s'en est pas trouvé de tels durant les dernières

guerres civiles, il faudra tomber d'accord qu'il est des temps où des hommes de ce caractère qui rencontrent toujours assez d'occasions d'extravaquer, sont plus communs que dans d'autres. C'est établir la difference des esprits dans differents siècles.

En effet, vit-on verser des fleuves de sang au sujet de l'herésie d'Arrius, qui causa tant de disputes & tant de troubles dans la Chrétienté. Avant le protestantisme il s'étoit élevé en France plusieurs contestations en matière de religion, mais si l'on excepte les guerres contre les Albigeois, il n'étoit pas arrivé que ces disputes eussent fait verser aux François le sang de leurs frères, parce que la même acreté ne s'étoit pas encore trouvée dans le sang, ni la même irritation dans les esprits.

Pourquoi vient-il des siècles où les hommes ont un éloignement invincible de tous les travaux d'esprit, & où ils sont si peu disposés à étudier que toutes les voyes dont on se sert pour les y exciter demeurent inutiles durant long-temps. Tous les travaux du corps & les plus grands dangers leur font moins de peur que l'application. Quels privilèges & quels avantages nos Rois n'ont-ils pas été obligés d'accorder aux

Gradués & aux Clercs dans l'onzième & dans le douzième siècle, afin d'encourager les François à sortir du moins de l'ignorance la plus crasse où je ne sçais quelle fatalité les retenoit plongés. Les hommes avoient alors un si grand besoin d'être excités à l'étude qu'en quelques Etats on étendit une partie des privileges des Clercs à ceux qui sçauroient lire. En effet de grands Seigneurs qui ne sçavoient pas signer leur nom, étoient une chose très commune, mais d'un autre côté on trouvoit facilement des gens prests d'affronter les plus grands dangers & même les travaux les plus longs. Depuis un siècle les hommes se portent volontiers à l'étude comme à l'exercice des arts liberaux, quoique les encouragements ne soient plus les mêmes qu'autrefois. Les sçavants mediocres & les personnes qui professent les arts liberaux avec un talent chetif, sont devenus si communs qu'il est des gens assez bizarres pour penser qu'on devroit aujourd'huy avoir autant d'attention à limiter le nombre de ceux qui pourroient professer les arts liberaux, qu'on en apportoit autrefois à l'augmenter. Leur nombre, disent-ils, s'est trop multiplié par rapport au nombre du peuple qui exerce

les arts mecaniques. La proportion où sont presentement ceux qui vivent des arts mecaniques avec ceux qui vivent des arts liberaux, n'est plus la proportion convenable au bien de la société.

Senec.
Eph. 106.

Ut omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus.

Enfin pourquoi voit-on dans le même pays des siècles si sujets aux maladies Epidemiques, & d'autres siècles presque exempts de ces maladies, si cette difference ne vient point des alterations survenuees dans les qualités de l'air qui n'est pas le même dans ces siècles. On compte en France quatre pestes generales depuis mil cinq cens trente jusques en mil six cens trente-six. Dans les quatre-vingt années écoulées depuis, à peine quelques Villes de France ont-elles senti une legere atteinte de ce fleau. Il y a soixante & dix ans que les *Maladreries* des trois quarts des Villes du Royaume n'ont pas esté ouvertes. Des maladies inconnuës naissent en certains siècles, & elles cessent pour toujours après s'être renouvelées deux ou trois fois durant un certain nombre d'années. Telles ont esté en France le *Mal des ardens* & la *Colique de Poitou*. Quand on voit tant d'effets si bien marqués de l'alteration des qualités de l'air,

quand on connoît si distinctement que cette alteration est réelle, & quand même on en connoît la cause; peut-on s'empêcher de lui attribuer la difference sensible qui se rencontre dans le même pays entre les hommes de deux siècles différents. Pourquoi les hommes qui naissent plus robustes & de plus longue vie dans un temps que dans un autre, ne naîtront-ils pas de même plus spirituels en un siècle que dans un autre siècle? Je conclus donc, en me servant des paroles de Tacite, que le monde est sujet à des changements & à des vicissitudes dans son cours ordinaire, dont le période ne nous est pas connu, mais dont la revolution ramène successivement la politesse & la barbarie, les talents de l'esprit comme la force du corps, & par consequent les progrès des arts & des sciences, leur langue & leur deperissement, ainsi que la revolution du soleil ramène les saisons tour à tour. *Rebus cunctis inest quidam velut orbis, ut quemadmodum temporum vices, ita morum vertantur.* C'est une suite du plan que le Createur a voulu choisir, & des moyens qu'il a élus pour l'exécution de ce plan.

SECTION XXI.

De la maniere dont la reputation des Poëtes & des Peintres s'établit.

JE m'aquitte de la promesse que j'ai faite au commencement de cet ouvrage, d'examiner avant que de le finir la maniere dont la reputation des Peintres & la reputation des Poëtes s'établissent. Ce que mon sujet m'obligera de dire sur le succès des vers & des tableaux, sera une nouvelle preuve de ce que j'ai déjà dit touchant le mérite le plus essentiel & le plus important de ces ouvrages.

Les productions nouvelles sont d'abord apprêtées par des Juges d'un caractère bien différent, les gens du métier & le public. Elles seroient bien tôt estimées à leur juste valeur si le public étoit aussi capable de deffendre son sentiment & de le faire valoir, qu'il sçait bien prendre son parti. Mais il a la facilité de se laisser troubler dans son jugement par les personnes qui font profession de l'art duquel l'ouvrage nouveau ressortit. Ces personnes sont sujettes à faire souvent un mauvais rap-

port par les raisons que nous exposons. Elles obscurcissent donc la vérité de maniere que le public reste durant un temps dans l'incertitude ou dans l'erreur. Il ne sçait pas précisément quel titre merite l'ouvrage nouveau defini en general. Le public demeure indecis sur la question, s'il est bon ou mauvais à tout prendre, & il en croit même quelquefois les gens du métier qui le trompent, mais il ne les croit que durant un temps fort court.

Ce premier temps écoulé, le public apprêtie un ouvrage à sa juste valeur, & il lui donne le rang qu'il merite, ou bien il le condamne à l'oubli. Il ne se trompe point, parce qu'il en juge avec desintéressement, & parce qu'il en juge par sentiment.

Quand je dis que le jugement du public est desintéressé, je ne pretends pas soutenir qu'il ne se rencontre dans le public des personnes que l'amitié seduit en faveur des auteurs & d'autres que l'aversion previent contre eux. Mais elles sont en si petit nombre par comparaison aux Juges desintéressés, que leur prevention n'a gueres d'influence dans le suffrage general. Un Peintre, & encore plus un Poëte, qui tient toujours une grande place dans son ima-

gination, & qui lui même est encore souvent un homme de ce caractère d'esprit pour lequel il n'est point de personnes indifferentes, se figure qu'une grande Ville, qu'un Royaume entier n'est peuplé que d'envieux ou d'adorateurs de son merite. Il s'imagine le partager en deux factions comme les Empereurs partageoient l'Italie autemps des Guelphes & de Gibellins, lorsque réellement il n'y a pas cinquante personnes qui ayent pris parti pour ou contre lui, & qui s'interessent avec affection à la fortune de ses vers. La plupart de ceux en qui il suppose des sentiments de haine ou d'amitié très decidés sont dans l'indifference, & disposés à juger de l'Auteur par sa Comedie, & non de la Comedie par son Auteur. Ils sont prests à dire leur sentiment avec autant de franchise que les amis commençaux d'une maison, disent le leur sur un Cuisinier que le Maître essaye. Ce n'est pas le moins équitable des jugements de nostre pays.



SECTION XXII.

Que le public juge bien des Poèmes & des Tableaux en general. Du sentiment que nous avons pour en connoître le merite.

NOn-seulement le public juge d'un ouvrage sans interest, mais il en juge encore ainsi qu'il en faut décider en general, c'est à dire par la voye du sentiment & suivant l'impression que le poëme ou le tableau font sur lui. Puisque le premier but de la poësie & de la peinture est de nous toucher, les poëmes & les tableaux ne sont de bons ouvrages qu'à proportion qu'ils nous émeuvent & qu'ils nous attachent. Un ouvrage qui touche beaucoup doit être excellent à tout prendre. Par la même raison l'ouvrage qui ne touche point & qui n'attache pas ne vaut rien, & si la critique n'y trouve pas à reprendre des fautes contre les regles, c'est qu'un ouvrage peut être mauvais sans qu'il y ait des fautes contre les regles, comme un ouvrage plein de fautes contre les regles peut être un ouvrage excellent.

Or le sentiment enseigne bien mieux si l'ouvrage touche & s'il fait sur nous l'impression que doit faire un ouvrage, que toutes les dissertations composées par les Critiques pour en expliquer le merite & pour en calculer les perfections & les défauts. La voye de discussion & d'analyse, dont se servent ces Messieurs, est bonne à la verité lors qu'il s'agit de trouver les causes qui font qu'un ouvrage plaist ou qu'il ne plaist pas, mais cette voye ne vaut pas celle du sentiment lors qu'il s'agit de decider cette question. L'ouvrage plaist-il ou ne plaist il pas ? L'ouvrage est-il bon ou mauvais en general ? C'est la même chose. Le raisonnement ne doit donc intervenir dans le jugement que nous portons sur un poëme ou sur un tableau que pour rendre raison de la decision du sentiment & pour expliquer quelles fautes l'empêchent de plaire & quels sont les agréments qui le rendent capables d'attacher. Qu'on me permette ce trait. La raison ne veut point qu'on raisonne sur une pareille question, à moins qu'on ne le fasse pour justifier le jugement que le sentiment a porté. La decision de la question n'est point du ressort du raisonnement. Il doit se soumettre au jugement

que le sentiment prononce. C'est le juge competent de la question.

Raisonne-t'on , pour sçavoir si le ragoût est bon ou s'il est mauvais , & s'avila-t'on jamais , après avoir posé des principes géométriques sur la saveur , & défini les qualités de chaque ingredit qui entre dans la composition de ce mets , de discuter la proportion gardée dans le mélange , pour decider s'il est bon ? On n'en fait rien. Il est en nous un sens fait pour connoître si le Cuisinier a operé suivant les regles de son art. On goûte le ragoût & même sans sçavoir ces regles on connoît s'il est bon. Il en est de même en quelque maniere des ouvrages d'esprit & des tableaux faits pour nous plaire en nous touchant.

Il est en nous un sens destiné pour juger du merite de ces ouvrages , qui consistent en l'imitation des objets touchants dans la nature. Ce sens est le sens même qui auroit jugé de l'objet que le Peintre, le Poëte ou le Musicien ont imité. C'est l'œil lors qu'il s'agit d'un tableau. C'est l'oreille lors qu'il est question de juger si les accens d'un recit sont touchants où s'ils conviennent aux paroles , & si le chant en est melodieux. Lors qu'il s'agit de

connoître si l'imitation qu'on nous présente dans un poëme est capable d'exciter la compassion & d'attendrir, le sens destiné pour en juger, est le sens même qui auroit esté attendri, c'est le sens qui auroit jugé de l'objet imité. C'est ce sixième sens qui est en nous sans que nous voyions les organes. C'est la portion de nous même qui juge sur l'impression qu'elle ressent, & qui pour me servir des termes de Platon prononce sans consulter la regle & le compas. C'est enfin ce qu'on apelle communement le sentiment. Le cœur s'agite de lui même & par un mouvement qui precede toute deliberation, quand l'objet qu'on lui presente est réellement un objet touchant, soit que l'objet ait une existence réelle, soit qu'il soit un objet imité. Le cœur est fait, il est organisé pour cela. Son operation previent donc tous les raisonnements, ainsi que l'operation de l'œil & celle de l'oreille les devancent dans leurs sensations. Il est aussi rare de voir des hommes nez sans le sentiment dont je parle, qu'il est rare de trouver des aveugles nez. Mais on ne sçauroit le communiquer à ceux qui en man-
queroient, non - plus que la vûe & louie. *Nec magis arte traditur quam*

*De Re-
public.
lib. x.*

*Quintil.
inst. lib. 6.
cap. 6.*

gustus aut odor. Ainsi les imitations font leur effet sur nous, elles nous font rire ou pleurer, elles nous attachent avant que nostre raison ait eu le temps d'agir & d'examiner. On pleure à une Tragedie avant que d'avoir discuté si l'objet que le Poëte nous y presente est un objet capable de toucher par lui même & s'il l'a bien imité. Le sentiment nous apprend ce qui en est avant que nous ayons pensé à en faire l'examen. Le même instinct qui nous feroit gemir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit son fils unique au tombeau, nous fait pleurer quand la scene nous fait voir l'imitation fidelle d'un événement du même genre.

* On reconnoît si le Poëte a choisi un objet touchant & s'il l'a bien imité, comme on reconnoît sans raisonner si le Peintre a peint une belle personne, ou si celui qui a fait le portrait de nôtre ami l'a fait ressemblant. Faut-il pour juger si ce portrait ressemble ou non, prendre les proportions du visage de nôtre ami & les comparer aux proportions du portrait. Les Peintres mêmes diront qu'il est en eux un sentiment subit lequel devance tout examen, & que l'excellent tableau qu'ils

n'ont jamais vû fait sur eux une impression soudaine qui les fait juger de son merite en general avant toute discussion. Souvent cette premiere apprehension leur suffit pour nommer l'Auteur du tableau.

*Pensées
diverses.
chap. 31.*

On a donc raison de dire communement qu'avec de l'esprit on se connoît à tout, car on entend par le mot d'esprit employé dans cette occasion, la justesse & la délicatesse du sentiment. Les François sont en possession de faire bien d'autres abus du mot *esprit*. Ainsi Monsieur Pascal n'y avoit pas encore assez reflechi quand il mit sur le papier que ceux qui jugent d'un ouvrage par les regles sont à l'égard des autres hommes comme ceux qui ont une montre sont à l'égard de ceux qui n'en ont point quand il est question de sçavoir l'heure. Je crois cette pensée du nombre de celles qu'un peu de reflexion lui auroit fait expliquer, car on sçait bien que l'ouvrage de Monsieur Pascal que je cite est composé d'idées qui lui étoient venuës dans l'esprit & qu'il avoit mises sur le papier plutôt pour les examiner que pour les publier. Elles furent imprimées après sa mort dans l'état où il les avoit laissées. Lorsqu'il s'agit du merite d'un ouvrage fait pour

nous toucher, ce ne sont pas les regles qui sont la montre, c'est l'impression que l'ouvrage fait sur nous. Plus nôtre sentiment est délicat, ou si l'on veut, plus nous avons d'esprit, plus la montre est juste.

Monsieur Deipreaux se fonde sur cette raison pour avancer que la plûpart des Critiques de profession qui suppléent par la connoissance des regles à la finesse du sentiment qui leur manque bien souvent, ne jugent pas aussi sainement du merite des ouvrages excellents que les esprits du premier ordre en jugent sans avoir étudié les regles autant que les premiers. *Permettez moi de vous dire*, il s'adresse à Monsieur Perrault, *qu'aujourd'hui même ce ne sont pas comme vous vous le figurez les Schrevelius, les Peraredus, les Menagius, ni pour me servir des termes de Moliere les sçavants EN JUS, qui goûtent d'avantage Homere, Virgile, Horace & Ciceron. Ceux que j'ai toujours vû les plus frapper de la lecture de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre. Ce sont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit necessairement vous en citer quelqu'un, je vous étonnerois peut-estre par les noms illustres que je mettrois sur le papier, & vous y trouveriez non-seulement des La-*

moignons, des Daguesseaux, des Troisvilles, mais des Condé, des Conti & des Turennes.

En effet les Poëtes anciens feroient aussi surpris d'apprendre sur quels endroits de leurs ouvrages le commun des Commentateurs se récrie davantage, que s'ils venoient à sçavoir ce que l'Abbé de Marolles & les traducteurs de son espece leur font dire quelque-fois ; Les Professeurs qui toute leur vie ont enseigné la Logique, sont-ils ceux qui connoissent le mieux quand un homme parle de bon sens & quand il raisonne avec justesse.

Si le merite le plus important des Poëmes & des tableaux étoit d'être conformes aux regles redigées par écrit, on pourroit dire que la meilleure maniere de juger de leur excellence comme du rang qu'ils doivent tenir dans l'estime des hommes, seroit la voye de discussion & d'analyse. Mais le merite le plus important des poëmes & des tableaux est de nous plaire. C'est le dernier but que les Peintres & les Poëtes se proposent quand ils prennent tant de peine à se conformer aux regles de leur art. On connoît donc suffisamment s'ils ont bien réüssi quand on connoît si l'ouvrage touche ou s'il ne touche pas

pas. Il est encore vrai de dire qu'un ouvrage où les regles essentielles seroient violées ne sçauroit plaire. Mais c'est ce qu'on reconnoît mieux en jugeant par l'impression que fait l'ouvrage qu'en jugeant par les dissertations des Critiques, qui conviennent rarement sur l'importance de chaque regle. Ainsi le public est capable de bien juger des vers & des tableaux sans sçavoir les regles de la Poësie & de la Peinture, car, comme le dit Cicéron, *Omnes tacito quodam sensu sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus ac rationibus prava aut recta dijudicant.* Tous les hommes, à l'aide du sentiment intérieur qui est en eux, connoissent sans sçavoir les regles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages, & si le raisonnement qu'ils entendent conclut bien.

De Oratore lib. 3.

Quintilien dit dans l'ouvrage que nous avons cité tant de fois, quoique nous ne l'ayons pas cité encore aussi souvent qu'il merite de l'estre : Ce n'est point en raisonnant qu'on juge des ouvrages faits pour toucher & pour plaire. On en juge par un mouvement intérieur qu'on ne sçauroit bien expliquer. Du moins tous ceux qui ont tenté de l'expliquer n'en sont pas venus à

Lib. 61

bout. *Non ratione aliqua, sed motu
nescio an inerrabili judicatur. Neque hoc
ab ullo satis explicari puto licet multi ten-
taverint.*

Le Parterre sans sçavoir les regles
juge d'une piece de théâtre aussi-bien
que les gens du métier. *Il en est du
théâtre comme de l'éloquence, dit l'Abbé
d'Aubignac. Les perfections n'en sont pas
moins sensibles aux ignorants qu'aux sça-
vants, bien que la raison ne leur en soit
pas également connue.*

Voilà pourquoi des artisans éclai-
rés consultent quelquefois des person-
nes qui ne sçavent point les regles de
leurs arts, mais qui sont capables néan-
moins de donner des décisions sur l'ef-
fet d'un ouvrage composé pour toucher
les hommes, parce qu'elles sont douées
d'un naturel très sensible. Souvent el-
les ont décidé avant que d'avoir parlé
& même avant que d'avoir pensé à
faire une décision. Mais dès que les
mouvements de leur cœur qui opere
mécaniquement, viennent à s'exprimer
par leur geste & par leur contenance, ils
deviennent une pierre de touche laquelle
donne à connoître distinctement si le
merite principal manque ou non dans
l'ouvrage qu'on leur montre ou qu'on
leur lit. Ainsi quoique ces personnes

ne soient point capables de contribuer à la perfection d'un ouvrage par leur avis, n^t même de rendre methodiquement raison de leur sentiment, leur décision ne laisse pas d'être juste & sûre. On sçait plusieurs exemples de ce que je viens d'avancer, & que Malherbe & Moliere mettoient même leurs servantes de cuisine au nombre de ces personnes auxquelles ils lisoient leurs vers pour éprouver *si ces vers prennoient*. Qu'on me pardonne l'expression favorite de nos Poëtes Dramatiques.

Mais il est des beautés dans ces sortes d'ouvrages, dira-t on, dont les ignorants ne peuvent sentir le prix. Par exemple, un homme qui ne sçait pas que Pharnace qui s'étoit allié aux Romains contre son pere Mithridate, fut dépouillé honteusement de ses Estats par Jules Cesar quelques années après, n'est point frappé de la beauté des vers prophetiques que Racine fait proferer à Mithridate expirant.

Tost ou tard il faudra que Pharnace perisse.

Fiez vous aux Romains du soin de son supplice.

Les ignorants ne sçauroient donc juger d'un Poëme en general, puisqu'ils ne conçoivent qu'une partie de ses beautés.

Je prie le lecteur de ne point oublier la premiere reponse que je vais faire à cette objection. C'est que je ne comprends pas le bas peuple dans le public capable de prononcer sur les poëmes ou sur les tableaux, comme de decider à quel degré ils sont excellents. Le mot de Public ne renferme icy que les personnes qui ont acquis des lumieres, soit par la lecture soit par le commerce du monde. Elles sont les seules qui puissent marquer le rang des poëmes & des tableaux, quoiqu'il se rencontre dans les ouvrages excellents des beautés capables de se faire sentir au peuple du plus bas étage & de l'obliger à se recrier. Mais comme il est sans connoissance des autres ouvrages, il n'est pas en état de discerner à quel point le poëme qui le fait pleurer est excellent ni quel rang il doit tenir parmi les autres poëmes. Le public dont il s'agit icy est donc borné aux personnes qui lisent, qui connoissent les spectacles, qui voient & qui entendent parler de tableaux, ou qui ont acquis de quelque maniere que ce soit, ce discernement qu'on appelle *goût de comparaison*; & dont je parlerai tantôt plus au long. Mais le lecteur comprendra mieux encore que je ne pourrois l'ex-

pliquer à quel étage d'esprit , à quel point de lumieres & à quelle condition le Public dont je voudrai parler sera limité , & cela en faisant attention sur les temps , sur les lieux & sur l'ouvrage dont il s'agira. Par exemple , tous ceux qui sont capables de porter un jugement sain sur une Tragedie Françoisë , ne sont pas capables de juger de même de l'Enéide ni d'un autre poëme latin. Le public qui peut juger d'Homere aujourd'hui , est encore moins nombreux que le public qui peut juger de l'Enéide. Le public se restraint donc suivant l'ouvrage dont il est question de juger.

Le mot de Public est donc plus reserré ou plus étendu , suivant les temps & suivant les lieux dont on parle. Il est des siècles & des villes où les connoissances necessaires , pour bien juger d'un ouvrage par son effet , sont plus communes & plus repandues que dans d'autres. Tel ordre de citoyens qui n'a pas ces lumieres dans une ville de Province , les a dans une Capitale. Tel ordre de citoyens qui ne les avoit pas au commencement du seizième siècle , les avoit à la fin du dix-septième. Depuis l'établissement des Opera , le public , capable de dire son sentiment sur la

musique s'est augmenté des trois quarts à Paris. Mais, comme je l'ai déjà dit, je ne crains pas que mon lecteur se trompe sur l'extention qu'il conviendra de donner à la signification du mot de Public, suivant les occasions ou je l'employerai. Il en fera des applications justes, même sans réfléchir trop longtemps.

Ma seconde réponse à l'objection tirée des vers de Mithridate, c'est que le public ne fait pas le procès en un jour aux ouvrages qui réellement ont du mérite. Avant que d'être jugés, ils demeurent un temps, pour ainsi dire, sur le bureau. Or dès que le mérite d'un ouvrage attire l'attention du public, ces beautés que le public ne sçauroit comprendre sans quelqu'un qui les lui explique, ne lui échappent pas. L'explication des vers qui les renferment passe de bouche en bouche & descend jusqu'au plus bas étage du public. Il en tient compte à l'auteur quand il définit son ouvrage en general. Les hommes ont du moins autant d'envie de dire ce qu'ils sçavent, que d'apprendre ce qu'ils ne sçavent pas. D'ailleurs je ne pense pas que le public jugeat mal d'un ouvrage en general, quand bien même quelques-unes de ces beautés lui seroient

échapées. Ce n'est point sur de pareilles beautés qu'un auteur sensé qui compose en langue vulgaire, fonde le succès de son poëme. Les Tragedies de Corneille & de Racine ne contiennent pas chacune quatre traits pareils à celui de Mithridate que nous avons cité. Si une piece tombe, on peut dire qu'elle seroit tombée de même quand le public entier auroit eu l'intelligence de ces beautés voilées. Deux ou trois vers qu'il a laissé passer sans y faire attention & qui lui auroient plu s'il en avoit compris tout le sens, ne l'auroient pas empêché d'être ennuyé par quinze cens autres qu'il a parfaitement entendus.

Le dessein de la Poësie & de la Peinture étant de toucher & de plaire, il faut que tout homme qui n'est pas stupide puisse sentir l'effet des bons vers & des bons tableaux. Tous les hommes doivent donc estre en possession de donner leur propre suffrage quand il s'agit de décider si les poëmes ou les tableaux font l'effet qu'ils doivent faire. Ainsi lors qu'il s'agit de juger de l'effet general d'un ouvrage, le Peintre & le Poëte sont aussi peu en droit de recuser ceux qui ne sçavent pas leur art, qu'un Chirurgien seroit en droit de recuser le temoignage de

celui qui a souffert une operation lorsqu'il est question de sçavoir si l'operation a esté douloureuse, sous le pretexte qu'il seroit ignorant en Anatomie. Que penseroit-on du Musicien qui soutiendrait que ceux qui ne sçavent pas la musique sont incapables de décider si le menuet qu'il a composé plaist, ou s'il ne plaist pas ? Quand un Orateur fait bailler & dormir son auditoire, ne passe-t-il pas pour constant qu'il a mal harangué, sans qu'on songe à s'informer si les personnes que son discours a jettées sur le costé sçavoient la Rhetorique. Les hommes persuadés par instinct que le merite d'un discours oratoire, ainsi que le merite d'un Poëme & d'un tableau, doivent tomber sous le sentiment, ajoutent foi au raport de l'Auditeur, & ils s'en tiennent à sa décision dès qu'ils le connoissent pour une personne sensée. Quand même un des spectateurs d'une Tragedie generalement desaprouvée feroit une mauvaise exposition des raisons qui font qu'elle ennuye, les hommes n'en défereroient pas moins au sentiment general. Ils ne laisseroient pas de croire que la piece est mauvaise, bien qu'on expliquât mal par quelles raisons elle ne vaut rien. On en croit

l'homme même quand on ne comprend pas le raisonneur.

Est-il décidé autrement que par le sentiment general que certaines couleurs sont naturellement plus gaies que d'autres couleurs. Ceux qui prétendent expliquer cette vérité par principes ne disent que des choses obscures & que peu de gens croient comprendre. Cependant la chose est réputée certaine dans tout l'univers. On seroit aussi ridicule aux Indes en soutenant que le noir est une couleur gaye, qu'on le seroit à Paris en soutenant que le verd clair & le couleur de chair sont des couleurs tristes.

SECTION XXIII.

Que la voye de discussion n'est pas aussi bonne pour connoître le merite des vers & des tableaux que celle du sentiment.

PLUS les hommes avancent en âge & plus leur raison se perfectionne, moins ils ont de foi pour tous les raisonnemens Philosophiques, & plus ils ont de confiance dans le sentiment &

dans la pratique. L'expérience leur a fait connoître qu'on est trompé rarement par le rapport distinct de ses sens & que l'habitude de raisonner & de juger sur ce rapport conduit à une pratique simple & sûre, au lieu qu'on se méprend tous les jours en operant en Philosophe, c'est-à-dire en posant des principes generaux & en tirant de ces principes une chaîne de conclusions. Dans les arts, les principes sont en grand nombre, & rien n'est plus facile que de se tromper dans le choix de celui qu'on veut poser comme le plus important. Ne se peut-il pas faire encore que ce principe doive varier suivant le genre d'ouvrage auquel on veut travailler ? On peut bien encore donner à un principe plus d'étendue qu'il n'en devroit avoir. On propose même souvent ce qui est sans exemple pour impossible. C'en est assez pour estre hors de la bonne route dès le troisième syllogisme. Ainsi le quatrième devient un sophisme sensible, & le cinquième contient une conclusion dont la fausseté souleve ceux-là mêmes qui ne sont point capables de développer le raisonnement & de remonter jusqu'à la source de l'erreur. Enfin soit que les Philosophes physiciens ou critiques

posent mal leurs principes , soit qu'ils en tirent mal leurs conclusions , il leur arrive tous les jours de se tromper en assurant que leur methode conduit infailliblement à la verité.

Combien l'experience a-t-elle découvert d'erreurs dans les raisonnemens Philosophiques qui étoient tenus par les siècles passés pour des raisonnemens solides. Autant qu'elle en découvrira un jour dans les raisonnemens qui passent aujourd'hui pour des verités incontestables. Comme nous reprochons aujourd'hui aux anciens d'avoir cru l'horreur du vuide & l'influence des astres , nos petits neveux nous reprocheront un jour de semblables erreurs , que le raisonnement entreprendroit en vain de démesler aujourd'hui , mais que l'experience & le temps sçauront bien mettre en évidence.

Les deux plus illustres compagnies de Philosophes qui soient en Europe , l'Académie des Sciences de Paris & la Société Royale de Londres , n'ont pas voulu ni adopter ni bâtir aucun systéme general de Physique. Suivant le sentiment du Chancelier Bacon , elles n'en épousent aucun dans la crainte que l'envie de justifier ce systéme ne fascinat

les yeux des observateurs & ne leur fit voir les experiences non-pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il faudroit qu'elles fussent pour servir de preuves à une opinion qu'on auroit entrepris de faire passer pour la verité. Nos deux illustres Academies se contentent donc de verifier les faits & de les inserer dans leurs registres, persuadées qu'elles sont que rien n'est plus facile au raisonnement que de trebucher dès qu'il veut faire deux pas au déla du terme où l'experience l'a conduit. C'est de la main de l'experience que ces Compagnies attendent un systéme general. Que penser de ces systémes de poésie, qui loin d'estre fondés sur l'experience veulent lui donner le démenti, & qui prétendent nous démontrer que des ouvrages admirés de tous les hommes capables de les entendre depuis deux mille ans qu'ils sont composés, ne sont rien moins qu'admirables.

Mieux les hommes se connoissent eux-mêmes & les autres, moins, comme je l'ai déjà dit, ils ont de confiance dans toutes ces décisions faites par voye de speculation, même dans les matieres qui sont à la rigueur susceptibles de demonstrations geometriques. Monsieur Leibnitz ne se hazarderoit

Jamais à passer en carrosse par un endroit où son cocher l'assureroit ne pouvoir point passer sans verser , même étant à jeun , quoiqu'on lui démontrât dans une analyse geometrique de la pente du chemin & de la hauteur comme du poids de la voiture qu'elle ne devroit pas y verser. On en croit l'homme preferablement au Philosophe , parce que le Philosophe se trompe encore plus facilement que l'homme.

S'il est un art qui dépende des speculations des Philosophes , c'est la navigation en pleine mer. Qu'on demande à nos Navigateurs si les vieux Pilotes qui n'ont que leur experience , & si l'on veut leur *routine* pour tout sçavoir , ne devinent pas mieux dans un voyage de long cours en quel lieu peut estre le vaisseau que les Mathématiciens *nouveaux à la mer* , mais qui durant dix ans ont étudié dans leur cabinet toutes les sciences dont s'aide la navigation. Ils repondront qu'ils ne virent jamais ces Mathématiciens redresser les Pilotes sur l'estime ailleurs que dans les Relations que les premiers font imprimer , & ils allegueront le mot du Lion de la fable à qui l'on faisoit remarquer un bas-relief où un homme terrassoit un Lion ; que les Lions n'ont point de Sculpteurs.

Quand l'Archiduc Albert entreprit le fameux siege d'Ostende , il fit venir d'Italie pour estre son principal Ingenieur , Pompée Targon le premier homme de son temps dans toutes les parties des Mathematiques , mais sans experience. Pompée Targon ne fit rien de ce que sa reputation faisoit attendre. Aucune de ses machines ne réussit & l'on fut obligé de le congédier après qu'il eut bien dépense de l'argent & fait tuer bien du monde inutilement. On donna la conduite du siege au celebre Ambroise Spinola qui n'avoit que du genie & de la pratique , mais qui prit la place. Ce grand Capitaine n'avoit étudié aucune des sciences capables d'aider à un Ingenieur à se former , quand le dépit qu'il conçût parce qu'un autre Noble Gennois lui avoit esté preferé dans l'achapt du Palais *Turfi* de Gennes lui fit prendre le parti de venir se faire homme de guerre dans les Pays-bas Espagnols en un âge fort avancé , par raport à l'âge où l'on fait communement l'apprentissage de ce métier.

En 1643. Lorsque le grand Prince de Condé assiegea Thionville après la bataille de Rocroi , il fit venir dans son camp Roberval sçavant en Mathematiques des

plus illustres , & mort Professeur Royal en cette science , comme un homme très capable de lui donner de bons avis sur son siege. Roberval ne proposa rien qui fut praticable , & on l'envoya attendre dans Metz que d'autres eussent pris la place. On voit par les livres du Boccalin qu'il sçavoit tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit de plus ingenieux sur le grand art de gouverner les Peuples. Le Pape Paul V. lui confia sur sa reputation la police d'une petite ville qu'un homme sans Latin auroit très bien regie. Il fallut revoquer au bout de trois mois d'administration l'Auteur des Commentaires Politiques sur Tacite , & du fameux livre de la *Pierre de touche*.

Un Medecin de vingt cinq ans est aussi persuadé de la verité des raisonnemens Physiques qui prétendent développer la maniere dont le Quinquina opere pour guerir les fievres intermittentes : qu'il le peut estre de l'operation même du remede. Un Medecin de soixante ans est persuadé de la verité du fait qu'il a vû plusieurs fois , mais il ne croit plus aux explications de l'effet du remede , que *par benefice d'inventaire* , s'il est permis d'user de cette expression. Est-ce sur la connois-

sance des simples , sur la science de l'Anatomie , en un mot sur l'érudition ou sur l'expérience du Medecin que se determine un homme qui a de lui même de l'expérience , lorsqu'il est obligé de se choisir un Medecin ? Monsieur de Gourville , de qui Charles II. Roi d'Angleterre disoit que de tous les François qu'il avoit connu il étoit celui qui avoit le plus de sens , eut besoin d'un Medecin. Les plus sçavants Medecins briguerent pour gouverner sa santé. Il envoya un homme de confiance à la porte des Ecoles de Medecine un jour que la faculté s'assembloit , avec ordre de lui amener sans autre information celui des Medecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à la sienne. On lui en amena un tel qu'il le souhaittoit , & il s'en trouva bien. Monsieur de Gourville se determina en faveur de l'expérience , laquelle meritoit davantage le titre d'expérience à son égard.

Feu Monsieur de Tournefort , un des plus dignes sujets de l'Academie des Sciences , dit , en parlant d'un pas difficile qu'il franchit. *Pour moi je m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval , & je m'en trouvai beaucoup mieux que si j'avois voulu le conduire.*

*Voyage
du evant
Lettre II.*

Un Automate qui suit naturellement les loix de la mecanique se tire bien mieux d'affaire dans ces occasions que le plus habile Mecanicien qui voudroit mettre en usage les regles qu'il a apprises dans son Cabinet, fut-il de l'Academie des Sciences. C'est l'experience d'un cheval, d'une machine au sentiment de l'Auteur, qui est icy preferée aux raisonnemens d'un homme, d'un Academicien. Qu'on me permette la plaisanterie, ce cheval mene loin.

Les Avocats sont communement plus sçavants que les Juges. Néanmoins il est très ordinaire que les Avocats se trompent dans les conjectures qu'ils font sur l'issuë d'un procès. Les Juges qui n'ont lû qu'un très petit nombre de livres, mais a qui l'experience de ce qu'ils voyent journellement a montré quels sont les motifs de decision qui déterminent les Tribunaux dans le jugement des procès, ne se trompent presque jamais dans leurs predictions sur l'évenement d'une cause.

Or s'il est quelque matiere ou il faille que le raisonnement se taise devant l'experience, c'est assurément dans les questions qu'on peut faire sur le merite d'un Poëme. C'est lorsqu'il s'agit de sçavoir si un Poëme plaît ou s'il

ne plaît pas , si generalement parlant un Poëme est un ouvrage excellent ou s'il n'est qu'un ouvrage mediocre. Les principes generaux sur lesquels on puisse se fonder pour raisonner consequamment touchant le merite d'un Poëme, sont en petit nombre. Il y a souvent lieu à quelque exception contre le principe qui paroît le plus universel. Plusieurs de ces principes sont si vagues qu'on peut soutenir également que le Poëte les ait apliqués ou qu'il ne les ait point apliqués dans son ouvrage. L'importance de ces principes dépend encore d'une infinité de circonstances des temps & des lieux où le Poëte a composé. En un mot, comme le premier but de la Poësie est de plaire, on voit bien que ses principes deviennent plus souvent arbitraires que les principes des autres arts, à cause de la diversité du goût de ceux pour qui les Poëtes composent. Quoique les beautés doivent estre moins arbitraires dans l'art oratoire que dans l'art poëtique, néanmoins Quintilien dit qu'il ne s'est jamais assujetti qu'à un très petit nombre de ces principes & de ces regles, qu'on appelle principes generaux & regles universelles. Il n'y en a presque point, ajoute-il, dont on ne puisse contester

la validiré par de bonnes raisons. *Propter quæ mihi semper moris fuit quam minime alligare me ad præcepta quæ Catholica vocantur, id est ut dicamus quomodo possamus, universalia vel perpetua.* *Lib. inst. 1. cap. 14.*
Raro enim reperitur hoc genus ut non labefactari parte aliqua aut subrui possit.

Il est donc comme impossible d'évaluer au juste ce qui doit resulter des irregularités heureuses d'un Poëte, de son attention à se conformer à certains principes, de sa negligence à en suivre d'autres. Enfin combien de fautes la Poësie de son stile peut faire pardonner. Souvent il arriveroit encore qu'après avoir bien raisonné & bien conclu pour nous, nous aurions mal conclu pour les autres, & ces autres se trouveront estre précisément les personnes pour qui le Poëte a composé son ouvrage. L'évaluation Geometrique du merite de l'Arioste faite aujourd'hui pour un François, seroit-elle bonne par rapport aux Italiens du seizième siecle. Le rang où un *Dissertateur* François placeroit aujourd'hui l'Arioste en vertu d'une Analyse Geometrique de son Poëme, seroit-il reconnu pour estre le rang dû au *Roland furieux* ? Que de calculs, que de combinaisons à faire avant que d'estre en droit de tirer la consequence si l'on

veut la tirer juste, Un gros volume *in folio* suffiroit à peine pour contenir l'analyse exacte de la Phédre de Monsieur Racine faite suivant cette methode & pour appretier ainsi cette piece par voye d'examen. La discussion seroit encore aussi sujette à erreur, qu'elle seroit fatigante pour l'écrivain & dégoûtante pour le lecteur. Ce que l'analyse ne sçauroit trouver, le sentiment le saisit d'abord.

Le sentiment dont je parle est dans tous les hommes, mais comme ils n'ont pas tous les oreilles & les yeux également bons, de même ils n'ont pas tous le sentiment également parfait. Les uns l'ont meilleur que les autres, ou bien parce que leurs organes sont naturellement mieux composés, ou bien parce qu'ils l'ont perfectionné par l'usage frequent qu'ils en ont fait & par l'experience. Ceux-cy doivent s'apercevoir plutôt que les autres du merite ou du peu de valeur d'un ouvrage. C'est ainsi qu'un homme, dont la vue porte loin, reconnoist distinctement un autre homme à la distance de cent toises, quand ceux qui sont à ses costés discernent à peine la couleur des habits de cet homme qui s'avance. Quand on en croit son premier mouvement, on

juge de la portée des sens des autres, par la portée de ses propres sens. Il arrive donc que ceux qui ont la vuë courte hezitent quelque rems à se rendre au sentiment de celui qui a les yeux meilleurs qu'eux, mais dès que la personne qui s'avance s'est aprochée à une distance proportionnée à leur vuë, ils sont tous d'un même avis.

De même tous les hommes qui jugent par sentiment se trouvent d'accord un peu plutôt ou un peu plus tard sur l'effet & sur le merite d'un ouvrage. Si la conformité d'opinion n'est pas établie parmi eux aussi-tôt qu'il semble qu'elle devroit l'estre, c'est que les hommes en opinant sur un poëme ou sur un tableau ne se bornent pas toujours à dire ce qu'ils sentent & à rapporter quelle impression il fait sur eux. Au lieu de parler simplement & suivant leur *apprehension*, dont ils ignorent souvent le merite, ils veulent parler par principes, & comme la plûpart ils ne sont pas capables de s'expliquer methodiquement ils embroüillent leurs décisions & ils se troublent reciproquement dans leurs jugements. Un peu de temps les met d'accord avec eux-mêmes comme avec les autres.

SECTION XXVI.

*Objection contre la solidité des jugements
du public, & la réponse à
cette objection.*

JEntends déjà citer les erreurs où le public est tombé dans tous les temps & dans tous les pays sur le mérite des personnes qui remplissent les grandes dignités ou qui exercent certaines professions. Pouvez vous, me dira-t-on, eriger en Tribunal infailible un *Appréhenseur* du mérite qui s'est trompé si souvent sur les Generaux, sur les Ministres & sur les Magistrats,

Je vais faire deux réponses à cette objection, qui dans le fond est plus éblouissante que solide. En premier lieu le public se trompe rarement sur le mérite des personnes qu'on vient de citer comme un exemple de ses injustices, quoiqu'il les loue ou qu'il les blâme à tort quelquefois, sur un événement particulier. Expliquons cette proposition. Le public ne juge pas du mérite du General sur une seule campagne, du Ministre sur une seule negotiation,

ni du Medecin si l'on veut , sur le traitement d'une seule maladie. Il en juge sur plusieurs évenemens & sur plusieurs succès. Or autant qu'il seroit injuste de juger du merite de ceux dont il s'agit sur un succès unique, autant me paroît-il équitable d'en juger sur plusieurs évenemens semblables, ainsi que par comparaison aux succès de ceux qui auront eu à conduire des entreprises ou des affaires pareilles à celles dont les personnes doat il s'agit icy auront esté chargées.

Un succès heureux & même deux, peuvent être le seul effet du pouvoir des conjonctures. Il est rare que le bonheur seul amene trois succès heureux, mais lorsque ces succès sont parvenus à un certain nombre, il seroit insensé de prétendre qu'ils fussent le pur effet du hazard, & que l'habileté du General ou du Ministre, n'y eussent point de part. Il en est de même des succès malheureux. Le Joueur de Triétrac qui de vingt parties qu'il joue avec la même personne en gagne dix-neuf, passe constamment pour sçavoir le jeu mieux qu'elle, quoique le caprice des dez puisse faire gagner deux parties de suite au joueur mal habile contre le joueur habile. Or la guerre & les autres professions que

nous avons citées , dépendent encore moins de la fortune que le triâtrac, quoique la fortune ait part dans les succès de ceux qui les exercent. Le plan que se propose le General après avoir examiné ses moyens & ceux de l'ennemi , n'est pas exposé à estre aussi souvent déconcerté que le dessein du joueur. Ainsi le public n'a point de tort de penser que le General , dont presque toutes les campagnes sont heureuses , est un grand homme de guerre, quoi qu'un general puisse avoir un événement heureux sans merite , comme il peut perdre une bataille ou lever un siege sans qu'il y ait de sa faute. Le Cardinal Mazarin, qui connoissoit aussi bien que personne quelle part peut avoir la capacité dans ces événements , que les hommes bornés croient dépendre presque entierement du hazard, parce qu'ils en dependent en partie, ne vouloit confier les armées & les affaires qu'à des gens heureux, suposant qu'on ne réussit point assez souvent pour meriter le titre d'heureux , sans avoir beaucoup d'habileté.

Ma seconde réponse à l'objection proposée contre la justesse des jugements du public est de dire : qu'on auroit encore tort de conclure que le public

blic puisse se tromper sur un poëme ou sur un tableau , parce qu'il pourroit louer ou blâmer à tort les Ministres & les Generaux. Le public ne s'est trompé, par exemple, dans tous les temps, sur la louange due à un General qui vient de gagner une bataille, que pour avoir porté son jugement sur tout un objet dont il ne connoissoit qu'une partie. Lorsqu'il a eu tort, c'est pour avoir blâmé ou loué avant que d'avoir esté bien instruit de la part que le General avoit eue dans le bon ou dans le mauvais succès. Le public a voulu juger quand il étoit encore mal informé des faits. Il a jugé du General avant que d'estre pleinement instruit de la contrainte où le jettoient les ordres de son Prince ou de sa Republique, des traverses que lui suscitoient ceux dont l'emploi étoit de l'aider, & des assistances promises & non données. Le public ne sçait pas si le General n'a point amené lui même en resserrant l'ennemi, le hazard qui semble avoir esté l'unique cause de son succès, & si l'avantage qu'il tire de ce hazard n'est pas dû aux precautions que sa prevoyance avoit prises pour en profiter. Il ignore si le General pouvoit écarter ou du moins s'il devoit prévoir le con-

tretemps qui fait avorter son entreprise, & qui l'a fait même paroître chimérique après qu'elle est manquée. Le public ignore si le gain de la bataille est la suite du plan du General, ou s'il est dû à la présence d'esprit d'un Officier Subalterne. On peut dire la même chose du public, quand il louë ou quand il blâme le Ministre, le Magistrat & même le Medecin sur un événement particulier.

Il n'en est pas de même du public quand il louë les Peintres & les Poëtes, parce qu'ils ne sont jamais heureux ni malheureux du costé du succès de leurs productions qu'autant qu'ils ont mérité de l'estre. Quand le public décide sur leurs ouvrages, il porte son jugement sur un objet qu'il connoît en son entier & qu'il envisage par toutes ses faces. Toutes les beautés & toutes les imperfections de ces sortes d'ouvrages sont sous les yeux du public. Rien de ce qui doit les faire louer ou les faire blâmer n'est caché pour lui. Il sçait tout ce qu'il faut sçavoir pour en bien juger. Le Prince qui a donné la commission au General ou l'instruction au Ministre n'est pas aussi capable de juger de leur conduite, que l'est le public de juger des poëmes & des tableaux.

Les Peintres & les Poëtes, continuera-t-on, sont du moins les plus malheureux de tous ceux dont les ouvrages demeurent à découvert sous les yeux du public. Vous mettez tout le monde en droit de faire leur procès, même sans rendre aucune raison de son jugement, au lieu que les autres sçavants *ne sont jugés que par leurs Pairs*, qui sont encore tenus de les convaincre dans les formes avant que d'estre reçûs à prononcer leur condamnation.

Je ne pense pas que ce fut un si grand bonheur pour les Peintres & pour les Poëtes de n'estre jugés que par leurs Pairs. Mais répondons plus sérieusement. Lorsqu'un ouvrage traite de sciences ou de connoissances purement speculatives, son merite ne tombe point sous le sentiment. Ainsi les personnes qui ont acquis le sçavoir necessaire pour connoistre si l'ouvrage est bon ou mauvais sont les seules qui puissent en juger. Les hommes ne naissent pas avec la connoissance de l'Astronomie & de la Physique, comme ils naissent avec le sentiment. Ils ne sçauroient juger du merited'un ouvrage de Physique ou d'Astronomie qu'en vertu des connoissances acquises, mais ils peuvent juger des vers & des tableaux en vertu de leurs

qualités naturelles. Ainsi les Geometres, les Medecins & les Theologiens, ou ceux qui sans avoir mis l'enseigne de ces sciences ne laissent pas de les sçavoir, sont les seuls qui puisse juger d'un ouvrage qui traite de leur science. Mais tous les hommes peuvent juger des vers & des tableaux, parce que tous les hommes sont sensibles, & que l'effet des vers & des tableaux tombe sous le sentiment.

Quoique cette réponse soit sans replique, je ne laisserai pas de la fortifier encore par une reflexion. Dès que les sciences dont j'ai parlé ont operé en vertu de leurs principes, dès qu'elles ont produit quelque chose qui doit être utile ou agreable aux hommes, nous connoissons alors sans autre lumiere que celle du sentiment, si le sçavant a réussi. L'ignorant en Astronomie connoist aussi bien que le sçavant, si l'Astronome a prédit l'Eclipse avec précision, ou si la Machine fait l'effet promis par le Mathematicien, quoi qu'il ne puisse pas prouver methodiquement que l'Astronome & le Mathematicien ont tort, ni dire en quoi ils se sont trompés.

S'il est des arts dont les productions tombent sous le sentiment, c'est la peinture, c'est la Poësie. Ils n'operent

que pour nous toucher. Toute l'exception qu'on puisse alleguer, c'est de dire qu'il est des tableaux & des poëmes dont tout le merite ne tombe pas sous le sentiment. On ne sçauroit connoître à l'aide du sentiment si la verité est observée dans le tableau historique qui represente le siege d'une place ou la ceremonie d'un sacre. Le sentiment seul ne suffit point pour connoître si l'Auteur d'un poëme de philosophie raisonne avec justesse, & s'il apuie bien son systéme.

Le sentiment ne sçauroit juger de cette partie du merite d'un poëme ou d'un tableau, qu'on peut appeller le merite étranger, mais c'est parce que la peinture & la poësie elle-mêmes sont incapables d'en décider. En cela les Peintres & les Poëtes n'ont aucun avantage sur les autres hommes. S'il se trouve des Peintres & des Poëtes capables de décider sur ce que nous avons appellé le merite étranger dans les poëmes & dans les tableaux, c'est qu'ils ont d'autres connoissances que celles de l'art de la peinture & de l'art de la poësie.

Quand il s'agit d'un de ces ouvrages mixtes qui ressortissent à plusieurs Tribunaux differents, chacun d'eux ju-

ge la question qui est de sa compétence. C'est ce qui donne lieu à des jugements opposés , & néanmoins équitables sur le mérite du même ouvrage. Ainsi les Poëtes louent avec raison le poëme de Lucrece sur l'univers , comme l'ouvrage d'un grand Artisan , quand les Philosophes le condamnent comme un livre rempli de mauvais raisonnements , c'est ainsi que les Sçavants en histoire blâment Varillas , parce qu'il se trompe à chaque page , quand les lecteurs , qui ne cherchent que de l'amusement dans un ouvrage , le louent à cause de ses narrations amusantes & de l'agrément de son stile. Ils vantoient le Poëte , pour ainsi dire , quand son système étoit blâmé par les Philosophes.

Mais pour retourner à Lucrece , le public est juge de la partie du mérite de son poëme qui est du ressort de la poésie aussi-bien que les Poëtes mêmes. Toute cette portion du mérite de Lucrece tombe sous le sentiment.

Ainsi le véritable moyen de connoître le mérite d'un poëme sera toujours de consulter l'impression qu'il fait. Notre siècle est trop éclairé , & si l'on veut trop philosophe pour lui faire croire qu'il doive apprendre des Critiques ce

qu'il doit penser d'un ouvrage composé pour toucher , quand on peut lire cet ouvrage & quand le monde est rempli de gens qui l'ont lû. La Philosophie qui enseigne à juger des choses par les principes qui leur sont propres , enseigne en même temps que pour connoître le merite & l'excellence d'un poëme , il faut examiner s'il plaît , & à quel point il plaît & il attache ceux qui le lisent.

Veritablement ceux qui ne sçavent point l'art , ne sont pas capables de remonter jusques aux causes qui rendent un mauvais poëme ennuyeux. Ils ne sçauroient en indiquer les fautes en particulier. Aussi ne prétends-je pas que l'ignorant puisse dire précisément en quoi le Peintre ou le Poëte ont manqué , & moins encore leur donner des avis sur la correction de chaque faute , mais cela n'empêche pas que l'ignorant ne puisse juger par l'impression que fait sur lui un ouvrage composé pour lui plaire & pour l'interesser , si l'Auteur a réussi dans son entreprise & jusqu'à quel point il y a réussi. Il peut donc dire que l'ouvrage est bon ou qu'il ne vaut rien , & même il est faux qu'il ne rende pas raison de son jugement. Le Poëte tragique , dira t'il , ne l'a point

fait pleurer, & le Poëte comique ne l'a point diverti. Il allegue qu'il ne sent aucun plaisir en regardant le tableau qu'il refuse d'estimer. C'est aux ouvrages a se défendre eux mêmes contre de pareilles critiques, & ce qu'un Auteur peut dire pour excuser les endroits foibles de son poëme n'a pas plus d'effet qu'en ont les éloges étudiés que les amis peuvent donner aux beaux endroits. *L'Amour tyrannique* de Scuderi est demeuré au nombre des mauvaises pieces malgré la Dissertation de Sarrazin. Tous les raisonnemens des Critiques ne sçauroient persuader qu'un ouvrage plaise lorsqu'on sent qu'il ne plaist pas, comme ils ne peuvent faire acroire que l'ouvrage qui interesse, n'interesse pas.

SECTION XXV.

Du jugement des gens du métier.

A Près avoir parlé des jugemens du public sur un ouvrage nouveau, nous devons parler des jugemens que les gens du métier en portent. La plupart jugent mal des ouvrages pris en general par trois raisons. La sensibilité des gens du métier est usée. Ils jugent

du tout par voye de discussion. Enfin ils sont prevenus en faveur de quelque partie de l'art, & ils la comptent dans les jugemens generaux qu'ils portent pour plus qu'elle ne vaut. Sous le nom de gens du métier, je comprends ici, non-seulement les personnes qui composent & qui peignent, mais encore un grand nombre de ceux qui écrivent sur les poëmes & sur les tableaux. Quoi, me dira t'on, plus on est ignorant en poësie & en peinture, plus on est en état de juger sainement des poëmes & des tableaux ? Quel Paradoxe ? L'exposition que je vais faire de ma proposition, jointe à ce que j'ai déjà dit, me justifieront pleinement contre une objection si propre à prevenir le monde au desavantage de mon sentiment.

Il est quelques Artisans beaucoup plus capables que le commun des hommes de porter un bon jugement sur les ouvrages de leur art. Ce sont les Artisans nés avec le genie de cet art, toujours acompagné d'un sentiment bien plus exquis que n'est celui du commun des hommes. Mais un petit nombre d'Artisans est né avec du genie, & par consequent avec cette sensibilité ou cette délicatesse d'organes supérieure à celle que peuvent avoir les autres, &

je soutiens que les Artisans sans genie jugent moins sainement que le commun des hommes , & si l'on veut que les ignorants. Voicy mes raisons. La sensibilité vient à s'user dans un Artisan sans genie , & ce qu'il apprend dans la pratique de son art ne sert le plus souvent qu'à depraver son goût naturel & à lui faire prendre à gauche dans ses décisions. Son sentiment a esté émoussé par l'obligation de s'occuper de vers & de peinture , que sa profession lui doit avoir imposée si frequamment que souvent il s'en est occupé sans goût & sans attrait. Il est donc devenu insensible au pathetique des vers & des tableaux qui ne font plus sur lui le même effet qu'ils faisoient autrefois , & qu'ils font encore sur les hommes de son âge.

C'est ainsi qu'un vieux Medecin , bien qu'il soit né tendre & compatissant , n'est plus touché par la vûe d'un mourant autant que l'est un autre homme , & autant qu'il le seroit encore lui même , s'il n'avoit pas exercé la Medecine. L'Anatomiste s'endurcit de même & il acquiert l'habitude de dissequer sans repugnance des malheureux , dont le genre de mort rend les cadavres encore plus capables de faire horreur.

Les ceremonies les plus lugubres n'a-
tristent plus ceux dont l'emploi est d'y
assister. Qu'il me soit permis d'user icy
de l'expression dont Ciceron se servoit
pour peindre encore plus vivement l'in-
dolence de la Republique. Le cœur
contracte un *calus* de la même maniere
que les pieds & les mains en contrac-
tent

D'ailleurs les Peintres & les Poëtes
s'occupent des imitations comme d'un
travail, au lieu que les autres hommes
ne les regardent que comme des objets
interessants. Ainsi le sujet de l'imita-
tion, c'est-à-dire les événements de la
tragedie & les expressions du tableau,
font une impression legere sur les Pein-
tres & sur les Poëtes sans genie qui
sont ceux dont je parle. Ils sont en ha-
bitude d'être émus si foiblement, qu'ils
ne s'aperçoivent presque pas si l'ouvra-
ge les touche ou s'il ne les touche
point. Leur attention se porte toute
entiere sur l'exécution mecanique, &
c'est par là qu'ils jugent de tout l'ou-
vrage. La poësie du tableau de Mon-
sieur Coypel, qui represente le sacri-
fice de la fille de Jepthé, ne les saisit
point, & ils l'examinent avec autant
d'indifference que s'il representoit une
danse de payfans ou quelque sujet in-

capable de nous émouvoir. Insensibles au pathétique de ses expressions, ils lui font son procès en consultant uniquement la règle & le compas, comme si un tableau ne devoit pas contenir des beautés supérieures à celles dont ces instruments sont les juges souverains. C'est ainsi que la plupart de nos Poëtes examineroient le Cid si la pièce étoit nouvelle. Mais les Peintres & les Poëtes, sans enthousiasme, ne sentent pas celui des autres, & portant leur suffrage par voie de discussion, ils louent ou ils blâment un ouvrage en general, ils le définissent bon ou mauvais suivant qu'ils le trouvent regulier par l'analyse qu'ils en font. Peuvent-ils estre bons juges du tout quand ils sont mauvais juges de la partie de *l'invention*, qui fait le principal merite des ouvrages, & qui distingue le grand homme du simple artisan.

Ainsi les gens du métier jugent mal en general, quoique leurs raisonnements examinés en particulier se trouvent souvent assez justes, mais ils en font un usage pour lequel les raisonnements ne sont point faits. Vouloir juger d'un poëme ou d'un tableau en general par voye de discussion, c'est vouloir mesurer un cercle avec une re-

gle. Qu'on prenne donc un compas , qui est l'instrument propre à le faire.

En effet on voit tous les jours des personnes qui ont beaucoup d'esprit & de lumiere se méprendre en predisant le succès d'une piece Dramatique , parce qu'elles ont formé leur prognostic par voye de discussion. Monsieur Racine & Monsieur Despreaux étoient de ces Artisans beaucoup plus capables que les autres hommes de juger des vers & des poëmes. Qui ne croira qu'après s'être encore éclairés reciproquement , ils ne dussent porter des jugements infaillibles , du moins sur le succès de chaque scene prise en particulier ? Cependant Monsieur Despreaux avouoit que très souvent leur jugement sur les Tragedies de son ami avoit esté démenti par l'évenement , & qu'ils avoient même reconnu toujours après l'experience , que le public avoit raison de juger autrement qu'eux. L'un & l'autre pour prévoir plus certainement l'effet de leurs vers , en étoient venus à une methode à peu près pareille à celle de Malherbe & de Moliere.

Nous avons avancé que les gens du métier étoient encore sujets à tomber dans une autre erreur en formant leur decision. C'est d'avoir trop d'égard dans

la définition generale d'un ouvrage à la capacité de l'artisan dans la partie de l'art pour laquelle ils sont prevenus. Le sort des Artisans sans genie est de s'attacher principalement à l'étude de quelque partie de l'art qu'ils professent, & de penser après y avoir fait du progrès, qu'elle est la seule partie de l'art bien importante. Le Poëte dont le talent principal est de rimer richement se trouve bien-tost prevenu que tout poëme dont les rimes sont negligées ne sçauroit estre qu'un ouvrage mediocre; quoi qu'il soit rempli d'invention, & & de ces pensées tellement convenables au sujet, qu'on est surpris qu'elles soient neuves. Comme son talent n'est pas pour l'invention, ces beautés ne sont que d'un foible poids dans sa balance. Un Peintre qui de tous les talents necessaires pour former le grand Artisan n'a que celui de bien colorier, décide qu'un tableau est excellent ou qu'il ne vaut rien en general, suivant que l'ouvrier a sçu manier la couleur. La poësie du tableau est comptée pour peu de chose, pour rien même dans son jugement. Il fait sa décision sans aucun égard aux parties de l'art qu'il n'a point. Un Poëte en peinture tombera dans la même erreur en plaçant

au dessous du mediocre le tableau qui manquera dans l'ordonnance & dont les expressions seront basses, mais dont le coloris meritera d'estre admiré. En supposant que les parties de l'art, lesquelles on n'a pas, ne meritent presque point d'attention, on établit, sans estre obligé de le dire, qu'il ne nous manque rien pour estre un grand Maître. On peut dire des Artisans ce que Petrone dit des hommes qui possèdent de grandes richesses. *Nihil volunt inter homines melius credi, quam quod ipsi tenent.* Tous les hommes veulent que le genre de merite dont ils sont douez, soit le genre de merite le plus important dans la société.

On voit bien que je parle seulement icy des Peintres & des Poëtes qui se trompent de bonne foi. Si je cherchois à rendre leurs décisions suspectes, que ne pourrois je pas dire sur les injustices qu'ils commettent tous les jours de propos délibéré, en définissant les ouvrages de leur concurrents. Dans les autres professions on se contente ordinairement d'estre le premier de ses contemporains. En poësie comme en peinture on a peine à souffrir l'ombre de l'égalité. Cesar consentoit bien d'avoir un égal, mais la plûpart des Peintres.

& des Poëtes, aussi altiers que Pompee, ne sçauroient souffrir d'estre approchés. Ils veulent que le public croye voir une grande distance entre eux & ceux de leurs contemporains qui paroîtront les suivre de plus près. *Nam*

Pater. hist. lib. secund; *neque Pompeius parem animo quemquam tulit, & in quibus rebus primus esse debebat, solus esse cupiebat.* Il est donc rare

que les plus grands hommes en ces deux professions veuillent rendre justice même à ceux de leurs concurrents qui ne font que commencer la carrière & qui ne peuvent ainsi leur estre égaux que dans un temps à venir encore éloigné.

L'on a souvent eu raison de reprocher aux illustres dont je parle, le trait d'amour propre dont Auguste fut aculé; c'est de s'estre choisi dans la personne de Tibere le successeur le plus propre à le faire regretter. Si les grands Artistes sont sensibles à la jalousie, que penser des mediocres ?



SECTION XXVI.

*Que les jugemens du public l'emportent
à la fin sur les jugemens des
gens du métier.*

L'Experience confirme les raisonne-
nemens que je viens de faire. Il
faut bien que les gens du métier se
trompent souvent puisque leurs juge-
ments sont ordinairement cassez par
ceux du public , dont la voix fit tou-
jours la destinée des ouvrages. C'est tou-
jours le sentiment du public qui l'em-
porte, lorsque les Maistres de l'art &
lui sont d'avis differents sur une pro-
duction nouvelle , *Un ouvrage* , dit
Monsieur Despreaux , *à beau estre ap-* ^{Préface}
prouvé d'un petit nombre de connoisseurs, ^{de l'édi-}
s'il n'est plein d'un certain agrément pro- ^{tion de}
pre à piquer le goût general des hommes , ^{1701.}
il ne passera jamais pour un bon ouvrage
& il faudra que les connoisseurs eux mê-
mes avouent qu'ils se sont trompés en don-
nant leur approbation. La même chose
arrive lorsque le public donne son ap-
probation à un ouvrage blâmé par les
connoisseurs. Le public à venir, qu'on

me permettre l'expression, qui en jugera par sentiment, ainsi que le public contemporain en avoit jugé, sera toujours de son avis. La posterité n'a jamais blâmé comme de mauvais poëmes ceux que les contemporains de l'Auteur avoient loués comme excellents, bien qu'elle puisse en abandonner la lecture pour s'occuper d'autres ouvrages encore meilleurs que ces poëmes. Nous ne voyons pas de poëme qui ait ennuié les contemporains du Poëte parvenir jamais à une grande re-

Curtius lib. 8. tantumdem quoque posteri credunt, quantum presens atas sponderit.

Les livres de parti & les poëmes écrits sur des événements récents n'ont qu'une vogue laquelle s'évanouit bien-tôt quand ils doivent tout leur succès aux conjonctures où ils sont publiés. On les oublie au bout de six mois, parce que le public les a moins estimés en qualité de bonnes poësies qu'en qualité de gazettes. Il n'est pas surprenant que la posterité les mette au rang de ces mémoires satiriques, qui sont curieux uniquement par les faits qu'ils apprennent ou par les circonstances des faits qu'ils rappellent. Le public les avoit condamnés à cette destinée six mois après leur naissance. Mais ceux de ces poëmes,

ceux des écrits de parti, dont le public fait encore cas six mois après qu'ils sont publiés, ceux qu'il estime indépendamment des circonstances, passent à la postérité. Nous faisons encore autant de cas de la Satire de Seneque contre l'Empereur Claudius qu'on en pouvoit faire à Rome deux ans après la mort de ce Prince. On fait encore aujourd'hui plus de cas de la Satire Menippée, des lettres au Provincial, & de quelques autres livres de ce genre, qu'on en faisoit un an après la première édition de ces écrits. Les chansons faites il y a dix ans & que nous avons retenues, seront chantées par la postérité.

Les fautes que les gens du métier s'obstinent à faire remarquer dans les ouvrages estimés du public retardent bien leur succès, mais elles ne l'empêchent point. On leur répond qu'un poëme ou un tableau peuvent avec de mauvaises parties estre un excellent ouvrage. Il seroit inutile d'expliquer au lecteur, qu'ici comme dans toute cette dissertation, le mot de mauvais s'entend relativement. On sçait bien, par exemple, que si l'on dit que le coloris d'un tableau de l'Ecole Romaine ne vaut rien, cette expression signifie seulement que ce coloris est très infe-

rieur à celui de plusieurs autres tableaux ; soit Flamands , soit Lombards , dont la réputation est cependant médiocre. On ne pourroit pas sentir la force des expressions d'un tableau si le coloris en étoit absolument faux & mauvais. Quand on dit que la versification de Corneille est mauvaise par endroits , on veut dire seulement qu'elle est moins soutenue & plus négligée que celle de plusieurs Poètes réputés des Artisans médiocres. Un poëme dont la versification seroit absolument mauvaise , dont chaque vers nous choqueroit , ne parviendroit jamais à nous toucher. Car ,

Inst. lib. comme le dit Quintilien : des phrases
9. cap. 4. qui debutent par blesser l'oreille en la heurtant trop rudement , des phrases qui pour ainsi dire se présentent de mauvaise grace , trouvent la porte du cœur fermée. *Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit.*

Les décisions des gens du métier , bien que sujettes à toutes les illusions dont nous venons de parler , ne laissent point d'avoir beaucoup de part à la première réputation d'un ouvrage nouveau. En premier lieu , s'ils ne peuvent pas faire blâmer un ouvrage par ceux qui le connoissent , ils peuvent empê-

cher beaucoup de gens de le connoître en les détournant de l'aller voir ou de le lire. Ces preventions qu'ils repandent dans le monde ont leur effet durant un temps. En second lieu le public prevenu en faveur du discernement des gens du métier, pense durant un temps qu'ils ayent meilleure vûë que lui. Ainsi l'ouvrage auquel ils veulent bien rendre justice, parvient bien-tost à la reputation bonne ou mauvaise qui lui est dûë ; mais le contraire arrive lorsqu'il ne la lui rendent pas, soit qu'ils ne le veuillent pas faire, soit qu'ils se trompent de bonne foi. Quand ils se partagent, ils detruisent leur credit, & le public juge sans eux. C'est à l'aide de ce partage qu'on a vû Moliere & Racine parvenir si promptement à une grande reputation.

Quoique les gens du métier n'en puissent pas imposer aux autres hommes assez pour leur faire trouver mauvaises les choses excellentes, ils peuvent leur faire croire que ces choses excellentes ne sont que mediocres par rapport à d'autres. L'erreur dans laquelle ils jettent ainsi le public sur un nouvel ouvrage est long-temps à se dissiper. Jusqu'à ce que cet ouvrage vient à estre connu generalement, le pre-

jugé que la décision des gens du métier a jeté dans le monde balance le sentiment des personnes de goût & désintéressées , principalement si l'ouvrage est d'un auteur dont la réputation n'est pas encore bien établie. Si l'Auteur est déjà connu pour un excellent Artisan , son ouvrage est tiré d'oppression beaucoup plutôt. Tandis qu'un préjugé combat un autre préjugé , la vérité s'échape de leurs mains : elle se montre pour ainsi dire.

Le plus grand effet des préjugés que les gens du métier sement dans le monde contre un nouvel ouvrage , vient de ce que les personnes qui parlent d'un poëme ou d'un tableau sur la foi d'autrui , aiment mieux en passer par l'avis des gens du métier , elles aiment mieux le répéter , que de redire le sentiment de gens qui n'ont pas mis l'enseigne de la profession à laquelle l'ouvrage ressortit. En ces sortes de choses où les hommes ne croient point avoir un intérêt essentiel à choisir le bon parti , ils se laissent éblouir par une raison qui peut beaucoup sur eux. C'est que les gens du métier doivent avoir plus d'expérience que les autres. Je dis éblouir , car comme je l'ai exposé , la plupart des gens du métier ne jugent

point par voye de sentiment ni en déferant au goût naturel perfectionné par les comparaisons & par l'expérience, mais par voye d'analyse. Ils ne jugent pas en hommes doués de ce sixième sens dont nous avons parlé, mais en Philosophes speculatifs. La vanité contribué encore à nous-faire épouser l'avis des gens du métier preferablement à l'avis des hommes de goût & de sentiment. Suivre l'avis d'un homme qui n'a pas d'autre expérience que nous & qui n'a rien appris que nous ne sachions nous mêmes, c'est reconnoître en quelque façon qu'il a plus d'esprit que nous. C'est rendre une espece d'hommage à son discernement naturel. Mais croire l'Artisan, déferer à l'avis d'un homme qui a fait une profession que nous n'avons pas exercée, c'est déferer à l'art, c'est rendre hommage à l'expérience. La profession de l'art en impose même tellement à bien des personnes, qu'elles étouffent du moins durant un temps leur propre sentiment pour adopter l'avis des gens du métier. Elles rougiroient d'oser estre d'un avis différent du leur. *Pudet enim dissentire & quasi*

tacita verecundia inhibemur plus nobis credere. C'est donc avec bienveillance qu'on écoute les gens du métier qui

Quint.
lib. x. cap.
pr.

font methodiquement le procès à une tragedie ou bien à un tableau, & l'on retient même ce qu'on peut des termes de l'art. C'est de quoi se faire admirer ou du moins écouter par d'autres.

SECTION XXVII.

Qu'on doit plus de deference aux jugemens des Peintres qu'à ceux des Poëtes. De l'art de reconnoître la main des Peintres.

LE public écoute avec plus de prevention les Peintres qui font le procès à un tableau, que les Poëtes qui font le procès à un poëme. On ne sçauroit que louer le public de distribuer ainsi sa confiance. Il s'en faut beaucoup que le commun des hommes n'ait autant d'intelligence de la mecanique de la peinture, que de la mecanique de la poésie, & d'ailleurs comme nous l'avons exposé au commencement de ces essais, les beautés de l'exécution sont bien plus importantes dans un tableau qu'elles ne sçauroient l'être dans un poëme François. Nous avons même dit que les beautés de l'exécution pouvoient seules rendre un tableau pretieux. Or ces

ces beautés se rendent bien sensibles aux hommes qui n'ont pas l'intelligence de la mécanique de la peinture, mais ils ne sont point capables pour cela de juger du mérite du Peintre. Pour être capable de juger de la louange qui lui est dûe, il faut sçavoir à quel degré il a approché des Artisans qui sont les plus vantés pour avoir excellé dans les parties où il a réussi lui même. Ce sont quelques uns de ces degrés de plus ou de moins qui font la différence du grand homme & de l'ouvrier ordinaire. Voilà ce que les gens du métier sçavent. Ainsi la reputation du Peintre, dont le talent est de réussir dans le clair obscur ou dans la couleur locale, est encore plus dépendante du suffrage de ses pairs que la reputation de celui dont le mérite consiste dans l'expression des passions & dans les inventions poétiques, choses où le public se connoît mieux & dont il juge & qu'il compare par lui-même. Nous voyons aussi par l'histoire des Peintres que les coloristes sont parvenus plus tard à une grande reputation que les Peintres celebres par leur Poësie.

On voit bien qu'en suivant ce principe je dois reconnoître les gens du métier pour estre les juges auxquels il

faût s'en rapporter , quand on veut sçavoir autant qu'il est possible quel Peintre a fait le tableau , mais non-pas pour estre les juges uniques du merite de ce tableau. Comme les plus grands ouvriers en ont fait quelquefois de mediocres , on ne connoist pas l'excellence d'un tableau dès qu'on connoist son auteur.

Quoique l'experience nous enseigne que l'art de deviner l'auteur d'un tableau en reconnoissant la main du maître , soit le plus fautif de tous les arts après la Medecine , il previent néanmoins le public en faveur des décisions de ceux qui l'exercent , même quand elles sont faites sur d'autres points. Les hommes qui admirent plus volontiers qu'ils n'approuvent , écoutent avec soumission , & ils repetent avec confiance les jugements d'une personne qui montre une connoissance distincte de plusieurs choses où ils n'entendent rien. On jugera par ce que je vais dire de la certitude de ce talent , quelles bornes on doit donner à la prevention qui nous est naturelle en faveur de tous les jugements rendus par ceux qui l'exercent avec autant de confiance qu'un jeune Medecin donne des remedes.

Les Experts dans l'art de connoître la main des grands Maistres ne sont

bien d'accord entr'eux que sur ces tableaux celebres, qui, pour parler ainsi, ont déjà fait leur fortune, & dont tout le monde sçait l'histoire. Quant aux tableaux dont l'état n'est pas certain par une tradition constante & non interrompue, il n'y a que les nostres & ceux de nos amis qui doivent porter le nom sous lequel ils paroissent dans le monde. Les tableaux des autres, & sur tout les tableaux des concitoyens, sont des originaux douteux. On reproche aux uns de n'estre que des coppies, & aux autres d'estre des *pastiches*. L'intérêt acheve de mettre de l'incertitude dans les décisions d'un art qui ne laisse pas de s'égarer en operant de bonne foi.

On sçait que plusieurs Peintres se sont trompés sur leurs propres ouvrages, & qu'ils ont pris quelques fois une coppie pour l'original qu'eux mêmes avoient peint. Raphaël reconnut pour son original la coppie que Daniel de Volterre en avoit faite. En effet quoi qu'il doive estre plus facile aujourd'hui de reconnoître la plume d'un homme que son pinceau, néanmoins les Experts en écriture se trompent tous les jours. Tous les jours ils sont partagés dans leur raport.

Le contour particulier du trait avec

lequel chaque homme forme les vingt quatre lettres de l'Alphabet, les liaisons de ces caracteres, la figure des lignes, leur distance, la perseverance plus ou moins longue de celui qui a écrit à ne point precipiter, pour ainsi dire, sa plume dans la chaleur du mouvement, comme font presque tous ceux qui écrivent, lesquels forment plus exactement les caracteres des premieres lignes que ceux des autres lignes, enfin la maniere dont il a tenu la plume, tout cela, dis-je, donne plus de prise pour faire le discernement des écritures que des coups de pinceau n'en peuvent donner. L'écriture partant d'un mouvement rapide de tous les organes de la main, elle dépend entièrement de leur conformation & de leur habitude. Un caractère peiné devient d'abord suspect d'estre contrefait, & l'on distingue facilement si un caractère est tracé librement, ou s'il est ce qu'on appelle *rasté*. On ne connoist pas de même si des coups de pinceau sont étudiés, & l'on ne demêle pas si aisément si le coppiste n'a pas retouché & raccomodé son trait pour le rendre plus semblable au trait naturel d'un autre Peintre. On est maître en peignant de former ses traits comme on veut, en

repassant dessus autant que les anciens étoient les maîtres de reformer leur caractère lorsqu'ils écrivoient sur des tablettes de cire. Or les anciens étoient si bien persuadés qu'on pouvoit contrefaire l'écriture sur ces tablettes, parce qu'on pouvoit en retoucher les caracteres sans qu'il y parût, que les actes ne faisoient foi chez eux que moyennant l'apposition du cachet de celui qu'ils engageoient. C'est au soin des anciens pour avoir des sceaux qu'on ne put pas contrefaire sans bien de la peine, que nous devons apparament la perfection où fut porté de leur temps l'art de graver les pierres qui servoient de cachets. Mais nonobstant tant de moyens que nos Experts peuvent avoir pour discerner nos écritures, leur art est encore si fautif que les nations plus jalouses de protéger l'innocence que de punir le crime, défendent à leurs Tribunaux d'admettre la preuve par comparaison des écritures dans les procès criminels, & dans les pays où cette preuve est reçûe, les juges en dernier ressort la regardent plutôt comme un indice que comme une preuve parfaite. Que penser de l'art qui suppose hardiment qu'on ne puisse pas si bien contrefaire la touche de Raphaël & du Poussin qu'il ne le reconnoisse.

SECTION XXVIII.

*Du temps où les Poèmes & les Tableaux
sont appretés à leur juste valeur.*

ENfin le temps arrive où le public apretie un ouvrage non-plus sur le rapport des gens du métier, mais suivant l'impression que fait cet ouvrage. Les personnes qui en avoient jugé autrement que les gens de l'art, & en s'en rapportant au sentiment, s'entrecommuniquent leurs avis, & l'uniformité de leur opinion change en persuasion l'opinion de chaque particulier. Il se forme encore de nouveaux maîtres dans les arts qui jugent sans interest & avec équité des ouvrages contredits. Ces maîtres desabusent le monde methodiquement des preventions que leurs predecesseurs y avoient semées. Le monde remarque encore de lui-même, que ceux qui lui avoient promis quelque chose de meilleur que l'ouvrage dont le merite a esté contesté, ne lui ont pas tenu parole. Les contradicteurs obstinés meurent d'un autre costé. Ainsi l'ouvrage se trouve estimé à sa valeur veritable.

Telle a esté parmi nous la destinée des Opera de Quinault. Il étoit impossible de persuader au public qu'il ne fût pas touché aux representations de Thesée & d'Atys, mais on lui faisoit croire que ces Tragedies étoient remplies de fautes grossieres qui ne venoient pas tant de la nature vicieuse de ce poëme que du peu de talent qu'avoit le Poëte. On soutenoit qu'il étoit facile de faire beaucoup mieux que lui, & que si l'on pouvoit trouver quelque chose de bon dans ses Opera, il n'étoit pas permis, sous peine d'estre reputé un esprit mediocre, d'en louer trop l'Auteur. Nous avons donc vû Quinault plaire durant un temps sans que ceux auxquels il plaisoit osassent soutenir qu'il fut un Poëte excellent dans son genre. Mais le public s'étant affermi dans son sentiment par l'experience, il est sorti de l'espece de contrainte où l'on l'avoit tenu, & il a eu la confiance de parler enfin comme il pensoit déjà depuis long-temps. Il est venu de nouveaux Poëtes qui ont encouragé le public à dire que Quinault étoit un homme excellent dans l'espece de poësie lyrique qu'il a traitée. La Fontaine & quelques beaux esprits ont fait encore mieux pour bien convaincre le

public que certains Opera de Quinault fussent des poëmes aussi excellents que le peuvent être des Opera. Eux-mêmes ils en ont faits qui se sont trouvés inférieurs de beaucoup à ceux de Quinault. Il y a quarante ans qu'on n'osoit dire que Quinault fut un Poëte excellent en son genre. On n'oseroit dire le contraire aujourd'hui. Parmi les Opera sans nombre qui se sont faits depuis lui, il n'y a que Thetis & Pelée, Iphigenie & l'Europe Galante que le monde mette à costé des bons Opera de cet aimable Poëte.

Si nous voulons examiner l'histoire des Poëtes qui font l'honneur du Parnasse François, nous n'en trouverons pas qui ne doive au public la fortune de ses ouvrages. Les gens du métier ont esté long-temps contre lui. Le public a long-temps admiré le Cid avant que les Poëtes voulussent convenir que la piece fut remplie de choses admirables. Combien de méchantes Critiques & de Comedies encore plus mauvaises les rivaux de Moliere ont-ils composées contre lui ? Racine a-t'il mis au jour une Tragedie dont on n'ait pas fait une Critique qui la rabaissoit au rang des pieces mediocres & qui concluait à placer l'Auteur dans la classe

de Boyer & de Pradon. Mais la destinée de Racine a esté la même que celle de Quinault. La prediçtion de Monsieur Despreaux sur les Tragedies de Racine s'est acomplie en son entier. L'avenir équitable s'est soulevé en sa faveur. Il en est de même des Peintres. Aucun d'eux ne parviendroit que long-temps après sa mort à la distinction qui lui est dûë, si sa destinée demeuroidt toujours au pouvoir des autres Peintres. Heureusement ses rivaux n'en font les maîtres que pour un temps. Le public tire peu à peu le procès d'entre leurs mains & l'examinant lui-même il rend à chacun la justice qui lui est dûë.

Mais, dira-t-on, si ma Comedie tombe, oprimée des sifflets d'une cabale ennemie : comment le public qui n'entend plus parler de cette piece pourra-t'il lui rendre justice ? En premier lieu, je ne crois pas que la cabale puisse faire tomber une bonne piece, quoiqu'elle puisse la siffler. Le Grondeur fut sifflé, mais il ne tomba point. En second lieu cette piece s'imprime & demeure ainsi sous les yeux du public. Un homme d'esprit & d'une profession trop serieuse pour estre prevenu contre son merite par un succès dont il n'aura point

entendu parler, la lit sans préjugé, & il la trouve bonne. Il le dit aux personnes qui ont confiance en lui, qui la lisent & qui sentent la vérité. Elles informent d'autres personnes de leur découverte, & la piece que je veux bien supposer estre tombée, revient ainsi sur l'eau. C'est le terme. Voilà une maniere de cent par lesquelles une bonne piece à qui le public auroit fait injustice dans le temps de sa nouveauté pourroit se faire retablir dans le rang qui lui est dû. Mais, comme je l'ai déjà dit, la chose n'arrive point & je ne pense pas qu'on puisse me citer une seule piece Françoisise rejetée par le public lorsqu'il la vit dans sa nouveauté, laquelle le public ait trouvée bonne dans la suite, & quand les conjonctures qui l'auroient fait tomber auroient esté changées. Au contraire je pourrois citer plusieurs Comedies & plusieurs Opera tombés dans le temps de leur nouveauté, & qui ont eu le même malheur quand on les a remis au Théâtre 20. ans après. Cependant les cabales à qui l'Auteur & ses amis imputoient leur premiere chute étoient évanouies quand on les a représentés pour une seconde fois. Mais le public ne varie point dans son sen-

timent , parce qu'il prend toujours le bon parti. Une piece lui paroist toujours une piece mediocre quand on la reprend, s'il l'a jugée telle à la premiere representation. Si l'on me demande quel temps il faut au public pour bien connoistre un ouvrage & pour former son jugement sur le merite de l'Artisan, je repondrai que la durée de ce temps dépend de deux choses. Elle dépend de la nature de l'ouvrage & de la capacité du public devant lequel il est produit. Une piece de Théâtre, par exemple, sera plutôt prise à sa juste valeur qu'un Poëme Epique. Le public s'assemble pour juger les pieces de Théâtre & les personnes qui se sont assemblées s'entrecommuniquent bientôt leur sentiment. Un Peintre qui peint des Coupes & des Voutes d'Eglise, ou qui fait de grands tableaux destinés pour estre placés dans tous les lieux où les hommes ont coutume de se rassembler, est plutôt connu pour ce qu'il est que le Peintre qui travaille à des tableaux de chevalet destinés pour estre renfermés dans les appartements des particuliers.



SECTION XXIX.

*Qu'il est des pays où les ouvrages sont
plûtost aprêtés à leur valeur
que dans d'autres.*

EN second lieu le public n'est pas également éclairé dans tous les pays. Il en est où les gens du métier peuvent le tenir plus long - temps dans l'erreur qu'ils ne le peuvent faire en d'autres contrées. Par exemple , les tableaux exposés dans Rome seront plûtost aprêtés à leur juste valeur que s'ils étoient exposés dans Londres ou dans Paris. Les Romains naissent presque tous avec beaucoup de sensibilité pour la Peinture & leur goût naturel a encore des occasions frequentes de se nourrir & de se perfectionner par les ouvrages excellents qu'on rencontre dans les Eglises , dans les Palais & presque dans toutes les Maisons où l'on peut entrer. Les mœurs & les usages du pays y laissent encore un grand vuide dans les journées de tout le monde , même dans celles de ces Artisans condamnés ailleurs à un travail qui n'a gueres plus

de relâche que le travail des Danaïdes. Cette inaction , l'occasion continuelle de voir de beaux tableaux , & peut-être aussi la sensibilité des organes plus grande dans ces contrées là que dans des pays froids & humides , rendent le goût pour la Peinture si general à Rome qu'il est ordinaire d'y voir des tableaux de prix jusques dans les boutiques des Barbiers , & ces Messieurs en expliquent avec emphase les beautés à tous venants ; pour satisfaire à la nécessité d'entretenir le monde , que leur profession imposoit dès le tems d'Horace. Enfin dans une nation industrieuse & capable de prendre toute sorte de peine pour gagner sa vie sans travailler assidument , il s'est formé un Peuple entier de gens qui cherchent à faire quelque profit par le moyen des tableaux.

Ainsi le Public de Rome est presque composé en entier de connoisseurs en Peinture. Ils sont , si l'on veut , la plupart des connoisseurs mediocres , mais du moins ils ont un goût de comparaison qui empêche les gens du métier de leur en imposer aussi facilement qu'ils peuvent en imposer ailleurs. Si le Public de Rome n'en sçait point assez pour refuter methodiquement leurs faux

raisonnements , il en sçait assez du moins pour en sentir l'erreur , & il s'informe après l'avoir sentie de ce qu'il faut dire pour la refuter. Les gens du métier deviennent même plus circonspects lorsqu'ils sentent qu'ils ont affaire avec des hommes éclairés. Ce n'est point parmi les Théologiens que les Novateurs entreprennent de faire des Profelites de bonne foi.

Le Peintre qui travaille dans Rome parvient donc bien-tost à la reputation dont il est digne , principalement quand il est Italien. Les Italiens presque aussi amoureux de la gloire de leur nation que les Grecs le furent autrefois , sont très jaloux de cette illustration qu'un Peuple s'acquiert par les beaux arts. Tout Italien devient donc un Peintre pour les tableaux d'un Peintre étranger. Il plaint même , pour ainsi dire , les idées capables de faire beaucoup d'honneur à l'inventeur, d'estre nées dans d'autres cerveaux que dans les cerveaux de ses compatriottes. Un de mes amis fut le témoin oculaire de l'aventure que je vais raconter.

Personne n'ignore les malheurs de Bellizaire , réduit à demander l'aumône sur les grands chemins après avoir souvent commandé en chef les armées de

l'Empereur Justinien. Vandyck a fait un grand tableau de chevalet & où cet infortuné General est représenté dans la posture d'un Mandiant qui tend la main aux passants. Chacun des personnages qui le regardent y paroist ému d'une compassion laquelle porte le caractère de l'âge & de la condition de celui qui la temoigne. Mais on attache d'abord ses regards sur un Soldat dont le visage & l'attitude font voir un homme plongé dans la rêverie la plus sombre à la vûe de ce guerrier tombé dans la dernière misere d'un rang qui fait tout l'objet de son ambition. Ce personnage est si parlant qu'on croit lui entendre dire : Voilà quelle sera peut-estre ma destinée après quarante campagnes. Un Seigneur de la grande Bretagne étant à Rome, où il avoit porté ce tableau, le fit voir à Carle Maratte. Quel dommage, dit ce Peintre, par une de ces saillies qui font avec un trait la peinture du fond du cœur, qu'un Ultramontain nous ait prevenu dans cette invention.

Comme le prejugué des François est en faveur des Etrangers où il ne s'agit pas de cuisine & de bon air, celui des Italiens est contraire aux Ultramontains. Le François suppose d'abord l'Ar-

tisan étranger plus habile que son concitoyen , & il ne revient de cette erreur , quand il s'est abusé , qu'après plusieurs comparaisons. Ce n'est pas sans peine qu'il consent d'estimer un Artisan né dans le même pays que lui , autant qu'un Artisan né à cinq cens lieues de sa patrie. Au contraire , la prévention de l'Italien est contraire à tout Etranger qui professe les arts liberaux. Si l'Italien rend justice à l'Etranger , c'est le plus tard qu'il lui est possible. Ainsi les Italiens , après avoir négligé long-tems le Poussin le reconnurent enfin pour un des grands Maîtres qui jamais ait manié le pinceau. Ils ont aussi rendu justice au genie de Monsieur le Brun. Après l'avoir fait Prince de l'Academie de Saint Luc , ils parlent encore avec éloge de son merite , en appuyant un peu trop néanmoins sur la foiblesse du coloris de ce grand Poëte , quoi qu'il vaille mieux que celui de bien des grand Maîtres de l'Ecole Romaine. Les Italiens peuvent se vanter de leur circonspection , & les François de leur hospitalité.

Le Public ne se connoist pas en Peinture à Paris autant qu'à Rome. Les François en general n'ont pas le sentiment interieur aussi vif que les Italiens

La difference qui est entr'eux est déjà sensible dans les peuples qui habitent aux pieds des Alpes du costé des Gaulles & du costé de l'Italie, mais elle est encore bien plus grande entre les naturels de Paris & les naturels de Rome. Il s'en faut encore beaucoup que nous ne cultivions autant qu'eux la sensibilité pour la Peinture, commune à tous les hommes. Generalement parlant on n'acquiert pas ici aussi-bien qu'à Rome le goût de comparaison. Ce goût se forme en nous mêmes & sans que nous y pensions par une douzaine de beaux tableaux qui s'impriment dans nostre imagination encore jeune. Or ces tableaux dont le merite est décidé & dont le rang est certain, servent, s'il est permis de parler ainsi, de pieces de comparaison, lesquelles donnent le moyen de juger sainement à quel point l'ouvrage nouveau qu'on expose sous nos yeux approche de la perfection où les autres Peintres ont atteint, & dans quelle classe il est digne d'estre placé. L'idée de ces douze tableaux qui nous est toujours presente, produit une partie de l'effet que les tableaux mêmes feroient, s'ils étoient à costé de celui dont nous voulons discerner le merite & connoître le rang. La difference

qui peut se trouver entre deux tableaux exposés à côté l'un de l'autre, frappe tous ceux qui ne sont pas stupides.

Mais pour acquérir ce goût de comparaison qui fait juger du tableau présent par le tableau absent, il faut avoir esté nourri dans le sein de la Peinture. Il faut principalement durant la jeunesse avoir eu des occasions frequentes de voir des tableaux dans une assiete d'esprit tranquille. La liberté d'esprit n'est gueres moins necessaire pour sentir toute la beauté d'un ouvrage que pour le composer. Pour estre bon spectateur il faut avoir cette tranquillité d'ame qui ne naît pas de l'épuisement, mais bien de la serenité de l'imagination.

*Phadri Phadri libellos legere si desideras ,
lib. 3 Pro- Vaces oportet Eutyche à negotijs
lo. Ut liber animus sentiat vim carminis.*

Or nous vivons dans une suite continuelle de plaisirs ou d'occupations tumultueuses qui ne laissent presque point de vuide dans les journées & qui nous tiennent toujours ou dissipés ou fatigués. On peut dire de nous ce que Plin disoit des Romains de son temps, un peu plus occupés que les Romains d'aujourd'hui, quand il se plaint de la

legereté de l'attention qu'ils donnoient Hist. lib.³
 aux superbes tableaux, dont plusieurs 36. cap. 5.
 Portiques étoient ornés. *Magni negotiorum officiorumque acervi abducunt omnes à contemplatione talium, quoniam otiosorum & in magno loci silentio, apta admiratio talis est.* Nôtre vie est un perpetuel embaras, ou bien pour faire une fortune capable de satisfaire à nos besoins qui sont sans bornes, ou bien pour la maintenir dans un pays où il n'est pas moins difficile de conserver son bien que d'en acquérir. Les plaisirs qui sont encore plus vifs & plus frequents icy que par tout ailleurs, se saisissent du temps que nous laissent les occupations que la fortune nous a données, ou que nôtre inquietude nous a fait rechercher. Bien des courtisans ont vécu trente ans à Versailles, passant regulierement cinq ou six fois par jour dans le grand Appartement, à qui l'on feroit encore accroire que les Pellerins d'Emaus sont de le Brun, & que les Reines de Perse, aux pieds d'Alexandre, sont de Paul Veronese. Les François me croiront sans peine.

Voilà pourquoi le Sueur a merité sa reputation durant un si long-temps avant que d'en jouir. Le Poussin que nous

vantons tant aujourd'hui fut mal soutenu par le public lorsque dans ses plus beaux jours il vint travailler en France, mais quoi qu'un peu tard, les personnes desintéressées & dont l'avis est conforme à la vérité le reconnoissent, & prenant confiance dans un sentiment qu'elles voient estre le sentiment du plus grand nombre, elles se soulèvent contre ceux qui voudroient faire marcher de pair deux ouvriers trop inégaux. L'un monte d'un degré toutes les années tandis que l'autre descend d'un degré, & ces Artisans se trouvent enfin placés à une telle distance que le public desabusé s'étonne de les avoir vû à costé l'un de l'autre. Concevons nous aujourd'hui qu'on ait mis durant un temps Monsieur Mignard à costé de Monsieur le Brun ? Peut-estre que nous serons aussi surpris dans vingt ans, quand nous viendrons à faire reflexion sur les paralleles qui se font encore aujourd'hui.

La même chose est arrivée dans l'Ecole d'Anvers, où le public n'est pas plus connoisseur en Peinture qu'à Paris. Quand Vandyck n'avoit pas encore travaillé en Angleterre, les autres Peintres lui donnoient des rivaux que le public abusé croyoit voir marcher à ses

costés. Mais cette distance paroît infinie aujourd'hui, parce que chaque jour l'erreur a perdu un Partisan, & la vérité en a gagné un. Lorsque l'Ecole de Rubens étoit dans sa force, les Dominiquains d'Anvers voulurent avoir quinze grands tableaux de devotion pour orner la nef de leur Eglise. Vandyck content du prix qu'on proposoit se presenta pour les faire tous. Mais les autres Peintres firent suggerer à ces bons Peres de partager l'ouvrage & d'employer douze des Eleves de Rubens, qui paroissoient estre à peu près de la même classe. On leur fit entendre que la diversité des mains rendroit la suite de ces tableaux plus curieuse, & que l'émulation obligeroit encore chaque Peintre à se surpasser lui-même dans un ouvrage destiné pour estre comparé perpetuellement avec les ouvrages de ses concurrents. Des quinze tableaux Vandyk n'en fit que deux, qui sont la flagellation & le Portement de Croix. Le public ne pense qu'avec indignation aux rivaux qu'on donnoit alors à Vandyck.

Comme nous avons vû en France plus de Poëtes excellents que de grands Peintres, le goût naturel pour la Poësie a eu plus d'occasions de s'y culti-

ver que le goût naturel pour la Peinture. Si les beaux tableaux sont presque tous renfermés à Paris dans des lieux où le public n'a pas un libre accès, nous avons des théâtres ouverts à tout le monde ou l'on peut dire, sans craindre le reproche de s'être laissé aveugler par le préjugé de nation presque aussi dangereux que l'esprit de Secte, qu'on représente les meilleures pieces de théâtre qui aient esté faites depuis le renouvellement des lettres. Les étrangers n'adoptent point les Comedies & les Tragedies des autres nations avec le même empressement ni le même respect pour les Auteurs, qu'ils adoptent les nostres. Les étrangers traduisent nos Tragedies & nos Comedies, mais ils se contentent d'imiter celles des autres nations. La plûpart des jeunes gens frequentent les Théâtres en France & sans qu'ils y pensent, il leur demeure dans la teste une infinité de pieces de comparaison & de pierres de touche. Les femmes hantent nos spectacles aussi librement que les hommes, & l'on parle souvent dans le monde de Poësie & principalement de Poësie Dramatique. Ainsi le public en sçait assez pour faire une prompte justice des mauvais Poëmes, & pour soutenir les bons contre la cabale.

La justice que le public rend aux ouvrages qui se publient par la voye de l'impression, peut bien se faire attendre durant quelques mois, mais ceux qui paroissent sur le Théâtre ont plutôt rempli leur destinée. Il n'y auroit rien de certain en vertu des lumieres humaines, si quatre cens personnes qui s'entrecommuniquent leur sentiment, pouvoient croire qu'elles sont touchées quand elles ne le sont pas, ou si elles pouvoient estre touchées sans qu'on leur eut présenté un objet réellement intéressant. Veritablement le public ne sçauroit faire si-tôt la difference du bon à l'exquis. Ainsi le public ne louera point d'abord une Piece comme Phédre autant qu'elle le merite. Il ne sçauroit concevoir tout le prix de l'ouvrage qu'après l'avoir vû plusieurs fois, ni lui donner la préeminence dont il est digne qu'après avoir comparé durant un temps le plaisir qu'il lui fait, avec le plaisir que lui font ces ouvrages excellents qu'une longue aprobation a consacrés.

SECTION XXX.

Objection tirée des bons ouvrages que le Public a paru desapprouver, comme des mauvais qu'il louë , & réponse à cette objection.

ON dira qu'on voit quelquefois une mauvaise farce , une Thalie barbouillée amuser le public durant longtemps , & s'attirer encore des spectateurs à la vingtième représentation. Mais le public qui va voir ces farces durant la nouveauté , vous repondra lui-même qu'il n'en est pas la dupe , & qu'il connoist le peu de valeur de ce Comique des Halles. Il vous dira dans le lieu même , qu'il met une différence immense entre ces pieces & le Misantrope , & qu'il n'y vient que pour voir un Acteur qui réussit dans quelque personnage bizarre , ou bien une scene qui aura du rapport avec une aventure dont il est parlé dans le monde. Aussi dès que le temps de la nouveauté s'est écoulé , dès que la conjoncture qui soutenoit la piece est passée , le public oublie pleinement ces farces , & les Comediens

sur la Poësie & sur la Peinture. 385
mediens qui les ont jouées ne s'en sou-
viennent plus, ce qui prouve,

*Olim cum stetit nova
Actoris opera magis stetit quàm sua.*

*Prel.
Phorm.
Ier.*

Mais, ajoutera-t-on, le succès du Mi-
santrope fut incertain durant un temps.
La Phedre de Pradon, que le public
méprise tant aujourd'hui, & pour dire
encore plus, qu'il a si parfaitement ou-
blié, eut d'abord un succès égal à celui
de la Phedre de Racine. Pradon du-
rant un temps eut autant de spectateurs
à l'Hôtel de Guenegaud, que Racine
en avoit à l'Hôtel de Bourgogne. Ces
deux Tragedies, qui parurent dans le
même mois, lutterent durant plusieurs
jours avant que l'excellente eut terrassé
la mauvaise.

Quoique le Misantrope soit peut-être
la meilleure Comedie que nous ayons
aujourd'hui, on n'est pas surpris néan-
moins que le public ait hezité durant
quelques jours à l'avotier pour excel-
lente, & que le suffrage general n'ait
esté déclaré en sa faveur qu'après huit
ou dix representations, quand on fait
reflexion aux circonstances où Moliere
la joua. Le monde ne connoissoit gue-
res alors le genre de Comique noble qui

commet ensemble des caracteres vrais mais differents , de maniere qu'il en résulte des incidents divertissans , sans que les personnages ayent songés à être plaisans. Jusques là , pour ainsi dire , on n'avoit pas encore diverti le public avec des visages naturels. Ainsi le public accoustumé depuis long-temps à un Comique grossier ou *Gigantesque* qui l'entretenoit d'avantures basses ou Romanesques , & qui ne faisoit paroître sur la scene que des plaisans barbouillés & grotesques , fut surpris d'y voir une Muse qui sans mettre de masque à grimace sur le visage de ses acteurs , ne laissoit pas d'en faire des personnages de Comedie excellents. Les rivaux de Molière juroient en même temps par la connoissance qu'ils avoient du Théâtre , que ce nouveau genre de Comedie ne valoit rien. Le public hezita donc durant quelques jours. Il ne sçavoit s'il avoit eu tort de croire que *Jodelet Maître & Valet* , & *Don Japhet d'Armenie* , fussent dans le bon goût. Mais après un certain nombre de representations , le monde comprit que la maniere de traiter la Comedie en Philosophe moral étoit la meilleure , & laissant parler contre le Misantrope les Poëtes jaloux , toujours aussi peu croya-

blés sur les ouvrages de leurs concurrents que les femmes sur le mérite de leurs rivales en beauté , il en est venu avec un peu de temps à l'admirer.

Les personnes d'un goût exquis , celles dont nous avons dit qu'elles avoient la vûë meilleure que les autres , previnrent même d'abord quel parti le public prendroit avant peu de jours. On sçait les louanges que Monsieur le Duc de Montauzier donna au Misanthrope après la premiere representation. Despreaux après avoir vû la troisiéme , soutint à Racine , qui n'étoit point fâché du danger où la reputation de Moliere sembloit estre exposée , que cette Comedie auroit bien-tôt un succès des plus heureux. Le public justifia bien la prediction de l'Auteur de l'Art Poëtique , & depuis long temps les François citent le Misanthrope comme l'honneur de leur Scene Comique. C'est la piece Françoise que nos voisins ont adoptée avec la plus grande prédilection.

Quant à la Phedre de Pradon , on se souvient encore qu'une cabale composée de plusieurs autres dans lesquelles entroient des personnes également considerables par leur esprit & par le rang qu'elles tenoient dans le monde , avoit conspiré pour élever la Phedre de Pra-

don & pour humilier celle de Racine. La conjuration du Marquis de Bedmar contre la Republique de Venise, ne fut pas conduite avec plus d'artifice, ni suivie avec plus d'activité. Qu'opera cependant cette conjuration ? Elle fit aller un peu plus de monde à la Tragedie de Pradon qu'il n'y en auroit été, par le motif seul de voir comment le concurrent de Racine avoit traité le même sujet que ce Poëte ingenieux. Mais cette fameuse conspiration ne scût pas empêcher le public d'admirer la Phedre de Racine après la quatrième representation. Quand le succès de ces deux Tragedies sembloit égal, à compter le nombre des personnes qui prenoient des billets à l'Hôtel de Guenegaud & à l'Hôtel de Bourgogne, on voyoit bien qu'il ne l'étoit pas dès qu'on écoutoit le sentiment de ceux qui sortoient de ces Hôtels, où deux Troupes separées jouoient alors la Comedie Françoisé. Au bout du mois cette ombre d'égalité disparut, & l'Hôtel de Guenegaud, où l'on representoit la piece de Pradon, devint desert. On scait les vers de Despreaux sur le succès du Cid de Corneille.

*En vain contre le Cid un Ministre se ligue
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue*

J'ai allegué déjà les Opera de Quinault, & je pense en avoir dit assez pour faire convenir du moins interieurement ceux de nos Poëtes Dramatiques dont les pieces n'ont pas réussi, que le public ne proscriit que les mauvais ouvrages. Si l'on peut leur apliquer le vers de Juvenal.

*Haud tamen invidens vati quem pulpitæ
pascunt.*

C'est par d'autres raisons qui ne sont pas du sujet que je traite icy.

On pourroit objecter que les Grecs & les Romains rendirent souvent dans leurs Théâtres des Sentences injustes & qu'ils infirmerent dans la suite.* Martial dit, que les *Hommes Atheniens* denierent souvent le prix aux Comedies de Menandre.

Rara coronato plaufere Theatra Menandro.

Des Auteurs cités par Aulugelle avoient écrit que des cent Comedies composées par Menandre il n'y en avoit eu que huit assez heureuses pour remporter le prix que les Anciens donnoient au Poëte qui avoit fait la meilleure piece de celles qui se representoient à

Lib 17.
cap. 4.

l'occasion de certaines solennités. Nous aprenons encore d'Aulugelle qu'Euripide ne vit couronner que cinq Tragedies de soixante & quinze qu'il avoit composées. Le public soulevé contre l'Hecyre de Terence les premieres fois qu'elle fut representée, ne permit pas aux Comediens de l'achever.

Aulugelle & Martial ne disent point que les Tragedies d'Euripide ni les Comedies de Menandre ayent esté jugées mauvaises, mais bien que d'autres pieces plurent d'avantage. Si nous avions ces pieces victorieuses peut-être demèlerions nous ce qui put éblouir le spectateur. Peut-être même trouverions nous que le spectateur auroit bien jugé. Quoique le grand Corneille soit généralement parlant bien supérieur à Rotrou, n'y a-t'il point plusieurs Tragedies de Corneille, je n'en ose dire le nombre, qui perdroient le prix contre le Venceslas de Rotrou au jugement d'une assemblée équitable. De même, quoique Menandre eut fait quelques Comedies qui le rendoient supérieur à Philemon, un Poète dont les pieces gagnaient souvent le prix sur celles de Menandre, ne se peut-il pas que Philemon en eut fait plusieurs qui méritassent mieux le prix que certaines Comedies

de Menandre. Quintilien nous dit que les Atheniens n'eurent qu'un tort à l'égard de Philemon, ce fut de l'avoir préféré trop souvent à Menandre. Ils auroient eu raison s'ils se fussent contentés de lui donner la seconde place. Au jugement de tout le monde il meritoit de marcher immédiatement après lui. *Philemon qui ut pravis sui temporis* Inst. lib. x. *judiciis Menandro sæpè prælatus est, ita consensu omnium meruit credi secundus.* Apulée parle de ce même Philemon dans le second livre des *Florida*, comme d'un Poëte qui avoit de très grands talens, & qui sur tout étoit recomandable par la morale excellente de ses Comedies. Il le louë d'avoir esté fécond en bonnes maximes, d'avoir mis dans ses pieces peu de seductions & d'y traiter l'amour comme un égarement. *Sententia vitæ congruentes. Rara apud illum corruptela & uti errores concessi amores.* Les Atheniens n'ont-ils pas esté en droit d'avoir égard à la morale de leurs Poëtes Comiques en leur distribuant le prix. Pour Euripide, les meilleurs Poëtes Dramatiques de la Grece furent ses contemporains, & ce sont leurs pieces qui probablement ont gagné le prix contre les siennes. On a donc tort de mettre Euripide & Menandre à la teste des

Poètes dedaignés par les spectateurs ,
afin de consoler par l'égalité des desti-
nées ceux de nos Auteurs Dramatiques,
sur les ouvrages desquels le public s'ex-
plique quelquefois hautement & defa-
gréablement.

J'ai encore une raison à dire contre
l'objection que je refute. C'est que le
Théâtre de ces temps là n'étoit pas un
Tribunal à comparer au nôtre. Com-
me les Théâtres des Anciens étoient
très vastes & qu'on y entroit sans paier,
l'assemblée y dégénéroit en une vérita-
ble cohue pleine de gens sans atten-
tion, & par conséquent toujours prêts
à distraire ceux qui auroient esté capa-
bles d'en avoir. Horace nous dit que
le fracas des vents déchainés dans les
Forests du Mont Saint Ange, & le mu-
gisement de la mer agitée, ne fai-
soient pas plus de bruit que ces assem-
blées tumultueuses. Quels Comédiens,
dit-il, ont la voix assez forte pour s'y
faire entendre?

Nam quæ pervincere voces

Horat.
Ept. pr.
lib. 2.

Evaluere sonum referunt quem nostra theatra,
Garganum mugire nemus putes, aut mare Tuscum
Tanto cum strepitu ludi spectantur.

Le bas étage des citoyens qui s'en-

nuïoit, parce qu'il ne s'occupoit pas à suivre la piece, demandoit quelquefois à grands cris dès le troisiéme Acte des divertissemens qui fussent plus à la portée, & il insultoit même ceux qui vouloient faire continuer les Comédiens. On peut voir dans la suite du passage d'Horace que nous avons allegué, & dans le Prologue de l'Hecyre dont la représentation fut interrompuë deux fois par ces saillies fougueuses du peuple, la description du tumulte. Il y avoit bien des Magistrats preposés pour empêcher le desordre, mais comme il arrive en choses bien plus importantes, il étoit d'usage qu'ils ne fissent pas leur charge. Dans Rome & sous le regne de Tibere, celui de tous ses Princes qui sçût le mieux se faire obéïr, il y eut des principaux Officiers de la garde de l'Empereur tués ou blessés dans le Théâtre en voulant y empêcher le désordre, & pour toute punition le Senat donna permission aux Preteurs de releguer les auteurs de pareils tumultes. Les Empereurs qui vouloient se rendre agréables au peuple ostoient même la garde de soldats qu'on mettoit quelquefois aux Théâtres. Les nôtres ne sont point sujets à de pareils orages, & le calme & l'ordre y regnent avec

une tranquillité qu'il ne sembloit pas possible d'établir dans des assemblées qu'une nation aussi vive que la nôtre forme pour se divertir. On y entend paisiblement de mauvaises pieces, & souvent des Comediens qui ne valent pas mieux.

Le public ne s'assemble point parmi nous pour juger des Poëmes qui ne sont pas Dramatiques comme il s'assembloit chez les Anciens. Ainsi les gens du métier peuvent mieux favoriser, ils peuvent mieux rabaisser tous ces Poëmes, parce qu'ils ne se produisent que par la voye de l'impression. Ils peuvent en faire valoir les beaux endroits, en excuser les mauvais, comme ils peuvent aussi extenuer le merite des plus beaux, soit en disant qu'ils sont pillés, soit en les mettant en paralelle avec les vers d'un autre Poëte qui aura traité un sujet semblable. Le public lorsqu'il a esté induit en erreur sur la definition generale d'un de ces Poëmes, ne sçauroit plus estre desabusé en un jour. Il faut du temps aux personnes desinteressées pour se reconnoître & pour s'affermir reciproquement dans leur sentiment par l'autorité du grand nombre. Ainsi la meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'excellence d'un Poëme quand il

commence à paroître, c'est qu'il se fasse lire & que tous ceux qui l'ont lû en parlent avec affection, quand bien même ce seroit pour citer les fautes.

Je crois que le temps où le Poëme nouveau se trouve défini en general suivant qu'il merite de l'estre, arrive aujourd'hui, environ deux ans après la premiere édition. Quand il est mauvais, le public ne prend pas un si long délai pour le condamner, quelque effort que la plupart des gens du métier fassent pour soutenir sa reputation. Quand la Pucelle de Chapelain parut, elle avoit pour elle les suffrages des gens de Lettre Estrangers & François. Les bien-faits des Grands l'avoient déjà couronnée, & le monde prevenu par ces éloges l'attendoit l'encensoir à la main. Cependant le public si-tôt qu'il eut lû la Pucelle revint de son préjugé, & il la meprisa même avant qu'aucun Critique lui enseignât par quelle raison elle étoit méprisable. La reputation prématurée de l'ouvrage fut cause seulement que le public instruisit son procès avec plus d'empressement. Chacun aprit sur les premieres informations qu'il fit qu'on bailloit comme lui en la lisant, & la Pucelle devint vieille au berceau.

SECTION XXXI.

*Que le jugement du public ne se retracte
point, & qu'il se perfectionne
toujours.*

LE jugement du public va toujours en se perfectionnant. La Pucelle devient de jour en jour plus méprisée, & chaque jour ajoute à la veneration avec laquelle nous regardons Polyucte, Phedre, le Misanthrope & l'Art Poétique, La reputation d'un Poëte ne sçauroit parvenir de son vivant au point d'élevation où elle doit atteindre. Un Auteur qui a trente ans quand il produit ses bons ouvrages, ne sçauroit vivre les années dont le public a besoin pour juger non-seulement que ses ouvrages sont excellents, mais qu'ils sont encore du même ordre que les ouvrages des Grecs & des Romains toujours vantés par ceux qui les ont entendus. Jusqu'à ce que le public ait placé les ouvrages d'un Auteur moderne dans le rang dont j'ai parlé, sa reputation peut toujours augmenter. Ainsi deux ou trois années suffisent bien au public pour

connoître si le Poëme nouveau est bon ou s'il est mediocre , mais il lui faut peut-être un siecle pour en connoître tout le merite , s'il est un ouvrage du premier ordre dans son espece. Voilà pourquoi les Romains , qui avoient entre les mains les Elegies de Tibulle & de Properce , furent un temps avant que de leur associer celles d'Ovide. Voilà pourquoi les Romains ne quitterent pas la lecture d'Ennius aussi tost que les Eglogues & les Bucoliques de Virgile eurent paru. Voilà ce que signifie au pied de la lettre l'Epigramme de Martial , où cet Auteur a parlé poëti-
quement , & que les Poëtes qui ne réussissent pas citent si volontiers. Mar-
tial ne dit autre chose dans ce vers cy.

*Mart. x.
Ep. lib. 5.*

Ennius est lectus salvo tibi Roma Marone.

Il seroit d'autant plus ridicule de prétendre que Martial eut songé à dire que les Romains ayent mis durant un temps les Poësies d'Ennius à costé de l'Eneïde , qu'il s'agit dans ce vers de son Epigramme de ce qui se passoit à Rome du vivant de Virgile. Or tout le monde sçait bien que l'Eneïde est de ces ouvrages qu'on appelle posthumes , parce qu'ils ne sont publiés qu'a-

près la mort de l'Auteur.

Je distingue dans un Poëme deux sortes de merite, qu'on me pardonne cette expression, un merite réel & un merite de comparaison. Le merite réel consiste à plaire & à toucher. Le merite de comparaison consiste à toucher autant ou plus que certains Auteurs dont le rang est déjà connu. Il consiste à plaire & à interesser autant que ces Grecs & ces Romains, qu'on croit communement estre parvenus au terme que l'esprit humain ne sçauroit passer, parce qu'on n'a rien vû encore de meilleur que ce qu'ils ont fait.

Les contemporains jugent très bien du merite réel d'un ouvrage, mais ils sont sujets à se tromper quand ils jugent de son merite de comparaison, ou quand ils veulent décider de son rang. Ils sont sujets à tomber dans une des deux erreurs qu'on peut faire en le prononçant.

La premiere erreur est d'égalier trop tost un ouvrage à ceux des anciens, ou de le suposer plus éloigné de la perfection des ouvrages des anciens qu'il ne l'est en effet. Le public fait rarement la premiere faute en faveur des ouvrages produits de son temps. Dans la crainte de commettre cette premiere

faute, il fait même souvent la seconde, & il marque aux ouvrages des contemporains leur rang à une trop grande distance des ouvrages consacrés. Il fait aussi la faute opposée & marque quelque fois aux ouvrages de ses contemporains un rang qu'ils ne méritent pas.

C'est la seconde erreur dans laquelle le public peut tomber en jugeant du mérite des Poètes contemporains par rapport au mérite des autres Poètes. Il décide donc mal à propos qu'ils ne seront jamais surpassés & qu'ils seront toujours les premiers Poètes de leur langue. C'est ainsi que les contemporains de Ronfard & de la Pleyade François se sont trompés quand ils ont dit que les Poètes François ne feroient jamais mieux que ces nouveaux Prométhées, qui pour parler poétiquement n'avoient d'autre feu divin à leur disposition que celui qu'ils déroboient dans les écrits des Anciens. •

*Ronfard
Belleau,
Joachim
du Bellai,
Jodelle,
Pontus de
Thiart,
Dorat,
Baïf.*

Ronfard, l'astre le plus brillant de cette Pleyade, avoit beaucoup de lettres, mais il avoit peu de génie. On ne trouve pas dans ses vers d'idée sublime ni même des tours d'expression heureux ni de figures nobles, qu'on ne retrouve dans les Auteurs Grecs & Latins. Admirateur des Anciens sans en-

thousiasme, leur lecture l'échauffoit & lui servoit de trepied. Mais comme il met en œuvre hardiment, c'est la toute sa verve, comme il employe sans se laisser gêner aux regles de nostre syntaxe les beautés ramassées dans ses lectures, elles semblent nées de son invention. Ses libertés dans l'expression paroissent les faillies d'une verve naturelle, & ses vers composés d'après ceux de Virgile & d'Homere ont ainsi l'air original. Les beautés dont ses ouvrages sont parsemés étoient donc très capables de plaire à des lecteurs qui ne connoissoient pas les originaux ou qui en étoient assés idolatres pour cherir encore leurs traits dans les coppies les plus défigurées. Il est vrai que le langage de Ronsard n'est pas du François; mais on ne pensoit pas alors qu'il fût possible d'écrire à la fois poétiquement & correctement dans nostre langue. D'ailleurs des Poësies en langue vulgaire sont aussi nécessaires aux nations polies que ces premieres commodités qu'un luxe naissant introduit. Quand Ronsard & les Poëtes ses contemporains, dont il étoit le premier, parurent, nos ancestres n'avoient presque aucunes Poësies qu'ils pussent lire avec plaisir. Le commerce avec les Anciens,

que le renouvellement des lettres & l'invention de l'imprimerie trouvée vers le milieu du siècle précédent mettoient entre les mains de cinq cens personnes pour une qui les lisoit soixante ans auparavant, dégoûtoit de l'art confus de nos vieux Romanciers. Ainsi les Poësies de Ronsard furent regardées comme une faveur celeste par ses contemporains. S'ils se fussent contentés de dire que ses vers leur plaisoient infiniment & que les Peintures dont ils sont remplis les attachoient, quoique les traits n'en fussent pas réguliers, nous n'aurions rien à leur reprocher. Mais il semble qu'ils ayent voulu s'arroger un droit qu'ils n'avoient pas. Il semble qu'ils ayent voulu usurper les droits de la posterité en le proclamant le premier des Poètes François pour leur temps & pour les temps à venir.

Il est venu depuis Ronsard des Poètes François qui avoient plus de genie que lui, & qui ont encore composé correctement. Nous avons donc quitté la lecture des ouvrages de Ronsard pour faire nostre lecture & nostre amusement des ouvrages de ces derniers. Nous les plaçons avec raison fort au dessus de Ronsard, mais ceux qui le connoissent ne sont pas surpris que ses contempo-

rains se soient plûs à lire ses ouvrages malgré le goût gothique de ses peintures. Je finis le sujet de Ronsard en faisant une reflexion. C'est que les contemporains de ce Poëte ne se tromperent pas dans le jugement qu'ils porteroient sur ses ouvrages & sur ceux qu'ils avoient déjà entre les mains. Ils ne mirent point serieusement la *Françiade* au dessus de l'*Enéide* quand le Poëme François eut paru. Les mêmes raisons qui les empêcherent de se tromper en cela, les auroient aussi empêchés de mettre la *Françiade* au dessus de *Cinna* & des *Horaces* s'ils avoient eu ces *Tragedies* entre les mains.

Après ce que je viens d'exposer on voit bien qu'il faut laisser juger au temps & à l'experience quel rang doivent tenir les Poëtes nos contemporains parmi les Ecrivains qui composent ce recueil de livres que font les hommes de lettres de toutes les nations, & qu'on pourroit appeller *la bibliothèque du genre humain*. Chaque peuple en a bien une particuliere des bons livres écrits en sa langue, mais il en est une commune à toutes les nations. Qu'on attende donc que la reputation d'un Poëte soit allée en augmentant d'âge en âge durant un siècle, pour décider qu'il

merite d'estre placé à costé des Auteurs Grecs & Romains dont on dit communement que les ouvrages sont consacrés, parce qu'ils sont de ceux que Quintilien définit, *Ingeniorum monumenta quæ sæculis præbantur*. Jusques là Inst. lib. 3. cap. 9. l'on peut bien le croire, mais peut-estre n'est-il pas sage de l'asseurer. Parlons des préjugés sur lesquels on peut, non-pas attribuer, mais promettre à des ouvrages publiés de nos jours & de ceux de nos peres, la destinée d'estre égalés aux anciens par la posterité. Un augure favorable pour un de ces ouvrages, c'est que sa reputation croisse d'année en année. C'est ce qui arrive toujours quand son Artisan n'a point de successeur, & encore plus lorsqu'il est mort depuis long-temps sans avoir esté remplacé. Rien ne montre mieux qu'il n'étoit pas un homme du commun dans la carrière qu'il a courue, que l'inutilité des efforts de ceux qui osent entreprendre de l'atteindre. Ainsi les quarante-cinq ans qui se sont écoulés depuis la mort de Moliere, sans que personne l'ait remplacé, donnent un lustre à sa reputation qu'elle n'avoit pas un an après sa mort. Le public n'a point mis dans la classe de Moliere les meilleurs des Poëtes Comiques qui ont

travaillé depuis sa mort. Il n'a point
 l'Abbé fait cet honneur à Renard, à Boursault
 de Bruëis, ni aux deux Auteurs du Grondeur, non
 Palaprat. plus qu'à quelques Poètes Comédiens
 dont les pièces l'ont diverti quand elles
 ont esté bien représentées. Ceux mê-
 mes de ces Poètes qui sont Gascons,
 ne s'égalèrent jamais sérieusement à
 Moliere. Chaque année qui se passera
 sans donner un successeur au Terence
 François, ajoutera encore quelque cho-
 se à sa reputation. Mais, me dira t'on,
 estes vous bien assuré que la posterité
 ne dementira point les Eloges que
 les contemporains ont donnés à ces
 Poètes François, que vous regardez dé-
 ja comme placés dans l'avenir à costé
 d'Horace & de Terence ?

SECTION XXXII.

*Que malgré les Critiques la reputation
 des Poètes que nous admirons ira
 toujours en s'augmentant.*

LA destinée des écrits de Ronfard
 ne me paroît pas à craindre pour
 les ouvrages de nos Poètes François.
 Ils ont composé dans le même goût que

les bons Auteurs de l'antiquité. Ils les ont imités non-pas comme Ronfard & ses contemporains les avoient imités, c'est-à-dire servilement, & comme Horace dit que Servilius avoit imité les Grecs. *Hosce secutus mutatis tantum numeris.* Cette imitation servile des Poëtes qui ont composé en des langues étrangères, est le sort des Ecrivains qui travaillent, quand leur nation commence à vouloir sortir de la barbarie. Mais nos bons Poëtes François ont imité les anciens comme Horace & Virgile ont imité les Grecs, c'est-à dire en suivant comme les autres l'avoient fait le genie de la langue dans laquelle ils avoient composé, & en prenant comme eux la nature pour leur premier modele. Les bons Ecrivains n'empruntent des autres que des manieres de la copier. Le stile de Racine, de Despreaux, de la Fontaine & de nos autres compatriotes illustres ne sçauroient vieillir assez pour dégoûter un jour de la lecture de leurs ouvrages, & jamais on ne pourra les lire sans estre touché de leurs beautés. Elles sont naturelles.

En effet, nostre langue me paroist estre parvenue depuis soixante ans à son point de perfection. Au temps d'Ablancourt un Auteur imprimé depuis

soixante ans paroïssoit un Ecrivain gothique. Or quoiqu'il y ait déjà soixante & dix ans qu'Ablancourt a écrit, son stile ne nous paroît point vieilli. Pour bien écrire il faudra toujours s'assujettir aux regles que cet auteur & ses premiers successeurs ont suivies. Tout changement raisonnable qui peut arriver dans une langue dès que sa syntaxe est devenuë reguliere, ne sçauroit plus tomber que sur des mots. Les un vieillissent, d'autres redeviennent à la mode, on en fabrique de nouveaux, & l'on altere l'ortographe de quelques autres pour en adoucir la prononciation. Horace a fait l'horoscope de toutes les langues quand il a dit, en parlant de la sienne.

*Multa renascentur qua jam cecidere cadent que
Qua nunc sunt in honore vocabula, si voles usus
Quem penes arbitrium est & jus & norma lo-
quendi.*

L'usage est toujours le maître des mots, mais il l'est rarement des regles de la syntaxe. Or des mots vieilliss ne font point abandonner la lecture d'un Auteur qui a construit ses phrases regulierement, ou qui même s'est aproché dans leur construction de la regularité.

Ne lisons nous pas encore avec plaisir Amiot ? Si l'usage vient à mépriser les regles , si les transpositions vitieuses se mettent à la mode , si l'abus des mots devient autorisé , & si l'on les employe sans égard à leur signification propre , soit dans des épithetes insensées , soit dans ces figures dont le faux brillant ne presente point une image distincte. Enfin si le stile se corrompt alors , quoique la langue soit gastée , on ne laisse point d'admirer toujours le stile des Auteurs qui ont écrit quand elle étoit dans sa force & dans sa pureté. On continuë de louer leur noble simplicité , même quand on n'est plus capable de l'imiter ; car c'est souvent par impuissance de faire aussi-bien qu'eux qu'on entreprend de faire mieux. On ne substitué souvent les faux brillants & les pointes au sens & à la force du discours que parce qu'il est plus facile d'avoir de l'esprit que d'estre à la fois touchant & naturel.

Virgile , Horace, Cicéron & Tite-Live ont esté lûs avec admiration tant que la langue Latine a esté une langue vivante , & les Ecrivains qui ont composé cinq cens ans après eux , & dans les temps où la langue Latine étoit déjà corrompue , en font encore plus

d'éloges qu'on en avoit fait du temps d'Auguste. La veneration pour les Ecrivains du siecle de Platon a toujours subsisté dans la Grece, malgré la décadence de la langue. On les admiroit encore comme de grands modeles deux mille ans après qu'ils avoient écrit & quand on les imitoit si peu. J'en appelle à témoin les Grecs qui vinrent nous les expliquer après la prise de Constantinople par les Turcs. Les bons Auteurs du siecle de Leon X. comme Machiavel & Guichardin, ne sont pas vieillis pour les Italiens d'aujourd'hui. Ils en préférèrent le stile au stile plus orné des Ecrivains posterieurs, parce que la phrase Italienne étoit parvenue à sa regularité dès le seizième siecle.

Ainsi, soit que la langue Françoisé soutenue par l'Academie demeure la même qu'elle est aujourd'hui, soit qu'elle ait le sort du Latin qui commença de se corrompre dès le regne de Claudius, sous qui les beaux esprits se donnerent la liberté d'introduire l'excès des figures en voulant suplèer par le brillant de l'expression à la force du sens & à l'élégance simple où leur genie ne pouvoit pas atteindre ; je tiens que les Poètes illustres du siecle de Louis XIV. seront comme Virgile & comme l'Arioste,

l'Arioste, immortels sans vieillir.

En second lieu nos voisins admirent ceux des Poëtes François que nous admirons déjà, & ils redisent aussi volontiers que nous ceux de leurs vers qui sont passés en proverbes. Ils ont adoptés nos bons ouvrages en les traduisant en leur langue. Malgré la jalousie du bel esprit, presque aussi vive de nation à nation que de particulier à particulier, ils mettent quelques unes de ces traductions au dessus des ouvrages du même genre qui se composent dans leur patrie. Nos bons Poëmes, ainsi que ceux d'Homere & de Virgile, sont entrés déjà dans cette Bibliothèque commune aux nations dont nous avons parlé. Il est aussi rare dans les pays étrangers de trouver un cabinet sans un Moliere que sans un Terence. Les Italiens qui évitent autant qu'ils le peuvent de nous donner des sujets de vanité, peut-estre parce qu'ils se croient chargés du soin de nostre conduite, ont rendu justice au merite de nos Poëtes. Comme nous admirions & comme nous traduisions leurs Poëtes dans le seizième siecle, ils ont admiré & traduit les nostres dans le dix-septième. Ils ont mis en Italien les ouvrages de Moliere & les plus belles pieces de nos autres Poëtes Dramatiques.

En 1715.

Ils rient & ils pleurent à ces pieces avec plus d'affection qu'à la representation des pieces de leurs compatriotes. Quelqu'uns de leurs Poëtes s'en sont même plaint. Monsieur l'Abbé Gravina dans sa Dissertation sur la Tragedie qu'il fit imprimer il y a trois ans, dit que ses compatriotes adoptent sans discernement les piéces Dramatiques Françoises, dont les défauts sont blâmés de nostre nation qui s'en est expliquée par la bouche de deux de ses plus fins Critiques. Il entend parler du Pere Rapin & de Monsieur Dacier, dont il vient de rapporter les jugemens sur les Tragedies Françoises, jugemens qu'il adopte avec d'autant plus de plaisir qu'il a composé son ouvrage, principalement pour montrer la superiorité de la Tragedie ancienne sur la Tragedie moderne. Mais je vais rapporter en entier le passage de Monsieur l'Abbé Gravina. Le lecteur ne scauroit avoir oublié déjà que lui-même il étoit Poëte, & qu'il avoit composé plusieurs Tragedies à l'imitation de celles des Anciens. *Or ecco questa Nazione dal tempo di Francesco primo sino à nostri giorni cultissima, conchè serietadi giudicio per mezzo de i suoi piu fini Critici pronontia d'ellé proprié operé Teatrali, è conche dis-*

Pag. 115.

l'intention proposée qu'elle, ehé da noi ciccamente è senza discrezione alcuna sono ricevute è sparse per tutti i Teatri è tradotte col fregio de i novi pensieri falsi ed espressioni piu Romanesche ed altre piu belle pompe le quali staccano per sempre la menté è la favella de gli uomini, d'allè regole d'ella natura è d'ella ragione. Si comme cet Auteur le pretend, ses compatriotes ajoutent de faux brillans & des expressions romanesques à nos pieces, le reproche ne nous regarde point.

Les jeunes gens à qui l'on a donné de l'éducation connoissent autant Despreaux qu'Horace, & ils ont retenu autant de vers du Poëte François que du Poëte Latin à la Haye, à Stolckhome, à Coppenhague, en Pologne, en Allemagne & même en Angleterre. On ne doit point se défier de l'approbation des Anglois. Ils louent cependant Racine. Ils admirent Corneille, Despreaux & Moliere. Ils leur ont fait le même traitement qu'à Virgile & qu'à Cicéron. Ils les ont traduits en Anglois. Dès qu'une piece Dramatique réussit en France, elle est comme certaine de parvenir à cet honneur. Je ne crois point même que les Anglois aient 3. traductions différentes des Eglogues de Virgile, & cependant ils ont 3. tra-

Sij

ductions différentes de la Tragedie des Horaces de Corneille. * Dès 1675. les Anglois avoient une traduction en prose de l'Andromaque de Racine, retouchée & mise au Théâtre par Monsieur Crown. En mil sept cent douze Monsieur Philips fit représenter, & puis imprimer une nouvelle traduction en vers de cette même Tragedie. Je ne parle icy que des traductions qu'on donne pour ce qu'elles sont, car il arrive souvent que les Traducteurs Anglois nient de l'être, & qu'ils veulent donner leur copie pour un original. Combien de fois Mr Dryden, au jugement même de ses compatriotes a-t'il copié les auteurs François dans des ouvrages qu'il donnoit pour être de son invention ? Mais ces détails deviendroient fatiguans pour le lecteur.

*Langbaine
ne hist des
Poet. Dra.
pag. 131.*

Les Allemands ont voulu avoir en leur langue beaucoup d'ouvrages des bons Poëtes François, quoique ces traductions leur fussent moins nécessaires qu'à d'autres, d'autant qu'ils font l'honneur à nostre langue de la parler très communement. Il est même très commun qu'ils s'écrivent entr'eux en François, & plusieurs Princes se servent de cette langue pour entretenir la correspondance avec leurs Ministres, bien que les uns & les autres soient nés Allemands.

* Celle de Louver imprimée en 1656. Celle de Cotton imprimée en 1671. Celle de Madame Philips achetée par le Chevalier Denham & imprimée en 1678.

En Hollande toutes les personnes qui ont quelque éducation sçavent parler François dès leur jeunesse. L'Etat se sert de cette langue en plusieurs occasions, & il applique même son grand sceau à des actes redigez en François. Les Hollandois ont traduit néanmoins nos bons ouvrages, principalement les Dramatiques, Ils ont voulu, pour ainsi dire, les naturalizer Flamands.

Le Comte d'Ericeyra, le digne heritier du Titelive de sa patrie, a mis en Portuguais l'Art Poëtique de Monsieur Despreaux. Enfin nos voisins ne traduisoient pas les Tragedies de Jodelle & de Garnier. On ne voyoit pas sous Henri IV. des troupes de Comediens François parcourir la Hollande, la Pologne, l'Allemagne, le Nord & quelques Etats d'Italie pour y jouer les pieces de Hardi & de Chrétien. Il y a même des troupes de Comediens François qui ont des établissemens fixes dans les pays étrangers.

Le suffrage de nos voisins, aussi libre & aussi desinteressé que le suffrage de la posterité pourra l'être, me semble un garand de son aprobation. Les loüanges que Despreaux a données à Moliere & à Racine concilieront autant de suffrages à ces deux Poëtes dans l'ave-

nir, qu'elles peuvent leur en avoir procuré parmi les Anglois & parmi les Italiens nos contemporains. Qu'on ne dise point que la vogue où la langue Françoisse est depuis soixante ans soit la cause de la vogue que nos Poësies peuvent avoir dans les pays étrangers. Les étrangers nous dirons eux-mêmes que ce sont nos poëmes & nos livres qui plus qu'aucun autre événement ont contribué à donner à la langue dans laquelle ils sont écrits un si grand cours qu'elle a presque ôté à la langue Latine l'avantage d'estre cette langue que les nations aprennent par une convention tacite pour se pouvoir entendre. On peut dire aujourd'hui de la langue Françoisse ce que Cicéron disoit de la langue Grecque. *Græca leguntur in omnibus ferè gentibus. Latina suis finibus exiguis sane continentur.* Lorsqu'un Ministre Allemand va traiter d'affaire avec un Ministre Anglois ou un Ministre Hollandois, il n'est pas question qu'elle langue ils employeront dans leurs conférences. La chose est convenüe depuis long-temps. Ils parlent François. Les étrangers se plaignent même que nôtre langue envahisse, pour ainsi dire, les langues vivantes en introduisant ses mots & ses phrases à la place des ançiennes

Orat. pro
Arch.

expressions. Les Allemands & les Hollandois disent que le mélange que font leurs concitoyens des mots, & principalement des verbes François en parlant Hollandois & Allemand, corromp leurs langues comme Ronfard corrompoit le François par les mots & par les locutions des langues sçavantes qu'il introduisoit dans ses vers. L'Examineur, c'est l'Auteur d'un écrit qui se publioit à Londres il y a cinq ans plusieurs fois chaque semaine, dit que le François s'est tellement introduit dans les phrases Angloises en parlant de guerre que les Anglois ne pouvoient plus entendre les relations des sieges & des combats que leurs compatriotes écrivoient en Anglois. L'Abbé Gravina a fait la même plainte pour la langue Italienne dans son livre sur la Tragedie. On peut même penser que les écrits des grands hommes, dont je parle dans ce livre, promettent à nôtre langue la destinée de la langue Grecque litterale & de la langue Latine, c'est-à-dire de devenir une langue sçavante si jamais elle devient une langue morte.

Mais, dira-t'on, ne se pourra-t'il pas faire que les Critiques fassent remarquer dans les écrits que vous admirez des fautes si grossieres, que ces écrits

deviennent des ouvrages méprisés par la posterité.

Je réponds que les remarques les plus subtiles des plus grands Metaphysiciens ne feront pas décheoir nos Poëtes d'un degré de leur reputation, parce que ces remarques, quand bien même elles seroient justes, ne dépouilleront pas leurs Poësies des agréments & des charmes dont elles tiennent le droit de plaire à tous les lecteurs. Si les fautes que ces Critiques reprendront sont des fautes contre l'Art de la Poësie, ils apprendront seulement à connoître la cause d'un effet qu'on sentoît déjà. Ceux qui avoient vû le Cid avant la Critique de l'Academie Françoisé avoient senti des défauts dans ce Poëme, même sans pouvoir dire distinctement en quoi consistoient ces défauts. Si ces fautes regardent d'autres sciences, si elles sont contre la Geographie ou contre l'Astronomie, on aura de l'obligation aux Censeurs qui les feront connoître, mais elles ne diminueront gueres la reputation du Poëte, laquelle n'est pas fondée sur ce que ses vers soient exempts de fautes, mais sur ce que leur lecture interesse. J'ai dit quand même ces remarques seront bonnes, car suivant les apparences, pour une

bonne remarque, il s'en fera cent qui ne vaudront rien.

Il est aujourd'hui plus facile de ne point faire de mauvaises remarques sur des Poësies dont a connu les Auteurs, lesquelles parlent de choses que nous avons vûes, ou dont une tradition encore récente a conservé les explications, & si l'on veut les applications, qu'il ne le fera dans l'avenir, quand toutes ces lumieres seront éteintes par le temps & par toutes les revolutions auxquelles les sociétés sont sujettes. Or les remarques qui se font presentement contre nos Poëtes modernes, montrent souvent que les Censeurs ont envie de reprendre, mais non que ces Poëtes aient fait des fautes. Citons un exemple.

Monsieur Despreaux composa son Epitre à Monsieur de Guilleragues vers mil six cens soixante & quinze, dans un temps où la nouvelle Physique étoit la science à la mode, car il est parmi nous une mode pour les sciences comme pour les habits. Les femmes mêmes étudioient alors les nouveaux systêmes que plusieurs personnes enseignoient à Paris en langue vulgaire. On peut bien croire que Moliere qui composa ses Femmes sçavantes vers mil six cens soixante & douze, & qui met si souvent

Le
ie
res

dans la bouche des ses heroïnes les dogmes & le stile de la nouvelle Physique , attaquoit dans sa Comedie l'excès d'un goût regnant , & qu'il y jouoit un ridicule où plusieurs personnes tomboient tous les jours. Quand Monsieur Despreaux écrivit son Eptre à Monsieur de Guilleragues , les conversations de Physique ramenoient donc souvent sur le tapis les tâches du Soleil , à l'aide desquelles les Astronomes observoient que cet astre tourne sur son axe à peu près en vingt-sept jours. Quelques unes de ces *Macules* qui étoient disparues avoient même fait beaucoup de bruit jusques sur le Parnasse. Les beaux esprits avoient dit dans leurs vers que le Soleil pour se rendre encore plus semblable au feu Roi qui l'avoit pris pour le corps de sa devise , se défaisoit de ses taches.

Monsieur Despreaux pour dire Poëti-
quement que malgré le goût regnant
il s'attchoit à l'étude de la Morale pre-
ferablement à celle de la Physique ,
sentiment très convenable à un Poëte
satirique , écrit à son ami qu'il aban-
donne aux recherches des autres plu-
sieurs questions que cette derniere scien-
ce traite. Qu'un autre , c'est lui qui
passe , aille chercher ,

Si le Soleil est fixe ou tourne sur son axe.

Il est clair que le Poëte entend parler icy uniquement de la question : si le Soleil placé dans le centre de nostre tourbillon y tourne sur son axe ou bien s'il n'y tourne pas sur son axe. La construction de la phrase prouve seule qu'elle ne scauroit avoir un autre sens, & ce sens se presente d'abord. Cependant il a plû à quelques Critiques d'interpréter ce vers comme s'il oposoit le système de Copernic, qui fait tourner les Planetes au tour du Soleil placé dans le centre de nostre tourbillon, au sentiment de ceux qui soutiennent que le Soleil a un mouvement propre par lequel il tourne sur son axe. Suivant cette interpretation Monsieur Despreaux auroit fait une faute. L'opinion de ceux qui soutiennent que le Soleil tourne sur son axe, & l'opinion de ceux qui soutenoient avant l'experience que le globe du Soleil fut immobile au centre du tourbillon, suposent également que le Soleil soit placé au milieu du tourbillon, où Copernic a dit qu'il étoit placé. Monsieur Perrault a donc objecté à Monsieur Despreaux, il y a déjà *Presque de l'Apologie des femmes* plus de vingt ans. *Que ceux qui tiennent, que le Soleil est fixe & immuable, pag. 7.*

sont les mêmes qui soutiennent qu'il tourne sur son axe, & que ce ne sont pas deux opinions différentes comme il paroît le aire dans ses vers. Il est vrai, ajoute Monsieur Perrault quelques lignes plus bas, qu'il n'est pas honnête à un si grand Poète d'ignorer les Sciences & les Arts dont il se mêle de parler. Mais ce n'est point la faute de Monsieur Despreaux si Monsieur Perrault l'entend mal, & c'est encore moins la faute s'il plaist à d'autres Censeurs de se figurer que par ces mots, *Si le Soleil est fixe ou tourne sur son axe*, il ait voulu opposer le système de Copernic avec le système de Ptolomée, qui suppose que c'est le Soleil qui tourne au tour de la terre. Monsieur Despreaux a dit cent fois qu'il n'avoit songé qu'à opposer le sentiment de ceux qui faisoient tourner le Soleil sur son axe au sentiment de ceux qui n'avoient pas voulu qu'il tournât sur son axe, & le vers le dit même assez distinctement pour n'avoir pas besoin d'estre interprété.

De pareilles injustices ne diminueront point la reputation de nos Poètes, puisque celles qu'on fait aux Anciens ne diminuent point la leur, quoi qu'elles soient en bien plus grand nombre. Comme ils ont écrit en des langues qui sont mortes aujourd'hui, & com-

me bien des choses dont ils ont parlé ne sont connus qu'imparfaitement aux plus doctes, on peut croire sans temerité que leurs Censeurs ont tort fort souvent, même en plusieurs occasions où l'on ne sçauroit prouver qu'ils n'ont pas raison.

Ainsi nous pouvons promettre sans trop de temerité la destinée de Virgile, d'Horace & de Ciceron aux Ecrivains François, qui font honneur au siècle de Louis le Grand, c'est-à-dire d'estre regardez dans tous les temps & par tous les peuples à venir comme tenants un rang entre les grands hommes, dont les ouvrages sont reputez les productions les plus pretieuses de l'esprit humain.

SECTION XXXIII.

Que la veneration pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toujours : s'il est vrai que nous raisonnions mieux que les Anciens.

Mais ces grands hommes, dirait-on, ne sont-ils pas exposez eux-mêmes à estre dégradés. La veneration qu'on a pour les Anciens ne

pourroit-elle pas se changer en une simple estime en des temps plus éclairés que les temps qui ont bien voulu les admirer ? Virgile ne court-il point hazard que sa reputation ait la destinée de celle d'Aristote ? L'Iliade n'est-elle point exposée à subir un jour le sort du système de Ptolomée, dont le monde est aujourd'hui desabusé ? Nos Critiques mettent les Poëmes & les autres ouvrages à une épreuve où l'on ne les mit jamais. Ils en font des Analyses, suivant la methode des Geomètres, methode si propre à découvrir les fautes échappées aux Censeurs précédents. Les armes des anciens Critiques n'étoient pas aussi pointuës que les leurs. Qu'on juge par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles de combien nostre siecle est déjà plus éclairé que les siecles de Platon, d'Auguste & de Leon X. La perfection où nous avons porté l'art de raisonner, qui nous a fait faire tant de découvertes dans les sciences naturelles, est une source féconde en nouvelles lumieres. Elles se répandent déjà sur les belles Lettres, & elles y feront disparoître les vieux prejugés, ainsi qu'elles les ont fait disparoître dans les sciences naturelles. Ces lumieres se communiquent

font encore aux différentes professions de la vie, & déjà l'on en aperçoit le crépuscule dans toutes les conditions. Peut-estre même que la generation qui suit immédiatement la nostre, frappée des fautes énormes d'Homere & de ses compagnons de fortune les dedaignera, ainsi qu'un homme devenu raisonnable dedaigne les contes pueriles qui firent l'amusement de son enfance.

Nostre siecle peut estre plus sçavant que ceux qui l'ont precedé; mais je nie que les esprits ayent aujourd'hui generalement parlant, plus de penetration, plus de droiture & plus de justesse qu'ils n'en avoient autrefois. Comme les hommes les plus doctes ne sont pas toujours ceux qui ont plus de sens, de même le siecle qui est plus sçavant que les autres n'est point toujours le siecle le plus raisonnable. Or, c'est du sens qu'il s'agit ici, puisqu'il s'agit de juger. Un homme ne juge pas mieux qu'un autre, parce qu'il a plus d'imagination que lui, mais parce qu'il a plus de sens ou plus de justesse d'esprit.

On ne prouvera point certainement par la conduite que les grands & les petits tiennent depuis soixante ans dans tous les États de l'Europe, où l'étude de ces sciences qui perfectionnent tant

la raison humaine fleurit davantage, que les esprits y aient plus de droiture qu'ils n'en avoient dans les siècles précédents, & que les hommes y soient plus raisonnables que leurs ancêtres. Cette dattée de soixante ans qu'on donne pour époque à ce renouvellement prétendu des esprits est mal choisie. Je ne veux point entrer dans des détails odieux pour les états & pour les particuliers, & je me contenterai de dire que l'esprit Philosophique qui rend les hommes si raisonnables, & pour ainsi dire, *si conséquents*, fera bien-tôt d'une grande partie de l'Europe ce qu'en firent autrefois les Gots & les Vandales, supposé qu'il continuë à faire les mêmes progrès qu'il a fait depuis quarante ans. Je vois les arts nécessaires négligés, les préjugés les plus utiles à la conservation de la société s'abolir, & les raisonnements spéculatifs préférés à l'expérience. Il semble que le monde sorte de l'enfance & que nous soyons la première génération qui ait sçu raisonner. Le soin de la postérité est pleinement négligé. Toutes les dépenses que nos ancêtres ont faites en bâtiments & en meubles, seroient perduës pour nous, & nous ne trouverions plus dans les forêts du bois pour

bâtir ni même pour nous chauffer, s'ils avoient esté raisonnables comme nous le sommes.

Que les Royaumes & les Republiques, dira-t-on, se mettent dans la nécessité de ruiner, ou leurs sujets qui leur auront prêté, ou le peuple qui les soutient par un travail qu'il ne sçauroit plus continuer dès qu'il est réduit dans l'indigence. Que les particuliers se gouvernent comme s'ils devoient avoir leurs ennemis pour heritiers, & que la generation presente se conduise comme si elle devoit estre le dernier rejetton du genre humain, cela n'empêche pas que nous ne raisonnions mieux dans les sciences que n'ont fait tous les hommes qui nous ont précédé. Ils nous auront surpassé, si l'on peut se servir de cette expression, en *raison pratique*, mais nous les surpassons en *raison speculative*. Qu'on juge de la superiorité d'esprit & de raison que nous avons sur les hommes des temps passé, par l'état où sont aujourd'hui les sciences naturelles, comparé avec l'état où elles étoient de leurs temps.

Il est vrai, répondrai-je, que les sciences naturelles dont on ne sçauroit faire un trop grand cas, & dont on ne sçauroit trop honorer les dépositaires,

sont plus parfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient du temps d'Auguste & de Leon X. mais cela ne vient point de ce que nous ayons plus de justesse dans l'esprit ni que nous sachions mieux raisonner que les hommes qui vivoient alors. Cela ne vient point de ce que les esprits ayent esté , pour ainsi dire, regenerés. L'unique cause de la perfection des sciences naturelles, ou pour parler avec de la précision, l'unique cause qui fait que ces sciences sont moins imparfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient dans les temps antérieurs, c'est que nous sçavons plus de faits qu'on n'en sçavoit alors. Le temps & le hazard nous ont fait faire depuis quelques siècles une infinité de découvertes où je vais montrer que le raisonnement a eu très peu de part, & ces découvertes ont mis en évidence la fausseté de plusieurs *dogmes* Philosophiques que nos predecesseurs substituoient à la vérité, laquelle les hommes n'étoient point capables de connoître avant ces découvertes. Voilà, suivant mon opinion, la solution du problème proposé si souvent. Pourquoi nos Poëtes & nos Orateurs ne surpasseroient-ils pas ceux de l'antiquité, comme il est constant que nos Sçavants, dans les connoissances

naturelles surpassent les Physiciens de l'antiquité? Nous devons au temps tout l'avantage que nous pouvons avoir sur les anciens dans les sciences naturelles. Il a mis en évidence plusieurs faits que les anciens ignoroient & auxquels ils substituoient des opinions fausses qui leur faisoient faire cent mauvais raisonnemens. Le même avantage que le tems nous a donné sur les anciens, il le donnera sur nous à nos arrieres neveux. Il suffit qu'un siecle vienne après un autre pour raisonner mieux que lui dans les sciences naturelles, à moins qu'il ne soit arrivé dans la société un bouleversement assez grand pour dérober aux petits fils les lumieres qu'avoient leurs ancestres.

Mais, dira-t'on, le raisonnement n'a-t'il pas contribué beaucoup à étendre les nouvelles découvertes. J'en tombe d'accord, aussi je ne nie point que nous raisonnions avec justesse. Je nie seulement que nous raisonnions avec plus de justesse que les Grecs & les Romains, & je me contente de soutenir qu'ils auroient fait un aussi bon usage que nous des verités capitales que le hazard nous a revelées, pour ainsi dire, s'il lui avoit plu de leur découvrir ces verités. Je fonde ma supposition sur

ce qu'ils ont raisonné aussi-bien que nous sur toutes les choses dont ils avoient autant de connoissance que nous & sur ce que nous ne raisonnons mieux que dans les choses où nous sommes plus instruits qu'eux, ou par l'experience ou par la revelation. Telles sont les sciences naturelles & les differentes parties de la Théologie.

Afin de prouver que nous raisonnons mieux que les anciens, il faudroit faire voir que c'est à la justesse du raisonnement, & non point au hazard ou aux experiences fortuites que nous devons la connoissance des verités que nous sçavons & qu'ils ignoroient. Mais loin qu'on puisse faire voir qu'on ait l'obligation des nouvelles découvertes à des Philosophes qui soient parvenus aux verités naturelles les plus importantes par des recherches méthodiques, & par le secours de l'art si vanté, d'enchaîner des conclusions, on peut prouver le contraire. On peut montrer que ces inventions & ces découvertes originales, pour ainsi dire, ne sont dûes qu'au hazard, & que nous n'en avons profité qu'en qualité de derniers venus.

Premierement, on ne me reprendra point de dénier aux Philosophes & aux Sçavants qui recherchent methodi-

quement les secrets de la nature, toutes les inventions dont ils ne sont pas reconnus les auteurs. Je puis refuser aux Sçavants l'honneur de toutes les découvertes faites depuis trois cens ans, qui n'ont pas esté publiées sous le nom de quelque Sçavant. Comme ils écrivent & comme leurs amis écrivent aussi, le public est informé de leurs découvertes, & on lui apprend bien-tost à quel Illustre il a l'obligation des moins importantes. Ainsi je puis refuser aux Philosophes d'estre les inventeurs des Sas des Ecluses trouvées il y a deux cens ans, & qui sont non-seulement d'une utilité infinie dans le commerce, mais qui ont encore donné lieu à tant de remarques sur la nature & sur la pente des eaux. Je puis leur dénier d'estre les inventeurs des Moulins à eau & à vent, comme des horloges à poids & à balancier qui ont tant aidé aux observations de tout genre, en donnant moyen de mesurer toujours le temps avec exactitude. Ce ne sont point eux non-plus qui ont trouvé la poudre à canon, qui a donné lieu à tant d'observations sur la nature de l'air, ni plusieurs autres inventions dont on ne connoist pas certainement les Auteurs, mais qui ont beaucoup

contribué à perfectionner les sciences naturelles.

Secondement , je puis alleguer des preuves positives de ma proposition. Je puis faire voir que les recherches methodiques n'ont eu aucune part aux quatre découvertes qui ont le plus contribué à donner à nostre siecle la superiorité qu'il peut avoir sur les siecles anterieurs , dans les sciences naturelles. Ces quatre découvertes , sçavoir , la connoissance de la pesanteur de l'air , la Bouffole , l'Imprimerie & les Lunettes d'aproche sont dûs à l'experience & au hazard.

L'Imprimerie , cet att si favorable à l'avancement de toutes les sciences , lesquelles deviennent plus parfaites à mesure que les connoissances s'y multiplient , fut trouvée dans le quinziesme siecle & près de deux cens ans avant que Monsieur Descartes , qui passe pour le pere de la nouvelle Philosophie , eut fait part au public de ses meditations. On dispute sur le premier inventeur de l'Imprimerie , mais personne n'en fait honneur à un Philosophe. Dailleurs , cet Inventeur est venu en des temps où il pouvoit sçavoir tout au plus l'art de raisonner , tel qu'on l'enseignoit alors dans les Ecoles , art que les Philosophes

Poly.
Verg. de
In. Rer.
lib. 2. cap.
7.

modernes méprisent avec tant de hauteur.

Il paroît que la Boussole étoit connue dès le treizième siècle. Mais soit que Jean Goya Marinier de Melphi, ou qu'un autre plus ancien que lui en ait trouvé l'usage, cet Inventeur aura toujours esté dans le même cas que l'Inventeur de l'Imprimerie. Dès que la Boussole a esté trouvée, il étoit nécessaire que l'art de la Navigation se perfectionnat & que les Européens fissent un peu plutôt ou un peu plus tard les découvertes qu'il étoit absolument impossible de faire sans un pareil secours, & qu'ils ont faites depuis la fin du quinzième siècle. Ces découvertes qui nous ont fait connoître l'Amerique & tant d'autres pays inconnus, enrichissent la Botanique, l'Astronomie, la Médecine, l'histoire des animaux, en un mot toutes les sciences naturelles. Les Grecs & les Romains nous ont-il donné lieu de croire qu'ils ne fussent point capables de distribuer en différentes classes & de subdiviser en genres les nouvelles plantes qu'on leur auroit apportées d'Amerique & des extrémités de l'Asie & de l'Afrique, ou de distribuer en signes les étoiles voisines du Pole Antarctique.

Ce fut au commencement du dix-septième siècle que Jaques Metius

d'Alcmaer trouva les Lunettes d'ap-
 che en cherchant autre chose. Il sem-
 ble que la destinée se soit plû à morti-
 fier les Philosophes modernes, en fai-
 sant arriver le hazard qui a donné lieu
 à l'invention des Lunettes de longue
 vûë avant le temps qu'ils marquent pour
 l'Epoque du renouvellement des esprits.
 Depuis soixante ans que les esprits ont
 commencé à devenir si justes & si pe-
 netrans, on n'a fait aucune découver-
 te de l'importance de celle dont nous
 parlons. Les sources des connoissances
 naturelles cachées aux anciens, se sont
 ouvertes avant le temps où l'on pré-
 tend que les sciences aient commen-
 cé d'acquérir la perfection qui fait tant
 d'honneur à ceux qui les ont culti-
 vées.

*Dioptri-
 que. chap
 prem.*

Jaques Metius, l'inventeur des Lu-
 nettes d'aprobe étoit fort ignorant,
 au raport de Monsieur Descartes, qui
 a vécu long-temps dans la Province où
 le fait étoit arrivé, & qui le mit par
 écrit trente ans après l'évenement. Le
 hazard se plût à donner à Jaques Me-
 tius l'honneur de cette invention, qui
 seule a plus perfectionné les sciences
 naturelles que toutes les speculations
 des Philosophes, & cela preferable-
 ment à son pere & à son frere, qui
 étoient

étoient de grand Mathématiciens. Jaques Mexius ne trouva point les Lunettes de longue vûë par aucune recherche methodique, mais par une experience fortuite. Il s'amusoit à faire des verres à brûler.

Rien n'étoit plus facile que de trouver les microscopes après l'invention des Lunettes d'aproche. Or on peut avancer que c'est à l'aide de ces instrumens qu'ont été faites les observations, & que les observations qui ont enrichi l'Astronomie & l'histoire naturelle, & qui ont rendu ces sciences superieures aujourd'huy à ce qu'elles étoient autrefois, ont esté faites. Ces instruments ont même part à beaucoup d'observations où l'on ne s'en sert point, parce que ces observations n'auroient jamais esté tentées, si des observations précédentes faites avec les instruments dont je parle, n'avoient donné la vûë de les tenter.

Les effets d'une pareille découverte se multiplient à l'infini. Après qu'ils ont eu perfectionné l'Astronomie, l'Astronomie a perfectionné d'autres sciences. Elle a perfectionné, par exemple, la Geographie, en donnant les points de longitude certainement & presque aussi facilement qu'on pouvoit avoir autrefois les points de latitude. Comme le progrès de l'experience n'est pas subit,

il s'est écoulé près de quatre-vingt ans depuis l'invention des Lunettes de longue vûë jusqu'au Planisphere de l'Observatoire, & à la Mappemonde de Monsieur de Lisle, les premieres Cartes où les points principaux du Globe terrestre soient placés dans leur véritable position. Quelque facilité que donnaissent les Lunettes d'aproche depuis que Galilée les eut appliquées à l'observation des astres, pour avoir la largeur de la mer Atlantique, tous les Geographes qui ont fait des Cartes avant Monsieur de Lisle s'y sont trompez de plusieurs degrés. Il n'y a pas trente ans que cette faute grossiere sur la distance des côtes de l'Afrique & des côtes de l'Amerique meridionale, pays découverts depuis deux cens ans, est corrigée. Il n'y a pas plus long-temps qu'on a rendu sa largeur véritable à l'Ocean qui est entre l'Asie & l'Amerique, & qu'on appelle communement la mer du Sud. L'esprit philosophique, les Physiciens speculateurs ne faisoient point usage des faits. Il est venu un homme dont la profession étoit de faire des Cartes, & qui s'est servi utilement des experiences. Peut-estre que les Grecs & les Romains eussent profité plutôt que nous des Lunettes de lon-

gue vûë. Les distances & les pōsitions des lieux qu'ils connoissoient, lesquelles ils nous ont laissées, mettent en droit de faire cette suposition. Monsieur de Lisle qui a trouvé plus de fautes dans les Geographes modernes que ceux-cy n'en reprochoient aux anciens, a montré que c'étoit les modernes qui se trompoient quand ils reprenoient les anciens sur la distance de la Sicile & de l'Afrique, comme sur quelques autres points de Geographie. La dernière des découvertes qui ont tant contribué à enrichir les sciences naturelles, est celle de la pesanteur de l'air. Cette découverte épargne à nos Philosophes toutes les erreurs où sont tombez ceux qui l'ignoroient, en attribuant à l'horreur du vuide les effets de la pesanteur de l'air. Elle a donné lieu encore à l'invention des Barometres & de tous les autres instruments ou machines qui font leur effet en vertu de la pesanteur de l'air, & qui ont mis en évidence un si grand nombre de vérités Physiques.

Le celebre Galilée avoit bien remarqué que les pompes aspirantes élevoient l'eau jusqu'à la hauteur de trente-deux pieds, mais Galilée, comme l'avoient fait ses prédecesseurs, & comme le fe-

Mortier
1642.

roient encore nos Philosophes sans la découverte fortuite dont je vais parler, avoit attribué cette élévation de l'eau opposée au mouvement des corps graves, à l'horreur du vuide. En mil six cens quarante-trois Toricelli mecanicien du grand Duc Ferdinand II. remarqua en essayant des experiences que lorsqu'un tuyau fermé par l'orifice supérieur & ouvert par l'orifice inférieur, étoit tenu debout plongé dans un vase plein de vis-argent, le vis-argent demouroit suspendu à une certaine hauteur dans ce tuyau, & que le vis-argent suspendu tomboit tout entier dans le vase dès que le tuyau étoit ouvert par son orifice supérieur. C'est la premiere experience qui ait esté faite sur cette matiere, laquelle on apelloit l'experience du vuide. Les suites qu'elle a eües l'ont renduë celebre. Toricelli trouva son experien-

*Saggi
d'esperien-
ze fatte
nell'Acad
del Ci-
mento. pag
23.*

ce curieuse. Il en fit part à ses amis, mais sans la rapporter à sa cause veritable, laquelle il ne devinoit pas encore.

Le Pere Merfenne Minime de Paris, dont le nom est si fameux parmi les Philosophes de ce temps là, en fut informé par des lettres d'Italie dès mil six cens quarante quatre, & il la divulgua par toute la France. Monsieur Pe-

rit & Monsieur Pascal, le pere de l'auteur des Provinciales, firent plusieurs experiences en consequence de celle de Toricelli. Monsieur Pascal le fils fit aussi les siennes, & il publia ces experiences dans un écrit qu'il donna au public en 1647. mais personne ne s'avisoit de les expliquer encore par la pesanteur de l'air. C'est une preuve incontestable qu'on n'a point esté jusqu'à cette vérité, en cheminant de principe en principe & par voye de speculation. Les experiences en ont donné fortuitement la connoissance aux Philosophes, & même ils avoient si peu imaginé que l'air fut pesant, que pour ainsi dire ils ont manié long-temps la pesanteur de l'air sans la comprendre. La vérité s'est présentée à eux par hazard, & il semble même que ce soit encore par hazard qu'ils l'ont reconnüe.

Nous sçavons positivement par ce que les témoins oculaires en ont écrit, que Monsieur Pascal n'eut connoissance de l'idée de la pesanteur de l'air, qui étoit enfin venuë à Toricelli à force de manier son experience, qu'après avoir publié l'écrit dont je viens de parler. Monsieur Pascal trouva cette pensée tout à fait belle, mais comme elle n'étoit qu'une simple conjecture,

*Préface
du Traité
de l'équilibre
des
liqueurs.*

il fit plusieurs experiences pour en connoître la vérité ou la fausseté, & l'une de ces tentatives fut la celebre experience faite sur le Puis de Domme en mil six cens quarante-huit. Enfin Monsieur Pascal composa les Traitez de l'équilibre des liqueurs & de la pesanteur de la masse de l'air, qui depuis ont esté imprimez plusieurs fois. Dans la suite Monsieur Gerick Bourgmaître de Magdebourg, & Monsieur Boyle trouverent la machine Pneumatique, & d'autres inventerent ces instruments qui marquent les differents changements que les variations du temps apportent au poids de l'air. Les rarefactions de l'air ont donné encore des vûes sur les rarefactions des autres liquides. Qu'on juge par ce recit dont personne ne sçauroit contester la verité, si ce sont les doutes éclairez & les speculations des Philosophes qui les ayent conduits de principe en principe, du moins jusqu'aux experiences qui ont fait découvrir la pesanteur de l'air. En verité la part que le raisonnement peut avoir dans cette découverte ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Je ne parlerai pas de quelques inventions inconnuës aux anciens, & desquelles on connoît les Auteurs, comme est celle de tailler le diamant qu'un Or-

phevre de Bruges trouva sous Louïs XI. & avant laquelle on preferoit les pierres de couleur aux diamants. Aucun d'eux n'étoit Philosophe, même Philosophe Aristotelicien.

On voit donc par ce que je viens d'exposer que les connoissances que nous avons dans les sciences naturelles & que les anciens n'avoient pas, que la justesse qui est dans les raisonnemens que nous faisons sur plusieurs questions de Physique, laquelle n'étoit pas dans ceux qu'ils faisoient sur les mêmes questions, sont dûes au hazard & à l'experience fortuite. Les découvertes qui se sont faites par ce moyen ont esté long-temps à germer, pour ainsi dire. Il a fallu qu'une découverte en attendit une autre pour produire tout le fruit qu'elle pouvoit donner. Une experience n'étoit pas assez concluante sans une autre qui n'a esté faite que long-temps après la premiere. Les dernieres inventions ont repandu une lumiere merveilleuse sur les connoissances qu'on avoit déjà. Heureusement pour nostre siecle il s'est rencontré dans la maturité des temps, & quand le progrès des sciences naturelles étoit le plus rapide. Les lumieres resultantes des inventions precedentes, après avoir

Inst lib.
12. cap. 21.

fait separément une certaine progression; commencerent de se combiner il y a cinquante ou soixante ans. Nous pouvons dire de nostre siecle ce que Quintilien disoit du sien. *Tot nos preceptoribus tot exemplis instruxit antiquitas ut possit videri nulla sorte nascendi atas felicior quam nostra cui docenda priores elaboraverunt.*

Alme-
loucen.
l'aven.
Nov. ant.

Par exemple, le corps humain étoit assez connu du temps d'Hipocrate pour lui donner une notion de la circulation du sang, mais il n'étoit pas encore assez développé pour mettre ce grand homme au fait de la verité. On voit par ses écrits qu'il l'a plutôt devinée que comprise, & que loin de pouvoir l'expliquer distinctement à ses contemporains, il ne la concevoit pas lui-même bien nettement. Servet, si connu par son impiété & par son suplice, étant venu plusieurs siècles après Hipocrate, il a eu une notion bien plus

Arrivé en
1553.

Vvoton.
pref. du
sçavoir des
anciens &
des moder
pag. 25.

distincte de la circulation du sang, & il l'a décrite assez clairement dans la preface de la seconde édition du livre pour lequel Calvin le fit brûler à Geneve. Harvée venu soixante ans après Servet a pû nous expliquer encore plus distinctement que lui les principales circonstances de la circulation. La plu-

part des Sçavants de son temps furent persuadés de son opinion, & ils l'établirent même dans le monde autant qu'une verité Physique qui ne tombe pas sous les sens y peut estre établie, c'est-à-dire qu'elle y passât pour un sentiment plus probable que l'opinion contraire. La foi du monde pour les raisonnemens des Philosophes ne sçauroit aller plus loin, & soit par instinct, soit par principes, les hommes mettent toujours une grande difference entre la certitude des verités naturelles, connues par la voye des sens, & la certitude de celles qui sont connues par la voye du raisonnement. Ces dernieres ne sçauroient leur paroître que de simples probabilités. Il faut pour les convaincre pleinement de ces veritez en pouvoir mettre du moins quelque circonstance essentielle à portée de leurs sens. Ainsi quoique le grand nombre des Physiciens & la plus grande portion du monde fussent persuadés en mil six cens quatre-vingt sept que la circulation du sang étoit une chose certaine, néanmoins il y avoit encore bien des Sçavants qui entraînoient aussi leur portion du monde, lesquels soutenoient toujours que la circulation du sang n'étoit qu'une chimere. Dans l'Ecole de

Medecine de l'Université de Paris, on soutenoit encore des Theses contre la circulation du sang en cette année. Enfin les Microscopes se sont perfectionnez, & l'on en a fait de si bons que par leurs secours on voit le sang couler rapidement par les arteres vers la superficie du corps d'un poisson, & revenir plus lentement vers le centre par les veines, & cela aussi distinctement qu'on voit de Lyon le Rhône & la Saone courir dans leurs lits. Personne n'oseroit plus écrire aujourd'hui, ni soutenir une These contre la circulation du sang. Il est vrai que tous ceux qui sont persuadez maintenant de la circulation du sang ne l'ont point vû de leurs propres yeux, mais ils sçavent que ce n'est plus par des raisonnemens qu'on la prouve, & que c'est en la faisant voir qu'on la démontre. Je le repete, les hommes ajoutent foi bien plus fermement à ceux qui leur disent, *j'ai vu*, qu'à ceux qui leur disent, *j'ai conclu*. Or le dogme de la circulation du sang par les lumieres qu'il a données sur la circulation des autres liqueurs, & par des découvertes dont il est cause, a plus contribué qu'aucune autre observation à perfectionner l'Anatomie. Il a même perfectionné d'autres sciences

comme la Botanique. Peut-on nier que la circulation du sang n'ait ouvert les yeux à Monsieur Perrault le Medecin sur la circulation de la seve dans les arbres & dans les plantes ? Qu'on juge quelle part peut avoir eu dans l'établissement de ce dogme l'esprit Philosophique né depuis soixante ans.

La verité, le dogme, s'il est permis de parler ainsi du mouvement de la terre au tour du Soleil, a eu la même destinée que le dogme de la circulation du sang. Plusieurs Philosophes anciens ont connu cette verité, mais comme ces Philosophes n'avoient pas en main pour la prouver les moyens que nous avons aujourd'hui, il étoit demeuré indecis si Philolaus, Aristarque & d'autres Astronomes avoient raison de faire tourner la terre au tour du Soleil, ou si Ptolomée & ceux qu'il a suivis avoient raison de faire tourner le Soleil au tour de la terre. Il sembloit même que le systéme qu'on appelle communément le systéme de Ptolomée, eût prévalu, lorsque dans le seizième siècle Copernic entreprit de soutenir le sentiment de Philolaus avec des preuves nouvelles où qui paroissoient l'estre, tirées des observations. Le monde se partagea de nouveau, & Tycho Brahé mit au jour

un système mitoyen pour accorder les faits Astronomiques dont on avoit alors une connoissance certaine , avec l'opinion de l'immobilité de la terre. Vers ce temps là les Navigateurs commencerent à faire le tour de nostre Globe, & quelque temps après on scût que le vent d'Orient souffloit continuellement entre les Tropiques dans l'un & dans l'autre hemisphere. Ce fut une preuve Physique du sentiment qui fait tourner la terre sur son centre d'Occident en Orient dans vingt-quatre heures , en même temps qu'elle fait le tour du Zodiaque dans un an. Quelques années après les Lunettes d'aproche furent trouvées. A l'aide de ce nouvel instrument on fit des observations si concluantes sur l'arrangement & sur les aparences des Planètes, on trouva tant de ressemblance entre la terre & d'autres Planètes qui tournent en roulant sur leur centre au tour du Soleil , que le monde est aujourd'hui comme convaincu de la verité du système de Copernic. Il y a quarante ans qu'aucun Professeur de l'Université de Paris n'osoit enseigner ce système. Presque tous l'enseignent aujourd'hui, du moins comme l'hypothese qui peut seule bien expliquer les faits Astronomiques dont nous avons

une connoissance certaine. Quand ces verités principales n'ont pas encore esté mises en évidence, les Sçavants au lieu de partir de ce point là pour aller faire de nouvelles découvertes perdent le temps à se combattre l'un l'autre. Ils l'employent à soutenir par des preuves que le raisonnement seul ne sçauroit fournir bonnes & solides, l'opinion qu'ils ont prise par choix ou par hazard, & les sciences naturelles ne font presque aucun progrès. Mais dès que ces verités ont esté mises en évidence, elles nous conduisent comme par la main à une infinité d'autres connoissances. Les Philosophes qui ont du sens employent alors utilement leur temps à les perfectionner par l'expérience. Si nos Predecesseurs n'avoient point les connoissances que nous nous trouvons avoir, c'est que le fil qui nous guide dans le Labirinthe leur manquoit.

En verité le sens, la penetration & l'étendue d'esprit que les anciens ont montré dans leurs loix, dans leurs histoires, & même dans les questions de Philosophie, ou par une foiblesse si naturelle à l'homme qu'on y tombe encore tous les jours, ils n'ont pas donné leurs rêveries pour la verité dont ils ne pouvoient point avoir connoissance

de leur temps, parce que le hazard qui nous l'a revelée n'étoit pas encore arrivé, tout cela, dis-je, nous oblige à penser que leur raison étoit capable de faire l'usage que nous avons fait des grandes verités que l'experience a manifestées depuis deux siècles. Pour ne point sortir de nostre sujet, les anciens n'ont-ils pas connu aussi-bien que nous que cette superiorité de raison, que nous apellons esprit Philosophique, devoit présider à toutes les sciences & à tous les arts ? N'ont ils pas reconnu qu'elle y étoit un guide nécessaire ? N'ont ils pas dit en termes exprès que la Philosophie étoit la mere des beaux arts. *Neque enim se fugi*, c'est Ciceron qui parle à son frere *laudatorem omnium artium procreatricem quandam & quasi parentem, eam quam Philosophiam Græci vocant ab hominibus doctissimis judicari*. Que ceux qui pourroient songer à me répondre avant que d'avoir pensé si j'ai tort, fassent attention & même reflexion sur ce passage. Un des défauts de nos Critiques, c'est de raisonner avant que d'avoir réfléchi. Qu'ils se souviennent encore, ils paroissent l'avoir oublié, de ce que les anciens ont dit sur l'étude de la Geometrie. *Quæ instruit etiam quos sibi non exercet*, & que Quintilien a fait un

chapitre exprès sur l'utilité que les Ora-
 teurs mêmes pouvoient tirer de son
 étude. N'y dit-il pas en termes for-
 mels , qu'une difference qui est entre
 la Geometrie & les autres arts , c'est
 que les autres arts ne sont utiles qu'a-
 près qu'on les peut avoir appris , mais
 que l'étude seule de la Geometrie est
 d'une grande utilité , parce que rien
 n'est plus propre à donner de l'ouver-
 ture , de l'étendue & de la force à l'es-
 prit que la methode des Geometres. *Inst. lib.*
In Geometria partem fatentur esse utilem 1. cap. 18;
teneris ataribus , agitavi namque animos
& acui , & ingenia ad percipiendi facili-
tatem venire in-le concedunt : sed prodesse
eam non ut ceteras artes cum percepta sint ,
sed cum discatur existimant. De bonne
 foi conclure que nostre raison soit d'u-
 ne autre trempe que celle des anciens ,
 assurer qu'elle est supérieure à la leur ,
 parce que nous sommes plus sçavants
 qu'eux dans les sciences naturelles ,
 c'est inferer que nous avons plus d'es-
 prit qu'eux de ce que nous sçavons
 guerir les fievres intermittantes avec le
 Quinquina , & de ce qu'ils ne le pou-
 voient pas faire , quand on sçait que
 nôtre merite dans cette cure vient d'avoir
 appris des Indiens du Perou la propriété
 de cette écorce qui croît dans leur pays.

Si nous sommes plus habiles que les anciens dans quelques sciences qui sont independantes des découvertes fortuites que le hazard & le temps font faire, nostre superiorité sur eux dans ces sciences vient de la même cause qui fait que le fils doit mourir plus riche que son pere, supposé qu'ils ayent eu la même conduite, & que la fortune leur ait esté favorable également. Si les anciens n'avoient pas, pour ainsi dire, défriché la Geometrie, il auroit fallu que les modernes nez avec du genie pour cette science, employassent leur temps & leurs talents à la défricher, & comme ils ne seroient point parti d'un terme aussi avancé que le terme dont ils sont partis, ils n'auroient pas pû parvenir où ils ont pû s'élever. Monsieur le Marquis de l'Hôpital, Monsieur Leibnitz & Monsieur Newton n'auroient point poussé la Geometrie où ils l'ont poussée, s'ils n'eussent pas trouvé cette science en un état de perfection qui lui venoit d'avoir esté cultivée successivement par un grand nombre d'hommes d'esprit, dont les derniers venus avoient profité des lumieres & des vûes de leurs predecesseurs. Archimede venu dans le temps de Monsieur Newton auroit fait ce que Mon-

ſieur Newton a fait ; comme Monſieur Nevvton eut fait ce qu'a fait Archimede , s'il fut venu dans le temps de la ſeconde guerre Punique. On pourroit encore prétendre que les anciens euſſent fait uſage de l'Algebre dans les Problèmes de Geometrie , s'ils avoient eu des chiffres auſſi commodes pour les calculs nombreux que le ſont les chiffres Arabes , à l'aide deſquels Alphonſe X. Roy de Caſtille fit ſes Tables Aſtronomiques dans le treizième ſiecle.

Il eſt encore certain que c'eſt ſouvent à tort que nous acuſons d'ignorance les Philoſophes anciens. La plus grande partie de leurs connoiſſances s'eſt perduë avec les écrits qui l'a renfermoient. Quand nous n'avons pas la centième partie des livres des Grecs & des Romains , nous pouvons bien nous tromper en plaçant les bornes que nous marquons à leurs progrès dans les ſciences naturelles. Les Critiques n'intentent ſouvent des acufaſions contre les anciens que par ignorance. Nôtre ſiecle plus éclairé que les generations précédentes , n'a t'il pas juſtifié Plin l'Oncle ſur pluſieurs reproches d'erreur & de menſonge qu'on lui faiſoit il y a cent cinquante ans.

Mais , repliquera-t'on , il faut da

moins tomber d'accord que la Logique, que l'art de penser est aujourd'hui une science plus parfaite que ne l'étoit la Logique des anciens, & il doit arriver par une consequence necessaire que les modernes qui ont appris cette Logique & qui ont esté formez par ses regles, raisonnent sur toute sorte de matiere avec plus de justesse qu'eux.

Je réponds en premier lieu qu'ils n'est pas bien certain que l'art de penser soit une science plus parfaite aujourd'hui qu'il ne l'étoit aux temps des anciens. La plûpart des regles qu'on regarde comme nouvelles sont implicitement dans la Logique d'Aristote, où l'on aperçoit la methode d'invention & la methode de doctrine. D'ailleurs nous n'avons pas les explications de ces regles que les Philosophes donnoient à leurs disciples, & nous y trouverions peut-estre ce que nous nous flatons d'avoir inventé, comme il est arrivé à des Philosophes celebres de trouver dans des Manuscrits une partie des découvertes qu'ils pensoient avoir faites les premiers. Quand même la Logique seroit un peu plus parfaite aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois, les sçavants generalement parlant, n'en raisonneroient gueres mieux qu'ils rai-

fonnoient dans ces temps là. La justesse avec laquelle un homme pose des principes, tire des consequences & chemine de conclusion en conclusion, dépend plus du caractère de son esprit léger ou posé, temeraire ou circonspect, que de la Logique qu'il peut avoir aprise. Il est insensible dans la pratique s'il a étudié la Logique de Barbey ou celle de Port Royal. La Logique qu'il peut avoir aprise n'est peut-être pas à sa façon de raisonner, ce qu'est le poid d'une once osté où ajoûté à un quintal. Cette science sert plutôt à nous apprendre comment on raisonne naturellement, qu'elle n'influe dans la pratique, laquelle dépend du caractère d'esprit particulier à chaque personne. Voyons nous que ce soient ceux qui sçavent le mieux la Logique, je dis celle de Port Royal, & dont la profession est même de l'enseigner aux autres, qui raisonnent le plus conséquement & qui fassent le choix le plus judicieux des principes propres à servir de base à la conclusion dont ils ont besoin. Un jeune homme de dix huit ans qui sçait encore par cœur toutes les regles du syllogisme & de la methode, raisonne-t'il avec autant de justesse qu'un homme de quarante ans qui ne les a jamais

scûës, ou qui les a parfaitement oubliées. Après le caractère naturel de l'esprit, c'est l'expérience, c'est l'étendue des lumieres, c'est la connoissance des faits qui font qu'un homme raisonne mieux qu'un autre, & les sciences où le modernes raisonnent mieux que les anciens, sont précisément celles où les modernes savent beaucoup de choses que les anciens nez avant les découvertes fortuites dont j'ai parlé, ne pouvoient pas sçavoir.

En effet, & c'est ma seconde réponse à l'objection tirée de la perfection de l'art de penser, nous ne raisonnons pas mieux que les anciens en histoire, en politique & dans la morale civile. Pour parler des Ecrivains moins éloignés, Commynes, Machiavel, Mariana, Fra Paolo, Monsieur de Thou, d'Avila & Guichardin, qui sont venus quand la Logique n'étoit pas plus parfaite qu'elle l'étoit du temps des anciens, n'ont-ils pas écrit l'histoire plus methodiquement & plus sensément que tous les historiens qui ont mis la main à la plume depuis cinquante ans? Avons-nous un Auteur que nous puissions opposer à Quintilien pour l'ordre & pour la solidité des raisonnements? Enfin s'il étoit vrai que l'art de raisonner fut

aujourd'hui plus parfait qu'il ne l'étoit dans l'antiquité, nos Philosophes seroient mieux d'accord entre-eux que ne l'étoient les Philosophes anciens.

Il n'est plus permis aujourd'hui, dit-on, de poser des principes qu'ils ne soient clairs & bien prouvés. Il n'est plus permis d'en tirer une conséquence laquelle n'en émaneroit pas clairement & distinctement. Une conclusion plus étendue que le principe dont on l'auroit tirée, seroit d'abord remarquée de tout le monde. On la traiteroit de raisonnement à l'antique. Un Chinois qui ne connoistroit nostre siècle que par cette peinture, s'imagineroit que tous nos Sçavants sont d'accord. La vérité est une, diroit-il, & l'on ne sçauroit plus s'en écarter. Toutes les voyes par lesquelles on peut s'égarer en y allant sont fermées. Ces voyes sont de mal poser les principes de son argument ou de tirer mal la conséquence de ses principes. On ne le fait plus. Ainsi tous les Sçavants de quelque profession qu'ils soient doivent se rencontrer au même but. Ils doivent tous convenir quelles sont les choses dont les hommes ne peuvent point connoître encore la vérité. Tous les Sçavants doivent de même estre d'accord

dans les choses dont on peut connoître la verité. Cependant on ne disputa jamais plus qu'on dispute aujourd'hui. Nos Sçavants ainsi que les Philosophes anciens ne sont d'accord que sur les faits, & ils se refutent reciproquement sur tout ce qui ne peut estre connu que par voye de raisonnement en se traitant les uns les autres d'aveugles volontaires qui refusent de voir la lumiere. S'ils ne disputent plus sur quelques Theses, c'est que les faits & l'experience les ont forcez d'estre d'accord sur ces points là. Je comprends ici tant de professions differentes sous le nom de Philosophie & de Science, que je n'ose les nommer toutes. Il faut bien que les uns ou les autres, quoique guidez par la même Logique, se méprennent sur l'évidence de leurs principes, qu'ils les choisissent impropres à leur sujet, ou bien enfin qu'ils en tirent mal les consequences. Ceux qui vantent si fort les lumieres que l'esprit Philosophique a répandues sur nôtre siecle répondront peut-estre, qu'ils n'entendent par nôtre siecle qu'eux & leurs amis, & qu'il faut regarder comme des gens qui ne sont point Philosophes, comme des anciens, ceux qui ne sont pas encore de leur sentiment en toutes choses.

On peut apliquer à l'état present des sciences naturelles l'emblème du tems qui découvre toujours , mais peu à peu la verité. Si nous voyons une plus grande portion de la verité que les anciens , ce n'est donc pas que nous ayons la vûë meilleure qu'eux , c'est que le tems nous en laisse voir davantage qu'il ne leur en a montré. J'en conclus que les ouvrages , dont la reputation s'est bien soustenuë contre les remarques des Critiques passez , la conserveront toujours nonobstant les remarques satiriques de tous les Critiques à venir.

SECTION XXXIV.

Que la reputation d'un systême de Philosophie peut estre détruite. Que celle d'un Poëme ne sçauroit l'estre.

IL ne s'ensuit pas qu'il soit possible de dégrader Homere & Virgile de ce qu'on a dégradé la Physique de l'Ecole & le systême de Ptolomée. Les opinions dont l'étenduë & la durée sont fondées sur le sentiment propre , & pour ainsi dire sur l'experience intérieure de ceux qui les ont adoptées

dans tous les temps , ne sont pas sujettes à estre détruites comme ces opinions de Philosophie dont l'étendue & la durée viennent de la facilité que les hommes ont eüe à les recevoir sur la foi d'autres hommes , & qu'ils n'ont épousées que par confiance aux lumieres d'autrui. Comme les premiers auteurs d'une opinion de Philosophie ont pû se tromper , ils ont pû successivement abuser de generation en generation tous leurs sectateurs. Il peut donc arriver que les enfans rejettent enfin comme une erreur des dogmes Philosophiques , que leurs ancestres auront regardez long-temps comme la verité , & qu'eux mêmes ils avoient cru tels sur la parole de leurs maîtres.

Les hommes dont la curiosité s'étend bien plus loin que les lumieres , veulent sçavoir à quoi s'en tenir sur la cause de plusieurs effets naturels , & cependant ils ne sont point capables la plupart d'examiner ni de connoître par eux-mêmes la verité dans ces matieres , en suposant même que cette verité se trouvat à portée du raisonnement humain. Il est des hommes assez vains pour croire qu'ils ont decouvert ces veritez Physiques , & d'autres assez faux pour assurer qu'ils en ont une connoissance

noissance distincte par principes , quoi qu'ils sachent eux-mêmes que leurs lumières ne sont que des tenebres. Les uns & les autres s'érigent en hommes capables d'enseigner. D'un autre côté les curieux reçoivent comme une vérité ce que les personnes en faveur desquelles ils sont prevenus par des motifs differents leur enseignent comme la vérité, sans connoître & même sans examiner le merite & la solidité des preuves dont elles apuyent leurs dogmes. Les disciples sont persuadez que ces personnes connoissent la vérité mieux que les autres, & qu'elles ne veulent pas les tromper. Les premiers Sectateurs en font d'autres qui sont ensuite des disciples, lesquels croient souvent estre fermement convaincus d'une vérité dont ils n'ont pas compris une preuve. C'est ainsi qu'une infinité de fausses opinions sur les influences des astres, sur le flux & reflux de la mer, sur le présage des comètes, sur les causes des maladies, sur l'organisation du corps humain & sur plusieurs autres questions de Physique se sont établies. C'est ainsi que le système de Physique qui s'enseignoit dans les Ecoles sous le titre de la Physique d'Aristote étoit devenu le système generalement reçu.

Le grand nombre de ceux qui ont suivi & défendu une opinion sur la Physique, laquelle avoit esté établie par voye d'autorité ou de confiance aux lumieres d'autrui, ni le nombre des siècles durant lesquels cette opinion a régné ne prouvent donc rien en sa faveur. Ceux qui l'ont adoptée l'ont reçue sans l'examiner, ou s'ils l'ont examinée, leurs efforts n'auront peut-estre pas esté aussi heureux que pourront l'estre un jour les efforts de ceux qui feront le même examen dans la suite, & qui profiteront des nouvelles découvertes, & même des fautes des premiers.

Il s'ensuit donc que dans les questions de Physique & des autres sciences naturelles, les neveux font bien de ne s'en pas tenir aux sentiments de leurs ancêtres. Ainsi un homme sage peut très-bien se soulever contre des propositions de Chymie, de Botanique, de Physique, de Medecine & d'Astronomie, qui durant plusieurs siècles auront esté regardées comme des verités incontestables. Il peut les combattre avec aussi peu de pudeur que s'il attaquoit un système de quatre jours, un de ces systèmes lequel n'est encore cru que par son auteur & par les amis de

l'auteur, qui même cessent de le croire dès le moment qu'ils sont brouillez avec lui. Un homme ne sçauroit établir si bien un opinion par voye de raisonnement & de conjecture qu'un autre homme plus penetrant ou plus heureux, ne puisse la renverser. Voilà pourquoi la prévention du genre humain en faveur d'un systéme de Philosophie ne prouve pas même qu'il doive continuer d'avoir cours durant les trente années suivantes. Les hommes peuvent estre desabusez par la verité, comme ils peuvent passer d'une ancienne erreur dans une nouvelle erreur plus capable de les décevoir que la première.

Rien ne seroit donc plus déraisonnable que de s'appuyer du suffrage des siecles & des nations pour prouver la solidité d'un systéme de Philosophie, & pour soutenir que la vogue où il est durera toujours, mais il est sensé de s'appuyer du suffrage des siecles & des nations pour prouver l'excellence d'un Poëme, & pour soutenir qu'il sera toujours admiré. Un systéme faux peut surprendre le monde, il peut avoir cours durant plusieurs siecles. Il n'en est pas ainsi d'un mauvais Poëme.

La reputation d'un Poëme s'établit

par le plaisir qu'il fait à tous ceux qui le lisent. Elle s'établit par voye de sentiment. Ainsi comme l'opinion que ce Poëme est un ouvrage excellent , ne sçauroit prendre racine ni s'étendre qu'à l'aide de la conviction interieure & émanée de la propre experience de ceux qui la recoivent , on peut alleguer le temps qu'elle a duré pour une preuve de sa bonté. On est même bien fondé a soutenir que les generations à venir seront touchées par un Poëme lequel a touché toutes les generations passées qui ont pû le lire en sa langue originale. Il n'entre qu'une supposition dans ce raisonnement , c'est que les hommes de tous les temps & de tous les pays soient à peu près semblables par le cœur & par le sentiment.

Les hommes ne sont pas donc autant exposez à estre duppés en matiere de Poësie qu'en matiere de Philosophie , & une Tragedie ne sçauroit comme un systéme faire fortune sans un merite veritable. Aussi voyons nous que les hommes qui ne s'accordent pas sur les choses dont la verité s'examine par voye de raisonnement , sont d'accord sur les choses qui se jugent par voye de sentiment. Personne ne reclame contre cette décision : Que la transfi-

guration de Raphaël est un tableau merveilleux, & que Polyeuète est une Tragedie excellente. Mais des Philosophes s'oposent tous les jours aux Philosophes qui soutiennent que *la recherche de la verité* est un ouvrage qui enseigne la verité. Si tous les Philosophes rendent justice au merite personnel de Monsieur Descartes, ils sont en recompense partagés sur la bonté de son systeme de Philosophie. D'ailleurs comme nous l'avons déjà dit, c'est souvent sur la foi d'autrui que les hommes adoptent le systeme qu'ils enseignent ensuite, & la voix publique qui s'explique en sa faveur n'est ainsi composée que d'échos repetants ce qu'ils ont entendu. Le petit nombre qui dit son sentiment propre, ne dit encore que ce qu'il a pu voir à travers ses préjugez, dont le pouvoir est aussi grand contre la raison qu'il est foible contre les sens. Ceux qui parlent d'un Poëme, disent ce qu'ils ont eux-mêmes senti en le lisant. Chacun porte un suffrage qu'il a formé sur sa propre experience Il l'a formé sur ce qu'il a senti en lisant, & l'on ne s'abuse point sur les veritez qui tombent sous le sentiment, comme on se trompe sur les veritez où l'on ne sçauroit aller que par voye de meditation, & en

apuyant une conclusion sur une autre conclusion.

Non-seulement nous ne nous égarons pas en decidable des choses dont on peut juger par sentiment, mais il n'est pas encore possible que les autres nous fassent égarer dans ces matieres. Le sentiment se souleve contre celui qui voudroit nous faire croire qu'un Poëme que nous avons trouvé insipide nous auroit intéressé ; mais le sentiment ne dit mot pour user de cette expression contre celui qui nous donne un mauvais raisonnement de metaphisique pour bon. Ce n'est que par effort d'esprit & par des reflexions dont les uns sont incapables par deffaut de lumieres, & les autres par paresse, que nous en pouvons connoître la fausseté & en démêler l'erreur. Nous sçavons sans mediter, nous sentons le contraire de tout ce que nous dit celui qui veut nous persuader qu'un ouvrage qui nous plaît infiniment choque toutes les regles redigées pour rendre un ouvrage capable de plaire. Si nous ne sommes point capables de répondre à ses raisonnements, du moins une repugnance interieure nous empêche d'y ajouter aucune foi. Les hommes naissent convaincus que tout argument qui tend à leur per-

suader par voye de raisonnement le contraire de ce qu'ils sentent, ne sçau-
roit être qu'un sophisme.

Ainsi le Poëme qui a plû à tous les
siecles & à tous les peuples passez est
réellement digne de plaire, nonobstant
les deffauts qu'on y peut remarquer,
& par consequent il doit plaire tou-
jours à ceux qui l'entendront dans sa
langue.

La prévention, repliquera-t'on, est
presque aussi capable de nous seduire
en faveur d'un ouvrage en vers, qu'en
faveur d'un systéme. Par exemple,
quand nous voyons ceux qui nous éle-
vent, ceux qui nous enseignent du-
rant l'enfance admirer l'Eneïde, leur
admiration laissée en nous un préjugé
qui nous la fait trouver encore meilleu-
re qu'elle ne l'est réellement, & c'est
à de pareils préjugés que Virgile & les
Auteurs qu'on nomme communement
Classiques, doivent la plus grande par-
tie de leur reputation. Les Critiques
peuvent donc donner atteinte à cette
reputation en s'appant les préjugés qui
nous exagèrent le merite de l'Eneïde de
Virgile, & qui nous font paroître ses
Eglogues si superieures à d'autres, qui
dans la verité ne leur cedent de gue-
res. On apuyera ce raisonnement d'une

differtation methodique sur la force des préjugés dont les hommes sont imbus durant l'enfance.

Je réponds que de pareils préjugés ne subsisteroient pas long-temps dans l'esprit de ceux qui en auroient esté imbus, s'ils n'étoient pas fondez sur la verité. Leur propre experience, leur propre sentiment, les en auroient bientôt desabusez. Supposé que durant l'enfance & dans un tems où nous ne connoissons pas encore les autres Poëmes, on nous eut inspiré pour l'Eneïde une veneration qu'elle ne meritait point, nous sortirions de ce préjugé dès que nous viendrions à lire les autres Poëmes, & à les comparer avec l'Eneïde. En vain nous auroit-on repeté cent & cent fois durant l'enfance que l'Eneïde charme tous ses lecteurs, nous ne le croirions plus si elle ne nous plaisoit que médiocrement, quand nous sommes capables de l'entendre sans secours. C'est ainsi que tous les disciples d'un Professeur de l'Université qui auroit enseigné que les Declamations que nous avons sous le nom de Quintilien valent mieux que les Oraisons de Cicéron, secoueroient ce préjugé dès qu'ils seroient capables d'entendre ces deux ouvrages. Les fausses opinions de Philosophie que

nous avons remportées du College peuvent subsister toûjours , parce qu'il n'y a qu'une meditation que nous ne sommes pas souvent capables de faire qui nous en puisse delabuser. Mais il suffiroit de lire les Poëtes dont on nous auroit exageré le merite pour nous défaire de nostre préjugé, à moins que nous ne fussions fanatiques. Or non-seulement nous admirons autant l'Eneïde quand nous sommes des hommes faits, que nous l'admirions durant l'enfance, & quand l'autorité de ceux qui nous enseignoient pouvoit en imposer à une raison, laquelle n'étoit pas encore formée, mais nostre admiration pour ce Poëte va en augmentant à mesure que nostre goût se perfectionne & que nos lumieres s'étendent.

D'ailleurs il est facile de prouver historiquement & par les faits que Virgile & les autres Poëtes excellents de l'antiquité ne doivent point aux Colleges ni aux préjugez la premiere admiration qu'on a eüe pour eux, & dont on voudroit prétendre que l'admiration des derniers siècles fut venue necessairement. Cette opinion ne peut estre avancée que par un homme qui ne veut point porter ses vûes hors de son tems & hors de son pays. Les premiers ad-

mirateurs de Virgile furent ses compatriotes & ses contemporains. C'étoient des femmes, c'étoient des gens du monde moins lettrez peut-estre que ceux qui bâtissent à leur mode l'hiftoire de la reputation des grands Poëtes, au lieu de la chercher dans les écrits qui en parlent. Quand l'Eneïde parût, elle étoit plutôt un livre de ruelle, s'il est encore permis d'user de cette expression, qu'un livre de College. Elle étoit écrite en langue vulgaire. Les femmes comme les hommes, les ignorants comme les sçavants, la lurent, & ils en jugerent par l'impression qu'elle faisoit sur eux. Le nom de Virgile n'imposoit point alors, & son livre étoit exposé à tous les affronts qu'un livre nouveau peut essuyer. Enfin les contemporains de Virgile jugerent de l'Eneïde comme nos peres ont jugé des Satires de Despreaux & des Fables de la Fontaine dans la nouveauté de ces ouvrages. Ainsi ce fut l'impression que l'Eneïde faisoit sur tout le monde, ce furent les larmes que les femmes verserent en la lisant, qui l'a firent approuver comme un Poëme excellent. Cette aprobation s'étoit déjà changée en admiration dès le temps de Quintilien, qui écrivoit environ quatre-vingt-dix

sur la Poësie & sur la Peinture. 467
ans après Virgile. Juvenal, contemporain de Quintilien, nous apprend que de son temps on faisoit déjà lire aux enfans dans les Ecoles Horace & Virgile.

Dum modo non pereant totidem olfecisse lucernas, Sat. 7.

*Quos stabant pueri, cum totus decolor esset
Flaccus & hareret nigro fuligo Maroni.*

Cette admiration a toujours esté en augmentant. Cinq cens ans après Virgile & dans un siecle où le Latin étoit encore la langue vulgaire, on parloit de ce Poëte avec autant de veneration que les personnes les plus prévenueës de son merite en peuvent parler aujourd'hui. Les institutes de Justinien, le plus respecté des livres prophanes, nous apprennent que les Romains entendoient parler de Virgile toutes les fois qu'ils disoient le Poëte par excellence, comme les Grecs entendoient parler d'Homere toutes les fois qu'ils ufoient de la même expression. *Cum Poetam dicimus nec addimus nomen, subauditur apud Græcos* *Inst. lib. 1. tit. 2.* *egregius Homerus, apud nos Virgilius.*

Virgile ne doit donc pas sa reputation aux traducteurs ni aux commentateurs. Il étoit admiré avant que d'a-

voir eu besoin d'estre traduit, & c'est au succès de ses vers qu'il doit ses premiers Commentateurs. Quand Macro-
be & Servius le commenterent ou l'ex-
pliquerent dans le quatriéme siecle,
suivant l'opinion la plus probable, ils
ne pouvoient gueres lui donner de plus
grands éloges que ceux qu'il recevoit
du public. Ces éloges auroient esté de-
mentis par tout le monde, puisque le
Latin étoit encore la langue vulgaire
de ceux pour qui Servius & Macrobe
écrivoient. On peut dire la même cho-
se d'Eustathius, d'Asconius Pedianus,
de Donat, d'Acron & des autres Com-
mentateurs anciens qui publioient leurs
Commentaires quand on parloit encore
la langue de l'Auteur Grec ou Latin,
l'objet de leurs veilles.

Enfin tous les peuples nouveaux qui
se sont formez en Europe après la des-
truction de l'Empire Romain par les
Barbares, ont pris leur estime pour
Virgile, de la même maniere que les
contemporains de ce Poëte l'avoient pri-
se. Ces peuples si differents les uns des
autres par la langue, par la religion &
par les mœurs, se sont reunis dans le
sentiment de veneration pour Virgile,
dès qu'ils ont commencé à se polir,
dès qu'ils ont esté capables de l'enten-

dre. Ils n'ont pas trouvé l'Eneïde un Poëme excellent , parce qu'on leur eut dit au College qu'il le falloit admirer. Ils n'en avoient pas encore. Mais parce qu'ils ont trouvé ce Poëme excellent dans la lecture , ils ont tous esté d'avis de faire de son étude une partie de l'éducation sçavante de leurs enfans.

Il en est de même des autres Poëtes celebres de l'antiquité. Ils ont composé dans la langue vulgaire de leur pays, & leurs premiers aprobateurs ont donné un suffrage qui n'étoit pas sujet à erreur. Depuis l'établissement des nouveaux peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe , aucune nation n'a préféré aux ouvrages de ces Poëtes , les Poëmes composez en sa propre langue. Toutes les personnes qui entendent les Poëties des Anciens , tombent d'accord dans le Nord comme dans le Midi de l'Europe , dans les pays Catholiques comme dans les pays Protestants , qu'ils en sont plus touchez & plus épris que des Poëties composées dans leur langue naturelle. Voudroit-on supposer que tous les habiles gens qui vivent ou qui ont vécu depuis que ces nations se sont polies ayent conspiré de mentir au desavantage de leurs concitoyens , dont la plûpart morts dès long-temps ne leur

étoient connus que par leurs ouvrages , & cela pour faire honneur à des Auteurs Grecs & Romains qui n'étoient pas en état de leur sçavoir gré de cette prévarication. Les personnes dont je parle ne sçauroient s'estre trompées de bonne foi , puisque c'étoit de leur propre sentiment qu'elles rendoient compte. Le nombre de ceux qui ont parlé autrement est si petit , qu'il ne merite pas d'exception. Or s'il peut y avoir quelque question sur le merite & sur l'excellence d'un Poëme , elle doit estre decidée par l'impression qu'il a faite sur tous les hommes qui l'auront lû durant vingt siecles.

L'Esprit Philosophique qui n'est autre chose que la raison fortifiée par la reflexion & par l'experience. & dont le nom seul auroit esté nouveau pour les Anciens , est excellent pour composer des livres qui enseignent à ne point faire de fautes en écrivant , il est excellent pour mettre en évidence celles qu'aura faites un Auteur , mais il apprend mal à juger d'un Poëme en general. Les beautez qui en font le plus grand merite se sentent mieux qu'elles ne se connoissent par la regle & par le compas. Quintilien n'avoit pas calculé les bevûes ni discuté en détail les fautes

réelles & relatives des Ecrivains, dont il a porté un jugement adopté par les siècles & par les nations. C'est par l'impression qu'ils font sur les lecteurs que ce grand homme les définit, & le public qui en juge par la même voye a toujours esté de son avis.

Enfin dans les choses qui sont du ressort du sentiment, comme le merite d'un Poëme, l'émotion de tous les hommes qui l'ont lû & qui le lisent, leur veneration pour l'ouvrage, sont ce qu'est une démonstration en Geometrie. Or c'est sur la foi de cette demonstration que les peuples se sont entêtez de Virgile & de quelques autres Poëtes. Ainsi les hommes ne changeront point d'opinion sur ce point là, que la machine humaine ne soit changée. Les Poëmes de ces Auteurs leur paroîtront des ouvrages d'un merite mediocre, quand leurs organes seront assez alterez pour leur faire trouver le sucre amer, & le jus d'absinthe doux. Ils répondront aux Critiques sans entrer en discussion de leurs remarques, qu'ils reconnoissent déjà des fautes dans les Poëmes qu'ils admiroient, & qu'ils ne changeront pas de sentiment, parce qu'ils y verront quelques fautes de plus. Ils répondront que les compatriotes de ces grands

hommes devoient connoître dans leurs ouvrages bien des fautes que nous ne sommes plus capables aujourd'hui de remarquer. Ces ouvrages étoient écrits en langue vulgaire , & ces compatriotes sçavoient une infinité de choses dont la memoire s'est perdue , lesquelles devoient donner lieu à plusieurs Critiques bien fondées. Cependant ils ont admiré ces Ecrivains illustres autant que nous. Que nos Critiques se bornent donc à écrire contre ceux des Commentateurs qui voudroient eriger en beautez ces fautes , dont il est toujours un grand nombre dans les meilleurs ouvrages. Les Anciens ne doivent pas estre plus responsables de leurs puerilités , qu'une belle femme doit estre responsable des extravagances que la passion feroit faire à des adorateurs qu'elle ne connoîtroit pas.

Le public est en possession de laisser discuter aux Sçavants les raisonnemens qui concluent contre son experience , & de s'en tenir à ce qu'il sçait certainement par voye de sentiment. Son propre sentiment , confirmé par celui des autres , le persuade suffisamment que tous ces raisonnemens doivent estre faux , & il demeure tranquillement dans sa persuasion en attendant que quelqu'un

se donne la peine d'en faire voir l'erreur methodiquement. Un Medecin homme d'esprit & grand Dialecticien fait un livre pour établir que dans nôtre pays & sous nostre climat, les legumes & les poissons sont un aliment aussi sain que la chair des animaux. Il pose methodiquement ses principes. Ses raisonnemens sont bien tournez, & ils paroissent concluans. Cependant ils ne persuadent personne. Chacun, sans se mettre en peine de démêler la source de son erreur, le condamne sur sa propre experience, qui lui apprend sensiblement que dans nostre pays la chair des animaux est une nourriture plus aisée & plus saine que les poissons & les legumes. Les hommes savent bien qu'il est plus aisé d'éblouir leur esprit que de tromper leur sentiment.

Deffendre un sentiment établi, c'est faire un livre dont le sujet n'excite gueres la curiosité des contemporains. Si l'Auteur, écrit mal, personne n'en parle. S'il écrit bien, on dit qu'il a exposé assez sensément ce qu'on sçavoit déjà. Attaquer le sentiment établi, c'est se faire d'abord un Auteur distingué. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que les gens de Lettres ont tâché de s'acquiescer, en contredisant les opinions reçues,

la reputation d'hommes qui avoient des vûës superieures & qui étoient nez pour donner le ton à leur siecle, & non pour le recevoir de lui. Ainsi toutes les opinions établies dans la litterature ont déjà esté attaquées plusieurs fois. Il n'y a point d'Auteurs celebres que quelque Critique n'ait entrepris de dégrader, & nous avons vû même soutenir que Virgile n'avoit point fait l'Eneïde, & que Tacite n'avoit point écrit l'Histoire & les Annales qui sont sous son nom. Tout ce qu'on peut dire contre la reputation des bons ouvrages de l'antiquité a esté écrit, ou du moins il a esté pensé. Mais ils demeurent toujours entre les mains des hommes. Ils ne sont pas plus exposez à estre dégradés qu'à perir comme une partie d'eux-mêmes perit dans les devastations des Barbares. L'impression en a trop multiplié les exemplaires, & quand l'Europe seroit bouleversée au point qu'il n'y en restât plus, les Biblioteques qui sont dans les Colonies des Europeans établies en Amerique & dans le fond de l'Asie, conserveroient à la posterité ces monuments précieux.

Je reviens aux Critiques. Quand nous remarquons des deffauts dans un livre reconnu generalement pour

un livre excellent, il ne faut donc pas penser que nous soyons les premiers dont les yeux ayent esté ouverts. Peut-estre les idées qui nous viennent alors sont-elles déjà venuës à bien d'autres qui dans un premier mouvement auroient voulu pouvoir les publier le jour même pour desabuser incessamment le monde de ses vieilles erreurs. Un peu de reflexion leur a fait differer d'attaquer encore si-tost le sentiment general qui leur paroissoit une pure prévention, & un peu de meditation leur a fait comprendre qu'ils ne s'étoient cru plus clairvoyants que les autres, que parce qu'ils n'étoient pas encore assez éclairés. Ils ont conçu que le monde avoit raison de penser comme il pensoit depuis plusieurs siècles, que si la reputation des Anciens pouvoit estre afoiblie, il y avoit déjà longtemps que le flambeau du temps l'avoit fait diminuer, en un mot que leur zele étoit un zele inconsidéré. Un jeune homme qui entre dans un emploi considerable, debute par blâmer l'administration de son predecesseur. Il ne scauroit comprendre que le monde l'ait loué, & il se promet d'empêcher le mal & de procurer le bien mieux que lui. Les mauvais succès de ses tentati-

ves pour reformer les abus & pour établir l'ordre qu'il avoit imaginé dans son cabinet, les lumieres que donne l'experience & qu'elle seule peut donner, lui font bien-tost connoître que son prédecesseur s'étoit bien conduit & que le monde avoit raison de le louer. De même nos premieres meditations nous revoltent quelquefois contre les opinions que nous trouvons établies dans la republique des Lettres, mais des reflexions plus sensées sur la maniere dont ces opinions se sont établies, des lumieres plus étenduës & plus distinctes sur ce que les hommes sont capables de faire, nostre experience enfin nous ramènent nous-mêmes à ces opinions. Un Peintre François de vingt ans, qui arrive à Rome pour étudier, ne voit pas d'abord dans les ouvrages de Raphaël un merite digne de leur reputation. Il est quelque fois assez léger pour dire son sentiment, mais un an après & lorsqu'un peu de reflexion l'a ramené lui-même à l'opinion generale, il est bien fâché de l'avoir fait. C'est parce qu'on n'est pas assez éclairé qu'on s'écarte quelque fois de l'opinion commune dans ces choses, dont le merite peut-estre connu par tous les hommes. *Nihil est pejus ijs qui paulu-*

SECTION XXXV.

De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des Anciens dans les originaux, s'en doivent former.

Q Uant à ceux qui n'entendent point les langues dans lesquelles les Poëtes, les Orateurs & même les Historiens de l'antiquité ont écrit, ils sont incapables de juger par eux-mêmes de leur excellence, & s'ils veulent avoir une juste idée du mérite de ces ouvrages, il faut qu'ils la prennent sur le rapport des personnes qui entendent ces langues & qui les ont entendues. Les hommes ne sçauroient bien juger d'un objet dès qu'ils ne le connoissent point par le rapport du sens destiné pour le connoître. Nous ne sçaurions bien juger de la faveur d'une liqueur qu'après l'avoir goûtée, ni de l'excellence d'un air de violon qu'après l'avoir entendu. Or le Poëme dont nous n'entendons point la langue, ne sçauroit nous estre connu par le rapport du sens destiné pour en juger. Nous ne

ſçaurons diſcerner ſon merite par la voye du ſentiment, qui eſt ce ſixième ſens dont nous avons parlé. C'eſt à lui qu'il appartient de connoiſtre ſi l'objet qu'on nous preſente eſt un objet touchant & capable de nous attacher, comme il appartient à l'oreille de juger ſi les ſons plaiſent, & au palais ſi la faveur eſt agréable.

Tous les diſcours des Critiques ne mettent pas mieux celui qui n'entend pas le Latin au fait du merite des Odes d'Horace, que le raport des qualitez d'une liqueur dont nous n'aurions jamais goûté, nous mettroit au fait de la faveur de cette liqueur. Rien ne ſçauroit ſupléer le raport du ſens deſtiné à juger de la choſe dont il s'agit, & les idées que nous pouvons nous en former ſur les diſcours & ſur les raiſonnemens des autres, reſſemblent aux idées qu'un aveugle né, peut s'eſtre formées des couleurs. Ce ſont les idées que l'homme qui n'auroit jamais eſté malade peut s'eſtre faites de la fièvre ou de la colique.

Or comme celui qui n'a pas entendu un air n'eſt pas reçu à en diſputer l'excellence à ceux qui l'ont entendu, comme celui qui n'a jamais eu la fièvre n'eſt point admis à contester ſur l'im-

pression que fait cette maladie, avec ceux qui ont eu la fièvre, de même celui qui ne sçait pas la langue dans laquelle un Poëte a écrit ne doit pas être reçu à disputer contre ceux qui l'entendent de son mérite, & de l'impression qu'il fait. Disputer du mérite d'un Poëte & de sa supériorité sur les autres Poëtes, n'est-ce pas disputer de l'impression que leurs Poësies font sur les lecteurs, & de l'émotion qu'elles causent? N'est-ce pas disputer de la vérité d'un fait naturel, sur laquelle les hommes croiront toujours plusieurs témoignages oculaires uniformes dans leur rapport, préférablement à tous ceux qui voudront en contester la possibilité par des raisonnemens métaphisiques.

Dès que ceux qui n'entendent pas la langue dont un Poëte s'est servi, ne sont point capables de porter par eux-mêmes un jugement sur son mérite & sur sa classe, n'est-il pas plus raisonnable qu'ils adoptent le sentiment de ceux qui l'ont entendu, & de ceux qui l'entendent encore, que d'épouser le sentiment de deux ou trois Critiques qui assurent que le Poëme ne fait pas sur eux l'impression que tous les autres hommes disent qu'ils sentent en le lisant. Je ne mets ici en ligne de compte

que le sentiment des Critiques, car on doit compter pour rien les analises & les discussions en une matiere qui ne doit pas estre décidée par voye de raisonnement. Or ces Critiques qui disent que les Poëmes des Anciens ne font pas sur eux l'impression qu'ils font sur le reste des hommes, sont un contre cent mille. Ecouteroit on un Sophiste qui voudroit prouver que ceux qui sentent du plaisir à boire du vin, ont le goût corrompu, & qui fortifieroit ses raisonnements par l'exemple de cinq ou six personnes qui l'ont en horreur. Ceux qui sont capables d'entendre les Anciens & qui en sont dégoûtez, sont en aussi petit nombre par raport à ceux qui en sont épris, que les hommes qui ont de l'aversion naturelle pour le vin, sont en petit nombre par raport aux autres. Car il ne faut pas se laisser éblouir aux discours artificieux des *Contempteurs* des Anciens, qui veulent associer à leurs dégoûts les Sçavants qui ont remarqué des fautes dans les plus beaux ouvrages de l'antiquité. Ces Messieurs habiles dans l'art de falsifier la verité sans mentir, veulent nous faire acroire que ces Sçavants sont de leur parti. Ils ont raison en un sens de le faire. Dans les questions qui *gissent en fait*,
comme

comme est celle de sçavoir si la lecture d'un Poëme interesse beaucoup ou si elle n'interesse pas , le monde juge comme les Tribunaux ont coûtume de juger , c'est-à dire qu'il prononce toujours en faveur de cent temoins qui déposent avoir vû le fait , au mépris de tous les raisonnemens d'un petit nombre de personnes qui disent qu'elles ne l'ont point vû & qui le soutiennent même impossible. Mais les *Contempteurs* des Anciens ne sont en droit de reclamer comme des gens de leur Secte que ceux des Critiques qui ont avancé que les Anciens ne devoient qu'à de vieilles erreurs & à des préjugez grossiers une reputation dont leurs fautes les rendent indignes. On feroit en deux lignes le catalogue de ces Critiques , & des volumes entiers suffiroient à peine pour faire le catalogue des Critiques du goût opposé. En verité , pour braver un consentement si general , pour donner le démenti à tant de siècles passez , & même au nostre , il faut croire que le monde ne fait que sortir de l'enfance & que nous sommes la première race d'hommes raisonnables que la terre ait encore portée.

Mais , dira-t'on , des traductions faites par des Ecrivains sçavants & habiles ,

ne mettent-elles point, par exemple, ceux qui n'entendent pas le Latin en état de juger par eux mêmes, en état de juger par voye de sentiment de l'Eneïde de Virgile.

Je tombe d'accord que l'Eneïde de Virgile en François tombe, pour ainsi dire, sous le même sens qui auroit jugé du Poëme original, mais l'Eneïde en François n'est plus le même Poëme que l'Eneïde en Latin. Une grande partie du merite d'un Poëme Grec ou Latin, consiste dans le rythme & dans l'harmonie des vers, & ces beautés très sensibles dans les originaux ne sçauroient estre, pour ainsi dire, transplantées dans une traduction Françoisse. Virgile lui même ne pourroit pas le faire, d'autant que nostre langue n'est pas susceptible de ces beautés, autant que la langue Latine, comme nous l'avons exposé dans la premiere partie de cet ouvrage. En second lieu la Poësie du stile dont nous avons encore parlé fort au long dans cette premiere partie, & qui decide presque entierement du succès d'un Poëme, est si défigurée dans la meilleure traduction qu'elle n'y est presque plus reconnoissable.

Il est toujours difficile de traduire avec pureté, comme avec fidelité, un

Auteur , même celui qui ne fait que raconter des faits , & dont le stile est le plus simple , principalement quand cet Ecrivain a composé dans une langue plus favorable pour s'exprimer , que la langue dans laquelle on entreprend de le traduire. Il est donc très difficile de traduire en François tous les Ecrivains qui ont composé en Grec & en Latin : Nous en avons déjà allégué les raisons. Q'on juge donc s'il est possible de traduire le stile figuré des Poëtes qui ont écrit en Grec & en Latin , sans énerver la vigueur de ce stile , & sans le dépouiller de ses plus grands agréments.

Ou le traducteur se donne la liberté de changer les figures & d'en substituer d'autres qui sont en usage dans sa langue , à la place de celles dont son Auteur s'est servi , ou bien il traduit mot à mot ces figures , & il conserve dans la copie les mêmes images qu'elles présentent dans l'original. Si le traducteur change les figures , ce n'est plus l'Auteur original , c'est le traducteur qui nous parle. Voilà un grand déchet quand même , ce qui n'arrive guere , le traducteur auroit autant d'esprit & de genie que l'Auteur qu'il traduit.

On exprime toujours mieux son idée

qu'on n'exprime l'idée d'autrui. D'ailleurs il est très rare que les figures qu'on regarde comme relatives en deux langues, y puissent avoir précisément la même valeur. Il peut encore arriver qu'elles n'aient pas la même noblesse, quand elles auroient la valeur. Par exemple, pour dire une chose impossible aux efforts humains, les Latins disoient, *arracher la massue à Hercule*, & nous disons en François, *prendre la Lune avec les dents* : La figure Latine est-elle bien renduë par cet figure François ?

Le déchet est du moins aussi grand pour le Poëme, quand son traducteur en veut rendre les figures mot pour mot. En premier lieu le traducteur ne sçauroit rendre les mots avec précision, sans estre obligé de coudre souvent à un mot qu'il traduit des Epithetes pour en restreindre ou pour en étendre la signification. Les mots que la nécessité fait regarder comme synonymes ou comme relatifs en Latin & en François, n'ont pas toujours la même propriété ni la même étendue de signification, & c'est souvent cette propriété qui fait la précision de l'expression, & le mérite de la figure dont le Poëte s'est servi. On traduit ordinairement en François

le mot d'*Herus* par celui de Maître, quoique le mot François n'ait pas le sens précis du mot Latin, qui signifie proprement le maître par raport à son esclave. Il faut même quelque fois que le traducteur employe une periphrase entiere pour bien rendre le sens d'un seul mot, ce qui fait traîner l'expression & rend la phrase languissante dans la version, de vive qu'elle étoit dans l'original. Il en est d'une phrase de Virgile comme d'une figure de Raphaël. Alterez tant soit peu le contour de Raphaël, vous ôtez l'énergie à son expression & la noblesse à sa teste. De même pour peu que l'expression de Virgile soit altérée, sa phrase ne dit plus si bien la même chose. On ne retrouve plus dans la coppie l'expression de l'original. Quoique le mot d'Empereur soit derivé de celui d'*Imperator*, ne sommes nous pas obligez par l'étendue differente de la signification de ces deux mots, d'employer souvent une periphrase pour marquer précisément en quel sens nous usons du mot d'Empereur, en traduisant *Imperator*. Des traducteurs excellents ont choisi même quelque fois d'employer dans la phrase François le mot Latin d'*Imperator*.

Un mot qui aura précisément la même signification dans les deux langues, ne peut-il pas encore, quand il est considéré en tant que simple son, & pris indépendamment de l'idée, laquelle y est attachée, se trouver plus noble en une langue qu'en une autre langue, de manière qu'on rencontrera un mot bas dans une phrase de la traduction où l'Auteur avoit mis un beau mot dans l'original. Le mot de *Renaud* est-t'il aussi beau en François que *Rinaldo* l'est en Italien ? *Titus* ne sonne-t'il pas mieux que *Tite* ?

Les mots traduits d'une langue en une autre langue peuvent encore y devenir moins nobles & y souffrir pour ainsi dire, du dechec, par rapport à l'idée attachée au mot. Celui d'*Hospes* ne prend-il pas une partie de la dignité qu'il a en Latin, où il signifie un homme lié avec un autre par l'amitié la plus intime, un homme lié avec un autre jusqu'à pouvoir user de la maison de son ami comme de la sienne propre, quand on le rend en François par le mot d'*Hôte*, qui signifie communement celui qui loge les autres, ou qui loge chez les autres à prix d'argent. Il en est des mots comme des hommes. Pour imprimer de la veneration, il ne leur

suffit pas de se montrer quelquefois dans des fonctions ou dans des significations honorables, il faut aussi qu'ils ne se présentent jamais dans des fonctions viles ou dans des significations basses.

En second lieu, suposant que le traducteur soit venu à bout de rendre la figure Latine dans toute sa force, il arrive très souvent que cette figure ne fait pas sur nous la même impression qu'elle faisoit sur les Romains, pour qui le Poëme a esté composé. Nous n'avons qu'une connoissance très imparfaite des choses dont la figure sera empruntée. Quand même nous en avons pleine connoissance, il se trouve que par des raisons que je vais exposer, nous n'avons pas pour ces choses le même goût qu'avoient les Romains, & l'image qui les remet sous nos yeux ne peut nous affecter comme elle les affectoit.

Ainsi les figures empruntées des armes & des machines de guerre des Anciens, ne sçauroient faire sur nous la même impression quelles faisoient sur eux. Les figures tirées d'un combat de Gladiateurs, peuvent-elles frapper un François qui ne connoist guere, ou du moins qui ne vit jamais les combats de l'Amphithéâtre, ainsi qu'elles affec-

toient un Romain épris de ces spectacles auxquels il assistoit plusieurs fois en un mois ? Croyons nous que les figures empruntées de l'Orchestre, des chœurs & des danses de l'Opera, affectassent ceux qui ne virent jamais ce spectacle, ainsi qu'elles affectent ceux qui vont à l'Opera toutes les semaines ? La figure, *Manger son pain à l'ombre de son figuier*, doit-elle faire sur nous la même impression qu'elle faisoit sur un Syrien presque toujours persecuté par un soleil ardent, & qui plusieurs fois avoit trouvé du plaisir à se reposer à l'ombre des grandes feuilles de cet arbre, le meilleur abri de tous ceux que peuvent donner les arbres des plaines de son pays. Les peuples Septentrionaux peuvent-ils estre aussi sensibles à toutes les autres figures qui peignent la douceur de l'ombre & de la fraicheur, que les peuples qui habitent des pays chauds, & pour lesquels toutes ces images furent inventées. Virgile & les autres Poëtes anciens auroient employé des figures d'un goût opposé, s'ils eussent écrit pour les nations Hyperborées. Au lieu de tirer la plûpart de leurs métaphores d'un ruisseau dont l'eau fraiche defaltere le voyageur, ou d'un bouquet de bois qui donne un ombrage

délicieux aux bords d'une fontaine, ils auroient empruntées d'un poëse ou des effets du vin & des liqueurs spiritueuses. Ils auroient peint le plaisir vif que sent un homme pénétré du froid en s'approchant du feu, ou bien le plaisir plus lent mais plus doux qu'il éprouve en se couvrant d'une fourrure. Nous sommes bien plus sensibles à la peinture des plaisirs que nous éprouvons tous les jours, qu'à la peinture des plaisirs que nous n'avons jamais goûtés, ou que nous avons goûtés rarement, & que nous ne regrettons guère. Indifférents & sans goût pour le plaisir même que nous ne souhaitons pas, nous ne pouvons être affectés vivement par la peinture, fut elle faite par Virgile. Quel attrait peuvent avoir pour bien des personnes des nations du Nord qui ne burent jamais une goutte d'eau pure, & qui ne connoissent que par imagination le plaisir décrit par le Poëte, les vers de la cinquième Eglogue de Virgile, qui font une image si pleine d'attrait pour les peuples des pays chauds.

*Quale solet fessis in gramine, quale per aestum
Dulcis aqua saliente sitim restringere rivo.*

C'est la destinée de la plûpart des ima-

ges dont les Poëtes anciens se sont servis judicieusement pour interesser leurs compatriotes & leurs contemporains. Une image noble dans un pays , est encore une image basse dans un autre. Telle est l'image que fait un Poëte Grec d'un animal qui dans son pays étoit bien fait & qui avoit le poil luisant , au lieu qu'il est vilain dans le nostre. Un animal que nous ne voyons jamais que couvert pauvrement & abandonné à la populace pour la servir dans les ouvrages les plus vils, sert ailleurs de monture aux personnes principales de la nation , & souvent il paroist couvert d'or & de broderies. Voicy , par exemple , ce qu'écrivit un Missionnaire sur l'opinion qu'on a des Asnes en certaines contrées des Indes Orientales.

1^{er}. Edif. tom. 11. pag. 96. *On trouve icy des Asnes comme en Europe. Vous ne vous imagineriez pas Madame, que nous avons icy une Caste entiere qui prétend descendre en droite ligne d'un Asne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz que la Caste doit estre des plus basses. Point du tout, c'est celle du Roi même. Devroit-on juger sur nos idées un Poëte de ce pays là qu'on auroit traduit en François. Si nous n'avions jamais vû d'autres chevaux que ceux des payfants de Lisle de France, se-*

rions nous affectez ainsi que nous le sommes par toutes les figures dont le cheval est le sujet. Mais , dira-t-on, il faut passer au Poëte à qui l'on fait le procès sur une traduction, toutes les figures & toutes les prosopées fondées sur les mœurs & sur les usages de son pays. Voilà en premier lieu ce qu'on ne fait pas. Je ne pense pas que ce soit par prévarication , & j'accuse seulement les Critiques de n'avoir point assez de connoissance des mœurs & des usages des differents peuples , pour juger quelles figures ils autorisent ou n'autorisent pas dans un certain Poëte. En second lieu, ces figures ne sont pas seulement excusables , elles sont belles dans l'original.

Enfin qu'on interroge ceux qui sçavent écrire en Latin & en François. Ils répondront que l'énergie d'une phrase & l'effet d'une figure tiennent si bien, pour ainsi dire , aux mots de la langue dans laquelle on a inventé & composé qu'ils ne sçauroient eux-mêmes se traduire à leur gré , ni donner le tour original à leurs propres pensées , en les mettant de François en Latin , & encore moins quand ils les mettent de Latin en François. Les images & les traits perdent toujours quelque chose

quand on les transplante de la langue en laquelle ils sont nez.

Nous avons des traductions de Virgile & d'Horace aussi bonnes que des traductions peuvent l'être. Tous ceux qui entendent le Latin ne se lassent point de dire que ces versions ne donnent pas l'idée du mérite des originaux, & leur déposition est encore confirmée par l'expérience générale de ceux qui se laissent guider aux attraits des livres dans le choix de leurs lectures. Ceux qui sçavent le Latin ne sçauroient se rassasier de lire Horace & Virgile, tandis que ceux qui ne peuvent lire ces Poètes que dans les traductions, y trouvent un plaisir si médiocre qu'ils ont besoin de se faire effort pour achever la lecture de l'Eneïde. Ils ne se peuvent lasser d'admirer qu'on lise les originaux avec tant de plaisir. D'un autre costé ceux qui sont surpris que des ouvrages dont la lecture les charme, dégoûte ceux qui les lisent dans des traductions, ont autant de tort que les premiers. Les uns & les autres devroient faire reflexion que ceux qui lisent les Odes d'Horace en François, ne lisent pas les mêmes Poësies que ceux qui lisent les Odes d'Horace en Latin. Ma reflexion est d'autant plus

vraie , qu'on ne sçauroit apprendre une langue sans apprendre en même temps plusieurs choses des mœurs & des usages du peuple qui la parloit , ce qui donne une intelligence des figures & de la Poësie du stile d'un Auteur que ne peuvent avoir ceux qui n'ont pas ces lumieres.

Pourquoi les François lisent-ils avec si peu de goût les traductions de l'Arioste & du Tasse , quoique la lecture du *Roland furieux* , & de la *Jerusalem délivrée* , charme avec raison tous les François qui sçavent assez bien la langue Italienne pour entendre ces Poëmes sans peine. Pourquoi la même personne qui aura lû six fois les Oeuvres de Racine ne sçauroit-elle achever la lecture d'une traduction de l'Eneïde , quoi que ceux qui sçavent le Latin aient lû dix fois le Poëme de Virgile , s'ils ont lû trois fois les Tragedies du Poëte François. C'est qu'il est de l'essence de toute traduction de rendre aussi mal les plus grandes beautez d'un poëme , qu'elle rend fidèlement les deffauts du plan & des caracteres. S'il est permis de parler ainsi , le merite des choses est presque toujors *identifié* avec le merite de l'expression dans la Poësie.

Ceux qui lisent pour s'instruire ne

perdent que l'agrément du stile de l'historien en le lisant dans une bonne traduction. Le merite principal de l'historien ne consiste pas comme celui du Poëte à nous interesser, & le stile de l'historien n'est pas même la seule chose qui nous interesse dans son ouvrage. Les événements importants nous attachent par eux mêmes, & la verité seule leur donne du pathetique. Le merite principal de l'histoire est d'enrichir nostre memoire, & de former nostre jugement. Mais le merite principal de la Poësie consiste à nous toucher. C'est l'attrait de l'émotion qui fait lire un Poëme. Ainsi tout le plus grand merite d'un Poëme nous échappe quand nous n'entendons pas les mots choisis par le Poëte, & quand nous ne les voyons point dans l'ordre où il les avoit arrangez pour plaire à l'oreille, & pour former des images capables de remuer le cœur.

En effet qu'on change les mots des deux vers de Racine que nous avons déjà citez.

Enchaisner un captif de ses fers étonné

Contre un joug qui lui plaist vainement mutiné.

Et qu'on dise en conservant la figure

re. Mettre des fers à un prisonnier de guerre qui en est surpris & qui fait en vain le mutin contre un joug plaisant pour lui, on ôte à ces vers l'harmonie & la Poësie du stile. La même figure ne forme plus la même image. On barbouille pour ainsi dire, la peinture que les vers de Racine offrent dès qu'on dérrange ses termes & qu'on substitue la définition du mot à la place du mot. Que ceux qui auroient encore besoin de se convaincre à quel point un mot mis pour un autre énerve la vigueur d'une phrase, qui même ne sort pas de la langue où elle a esté composée, lisent le vingt-troisième chapitre de la Poétique d'Aristote.

Ceux qui traduisent en François les Poëtes Grecs & Latins sont réduits à faire bien d'autres alterations dans les expressions de leur original, que celles que j'ai faites dans les vers de l'hedre. Les plus capables & les plus laborieux se dégoûtent des efforts infructueux qu'ils tentent pour rendre leurs traductions aussi énergiques que l'original où ils sentent une force & une précision qu'ils ne peuvent venir à bout de mettre dans leur copie. Ils se laissent abatre enfin au genie de nostre langue, & ils se soumettent à la destinée des

traductions après avoir lutté contre durant un temps.

Dès qu'on ne retrouve plus dans une traduction les mots choisis par l'Auteur, ni l'arrangement où il les avoit placez pour plaire à l'oreille & pour émouvoir le cœur, on peut dire que juger d'un Poëme en general sur sa version, c'est vouloir juger du tableau d'un grand maître, vanté principalement pour son coloris, sur une Estampe où le trait de son dessein seroit encore corrompu. Un Poëme perd dans la traduction l'harmonie & le nombre que je compare au coloris d'un tableau, Il y perd la Poësie du stile que je compare au dessein & à l'expression. Une traduction est une Estampe où rien ne demeure du tableau original que l'ordonnance & l'attitude des figures. Encore y est-elle altérée.

Juger d'un Poëme sur la traduction & sur les critiques, c'est donc juger d'une chose destinée à tomber sous un sens sans la connoître par ce sens là. Mais se faire l'idée d'un Poëme sur ce que les Personnes capables de l'entendre en sa langue déposent unanimement de l'impression qu'il fait sur elles, c'est la meilleure maniere d'en juger quand nous ne l'entendons pas.

Rien n'est plus raisonnable que de supposer que l'objet feroit sur nous la même impression qu'il fait sur eux, si nous étions susceptibles de cette impression autant qu'eux. Ecouteroit-on un homme qui voudroit prouver par de beaux raisonnemens que le tableau des Noces de Cana de Paul Veronese qu'il n'auroit pas vû, ne sçauroit plaire autant que le disent ceux qui l'ont vû, parce qu'il est impossible qu'un tableau plaise lorsqu'il y a dans la composition Poétique d'un ouvrage autant de deffauts qu'on en peut compter dans le tableau de Paul Veronese. On diroit au Critique d'aller voir le tableau, & l'on s'en tiendroit au raport uniforme de tous ceux qui l'ont vû & qui assurent qu'il les a charmez malgré ses deffauts. En effet le raport uniforme des sens des autres hommes, est après le raport de nos propres sens, la voye la plus certaine que nous ayons pour juger du mérite des choses qui tombent sous le sentiment. Les hommes le sçavent bien & l'on n'ébranlera jamais la foi humaine, ou l'opinion prise sur le raport uniforme des sens des autres. On ne sçauroit donc sans une temerité inexcusable dire d'un Poëme qu'on n'entend point, que l'opinion que les hommes ont de

son excellence , n'est qu'un préjugé d'éducation fondé sur des aplaudissements qui, à remonter jusqu'aux premiers suffrages , ne sont la plupart que des échos les uns des autres , & c'est estre encore plus temeraire que de composer l'histoire imaginaire de ce préjugé.

SECTION XXXVI.

Des erreurs de ceux qui jugent d'un Poëme sur une traduction & sur les remarques des Critiques.

*Imprimée
en 1637.*

QUe penserions nous d'un Anglois , supposé qu'il en fut un assez léger pour cela , que penserions nous , dis-je , d'un Anglois qui sans entendre un mot de François feroit le procès au Cid sur la traduction de Rutter , & qui le termineroit en prononçant qu'il faut attribuer l'affection des François pour l'original aux préventions de l'enfance ? Nous connoissons les deffauts du Cid encore mieux que vous , lui dirions nous , mais vous ne pouvez pas sentir aussi-bien que nous les beautés qui nous le font aimer avec ses deffauts. On diroit enfin à ce Juge temeraire

tout ce que fait dire la persuasion fondée sur le sentiment, quand on ne sauroit trouver assez tost les raisons & les termes propres pour refuter methodiquement des propositions de l'erreur, desquelles nous sommes bien asseurez. Il est difficile qu'il n'échape point alors des choses dures aux personnes les plus moderées. Or tous ceux qui ont appris le Grec & l'Anglois sçavent bien qu'un Poëte Grec qu'on traduit en François perd beaucoup plus de son mérite qu'un Poëte François qu'on traduit en Anglois.

Tous les jugements & tous les parallèles qu'on peut faire sur les Poëmes qu'on ne connoist que par les traductions & par les dissertations des Critiques, conduisent infailliblement à des conclusions fausses. Supposons, par exemple, que la Pucelle & le Cid soient traduits en Polonois, & qu'un Sçavant de Cracovie, après avoir lû ces traductions, juge de ces deux Poëmes par voye d'examen & de discussion. Supposons qu'après avoir fait methodiquement le procès au plan, aux mœurs, aux caractères & à la vrai-semblance des événements, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, il les aprétie, certainement il decidera en faveur de

la Pucelle, qui se trouvera dans cette operation un Poëme plus regulier & moins deffectueux en son genre que le Cid ne l'est dans le sien. Si nous supposons encore que ce Polonois raisonneur vienne à bout de persuader à ses compatriotes qu'on est capable de juger d'un Poëme dont on n'entend point la langue, après en avoir lû la traduction & la critique, ils ne manqueront pas de prononcer que Chapelain est un meilleur Poëte que le grand Corneille. Ils nous traiteront de gens esclaves des préjugés, parce que nous ne nous rendrons pas à leur décision. Que penser d'une procédure laquelle aboutit à de pareils jugements ?

SECTION XXXVII.

*Des deffauts que nous croyons voir dans
les Poëmes des Anciens.*

QUANT à ces deffauts que nous croyons voir dans les Poëmes des Anciens, & que déjà nous comprenons par nos doits, il peut bien estre vray que souvent nous nous trompions en imputant au Poëte des fautes qu'il n'a

pas faites. Par exemple, quand Homere composa son Iliade, il n'écrivoit pas une fable inventée à plaisir qui lui laissât la liberté de forger à son gré les caracteres de ses Heros, de donner aux événements le succès qu'il lui plairoit, & d'embellir certains faits par toutes les circonstances nobles qu'il auroit pû imaginer. Homere décrivait en Poëte environ cent cinquante ans après l'événement, c'est l'opinion la plus reçûe, quelques incidents d'une guerre que les Grecs avoient faite réellement, & dont la tradition étoit encore recente. Le Poëte a vû des hommes qui avoient ouï-parler de ses Heros à des personnes lesquelles avoient vecu avec eux. Comme Poëte, Homere a dû traiter les événements autrement qu'un simple historien. Il a dû y jeter le merveilleux compatible avec la vrai-semblance, suivant la religion de son temps, Il a dû les embellir par des fictions, & faire en un mot tout ce qu'Aristote le loüe d'avoir fait. Mais Homere, en

Poëte
chap. 24

qualité de citoyen & d'historien, a souvent esté obligé de conformer ses recits à la notoriété publique.

Nous voyons par l'exemple de nos Ancestres, & par ce qui se pratique encore aujourd'hui dans le Nord de

l'Europe & dans une partie de l'Amerique , que les premiers monuments historiques que les nations posent pour conserver la memoire des événements passez , & pour exciter les hommes aux vertus les plus necessaires dans les societez naissantes , sont des Poësies. Les peuples encore grossiers composent donc des especes de cantiques pour celebrer les loüanges de ceux de leurs compatriotes qui se sont rendus dignes d'estre imitez , & ils les chantent en plusieurs occasions. Ciceron nous apprend que même après Numa les Romains étoient dans le même usage. Ils chantoient à table de ces cantiques composez à la loüange des hommes illustres.

Tuscul.
lib. 4.

Les Grecs ont eu des commencements pareils à ceux des autres peuples , & ils ont esté une societé naissante avant que d'estre une nation polie. Leurs premiers historiens ont esté des Poëtes. Strabo nous apprend même que Cadmus , Pherecides & Hecateus , les premiers qui écrivirent en prose , ne retrancherent de leur stile que la mesure des vers. L'histoire s'est sentie chez les Grecs pendant plusieurs siècles de son origine. La plupart de ceux qui dans la suite l'écrivirent en prose , con-

Geog.
lib. pr.

serverent la Poësie du stile, & ils garderent même durant long-temps la liberté de jeter du merveilleux dans les événements. *Gracis historiis plerumque Poetica similis inest licentia.* Homere n'est pas de ces premiers faiseurs de cantiques dont j'ai parlé. Il n'est venu qu'après eux.

Quint.
inst. lib. 2.
cap. 4.

*Post hos insignis Homerus
Tirtoæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.*

Horat.
de Arte.

Mais on étoit encore acoûtumé de son temps à regarder les Poësies comme des monuments historiques. Homere auroit donc esté blâmé s'il avoit changé certains caracteres, ou s'il avoit altéré certains événements connus, & sur tout s'il avoit obmis dans ses dénombremens ceux qui véritablement y parurent. Il est aisé de se figurer les plaintes de leurs descendants contre le Poëte.

Tacite raconte que les Allemands chantoient, dans le temps où il écrivoit ses Annales, les exploits d'Arminius mort quatre vingt ans auparavant. Etoit-il libre aux Auteurs de ces Cantiques Cherusques d'aller contre la verité des faits connus & de suposer par exem-

ple , pour faire plus d'honneur au Héros ; qu'Arminius n'eust jamais prêté serment de fidélité aux Aigles Romaines qu'il abbatit. Lorsque ces Poètes auront parlé de son entrevûë sur les bords du *Weser* avec son frere *Flavius* , qui servoit dans les troupes Romaines. Auront-ils pû lui faire finir le pour-parler avec décence & avec gravité quand le General des Allemands & l'Officier des Romains en étoient venus aux injures en presence des armées des deux nations , disposez d'en venir aux coups , ce qui seroit arrivé sans le fleuve qui les separoit.

Prenons un exemple qui nous frappe encore davantage. Nous avons des historiens & des annalistes que nous lisons quand nous voulons nous instruire de la verité des faits , & nous ne cherchons que de l'agrément dans la lecture de nos Poètes. Croyons nous cependant que Chapelain qui écrivit son Poëme de la Pucelle autant d'années environ après l'événement qu'il chantoit , que les Grecs en comptoient depuis la prise de Troye jusqu'aux temps où Homere composa son Iliade ? Croyons nous , dis - je , que Chapelain fut le maître de traiter & d'embellir à son gré le caractère de ses acteurs principaux ?

paux ? Pouvoit-il faire d'Agnès Sorel une fille violente & sanguinaire, ou une personne sans élévation d'esprit & qui auroit conseillé à Charles VII. de vivre avec elle dans l'obscurité ? A-t'il pû donner à ce Prince le caractère connu du Comte de Dunois ? A-t'il pû changer à son plaisir les événements des combats & des sieges ? A-t'il pû taire certaines circonstances connues de son action, qui font peu d'honneur à Charles VII. La tradition se fut soulevée contre lui. D'ailleurs, comme nous l'avons exposé dans la premiere Partie de cet ouvrage, rien ne détruit plus la vrai-semblance, qui est l'ame de la fiction, que de voir la fiction démentie par des faits généralement connus.

Si les Heros d'Homere ne se battent pas en duel aussi-tôt qu'ils se sont querrellez, c'est qu'ils n'avoient pas pris les loix sur le point d'honneur des Gots ni de leurs pareils. Les Grecs & les Romains qui ont vecu avant la corruption de leurs nations, avoient encore moins de peur de la mort que les Anglois, mais ils pensoient qu'une injure dite sans fondement ne deshonorat que celui qui la proferoit. Si l'injure contenoit un reproche fondé, ils pensoient que celui qui l'avoit essuyée n'avoit d'autre

voye de reparer son honneur que celle de se corriger. Les peuples polis ne s'étoient pas encore avisez qu'un combat singulier, dont le hazard, ou tout au plus l'escrime, qu'ils regardoient comme l'art de leurs esclaves; doit décider, fut un bon moyen de se justifier sur un reproche, qui souvent ne touche pas à la bravoure. L'avantage qu'on y remporte prouve seulement qu'on est meilleur Gladiateur que son adversaire, mais non-pas qu'on soit exempt du vice dont on peut avoir esté taxé. Fut-ce la peur qui empêcha Cesar & Caton de se voir sur le pré après que Cesar eut sacrifié en plein Senat le billet galand de la Sœur de Caton. La maniere dont l'un & l'autre arriverent à la mort, montre assez qu'ils ne la craignoient guere. Je ne me souviens point d'avoir lû dans l'histoire Grecque ou Romaine rien qui ressemble aux duels Gothiques, hors un incident arrivé aux Jeux funebres que Scipion l'Africain donna sous les murs de la nouvelle Carthage en l'honneur de son pere & de son oncle. Tous deux avoient perdu la vie dans les guerres d'Espagne. Titelive raconte que les Champions ne furent pas des Gladiateurs ordinaires pris chez le marchand, mais des Barbares dont

peut-estre Scipion étoit bien aise de se défaire, & qui se battirent l'un contre l'autre par differents motifs. Quelques-uns, dit l'historien, étoient convenus de terminer leurs disputes & leurs procès à coups d'épée. Les Grecs & les Romains, si passionnez pour la gloire, ne s'imaginèrent jamais qu'il fut honneur au citoyen d'attendre sa vengeance de l'autorité publique. Il étoit réservé à ces peuples que la misere feroit sortir un jour des neiges du Nord, de croire que le meilleur Champion devoit estre necessairement le plus honneste homme, & qu'une Société où l'honneur obligerait les citoyens à venger eux-mêmes à main armée leurs injures, ou vraies ou prétendues, pouvoit meriter le nom d'Etat. Si Quinault ne fait pas tirer l'épée à Phaëton dans la conversation qu'il lui fait avoir avec Epaphus, c'est qu'il introduit sur la Scene deux Egyptiens & non-pas deux Gots ou deux Vandales.

*Phaëton:
Acte 3.*

La prévention où la plupart des hommes sont pour leur temps & pour leur nation, est donc une source seconde en mauvaises remarques comme en mauvais jugemens. Ils prennent ce qui s'y fait pour la regle de ce qui se doit faire par tout, & de ce qui auroit dû se

faire toujours. Cependant il n'y a qu'un petit nombre d'usages , & même un petit nombre de vices & de vertus qui ayent esté loüez ou blâmés dans tous les temps & dans tous les pays. Or les Poëtes ont raison de pratiquer ce que Quintilien conseille aux Orateurs, c'est de tirer leurs avantages des idées de ceux pour lesquels ils composent, & de s'y conformer, *Plurimum refert qui sint audientium mores , quæ publice recepta persuasio.* Ainsi nous devons nous transformer en ceux pour qui le Poëme fut écrit, si nous voulons juger sainement de ses images , de ses figures & de ses sentimens. Le Parthe qui s'éloigne à bride abbatuë après n'avoir pas réüssi dans une premiere charge pour prendre mieux son temps & pour ne pas s'exposer sans fruit aux traits d'un ennemi qui ne plie point, ne doit point estre regardé comme coupable de lacheté, parce que cette maniere de combattre étoit autorisée par la discipline militaire des Parthes , fondée sur l'idée qu'ils avoient de la fureur & de la valeur veritable. Les anciens Germains , si renommés pour leur bravoure, croyoient aussi que c'étoit prudence & non-point lacheté que de fuir dans l'occasion pour revenir à la charge plus à propos.

*Inst. lib. 3.
cap. 9.*

Cedere loco dum rursus instes magis con- Tacit. de
filii quam formidinis arbitrantur. mor. Ger.

Nous avons vû blâmer Homere d'avoir décrit avec goût les Jardins du Roi Alcinous, semblable, disoit-on, à celui d'un bon vigneron des environs de Paris. Mais supposé que cela fut vrai; imaginer un Jardin merveilleux, c'est la tâche de l'Architecte. Le faire planter à grands frais, c'est, si l'on veut, le merite du Prince. La profession du Poëte est de bien décrire ceux que les hommes de son temps sçavent faire. Homere est un aussi grand Artisan dans la description qu'il fait des Jardins d'Alcinous, que s'il avoit décrit ceux de Versailles.

Après avoir reproché aux Poëtes anciens d'avoir rempli leurs vers d'objets communs & d'images sans noblesse, on se croit encore fort modéré quand on veut bien rejeter la faute qu'ils n'ont pas commise sur le siècle où ils ont vécu, & les plaindre d'estre venus en des temps grossiers.

La maniere dont nous vivons avec nos chevaux, s'il est permis de parler ainsi, nous revolte contre les discours que les Poëtes leur font adresser par des hommes. Nous ne sçaurions souffrir que le maître leur parle à peu près

comme un Chasseur parle à son chien couchant. Mais ces discours étoient convenables dans un Poëme écrit pour estre lû par des peuples chez qui le cheval étoit en quelque façon un animal commensal de son maître. Ces discours devoient plaire à des gens qui suposoient dans les animaux un degré de connoissance que nous ne leurs accordons pas, & qui plusieurs fois en avoient tenu de pareils à leurs chevaux. Si l'opinion qui donne aux bêtes une raison presque humaine est fausse ou non, ce n'est point l'affaire du Poëte. Un Poëte n'est pas fait pour purger son siecle des erreurs de Phisique. Son ouvrage est de faire des peintures fidelles des mœurs & des usages de son pays, pour rendre son imitation la plus approchante du vrai-semblable qu'il lui est possible. Homere par cet endroit là même qui le fait blâmer icy, plairoit encore à plusieurs peuples de l'Asie & de l'Afrique, qui n'ont point changé la maniere ancienne de gouverner leurs chevaux, non-plus que beaucoup d'autres usages.

Voici ce que dit Boesbeck, Ambassadeur de l'Empereur Ferdinand I. auprès du Grand Seigneur Soliman II. sur la maniere dont on traite les Che-

Vaux en Bithynie, pays très voisin des Colonies Grecques de l'Asie, & contrée limitrophe de la Phrygie, où étoit la patrie de cet Hector qu'on voudroit faire interdire pour avoir parlé aux siens. J'observai dans la Bithynie que tout le monde, & même les Paysans y traitent leurs poulains avec humanité, qu'ils les caressent comme on fait les enfans lorsqu'ils veulent leur faire faire quelque chose, & qu'ils leur laissent la liberté d'aller & de venir par toute la maison. Volontiers, ils les feroient mettre à table avec eux. Les Palefreniers gouvernent les chevaux avec la même douceur. C'est en les flittant, c'est presque en les haranguant qu'ils les conduisent, & jamais ils ne les battent qu'à l'extrémité. Aussi les chevaux se prennent d'amitié pour les hommes, & il est très rare d'en trouver qui ruent ou qui soient vitiés en aucune manière. En nos contrées ils sont nourris bien différemment. Nos palefreniers n'entrent jamais dans l'écurie sans tempester contre eux, & ils ne croiroient point les avoir bien pensés s'ils ne leur avoient pas donné cent coups à propos de rien, traitement qui leur fait craindre & haïr les hommes. Les Turcs font encore apprendre aux chevaux à se mettre à genoux, afin qu'on puisse monter dessus plus aisément. Ils leur montrent à ramasser

Epistola

tertia.

à terre avec les dents un bâton ou un sabre pour le presenter au cavalier, & ils mettent des anneaux d'argent au nez de ceux qui sont dressés à faire ce manège, comme une distinction & une recompense de leur docilité. J'en ai vu d'instruits à demeurer dans la même place sans que personne les tint après que le cavalier avoit mis pied à terre, & d'autres faire seuls le manège & obéir à tous les commandemens que leur faisoit un Ecuyer qui se tenoit à une assez grande distance. Les miens, ajoute Boesbeck quelques lignes après, me donnent tous les soirs un passe temps singulier. On les tire dans la cour, & celui que j'appelle par son nom me regarde fixement en hannissant. Nous avons fait connoissance par le moyen de quelques côtes de melon que je vais moy même leur mettre dans la bouche. Il est bien à croire que cela ne s'étoit point fait sans que l'Ambassadeur eut tenu à ses chevaux des propos capables de le bien faire reprimander par nos Censeurs.

Mort en
1702.

Il n'y a personne dans la Republique des Lettres qui n'ait ouïy parler de Monsieur le Chevalier d'Arvieux, si fameux par ses voyages, par ses emplois & par son érudition Orientale. On ne me reprochera point de citer des temoins recusables pour montrer que bien

des Asiatiques parlent encore à leurs chevaux comme Hector parloit aux siens en Asie. Monsieur le Chevalier d'Arvieux après avoir discouru fort au long dans le chapitre onzième de sa Relation des mœurs & des coutumes des Arabes, de la docilité, où s'il est permis de parler ainsi, de la debonnaireté de leurs chevaux, & de l'humanité avec laquelle leurs maîtres les traitent, ajoute : *Un Marchand de Marseille qui residoit à Rama étoit ainsi en société pour une cavalle avec un Arabe. Cette cavalle apellée Tonyffe, outre sa beauté, sa jeunesse & son prix de douze cens écus, étoit de cette premiere race noble. Ce Marchand avoit sa genealogie & tous les quartiers de pere & de mere de sa filiation à remonter jusqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout prouvé par des actes publics faits en la forme que j'ai dite. Abraham; c'est le nom de l'Arabe, alloit souvent à Rama pour sçavoir des nouvelles de cette cavalle qu'il aimoit chèrement. J'ai eu plusieurs fois le plaisir de le voir pleurer de tendresse en l'embrassant & en la caressant. Il la baisoit, il lui essuioit ses yeux avec son mouchoir. Il la frotoit avec les manches de sa chemise, il lui donnoit mille benedictions durant des heures entieres qu'il raisonnoit avec elle.*

Pag. 1004

Bourg de
la Palest.

yeux, lui disoit-il, mon ame, mon cœur, faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue à tant de maîtres, & pour ne te point garder avec moi. Je suis pauvre, ma Gazelle, tu le sais bien. Ma mignone, je t'ai élevée dans ma maison comme ma fille, je ne t'ai jamais grondée ni battue, je t'ai caressée de mon mieux. Dieu te conserve ma bien aimée. Tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te preserve du regard des envieux, & mille autres semblables discours. Il l'embrassoit alors, & sortoit à reculons en lui disant des adieux fort tendres. Cela me fait souvenir d'un Arabe de Tunis où je fus envoyé pour l'exécution d'un traité de paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavalle que nous avions achetée pour les Haras du Roi. Quand il eut mis l'argent dans le sac il jeta les yeux sur sa cavalle & se mit à pleurer. Sera-t'il possible, dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maison avec tant de soin, & qu'après avoir exigé de toi tant de service, je te livre en esclavage chez les Francs pour ta récompense ? Non je n'en ferai rien, ma mignonne. La dessus il jeta l'argent sur la table, embrassa & baisa sa cavalle, & la ramena chez lui. Les Relations des pays Orientaux sont remplies de semblables histoires. Mais quoi, l'on ne

croit point par tout, & l'on n'a pas cru toujours que les bêtes ne fussent que des machines. C'est une des découvertes que la nouvelle Philosophie a faites, il faut l'avouër, sans le secours de l'expérience, & par la voye seule du raisonnement. On sçait son progrès. Je n'en dirai pas davantage.

Il ne suffit pas de sçavoir bien écrire pour faire des critiques judicieuses des Poësies des anciens & des étrangers, il faudroit encore avoir connoissance des choses dont ils ont parlé. Ce qui étoit ordinaire de leur temps, ce qui est commun dans leur patrie peut paroître blesser la vrai-semblance & la raison à des censeurs qui ne connoissent que leur temps & leur pays. Claudien est si surpris que les Mules obéissent à la voix du Muletier, qu'il croit qu'on en puisse tirer un argument pour prouver la fable d'Orphée.

- Miraris si voce feras placaverit Orpheus

Cum pronas pecudes Gallica verba regant.

Il semble que Claudien auroit eu peine à croire une chose à laquelle les Provençaux ne daignent pas faire attention, s'il ne fut jamais sorti de l'Égypte, où l'on croit qu'il étoit né. Peut-

estre ses compatriotes l'auront-ils repris de pécher contre la vrai-semblance.

SECTION XXXVIII.

Que les remarques des Critiques ne fassent point abandonner la lecture des Poëmes, & qu'on ne les quitte que pour lire des Poëmes meilleurs si l'on vient à en faire.

QUoi qu'il en soit de ces fautes, que les Critiques passez ont trouvées, & que les Critiques à venir découvriront dans les écrits des Anciens, elles n'en feront point abandonner la lecture. On continuera de les lire & de les admirer, à moins que les Poëtes postérieurs ne produisent quelque chose de meilleur. Ce ne furent point des Critiques Géométriques qui dégoûtèrent nos ayeux des Poësies de Ronsard, & qui leur en firent abandonner la lecture, mais bien des Poësies plus intéressantes que celles de Ronsard. Ce sont les Comedies de Moliere qui nous ont dégoûté de celles de Scarron & des autres Poëtes qui l'avoient précédé, mais

non des livres écrits pour mettre en évidence les défauts de ces pièces. Lorsqu'il paroît des Poëſies meilleures que celles qui peuvent eſtre déjà entre les mains du public, il n'eſt pas neceſſaire que les Critiques le viennent avertir de quitter le bon pour prendre le meilleur. Le monde n'a pas beſoin d'eſtre éclairé ſur le mérite de deux Poëmes, comme ſur le mérite de deux ſyſtèmes de Philoſophie. Il fait le diſcernement & il juge des Poëmes à l'aide du ſentiment bien mieux que les Critiques ne le peuvent faire avec leurs regles. Qu'on faſſe donc un Poëme meilleur que l'Eneïde, ſi l'on veut diminuer l'admiration que les hommes ont pour cet ouvrage, & ſi l'on prétend lui enlever ſes lecteurs. Qu'on s'éleve plus haut que Virgile & que ſes pareils, non-point comme ce Roitelet qui ſe mit ſur le dos de l'Aigle pour prendre ſon eſſort quand l'oiſeau de Jupiter ſeroit là, afin de pouvoir lui reprocher enſuite que ſes aiſles le portoient plus haut que lui. Qu'on le faſſe en volant de ſes propres aiſles.

Qu'on choiſiſſe donc dans l'hiſtoire moderne un ſujet neuf où l'on ne puiſſe pas ſe prévaloir des inventions ni des phraſes Poëtiſques des Anciens, mais

où il faille tirer de son genie la Poësie du stile & toute la fiction. Qu'on fasse un Poëme Epique de la destruction de la Ligue par Henri IV. dont la conversion de ce Prince, suivie de la reduction de Paris, seroit naturellement le dénouement. Un homme capable par les forces de son genie d'estre un grand Poëte, & qui pourroit tirer de son propre fonds toutes des beautez nécessaires pour soutenir une grande fiction, trouveroit mieux son compte à traiter un pareil sujet dans lequel il n'auroit point à éviter de se rencontrer avec personne, qu'à manier des sujets de la fable ou de l'histoire Grecque & Romaine. Au lieu d'emprunter des Heros aux Grecs & aux Latins ; qu'on ose donc en faire de nos Rois & de nos Princes.

Homere n'a pas chanté les combats des Ethiopiens ni des Egyptiens, mais ceux de ses compatriotes. Virgile & Lucain ont pris leurs sujets dans l'histoire Romaine. Qu'on ose donc chanter les choses que nous avons sous les yeux, comme sont nos combats, nos fêtes & nos ceremonies. Qu'on nous donne des descriptions Poëtiques des bâtimens, des fleuves & des pays que nous voyons tous les jours, & dont

nous puissions confronter , pour ainsi dire , l'original avec l'imitation. Avec quelle noblesse & quel pathétique Virgile auroit-il traité une apparition de Saint Louis à Henri IV. la veille de la bataille d'Yvri , quand ce Prince , l'honneur des descendants de ce Saint Roi , faisoit encore profession de la confession de foi de Geneve ? Avec quelle élégance auroit-il dépeint les vertus en habit de feste , ouvrant à ce bon Roi les portes de la Ville de Paris ? L'intérêt que tout le monde prendroit à ce sujet par différents motifs , seroit un garent assuré de l'attention du public sur l'ouvrage. Mais les raisons que nous avons exposées dans ces Reflexions & l'expérience du passé , montrent suffisamment que la possibilité de faire un Poëme Epique François meilleur que l'Eneïde , n'est qu'une possibilité Metaphisique , & telle qu'est la possibilité d'ébranler la terre en donnant un point fixe hors du globe.

Tandis qu'on ne fera pas mieux , ni même aussi-bien que les Anciens , les hommes continueront de les lire & de les admirer , & cette veneration ira toujours en augmentant à mesure que les siècles s'écouleront sans qu'il paroisse personne qui ait pû les atteindre.

Nous n'estimons pas leurs ouvrages pour avoir esté produits en certains siècles, ce sont certains siècles que nous reverrons pour avoir donné le jour à ces ouvrages. Nous n'admirons pas l'Iliade, l'Énéide & quelques autres écrits, parce qu'ils sont faits depuis long tems, mais parce que nous les trouvons admirables en les lisant, parce que tous les hommes qui les ont entendus les ont admirés dans tous les tems. Enfin parce que plusieurs siècles se sont écoulés sans que personne ait égalé leurs Auteurs en ce genre d'écrire.



SECTION XXXIX.

Qu'il est des professions où le succès dépend plus du génie que du secours que l'art peut donner, & d'autres où le succès dépend davantage du secours de l'art. Il seroit ridicule d'inférer qu'un siècle surpasse un autre siècle dans les professions du premier genre, parce qu'il le surpasse dans les Professions du second genre.

IL ne faut pas entendre de tous les Ecrivains de l'antiquité ce que je dis icy des Poëtes, des Historiens & des Orateurs excellents. Par exemple, ceux des livres des Anciens qui sont écrits sur des sciences dont le mérite consiste dans la multitude des connoissances, ne l'emportent pas sur ceux que les Modernes ont écrit touchant ces mêmes sciences. Je serai même aussi peu surpris qu'un homme qui auroit pris son idée du mérite des Anciens sur leurs ouvrages de Physique, de Botanique, de Geographie & d'Astronomie, n'admire point l'étendue de leurs connoissances, que je suis peu surpris de voir

l'homme qui a formé son idée du mérite des Anciens , sur leurs ouvrages d'histoire , d'éloquence & de Poësie , rempli de veneration pour eux. Les Anciens ignoroient dans les sciences que j'ai citées bien des choses que nous sçavons , & par la démangeaison naturelle aux hommes de porter leurs décisions plus loin que leurs lumières distinctes , ils sont tombez comme je l'ai déjà dit en une infinité d'erreurs.

Ainsi l'Astronome d'aujourd'hui sçait mieux que Ptolomée tout ce que sçavoit Ptolomée , & il sçait encore toutes les découvertes qui se sont faites depuis les Antonins , soit à l'aide des voyages , soit à l'aide des Lunettes de longue vûë. Ptolomée s'il revenoit au monde se feroit élever à l'observatoire. Il en est de même des Anatomistes , des Navigateurs , des Botanistes & de tous ceux qui professent des Sciences dont le mérite consiste plus à sçavoir qu'à inventer , à connoître qu'à produire. Mais il est d'autres professions où les derniers venus n'ont pas le même avantage sur leurs predecesseurs , parce que le progrès qu'on peut faire en ces sortes de professions dépend plus du talent d'inventer & du genie naturel de celui qui les exerce , que de l'état

de perfection où ces professions se trouvent lorsque l'homme qui les exerce fournit sa carrière. Ainsi l'homme qui est né avec le genie le plus heureux est celui qui va plus loin que les autres dans ces professions, independamment du degré de perfection où elles se trouvent lorsqu'il les exerce. Il lui suffit que la profession qu'il embrasse soit déjà reduitte en art, & que la pratique de cet art ait une methode. Il pourroit lui-même inventer l'art & disposer la methode. La force de son genie, qui lui fait deviner & inventer un nombre infini de choses, lesquelles ne sont pas à portée des esprits ordinaires, lui donne plus d'avantage sur les esprits ordinaires qui professeront un jour le même art que lui après qu'il a esté perfectionné, que ces esprits n'en pourront avoir sur lui, par la connoissance qu'ils auront des nouvelles découvertes & des nouvelles lumieres dont l'art se trouvera enrichi lorsqu'ils viendront à le professer à leur tour. Le secours que donne la perfection où l'art est arrivé ne sçauroit mener les esprits ordinaires aussi loin que la superiorité de lumieres & de vûës naturelles peut porter un homme de genie. Telles sont les professions du Peintre, du Poëte, du Ge-

neral d'armée, du Musicien, de l'Orateur & même celle du Medecin. On devient grand General & grand Orateur dès qu'on exerce ces professions avec le genie qui leur est propre, en quelque état qu'on puisse trouver l'art qui enseigne à les bien faire. Le merite des ouvriers illustres & des grands hommes dans toutes les professions dont je viens de parler, dépend principalement de la portion de genie qu'ils ont apportée en naissant, au lieu que le merite du Botaniste, du Physicien, de l'Astronome & du Chymiste dépend principalement de l'état de perfection où les découvertes fortuites & le travail des autres ont porté la science qu'ils entreprennent de cultiver. L'histoire confirme ce que j'ai avancé icy sur toutes les professions qui dépendent principalement du genie.

Parmi les professions que j'ai citées comme ressortissantes principalement du genie, celle du Medecin paroist la plus dépendante de l'état où est la Medecine quand un certain homme vient à la professer. Cependant quand on entre dans le détail de cet art, on trouve que ses operations sont encore plus dépendantes du genie, à proportion du quel chaque Medecin profite des con-

noissances des autres & de ses propres experiences , que de l'état où est la Medecine quand il la fait.

Les trois parties de la Medecine sont la connoissance des maladies , celle des remedes & l'aplication du remede convenable à la maladie qu'on veut guerir. Les découvertes qui se sont faites depuis Hippocrate dans l'Anatomie & dans la Chymie faciliterent beaucoup la connoissance des maladies. On connoît encore aujourd'hui une infinité de remedes dont Hippocrate n'entendit jamais parler , & dont le nombre surpasse de beaucoup celui des remedes qu'il connoissoit & que nous avons perdus. La Chymie a fourni une partie de ces remedes nouveaux , & nous devons l'autre aux regions qui ne sont connues des Europeens que depuis deux siecles. • Nos Medecins conviennent néanmoins que les Aphorismes d'Hippocrate sont l'ouvrage d'un homme à tout prendre , plus habile que les Medecins d'aujourd'hui. Ils admirent sans prétendre les égarer , sa pratique & ses predicions sur le cours & sur la conclusion des maladies , bien qu'il les fit avec moins de secours que les Medecins n'en ont presentement pour faire leurs prognostics. Aucun d'eux n'hésite

quand on lui demande s'il n'aimeroit pas mieux estre traité par Hippocrate dans une maladie aiguë, même en supposant les connoissances d'Hippocrate, bornées où elles l'étoient quand il écrivit, que par le plus habile Medecin qui soit aujourd'huy dans Paris ou dans Londres. Tous voudroient estre remis entre les mains d'Hippocrate. C'est que le talent de discerner le temperament du malade, la nature de l'air, la temperature presente, les symptomes du mal, ainsi que l'instinct qui fait choisir le remede convenable & le moment de l'appliquer, dépendent du genie. Hippocrate étoit né avec un genie superieur pour la Medecine, comme Homere étoit né avec un genie superieur pour la Poësie, & ce genie lui donnoit plus d'avantage dans la pratique sur les Medecins modernes, que les nouvelles découvertes n'en donnent aux Medecins modernes sur Hippocrate.

On dit vulgairement que Cesar s'il revenoit au monde & qu'il vit les armes à feu & les fortifications à la moderne seroit bien étonné. Il lui faudroit, ajoute-t-on, recommencer son apprentissage, & le faire même assez long avant qu'il fut capable de mener deux

mille hommes à la guerre. En aucune façon, disoit le Maréchal de Vauban, qui sentoît d'autant-mieux la force du genie de Cesar, que lui même il en avoit beaucoup. Cesar auroit appris en six mois ce que nous sçavons, & dès qu'il auroit connu les armes dont on se sert pour attaquer, & celles dont on se sert pour se deffendre, dès qu'il auroit connu la nature des traits & celle des boucliers, son genie en sçauroit faire des usages dont peut-estre nous ne nous avisons point.

Quoique l'art de la Peinture renferme aujourd'hui une infinité d'observations & de connoissances qu'il ne renfermoit pas encore du temps de Raphaël, nous ne voyons pas cependant que nos Peintres l'égalent. Ainsi, supposé que nous sachions quelque chose dans l'art de disposer le plan d'un Poëme, & de donner aux personnages des mœurs décentes que les Anciens ne sçussent pas, ils n'auront pas laissé de nous surpasser, s'il est vrai qu'ils ayent eu plus de genie que nous, d'autant-plus qu'il est certainement vrai que les langues dans lesquelles ils ont composé étoient plus propres à la Poësie que les langues dans lesquelles nous composons. Nous ferons peut-estre moins

Addison
spectateur
du 3. Sep-
tembre. 1711.

de fautes qu'eux, mais nous n'attein-
drons pas au degré d'excellence où ils
sont arrivez. Nos Eleves seront mieux
instruits que les leurs, mais nos Arti-
sans seront moins habiles. *C'est parmi*
les Anciens, dit un des grands Poëtes
d'Angleterre, & *principalement parmi*
les Ecrivains des pays qui sont à nostre
Orient, qu'on trouve ces genies rares qui
s'élevent au dessus des autres par les for-
ces d'un heureux naturel. Homere prend
un effort que Virgile ne sçauroit suivre.
On trouve dans l'Ancien Testament des
idées encore plus magnifiques & des ex-
pressions encore plus ravissantes que dans
Homere. En effet, Monsieur Racine ne
paroist plus grand Poëte dans Athalie
que dans ses autres Tragedies, que par-
ce que le sujet tiré de l'Ancien Testa-
ment l'autorisoit d'orner ses vers des
figures les plus hardies & des images
les plus pompeuses de l'Ecriture Sain-
te, au lieu qu'il n'en avoit pû faire usa-
ge que très sobrement dans ses pieces
prophanes. On a écouté avec respect le
stile Oriental dans la bouche des per-
sonnages d'Athalie, & ce stile a char-
mé. Enfin, dit ailleurs l'Auteur Anglois
que nous avons cité, nous pouvons être
plus exacts que les Anciens, mais nous
ne sçaurions estre aussi sublimes. Je ne
sçais

ſçai par quelle fatalité tous les grands Poëtes des nations modernes s'accordent à mettre ce que les Anciens ont composé ſi fort au deſſus de ce qu'ils compoſent eux-mêmes. C'eſt même avouer qu'on eſt incapable d'écrire dans le goût des Anciens, que de tâcher de les rabaiſſer. Quintilien dit que Seneque ne ceſſoit point de parler mal des grands hommes qui l'avoient précédé, parce qu'il voyoit bien que leurs ouvrages & les ſiens étoient d'un goût ſi différent qu'il falloit que les uns ou les autres déplaſſent à ſes contemporains. Ces contemporains ne pouvoient point admirer les faux brillants & le ſtile hérissé de pointes des écrits de Seneque, qui annoncèrent la décadence des eſprits, tandis qu'ils continueroient d'admirer le ſtile noble & naturel des anciens Ecrivains. *Quos ille non deſtiterat inceſſere, cum diverſi ſibi conſcius generis placere ſe in dicendo poſſe iis quibus illi placerent diffideret.*

Quint.
Inſt. lib. x.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Reflexions sur la Poësie & sur la Peinture*, & j'ai cru que l'impression de cet ouvrage, rempli de recherches sçavantes & de reflexions judicieuses & sensées, feroit plaisir au Public. Ce 25. Septembre 1718. MOREAU DE MAUTOUR.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leur Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé JEAN MARIETTE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit esté mis en main deux Ouvrages qui ont pour titre, *Reflexions critiques sur la Poësie & sur la Peinture*, & les *Mysteres sur l'Amour Divin*, qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; A CES CAUSES. Voulant favorablement traiter l'Exposant. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes audit Mariette, de faire imprimer lesdits livres en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de neuf années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité

& condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ny contrefaire lesdits Livres en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées toutau long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles: que l'impression de ces Livres sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de les exposer en vente les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie pour l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront esté données, es mains de nôtre très-cher féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson; & qu'il en sera ensuite mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Ex-

posant ou les ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desd. Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenuë pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires-foy soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires , sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. **DONNE** à Paris le huitième jour du mois de Decembre l'an de grace 1718. & de nôtre Regne le quatrième. Par le Roi en son Conseil.

COBLET.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 413. N. 448. conformément aux Reglemens , & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 15. Decembre 1718. DELAULNE, Syndic,

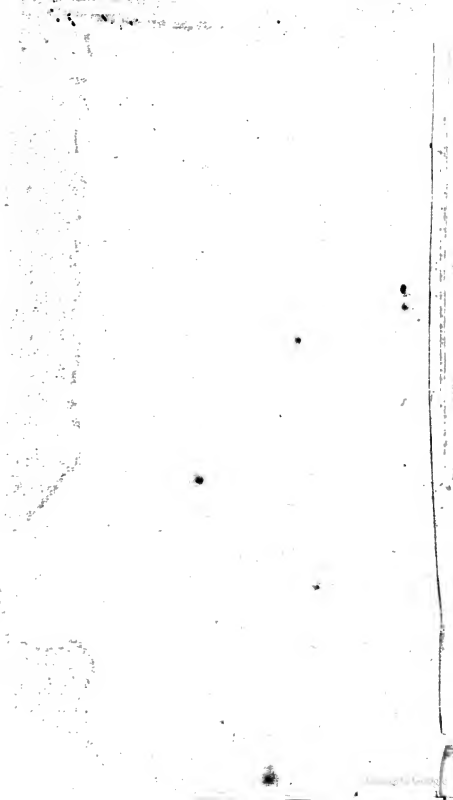


ERRATA DU TOME II.

P Age 15. Ligne 19. . Pour lisez
pour. p. 36. lig. 19. sejets. lis.
sujets. p. 38. lig. 23. trente lis. quarante.
p. 48. lig. 3. l'Enéide lis. l'Iliade. p. 61.
lig. 21. habiles lis. celebres p. 81. lig. 28.
diligentes lis. diligenter p. 91. lig. 25.
ses lis. ces p. 140. lig. 28. faut plus lis.
faut pas plus p. 178. en marge 1496.
lis. 1494. p. 185. lig. 29. faisons lis.
faisons p. 204. lig. 19. gouvernement
lis. gouvernail p. 225. lig. 26. font lis.
font p. 226. lig. 10. dependent lis. de-
pent p. 228. lig. 20. n'en est pas lis.
n'en seroit pas p. 242. lig. 15. Jam lis.
Tam p. 245. lig. 31. est lis. & p. 261.
lig. 23. ne font que lis. ne sont que p.
276. lig. 6. reconnoissoit lis. connoissoit
p. 363. lig. 22. ajoutez avant Raphaël
lis. Vasari raconte comme témoin ocu-
laire que Jules Romain après avoir fait
lui-même la draperie d'un tableau de
p. 379. lig. 2. tableau lis. Statuës p. 380.
lig. 6. le lis. se p. 386. lig. 4. songez
lis. songé p. 490. lig. 14. ajoutez après
victoires lis. & les autres p. 429. lig. 4.
Sçavans lis. Philosophes p. 429. lig. 6.
trois cens ans lis. treize cens ans p. 529.
lig. 19. qu'il a esté lis. qu'il aura esté.

A01 1464625





2. vol. 7th

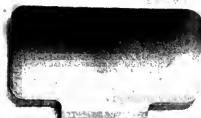


*image
not
available*